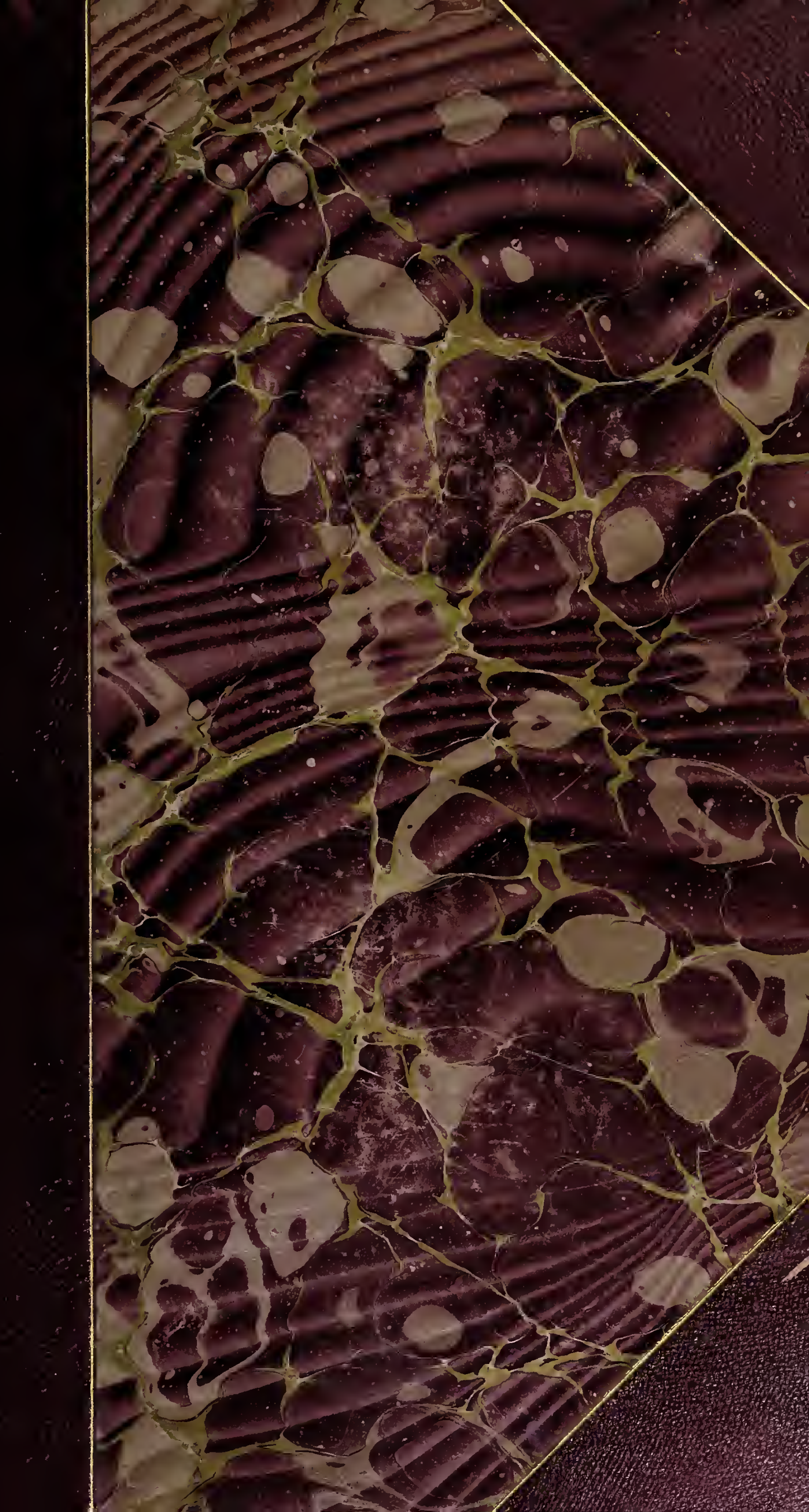
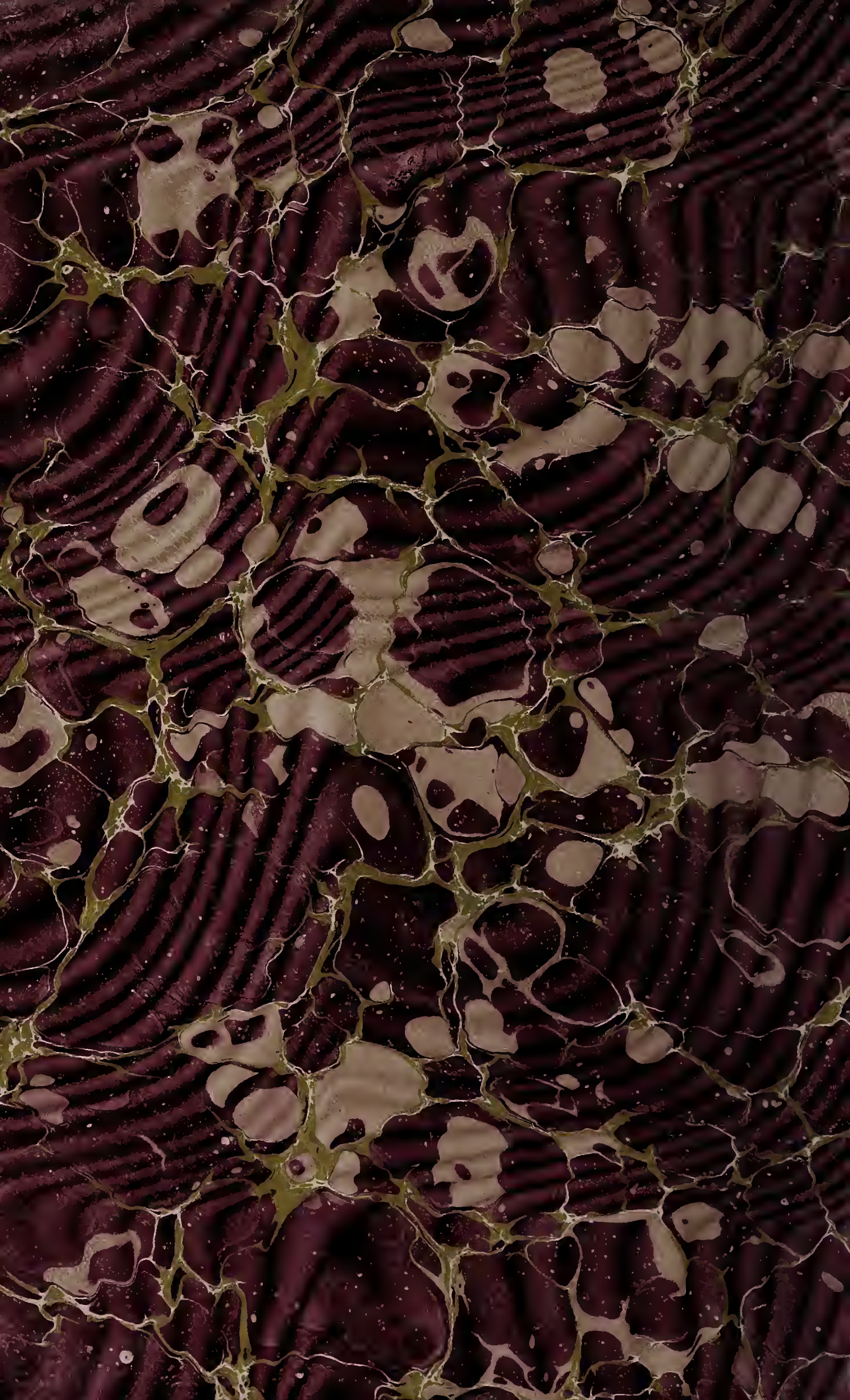
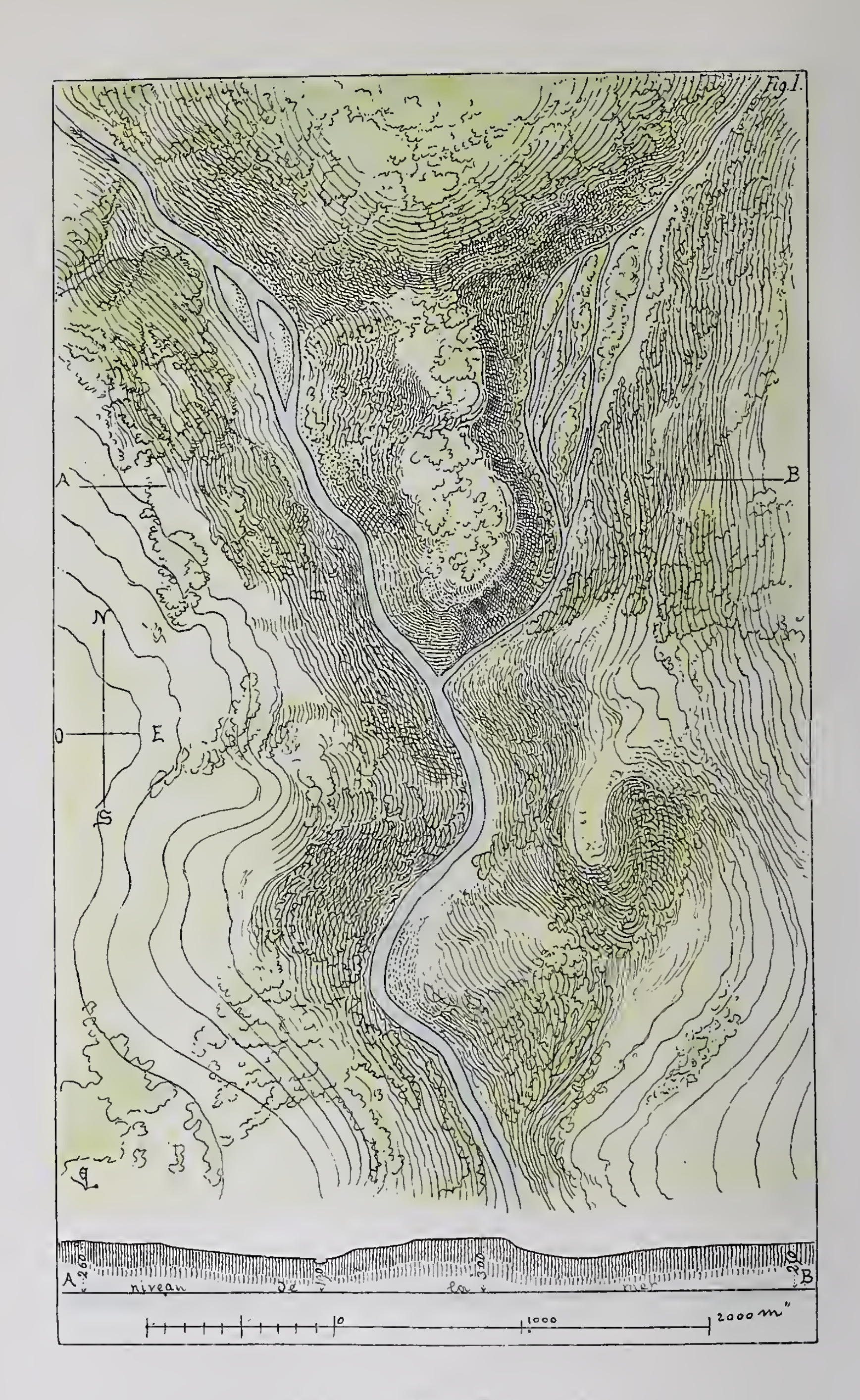






HISTOIRE
D'UNE FORTERESSE

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9



CARTE DU TERRITOIRE D'OHET

HISTOIRE D'UNE FORTERESSE

TEXTE ET DESSINS

PAR

VIOLLET-LE-DUC

AVEC 8 GRAVURES EN COULEURS



PARIS
BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION
J. HETZEL ET Cie, 18, RUE JACOB

HISTOIRE

D'UNE

FORTERESSE

« Je scais bien qu'il faut perdre, qu'il faut gaigner, et n'y a rien d'imprenable; mais desirez cent mil fois plustost la mort si tous moyens ne vous deffaillent, que dire ce méchant et vilain mot : « Je la rends. » *Comment.* de Montluc

I

PREMIER REFUGE

Les vieillards disent, à qui les interroge, que depuis un grand nombre d'hivers, les hommes sont établis sur le territoire d'Ohet, situé dans une vallée assez large à travers laquelle serpente une rivière.

Tantôt ouverte, tantôt resserrée, cette vallée mêle ses eaux, vers le sud, au cours du grand fleuve.

Des deux côtés, les bords présentent une série de collines peu élevées, descendant en pentes douces vers la rivière lorsque la vallée est large, quelque peu abruptes lorsqu'elle se rétrécit. Là, des roches grisâtres percent les flancs des

coteaux, jonchés de leurs débris. En remontant les bords de la rivière, du point où elle se réunit au grand fleuve, à trois heures de marche, on trouve, à droite, un autre cours d'eau qui se ramifie en plusieurs petits bras dans une vallée plus élevée. En été, quelques-uns de ces bras se dessèchent, d'autres forment des étangs dont les bords se tapissent de joncs et de nénuphars. Les hommes de la vallée redoutent ce vallon qu'ils croient peuplé de mauvais esprits. Il est dangereux de s'y aventurer, à cause des nombreuses fondrières recouvertes de feuilles et de branchages pourris dans lesquelles l'imprudent disparaît. La forêt est si touffue dans ce vallon, les herbes et buissons si bien mêlés aux troncs et branches des arbres morts, que les rayons du soleil y pénètrent difficilement et n'éclairent que des flaques d'eau toutes couvertes d'un manteau vert. Une sorte de promontoire divise sur ce point les deux cours d'eau (fig. 1); la rivière descendant du Nord-Ouest et le ruisseau du Nord-Nord-Est. Cette partie haute de la contrée est couverte de bois épais, et les hommes de la vallée ne s'y rendent guère que pour chasser l'urus, le sanglier, le loup et le daim. Au delà, le pays semble désert et les étrangers, qui parfois visitent les hommes de la vallée pour échanger contre des peaux de bêtes, de l'ambre, du cuivre, de l'or, du sel et quelques étoffes grossières de laine ou de chanvre, n'arrivent jamais que de la partie où coule le fleuve. Les hommes habitent par familles les espaces libres au milieu des bois, sur les bords de la rivière, dans des huttes coniques, faites de pieux fichés en terre, réunis au sommet et couverts de branchages, de terre et de roseaux. L'homme habite une de ces huttes avec sa femme et ses enfants ; quand les garçons deviennent forts, ils élèvent une nouvelle cabane et prennent une compagne.

Tous se nourrissent des produits de la chasse, de la

pêche, de racines sauvages qu'ils font sécher et broient entre des pierres; mais ne cultivent pas la terre et n'ont pas de troupeaux. Jamais ils n'ont eu à combattre, disent encore les vieillards, des hommes comme eux, et s'il survient entre les familles des discussions, on assemble les plus âgés d'entre les chefs des autres familles pour juger les différends. Ceux qui ne veulent pas se soumettre au jugement sont exclus de la vallée, eux et leurs familles; ils descendent les rives du grand fleuve et vont s'établir ailleurs; on n'en entend plus parler.

Quand on demande encore à ces vieillards si, avant eux, il y avait d'autres hommes déjà établis dans la vallée, ils disent : Qu'en effet, il y avait des hommes; mais petits, des nains qui mangeaient de la terre et n'avaient ni arcs ni flèches pour tuer les bêtes sauvages, ni hameçons pour prendre les poissons, ni barques pour passer la rivière. Qu'à l'approche des habitants actuels, ces nains ont disparu et se sont réfugiés sous terre, d'où ils sortent parfois la nuit pour faire le mal, pour couper les attaches des barques ou les couler, pour faire mourir les enfants à la mamelle, casser les arcs ou prévenir les bêtes de la forêt d'une chasse projetée, afin de les éloigner.

Depuis quelque temps, les étrangers qui viennent par le fleuve dans la vallée, disent que d'autres hommes grands, aux cheveux blonds, forts, montés sur des chevaux, ont déjà occupé des contrées voisines et en ont chassé les habitants, tuant ceux qui ne fuyaient pas à leur approche; qu'ils parlent un langage inconnu et n'entreprennent rien qu'après s'être concertés en grand nombre et avoir consulté les plus vieux parmi eux et des femmes, qu'ils n'épargnent que les enfants et les emploient à toutes sortes de travaux. Or, cette nouvelle a jeté une grande inquiétude dans la vallée; les chefs des familles se réunissent et décident qu'ils veilleront au débouché de la rivière à tour

de rôle. Que des jeunes gens postés de distance en distance se préviendront, par de grands cris, de l'arrivée des hommes blonds, de telle sorte que tous les habitants de la vallée soient avertis en peu de temps, et puissent se réfugier avec leurs familles dans les bois situés sur le promontoire qui divise la rivière et le ruisseau en amont. Que chacun devra se munir de provisions comme pour une chasse de plusieurs jours, et qu'on avisera alors sur ce qu'on devra faire.

Cependant, les plus âgés d'entre les hommes tiennent conseil. Ils décident qu'aux premiers cris d'alarme et suivant que les envahisseurs déboucheront dans la vallée sur une des rives, les habitants de cette rive se transporteront dans les bateaux sur le bord opposé pour se réunir à ceux qui occupent ce rivage et que tous ensemble se hâteront de tirer leurs embarcations jusqu'au point où la vallée se divise, afin d'amarrer les bateaux au bas du promontoire sur la rive gauche du cours d'eau en amont de l'embouchure du ruisseau; que les femmes, les enfants et les vieillards se réfugieront sur ce promontoire et que les hommes valides, ainsi séparés des hommes blonds par la rivière et le ruisseau, pourront délibérer s'ils doivent se servir de leurs arcs ou fuir dans la forêt haute. Quelques jours après, au moment où le soleil commençait à descendre, la vallée retentit du cri d'alarme, cent fois répété, annonçant que les hommes blonds arrivent et débouchent le long de la rivière du côté du couchant.

Aussitôt une longue rumeur remplit la campagne, silencieuse peu d'instants auparavant, les habitants de la rive droite s'empressent pour la plupart de passer avec leurs embarcations sur la rive gauche ; mais quelques-uns, soit par négligence, soit parce qu'ils s'étaient éloignés de leurs habitations ne peuvent suivre l'avis des anciens.

Cependant les hommes blonds ne s'avancent qu'avec

prudence. On voit d'abord un certain nombre d'entre eux à cheval, qui tournent les bois, se groupent dans les clairières, semblent se concerter avant de pousser plus loin, entourent les huttes sans pénétrer à l'intérieur. On en voit plusieurs qui ont pris des habitants attardés de la vallée, les ont attachés avec des liens et les poussent devant eux en les interrogeant, mais ceux-ci ne comprennent pas ce qu'on leur demande.

Bientôt, vers le fleuve, sur tous les points où l'œil peut pénétrer, la vallée semble être semée d'hommes à pied et à cheval, de chariots; de temps à autre des clameurs s'élèvent. Le soleil s'abaisse sur l'horizon, les clameurs ne cessent de se faire entendre, puis des colonnes de fumée s'élèvent de tous les points; la nuit venue, la vallée étincelle de feux et peu à peu le silence se fait.

Réunis au pied du promontoire, le long des deux cours d'eau, les hommes du territoire d'Ohet ont caché leurs barques au milieu des roseaux; ils ont fait monter les femmes, les enfants et les vieillards sur le plateau ; ils n'osent allumer des feux, de peur d'éveiller l'attention des envahisseurs. La nuit se passe à délibérer sans rien résoudre ; quelques jeunes chasseurs hardis proposent de profiter du sommeil des hommes blonds pour passer la rivière et se jeter sur eux comme sur des bêtes sauvages, de les tuer tous avec les haches de pierre; mais les chefs de familles pensent que pour exécuter un pareil dessein, ils sont trop peu nombreux ; que ces hommes blonds sont peut-être suivis par d'autres, qu'ils montent des chevaux et peuvent fuir aisément; qu'ils semblent grands et forts et que d'ailleurs, il ne paraît pas qu'ils aient tué les habitants tombés entre leurs mains ainsi que les étrangers le leur avaient raconté.

A l'aube, la vallée retentit de bruits étranges, tels que jamais les habitants du territoire d'Ohet n'en ont entendu.

Ce ne sont ni des cris d'hommes, ni des chants de femmes, ni des beuglements d'urus. Ces bruits répandent la terreur parmi les fugitifs. Tous abandonnent les barques et montent sur le promontoire, dans les bois; de là, à travers les arbres, on peut voir ce qui se passe dans la vallée. Ils aperçoivent bientôt une troupe nombreuse qui se montre en face d'eux, à quelque distance de la rivière. Des bateaux oubliés remontent le cours d'eau, dirigés par des hommes blonds. Ceux-ci pénètrent à travers les roseaux, détachent les barques et les amènent, avec de grands cris, sur la rive opposée au promontoire. D'autres clameurs répondent à ces cris et la troupe se précipite sur le rivage. Mais il semble alors que les chefs interviennent; ils parlent longuement et semblent menacer les impatients qui veulent s'embarquer, en montrant souvent de la main le sommet du plateau. La troupe s'éloigne de nouveau du rivage et une douzaine d'hommes seulement montent dans deux barques qui se dirigent sur la rive opposée, au pied du promontoire. Avec eux, sont deux des habitants du territoire d'Ohet, attachés par le col avec des lanières de cuir. Ils descendent à terre tous ensemble, placent les deux prisonniers devant eux et gravissent le plateau. Les douze hommes blonds sont armés de bâtons terminés par une longue pointe de métal brillant, quelques-uns d'entre eux tiennent un arc à la main, la flèche toute prête. Ils sont vêtus de courtes tuniques d'étoffes chamarrées, les bras nus, et les jambes entourées jusqu'aux genoux de lanières de cuir, auxquelles sont attachées des sandales couvertes. Autour de leurs reins est une ceinture de peau à laquelle est suspendu un sac, également de peau ayant conservé le poil de la bête, un couteau long, un autre très-court et une hachette dont le taillant est de cuivre; leurs poignets et leurs cous sont ornés de grosses perles de verre enfilées ou de cercles de métal. Plusieurs ont les cheveux attachés au

sommet de la tête à l'aide de grosses épingles d'os ou de cuivre; d'autres ont divisé leur chevelure en longues tresses. Ils ont le menton épilé avec soin et des moustaches qui tombent sur leur poitrine. Des cercles rouges et bleus sont peints sur leurs fronts, et leurs joues et leurs bras sont couverts de figures d'animaux et de signes singuliers. Leur aspect est effrayant, car ils sont grands; leurs yeux clairs entourés de lignes noires, brillent comme des pierres précieuses sous des sourcils touffus colorés d'un rouge éclatant.

Arrivés à cinquante pas de la crête du promontoire, sur un point quelque peu découvert, ils s'arrêtent, et l'un des prisonniers parle ainsi : « Les hommes blonds nous ont pris plusieurs, ils ne nous ont pas fait de mal, ils n'ont pas brûlé nos huttes, ils n'ont pas égorgé les femmes et les enfants qu'ils ont rencontrés. Ils veulent vivre en paix avec nous, toujours, sur la même terre. Ils ne nous empêcheront ni de chasser, ni de pêcher, ni de rester près de nos femmes et de nos enfants. Ils disent que le pays est bon et qu'il peut nourrir beaucoup plus d'habitants qu'il n'y en a aujourd'hui. Ils apportent en abondance des choses utiles aux hommes. Ils enseignent aux enfants à monter à cheval, à se servir des armes contre les hommes méchants. Ils disent enfin que nous n'avons rien à craindre et que vous ayez à revenir dans vos habitations.

« J'ai su ces choses par un des leurs qui parle comme nous parlons et qui habitait jadis notre vallée, d'où il avait été expulsé.... Ils disent aussi que si vous ne voulez pas rentrer dans vos demeures et vivre en paix avec eux, ils nous tueront tous comme des bêtes des bois, parce qu'ils sont nombreux et forts. Ils attendent votre réponse ici jusqu'au moment où le soleil sera au milieu de sa course journalière. C'est tout ce que nous avons à dire. »

Plusieurs, parmi les plus âgés de la vallée sortirent alors du bois, et s'avancèrent vers les prisonniers; mais la

troupe des hommes blonds leur fit signe de ne pas aller plus avant et mit les flèches sur la corde des arcs.... Le prisonnier qui avait déjà parlé reprit : « N'allez pas plus avant, délibérez entre vous et donnez promptement une réponse; c'est tout ce que nous avons à dire. »

Les vieillards s'assemblèrent donc aussitôt, et après avoir coupé des branches d'arbres sur lesquelles ils s'assirent, l'un d'eux parla ainsi : « Ces hommes blonds, au visage teint, sont plus nombreux que nous, ils ont des armes dangereuses, des chevaux, ils sont hardis; nous ne pouvons les chasser de la vallée ; s'ils veulent vivre en paix avec nous, comme ils le disent, pourquoi ne pas les regarder comme des amis. Ont-ils un intérêt à nous tuer? Non. Ils possèdent bien des choses que nous ne possédons pas, ils sont munis de ce qui leur est nécessaire. N'avez-vous pas vu au milieu d'eux des troupeaux de bêtes, des chars pleins, des femmes, des enfants. Ce ne sont pas là de misérables voleurs. Acceptons les conditions qu'ils nous offrent.... »

Un des chasseurs, parmi les plus hardis de la vallée se leva alors et parla à son tour. « Pourquoi ces hommes au visage peint viennent-ils dans notre vallée? C'est pour l'occuper et nous en chasser. Nous ne les avons jamais vus, nous ne leur avons fait aucun tort. Pourquoi ne restent-ils pas là où ils sont nés? Pourquoi viennent-ils en troupe innombrable? Y aura-t-il dans la rivière assez de poissons et dans les forêts assez de bêtes sauvages pour les nourrir eux et nous? Ils prendront tout et ne nous laisseront rien. Combattre contre eux est impossible, c'est vrai.... mais nous pouvons fuir. Il y a d'autres vallées, d'autres rivières non loin d'ici. Emmenons nos femmes et nos enfants avec nous, je connais les bois jusqu'à trois journées de marche. Laissons nos cabanes, nos barques et allons nous établir loin de ces étrangers. » A la suite de ces deux opinions

opposées, cent voix s'élevèrent. Les uns appuyaient l'avis du vieillard, d'autres, celui du chasseur.

Des hommes jeunes voulaient même se jeter sur la petite troupe des hommes blonds et les massacrer.

A plusieurs reprises quelques-uns des habitants du Val d'Ohet, parmi les plus vénérés, voulurent imposer silence et parler; mais le tumulte allait croissant; l'assemblée se partageait par groupes, puis les femmes criaient et se lamentaient; les enfants pleuraient. Cependant, la petite troupe des hommes blonds coupait des arbustes et des broussailles et se faisait un rempart de ces débris.

Bientôt douze bateaux traversèrent la rivière et soixante étrangers vinrent se joindre aux douze premiers. Ceux-ci étaient armés de larges boucliers ovales, faits d'osier et couverts de peaux. A l'aide de piquets, ils fixaient ces boucliers au sol et se tenaient derrière; on ne voyait que leurs têtes peintes de rouge et de bleu et leurs yeux brillants. Ils riaient entre eux bruyamment.

Le milieu du jour était proche et la confusion continuait à régner parmi les réfugiés. On entendit alors retentir les sons étranges qui avaient si fort effrayé les malheureux habitants d'Ohet à l'aube. Puis la rive opposée au promontoire se couvrit d'une multitude d'hommes blonds divisés par troupes, tous armés. Ceux-ci commencèrent alors à passer d'une rive à l'autre et s'assirent en ligne sur le rivage au-dessous du plateau. Alors, le prisonnier qui avait déjà pris la parole, s'avança seul vers la forêt, et quand il fut à portée de voix, il dit : « Mes amis, mes frères, vous allez être attaqués; nous, tués devant vos yeux. Ayez pitié de vous, pitié de nous; descendez vers les hommes blonds, ils ne vous feront aucun mal; ils ont respecté vos maisons, les femmes tombées entre leurs mains. N'ayez pas l'espoir de vous défendre, car ils vous tueront avec leurs armes tranchantes! « A ce suprême appel, le silence se fit parmi

les réfugiés, et un des habitants de la vallée qui était depuis le matin resté sans mot dire se leva. C'était un homme court, trapu, au visage brun et aux cheveux crépus; il était renommé comme bon charpentier et les meilleurs bateaux sortaient de ses mains. « Il n'est plus temps de discourir dit-il : que ceux qui veulent rester dans la vallée sortent du bois, et que les autres s'enfoncent au plus vite dans la forêt. Ils pourront fuir avec leurs familles, car les hommes blonds ne savent pas combien nous sommes.... Pour moi, je reste où je suis né. » Beaucoup se groupèrent, en criant, autour du charpentier, avec leurs femmes et leurs enfants, et tous ensemble, sans perdre un instant, se montrèrent à la troupe des hommes blonds. « Nous rentrons dans nos maisons; » se contenta de dire le charpentier à l'interprète prisonnier, et alors ils s'avancèrent vers le petit camp.

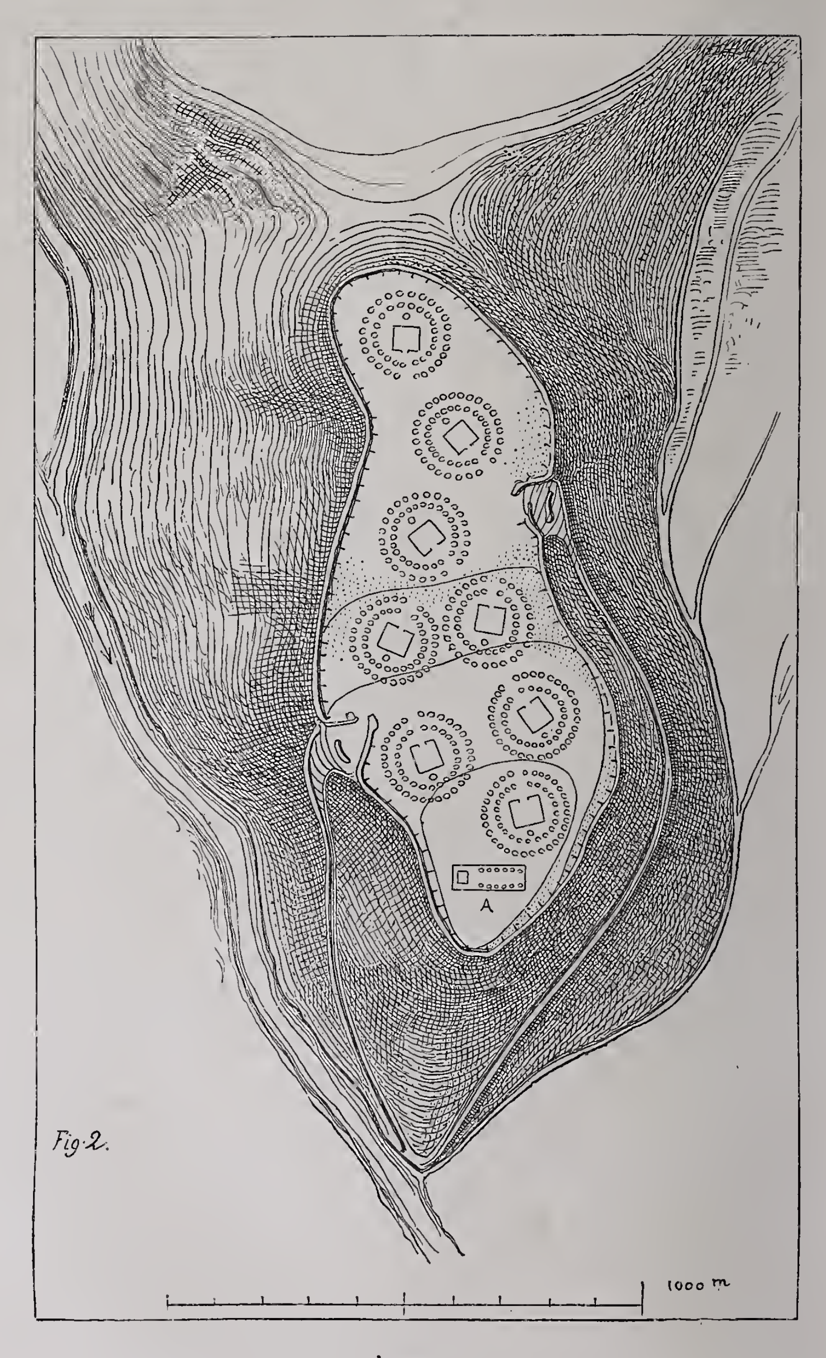
Plusieurs avaient des arcs et des haches de pierre. « Jetez vos armes, dit le prisonnier, jetez vos armes, vous n'en avez que faire !... » Les hommes blonds, assis sur la rive, montaient rapidement les rampes du promontoire, divisés en deux troupes, à droite et à gauche; si bien qu'en peu d'instants, le charpentier et ses compagnons furent entourés d'une foule innombrable qui, pénétrant dans la masse des réfugiés, les morcelait par groupes et enlevait les quelques armes restées entre les mains de plusieurs hommes.

Ces étrangers riaient, sautaient et appuyaient leur front sur la poitrine des habitants de la vallée en signe de bienveillance.

Ainsi, quelques centaines d'indigènes descendirent vers la rivière, entourés de leurs nouveaux hôtes.

On les fit monter dans les bateaux et ils s'en allèrent dans leurs maisons complétement pillées.

Beaucoup de ces huttes restaient désertes; les nouveaux venus s'y installèrent sans trop s'inquiéter des habitants et de ce qu'ils étaient devenus.



L'OPPIDUM

II

L'OPPIDUM

Le territoire d'Ohet, deux siècles plus tard, avait pris un aspect nouveau, son nom était changé. On l'appelait alors la Vallée d'Avon.

De belles prairies, garnies de troupeaux, tapissaient les rampes des coteaux. Au fond jaunissaient des moissons d'orge et de seigle. Les forêts couvraient encore les sommets et, de tous côtés, des maisons de bois émergeaient des prés avec leurs enclos de palissades peintes de couleurs vives. Les marais du ruisseau étaient desséchés, et au sommet du promontoire, à la place des bois touffus, on voyait se dessiner, sur le ciel, les talus d'un oppidum qui commandait la vallée et les deux cours d'eau.

En effet, peu après l'invasion des hommes blonds, les anciens habitants de la vallée qui s'étaient sauvés dans les bois avaient reparu, accompagnés d'une grande multitude d'hommes de leur race, et, à l'aube, ils s'étaient rués, en poussant des grands cris, sur les nouveaux colons.

Ceux-ci, qui ne s'attendaient point à une attaque, se dé-

fendirent du mieux qu'ils purent; mais les plus jeunes et les plus agiles d'entre eux se réunirent sur le promontoire où ils attendirent la nuit. Alors ils descendirent sans bruit, passèrent le ruisseau et se jetèrent à leur tour sur ceux qui croyaient reprendre possession de la vallée. La plupart étaient endormis, beaucoup s'étaient dispersés pour chercher des vivres et pour piller. Les jeunes hommes blonds en firent un grand massacre, sans distinguer les anciens habitants, qui étaient restés dans leur demeure, de ceux qui se présentaient en ennemis; les femmes et les enfants furent seuls épargnés.

A la suite d'un conseil tenu par les anciens, et après avoir pris l'avis des femmes, il fut décidé que pour éviter de nouvelles surprises et pour protéger les habitants de la vallée, on tracerait sur le promontoire un vaste camp où, en cas d'alerte, ceux de la Vallée d'Avon pourraient se réfugier avec leurs familles, leurs troupeaux, des vivres et des armes, défier toute attaque, et reprendre l'offensive au moment propice.

Le sommet du promontoire fut donc défriché; chaque homme valide fut tenu de donner une journée sur quatre jusqu'à ce que le travail fût terminé, et ceux des anciens habitants qui avaient échappé au massacre, ainsi que les enfants et les femmes durent travailler sans relâche aux enceintes du camp. Les femmes préparaient la nourriture nécessaire aux ouvriers et les enfants portaient de la terre dans des paniers ou les branches d'arbres que l'on mêlait avec la terre.

Suivant exactement l'arête du plateau, les chefs des huit tribus, établies dans la vallée, tracèrent l'enceinte du camp, ses entrées, ses défenses, le refuge des anciens, l'emplacement des troupeaux, celui des huttes pour les familles et enfin le lieu propre à élever le Némède, l'enceinte sacrée, le sanctuaire de Belen et les logis des Druides.

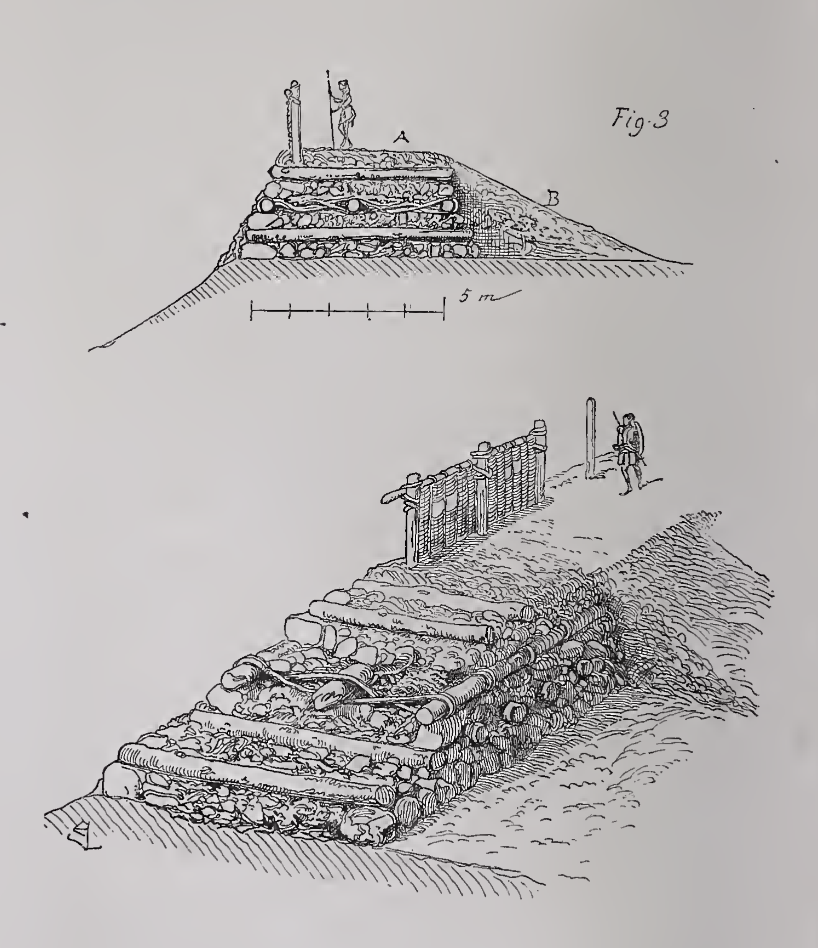
A l'aide de forts leviers de bois durci au feu, les pierres qui arasaient l'assiette du plateau furent arrachées et rangées d'abord sur le périmètre tracé, puis, sur cette assise, derrière laquelle des cailloux furent entassés, mêlés à de la terre, on plaça à quatre pieds de distance l'un de l'autre, des troncs d'arbres en travers. L'épaisseur de cette base était de vingt pieds. L'intervalle entre les troncs d'arbres fut rempli de pierres, de terre et de branchages. Puis une autre assise de pierres mêlées de terre ; puis trois files de troncs d'arbres disposés cette fois longitudinalement, reliés par de forts liens de bois d'aulne vert, toujours avec des cailloux entre eux. Une troisième assise de pierres, d'autres troncs d'arbres en travers, chevauchés sur les premiers et un couronnement de cailloux, de gazon et de terre formant chemin de ronde complétèrent l'enceinte.

Des piquets placés verticalement à cinq pieds de distance l'un de l'autre et enfoncés solidement de trois pieds dans le rempart, sur la crête externe, servirent à fixer, au moyen de liens d'osier, des claies de cinq pieds six pouces de hauteur et formant un parapet continu percé d'archères.

Le rempart atteignait six pieds de hauteur. L'enceinte élevée, les Druides tracèrent l'emplacement réservé aux huit tribus. Il était donné à chacune d'elle un espace circulaire de deux cents pas de diamètre ; les huttes, sur deux rangs, étaient disposées autour du périmètre ; au centre, le parc pour les troupeaux et la hutte du chef.

L'ensemble de ce camp est présenté dans la figure 2, avec le rempart, les deux entrées, les voies creuses pour y arriver, protégées vers le dehors par un épaulement élevé avec la terre fouillée pour établir ces voies, les huit cercles destinés aux tribus ; en A, le Némède et le logis des Druides et Druidesses, entourés de l'enceinte sacrée. Des puits furent creusés dans chacun des cercles des tribus et dans l'enceinte du Némède.

La figure 3 donne le profil du rempart, avec son chemin de ronde A pour les défenseurs et, de distance en distance,



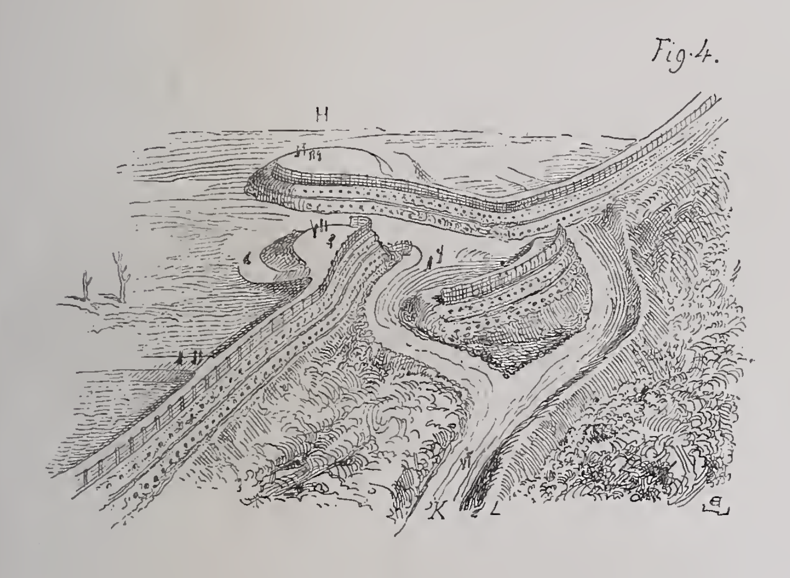
les glacis B permettant de monter facilement sur ce chemin de ronde.

Les entrées étaient masquées par un épaulement formant avancée et laissant deux issues le long des remparts. La

figure 4 montre comment étaient disposées ces entrées. Les deux extrémités du rempart étaient renforcées chacune par un terrassement plus large H permettant le rassemblement de défenseurs nombreux. On voit le masque élevé en dehors de la coupure et en K le chemin creux avec son épaulement L.

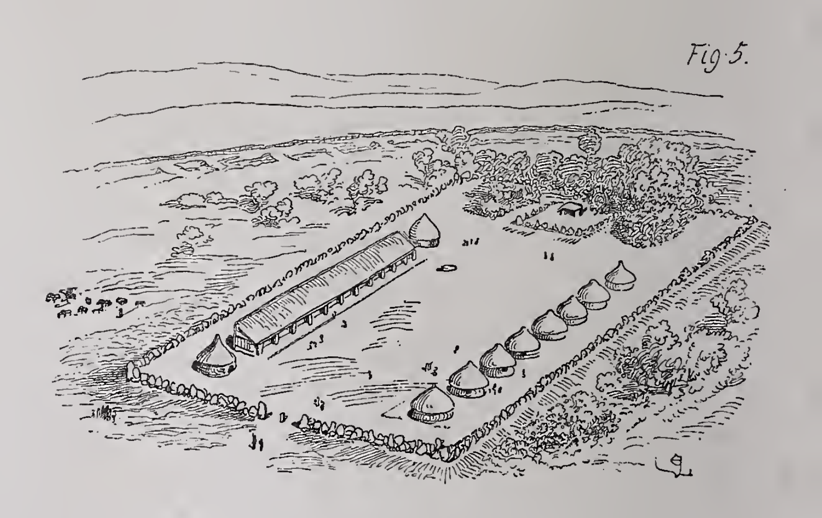
La figure 5 représente le Némède avec son enceinte et les habitations des Druides.

Fig. 4.



Le camp terminé, sauf les habitations des tribus dont l'emplacement seul resta indiqué par des cercles de pierres, on y fit demeurer un certain nombre de jeunes hommes qui se remplaçaient chaque jour. Arrivant au coucher du soleil, ils restaient dans le camp jusqu'à l'entrée de la nuit suivante. Mais ceux des premiers habitants de la vallée qui vivaient encore, ne pouvaient pénétrer dans le camp sous peine de la vie.

Les tribus prospéraient, s'enrichissaient du produit de la terre et de leurs bestiaux. Plusieurs ayant trouvé du minerai de cuivre dans les environs, fabriquaient des armes et des ustensiles. Il y avait aussi des potiers qui travaillaient habilement l'argile. Des commerçants apportaient à certaines époques de l'année dans la vallée, des étoffes, du sel, des épices et même du vin dans des outres. Ils prenaient, en échange, des objets de cuivre, des peaux, du fromage et de l'orge.



Depuis longtemps les tribus n'ayant pas eu de nouvelles attaques à repousser, négligeaient la garde du camp auquel on ne se rendait guère qu'à l'occasion de certaines solennités et assemblées convoquées par les Druides. Ceux-ci demeuraient seuls, entourés de leur collége, dans cette vaste enceinte qu'ils faisaient cultiver et au milieu de laquelle paissaient leurs troupeaux. Les remparts, dont les charpentes étaient pourries, s'étaient affaissés et ne présentaient plus qu'un relief médiocre. La végétation les avait

envahis sur quelques points. Mais dans l'état de paix ou vivaient les tribus, nul ne songeait à réparer ces défenses.

Les habitants de la vallée avaient eu à plusieurs reprises des démêlés avec les tribus voisines et on en était venu plusieurs fois aux mains; mais ces querelles se vidaient promptement; aucun de ces groupes de tribus ne pensait à subjuguer ses voisins et à s'emparer de leur territoire.

Toutefois le repos était pesant à ces peuplades et souvent les jeunes gens quittaient la vallée pour courir les aventures et voir d'autres pays.

Vers l'année 389 avant l'ère chrétienne, un grand nombre d'hommes, séduits par les belles paroles d'un Brenn, chef élu par un certain nombre de tribus pour commander les expéditions lointaines, avaient quitté leurs foyers dans l'espoir de faire un riche butin sur les terres méridionales situées au delà des monts. Deux années étant écoulées, un petit nombre reparut dans la vallée; ils apportaient avec eux de l'or, des étoffes précieuses et racontèrent sur les pays qu'ils avaient parcourus, et au milieu desquels il n'avaient cessé de combattre, des choses prodigieuses.

Ils avaient vu des villes entourées de fortes murailles de pierre et toutes remplies d'édifices somptueux, de riches maisons; des campagnes plantureuses où l'on cultivait la vigne et toutes sortes de fruits savoureux.

Cependant, ceux qui étaient revenus de ces expéditions lointaines avaient perdu l'habitude du travail, et bien qu'ils eussent laissé en chemin plus de la moitié de leurs compagnons, ils ne rêvaient que combats, butin et aventures. Ils étaient oisifs, insolents, querelleurs et prétendaient même dominer les familles paisibles qui vivaient de leur travail. Celles-ci qui avaient tout d'abord accueilli avec grande joie ces guerriers sur le retour desquels on ne comptait plus, qui avaient écouté avec admiration les récits qu'ils faisaient le soir autour de la flamme du foyer, commençaient à trou-

2

ver intolérables leurs façons impérieuses, leur oisiveté et leur jactance. Chaque jour voyait naître de nouvelles querelles qui se terminaient le plus souvent par du sang répandu. Les femmes de ces guerriers étaient encore plus insolentes que leurs époux et prétendaient avoir autour d'elles des esclaves, ainsi qu'en possédaient les femmes des pays que leurs maris avaient si glorieusement parcourus.

Sur ces entrefaites, une assemblée des tribus de la vallée fut convoquée dans le vieux camp, suivant l'usage, pour délibérer sur les intérêts communs et tenter l'apaisement des querelles. Les hommes se rendaient toujours à ces assemblées avec leurs armes; quant aux femmes, elles y venaient portant des vivres et des boissons; car ces réunions se terminaient d'ordinaire par des banquets prolongés pendant toute la nuit.

Le matin du jour fixé, la vallée retentit du bruit des trompettes et l'on vit de toutes parts les habitants se diriger vers la colline. Un pont de bois avait été, depuis longtemps, établi sur la rivière près de l'embouchure du ruisseau. Quand s'y présentèrent pour passer les chefs des tribus accompagnés de la multitude, ils trouvèrent le pont occupé par les guerriers auxquels s'étaient joints un assez grand nombre de jeunes hommes de la vallée, et même d'autres guerriers étrangers aux tribus.

« C'est au camp et non ici que se réunit le peuple, dit l'un des chefs de tribu, passons outre. — Vous ne passerez pas, répondit un des guerriers, sans écouter nos conditions. — Nous n'avons ni conditions à subir, ni conditions à imposer, « répliqua le premier, » les hommes d'ici sont libres et la terre est à eux dans la vallée comme sur la montagne, passons outre. — Alors, ce sera par la force » reprit le guerrier en tirant à moitié son épée.

Une longue clameur répondit à cette provocation, et, du milieu de la foule les armes brillaient au soleil comme des

éclairs. Les chefs cependant imposèrent silence et firent reculer la multitude. Alors s'avançant tous ensemble à l'entrée du pont, l'un d'eux parla ainsi : « Que voulez-vous? n'êtes-vous pas de nos tribus, n'avez-vous pas des troupeaux, des femmes et des enfants nés dans la vallée? Quelles conditions prétendez-vous imposer, à nous qui sommes vos égaux? Parlez! Que pouvez-vous demander de plus que ce que vous possédez. Quel tort vous a-t-on fait? Pourquoi amener avec vous des hommes qui ne sont point d'ici, que nous ne connaissons pas, qui n'ont rien à prétendre parmi nous! — Réponds-lui, réponds-lui, Sigild, » dirent d'une commune voix tous les guerriers. Sigild s'avança. C'était un beau jeune homme de la vallée, grand et svelte, au visage doux et à la barbe naissante, sa poitrine était couverte d'une petite cuirasse de cuivre qui brillait au soleil; ses bras blancs étaient nus et ornés de bracelets d'or. Il dédaignait de porter un casque et ses cheveux blonds réunis au sommet du crâne à l'aide d'une longue épingle d'or, retombaient sur son dos. Des chases aux couleurs vives couvraient ses jambes; une sorte d'écharpe entourait sa taille et était gracieusement ramenée sur l'épaule et le bras gauche. Un bouclier étroit et une épée pendaient à ses flancs. Il sourit, fit un signe de la main, comme pour réclamer le silence et dit : « Mes amis, mes frères, nous sommes tous libres, tous du même sang, nous devons rester unis pour vaincre les hommes qui voudraient s'emparer de nos biens ou nous humilier. Considérez cependant que vous possédez parmi vous l'élite des guerriers qui ont vaincu des nations puissantes et ont porté la gloire du nom Gaulois au delà des monts. Beaucoup sont morts en combattant; mais ceux qui sont revenus parmi vous après tant d'épreuves, apportant un riche butin, qui ont acquis la connaissance des armes, n'ont-ils pas droit à quelques égards? Habitués au métier de la

guerre, toujours prêts à verser leur sang, ne sont-ils pas plus propres à défendre vos foyers que ne peuvent l'être les hommes qui n'ont fait autre chose que de conduire des troupeaux et cultiver la terre? Cependant ils ne vous demandent pas de les nourrir pour ne rien faire, ni de les considérer comme des chefs ou des maîtres; ils n'ont d'autre souci que de vous défendre. Ils savent combien vous êtes entourés d'hommes cupides et envieux, qui, jaloux de la prospérité de notre vallée, méditent de fâcheuses entreprises. Ils savent cela parce qu'ils ont vu beaucoup de peuples que vous ne connaissez pas, bien qu'ils soient proches d'ici. Endormis par une longue sécurité, vous n'êtes pas en état de résister à une attaque sérieuse. Or, ces guerriers vos parents, vos frères, vos amis, du même sang que le vôtre, ont considéré avec tristesse l'état de quiétude dans lequel vous vivez. Ils ont donc médité, eux, les hommes de guerre, de se tenir dans le camp, de le fortifier efficacement, d'en faire un véritable refuge en cas d'invasion et de s'y défendre jusqu'à la mort. Est-ce là une pensée mauvaise? Quant à ces guerriers que vous considérez comme des étrangers, ce sont des frères d'armes qui ont combattu avec nous au delà des monts, et qui ne trouvant plus leurs maisons en rentrant dans leurs vallées dévastées par des bandits, nous demandent asile. D'ailleurs, s'ils n'appartiennent pas à vos tribus, ne sont-ils pas Gaulois comme nous? »

« Nous avons voulu vous dire cela ici, et non dans le lieu de l'assemblée même, dans la crainte que nos pensées fussent mal comprises au milieu d'une trop grande affluence. Si nos propositions vous paraissent justes, faites en vue de la sûreté commune, et que vous persistiez à tenir assemblée là-haut, nous vous précéderons au camp et y resterons quand vous retournerez dans vos habitations.

« Pour nous, dévoués à nos fonctions nouvelles et aux-

quelles nous sommes habiles, ainsi que nous l'avons prouvé, de ce camp nous ferons un lieu redoutable pour tout ennemi qui oserait nous attaquer. » Un long murmure suivit ce discours et les chefs des tribus se regardaient entre eux.

Le plus âgé s'avançant à son tour, répondit ainsi : « Sigild, vos paroles sont dorées ; mais l'acte auquel vous et vos compagnons vous livrez en ce moment est offensant et porte atteinte à la liberté des hommes de la vallée. Vous nous montrez des dangers imaginaires afin de demeurer là-haut sous le prétexte de défendre nos familles, mais pour vous séparer d'entre nous et agir suivant votre bon plaisir. Dites-nous qui vous nourrira, qui soignera vos bestiaux pendant que vous serez là-haut armés, attendant un ennemi.... lequel peut-être ne se montrera jamais ? Seuls maîtres du pont, des deux cours d'eau, vous pourrez, si bon vous semble, interdire aux hommes de la vallée la chasse dans les bois qui s'étendent derrière le camp et la pêche dans les cours d'eau en amont, lesquels fournissent les meilleurs poissons. Ainsi serons-nous à votre discrétion. Si l'assemblée juge qu'il est opportun de mieux fortifier le camp, chaque homme de la vallée y travaillera à son tour, et vous, comme les autres. S'il s'agit de défendre cette enceinte, c'est l'affaire de tous les hommes en état de porter les armes ; car tous sont également intéressés à protéger leurs familles, à repousser un ennemi et à ne pas souffrir l'insulte. Venez donc avec nous au camp, nous délibérerons sur ce qui touche aux intérêts des tribus, et vous n'aurez, comme nous, qu'à vous soumettre à ce qui aura été décidé. Quant aux nouveaux venus, s'ils réclament l'asile, vous savez qu'on ne le leur refusera pas ; mais il sera nécessaire qu'ils remplissent les conditions imposées aux hommes étrangers, et qui demandent à vivre parmi nous. D'ailleurs, nous consulterons les Ovates. »

Repoussant de la main Sigild qui s'apprêtait à répondre, le premier guerrier qui avait si insolemment parlé, s'avança à la tête du pont, devant les chefs des tribus et, écartant les bras, il dit : « Nul ne passera ici : tous ces discours sont inutiles, retirez-vous dans vos maisons, nous gardons le camp.... »

A ces mots, mille voix s'élevèrent, et, comme un torrent, malgré les chefs qui tentaient de la maintenir, la foule des hommes de la vallée s'élança en avant. Les épées tirées de part et d'autre s'entrechoquèrent et mêlèrent leur bruissement aux cris des deux partis. Les femmes, répandues sur la rive, faisaient entendre leurs imprécations par dessus les clameurs et poussaient les hommes vers le pont. Il y eut alors du côté du parti qui prétendait défendre ce passage, un mouvement de recul, afin de se concentrer au point le plus étroit; comme les guerriers s'étaient serrés sur le pont afin d'entendre ce qui se disait des deux parts et que plusieurs même étaient montés sur les parapets de bois, ce mouvement en arrière de la tête jeta la confusion dans cette presse et plusieurs tombèrent dans la rivière.

A cette vue, une huée suivie d'un immense éclat de rire, partit des groupes réunis sur la rive; les défenseurs du pont ainsi que ceux qui s'avançaient à l'encontre, ne comprenant rien à ces rires, s'arrêtèrent, regardant derrière eux de part et d'autre.

Mais les guerriers qui étaient tombés du pont dans l'eau, embarrassés dans leurs vêtements, gênés par leurs armes, bien qu'ils fussent nageurs, étaient entraînés par le courant, d'autant que la rivière était grosse à ce moment. On les voyait disparaître, roulés par les eaux rapides. Deux barques étaient attachées au rivage du côté de la vallée; en un instant, quelques hommes s'y élancèrent et, faisant force d'avirons, aidés de perches, ils eurent bientôt

recueilli et ramené sur la rive, aux applaudissements de tous, les guerriers en danger d'être noyés.

Trois avaient perdu les sens; on s'empressa autour d'eux; les femmes surtout prodiguaient leurs soins pour les rendre à la vie.

Cet épisode avait eu pour conséquence de mêler les deux partis; les gens défenseurs du pont s'étaient avancés sur la rive jusqu'au milieu du passage et entouraient le beau Sigild qui, toujours souriant, répondait à toutes les questions qu'on lui adressait par des paroles rassurantes. On le voyait lever légèrement les épaules et branler la tête d'une façon toute gracieuse. Une lutte à main armée n'était plus possible, les rires avaient succédé aux cris de guerre. Un groupe plus compact, composé des deux partis, discutait cependant avec une certaine animation le long d'un des parapets du pont; quand, un des hommes de la vallée, auquel semblait s'adresser son entourage, monta vivement sur le garde-corps, et attachant son bouclier sur ses épaules plongea dans la rivière.

Il reparut bientôt et nageant avec autant de vigueur que d'adresse, il prit pied sur la berge située en bas du promontoire.

Ce fut un nouveau hurrah sur la rive opposée; aussitôt, les deux bateaux se remplirent d'hommes de la vallée, d'autres, en nageant, s'y accrochèrent, et les barques atterrirent bientôt sur l'autre bord. Quelques embarcations remorquées passèrent encore un bon nombre d'hommes; si bien, que les défenseurs du pont se virent placés, en cas qu'ils voulussent persister dans leur résolution, entre deux troupes ennemies. Les rires ne discontinuaient pas sur l'une et l'autre rive et avaient gagné même les guerriers postés sur le passage. Ce noyau s'éclaircissait peu à peu, et si la retraite ne s'opérait pas en masse, ce qui eût provoqué une nouvelle hilarité, elle se faisait graduellement.

Bientôt, il ne resta plus sur le tablier du pont que le farouche provocateur dont la parole insolente avait failli faire couler le sang. Lui, ne riait pas; quand il se vit abandonné, il jeta son épée dans la rivière et se faisant jour à travers la foule, il se dirigea vers la vallée. Le beau Sigild entouré de la plupart des guerriers montait vers le camp et toute la foule le suivait.

III

PREMIER SIÉGE

Trente années après l'événement que nous venons de raconter, la vallée d'Avon était toujours riante et couverte d'habitations champêtres; on voyait cependant en avant et en arrière du pont dont il vient d'être parlé, deux groupes assez serrés d'habitations; le premier vers la vallée, le second sur les basses rampes du plateau. Un assez grand nombre de barques étaient amarrées sur les deux rives en aval du pont et chargeaient ou déchargeaient des ballots enveloppés de tissus faits de joncs. Au sommet du promontoire se dessinait la silhouette d'une défense faite de pierre, de bois et de terre, mais avec des tours carrées, en grande partie composées de charpentes et de clayonnages, espacées environ l'une de l'autre de cent pas. En dehors de l'enceinte, des palissades peu élevées se dressaient devant un fossé de six pieds de largeur sur trois à quatre pieds de profondeur. Les issues de l'oppidum, conservées à la place où nous les avons marquées précédemment, étaient largement entourées en dehors, par des pieux réunis au moyen de branchages. Au bas des deux chemins

creux s'élevaient en outre, deux tours de charpente et de clayonnages.

De graves événements avaient été la cause de ces changements.

L'assemblée annoncée dans le précédent chapitre s'était tenue sur le plateau. Très-bruyante, confuse, on avait pu craindre qu'elle se terminât par une effusion de sang. Les guerriers prétendaient s'en tenir au programme tracé par le beau Sigild et conserver seuls le privilége de garder le camp.

Les chefs des tribus ne l'entendaient point ainsi. On avait consulté les Ovates, les plus sages parmi les Druides. Mais leurs réponses, quelque peu ambiguës, ne satisfaisaient pas la foule.

Ceux-ci (les Ovates) déclaraient tout d'abord, qu'on ne pouvait toucher au Némède sans attirer sur les tribus les plus grandes calamités, que les troupeaux du collége devaient pouvoir paître paisiblement sur le plateau et que, si quelque péril menaçait les habitants de la vallée, eux, les Druides, sauraient prévenir assez à temps les défenseurs pour qu'on pût aviser. Le beau Sigild, à ces discours, souriait comme toujours et branlait doucement la tête, suivant son habitude, mais ne disait mot. Les Druidesses assises le long de l'enceinte du Némède, les mains sur les genoux, songeuses, paraissaient ne prendre aucune part à la discussion. Les hommes se partageaient par groupes et aucune résolution ne semblait devoir être prise avant le coucher du soleil. La faim, la soif commençaient à se faire vivement sentir et les femmes disposaient sur le gazon les vivres qu'elles avaient apportés. Ce fut alors qu'une des Druidesses, sollicitée par ses compagnes, s'avança au cœur de l'assemblée. Elle était jeune, grande, vêtue d'une longue robe blanche, sorte de dalmatique sans ceinture, ses bras nus étaient ornés de bracelets de verre noir. A sa vue

on se tut, et elle, entourée de ses compagnes qui l'avaient suivie, parla ainsi :

« Vous tous, qui vivez en paix, qui croyez n'avoir aucun ennemi à craindre, vous ne savez délibérer et prendre une sage résolution. Que sera-ce donc quand on viendra vous attaquer ? Eh bien, il est proche, cet ennemi, il prépare ses armes, il compte s'enrichir en emmenant vos troupeaux et en pillant vos maisons, et il se réjouit déjà d'une victoire qu'il croit assurée parce qu'il sait que vous êtes hors d'état de vous concerter pour lui résister.

« Abandonnez ce lieu que vous êtes incapables de défendre puisque vous ne savez préparer la défense; rentrez dans vos maisons, et, insouciants, attendez l'heure du péril. »

Autour de la jeune femme, pâle d'émotion, et qui parlait sans un geste, sans un mouvement, comme si les mots qu'elle prononçait lentement fussent sortis d'une statue, la foule s'était rassemblée compacte. Une sorte de frémissement courut sur toutes les têtes comme la brise sur les épis. Puis, par un de ces mouvements instinctifs qui dirigent la multitude, tous les yeux se tournèrent vers Sigild. Celui-ci, debout devant la Druidesse, restée toute droite sur la pierre qui lui servait de tribune, avait, contrairement à son habitude, les yeux baissés comme s'il eût senti la flamme de tous ces regards dirigés sur lui.

A travers le frémissement de la foule, on distinguait vaguement le nom de Sigild. « Que Sigild soit notre Brenn ! » dit une voix. Aussitôt des milliers de bouches répétèrent « que Sigild soit notre Brenn ! » Il semblait alors que tous ces hommes qui, quelques minutes auparavant étaient d'avis opposés, n'eussent plus qu'une seule pensée, une seule âme, une seule voix.

Sigild fut donc proclamé Brenn et la nuit se passa en joyeux festins.

Soit que la jeune Druidesse fût instruite des projets tra-

més contre les heureux habitants de la vallée d'Avon, soit inspiration, soit hasard, quelques mois s'étaient écoulés depuis l'assemblée, lorsqu'on vit rôder sur les coteaux des hommes inconnus, qui s'empressaient de fuir dès qu'on les voulait interroger, puis, arriva dans la vallée un nombre plus considérable que d'habitude de marchands. Ils étaient insolents, suscitaient des difficultés et menaçaient ceux qui opposaient des raisons à leurs prétentions; on en chassa plusieurs qui promirent de revenir et de se venger.

En effet, un jour, les coteaux qui enveloppent la vallée furent couronnés successivement de troupes armées.

Cependant Sigild, élu Brenn, n'avait pas perdu de temps. Il s'était d'abord entouré de tous ses anciens compagnons d'armes; auprès de lui étaient venus se ranger beaucoup de jeunes gens qui préféraient le métier des armes à ceux de pasteur et de cultivateur.

Le nouveau Brenn avait de l'or, il payait des hommes au besoin pour travailler à l'oppidum. Plein de respect et de déférence pour les Druides, il avait embelli le Némède; il semblait ne rien faire qu'après avoir consulté les Ovates. Il leur donnait les produits de ses chasses, et avait fait décider que la pêche de la rivière en amont du pont devait être réservée pour le collége.

Le camp prenait chaque jour un aspect plus formidable, mais le Brenn et ses hommes ainsi que le collége des Druides seuls y pouvaient séjourner. Comme autrefois, chaque homme de la vallée devait donner une journée sur quatre aux travaux de fortification, et de plus, les habitants du Val d'Avon fournissaient les vivres aux guerriers. On commençait cependant à murmurer, à se plaindre des exigences de ceux-ci, et les choses n'auraient probablement pas duré sur ce pied longtemps, quand l'ennemi annoncé parut.

Le bruit des trompettes se fit entendre aussitôt dans le camp, le signal était convenu et l'on vit les malheureuses familles du Val se précipiter en désordre vers le pont, poussant devant elles leurs bestiaux, et emportant sur leurs dos ou sur des chariots, ce qu'elles possédaient de plus précieux, des provisions, des vêtements et jusqu'à des ustensiles de ménage. Le pont ne pouvant suffire à écouler cette multitude effarée qui se pressait à son entrée, des bateaux se remplirent de monde et plusieurs coulèrent bas.

Les partis armés qui avaient apparu sur les coteaux, soit prudence, soit qu'ils attendissent un ordre, ne se pressèrent pas de descendre dans la vallée et la nuit tomba sans qu'un seul ennemi quittât ses postes d'observation.

Cette nuit fut cruelle pour les habitants du Val. C'était à l'automne, il faisait déjà froid. Ils arrivaient haletants dans le camp, couverts de sueur; la fraîcheur du soir les glaçait. On s'appelait, on se cherchait, et bien que la place ne manquât pas, il semblait que jamais cette foule ne parviendrait à se caser sur le plateau. On allumait des feux; les guerriers, compagnons de Sigild, couraient à cheval, au milieu de la foule affolée, essayaient de se faire entendre et de mettre un peu d'ordre dans cette confusion, car, chaque tribu avait son quartier tracé d'avance par les soins du Brenn. Mais ceux qui étaient arrivés les premiers sur un point, ne le voulaient point quitter et reprendre leur bagage pour le porter ailleurs. Les bestiaux mugissaient ou bêlaient, les enfants pleuraient, les femmes se lamentaient. La vallée présentait un tout autre spectacle; animée la veille, éclairée par les feux des maisons qui scintillaient à travers les arbres, remplie des bruits du soir, à cette heure elle était silencieuse et déserte, on n'y distinguait ni une lumière, ni la moindre apparence de vie. Un pâle brouillard s'étendait doucement sur les prés. A la nuit tombée,

Sigild fit fermer les barrières du camp, avec défense, sous peine de la vie, de les ouvrir devant qui que ce fût. Aussi beaucoup de familles retardataires durent rester en dessous des remparts en attendant le jour.

Le visage souriant, le Brenn parcourait au pas de son cheval les quartiers du camp; il parlait à tous et sa voix douce et pénétrante semblait rétablir l'ordre et le silence partout où elle se faisait entendre. Ses paroles, ses avis, la fatigue eurent bientôt fait succéder une apparence de calme à la confusion du premier moment. Alors le Brenn rentra dans la case qu'il avait fait établir pour lui, sur la pointe du promontoire, en avant du Némède, et il appela Tomar.

Tomar était un de ces guerriers étrangers à la vallée, que Sigild avait maintenus près de lui, après l'assemblée dont il a été précédemment parlé. Ces guerriers étrangers avaient-ils été forcés de quitter leurs provinces par suite de la dévastation de leurs biens et de la ruine de leurs familles, ainsi que l'avait affirmé le Brenn, ou avaient-ils été expulsés par leurs compatriotes pour quelques méfaits? nous ne saurions le dire. Toujours est-il qu'ils étaient dévoués corps et âme à Sigild qui, d'ailleurs, savait récompenser largement leur dévouement. Tomar était de taille médiocre, sa tête grosse, plantée sur un col court, hérissé de cheveux durs et fournis, semblait se mouvoir difficilement. Son visage conservait de même une sorte d'immobilité, et, n'étaient ses yeux gris, qui, sous d'épais sourcils, furetaient partout, on eût pu prendre cet homme pour une grossière ébauche de bois. Le dos voûté, les bras longs, tombant toujours droits le long du corps, les jambes lourdes et pliées, Tomar, sans tourner la tête, marchait cependant douze heures de suite. Arrivé, cette manière d'automate avait vu tout ce qui était visible le long de la route, et rendait compte, avec la plus minutieuse exacti-

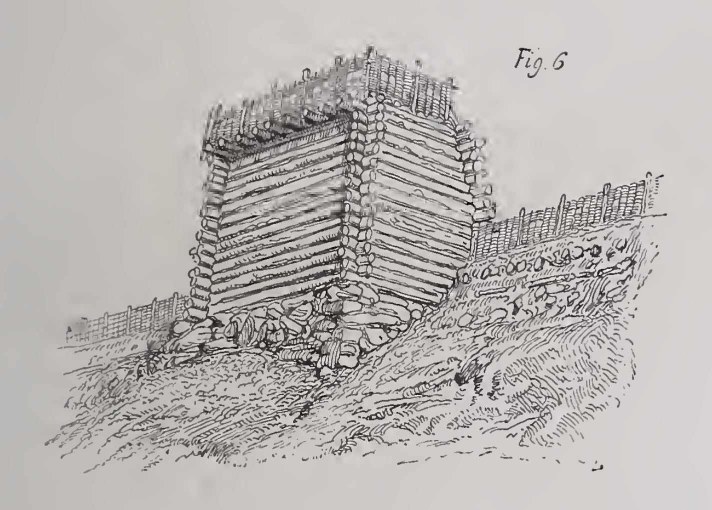
tude, l'ordre le plus parfait, de ses observations. Il parlait plusieurs dialectes gaulois, mais personne, pas même Sigild ne savait sa vie passée. Tomar riait rarement. Un marchand avait apporté dans la vallée un singe; devant les grimaces de ce quadrumane, Tomar partit d'un éclat de rire. C'était à peu près le seul qu'il se fût permis, et si l'on voulait trouver quelque apparence de sourire sur ce visage épais, il fallait parler du singe.

Suivant son habitude, Tomar entra dans la case du Brenn sans plus faire de bruit qu'un chat, et se plaçant devant Sigild : « Me voici, dit-il. — Tomar, je compte sur toi ! — Oui. — Tu vas sortir du camp sans que personne, tu entends ! personne ! ne soupçonne ton départ. — Oui. — Tu iras sur la limite des Séquanes, tu sais ? — Oui. — Tu parleras à Ditovix, tu sais ? — Oui. — Tu lui demanderas cinq cents guerriers.... qui n'ont rien à perdre. — Oui. — Tu lui diras que ces guerriers trouveront ici des terres et l'abondance. — Oui. — Tu les conduiras par les forêts en t'éclairant bien. — Oui. — Pour aller il te faut trois journées; pour t'entendre avec Ditovix, une journée; pour réunir les cinq cents guerriers, six jours; pour les amener ici, quatre jours; total : quatorze jours. Le soir du quatorzième jour, à dater de demain matin, tu seras avec les cinq cents guerriers à trois milles du camp, vers le Nord, dans les bois. Au coucher du soleil, tu dresseras une perche sur un des arbres les plus élevés ; quand finira le premier quart de la nuit, tu hisseras un fagot allumé au sommet de la perche. Tes guerriers seront sous les armes et aussitôt, avec de grands cris, vous vous précipiterez sur les ennemis qui seront entre vous et nous. Nous sortirons en même temps et tomberons sur eux. — Les ennemis seront là ? — Les ennemis seront là, parce que s'ils veulent assiéger le camp, ils ne peuvent se poster ailleurs.... Ils seront là. — Bien, je pars. — Écoute !

Si vous rencontrez des partis ennemis, dites que vous avez des griefs contre nous et que vous venez vous venger, sachant que nous sommes sur le point de succomber. On acceptera ou on refusera votre concours. Si on l'accepte, les guerriers de Ditovix occuperont une partie du camp ennemi, et au signal, jetteront la confusion de tous côtés pendant que nous sortirons des remparts pour tomber sur eux; si on le refuse, vous feindrez un vif mécontentement, vous ferez toutefois semblant de vous retirer et à la tombée du jour vous reviendrez au lieu indiqué. — Mais si les ennemis occupent ce point ? — Ils ne l'occuperont pas parce que nous les obligerons bien de se concentrer autour de nous. Tiens, voici de l'or et cet anneau bien connu de Ditovix.... Écoute encore; pendant l'attaque, au milieu de la nuit, les guerriers que tu amèneras et nos hommes ne se connaissant pas, pourraient s'entre-tuer. Fais poser à tous tes hommes, avant le combat, un collier d'herbes autour du col, et mettez le feu à tout ce qui peut brûler. Ce ne sera pas difficile, l'ennemi se fera des abris de branchages; nous aurons aussi des colliers d'herbes et mettrons le feu de notre côté. Puis, que tous les tiens crient : Sigild! en attaquant. Les nôtres répondront par le même cri.... Pour mettre le feu sûrement, ayez des charbons allumés dans des vases de terre; qu'il y ait au moins un vase par cinq hommes. Si on accepte votre concours, tenez autant que possible un quartier séparé; là, il ne sera pas difficile de former vos colliers d'herbes, et vous aurez vos feux allumés dont vous pourrez vous servir, comme vous utiliserez aussi les feux de l'ennemi. Mais si par défiance on vous séparait en petites troupes, préparez d'avance vos signaux d'attaque, et au lieu de colliers d'herbes, ayez la jambe droite nue.... Quatorze jours ! — J'ai entendu. »

Sigild avait fait entourer le camp d'un certain nombre

de tours de charpente posées sur l'ancien rempart renforcé. Ces tours, dont l'aspect est donné par la figure 6, étaient faites de troncs d'arbres empilés et assemblés à leurs extrémités. Elles formaient saillie sur le rempart. A leur sommet, était disposé un plancher de bois entouré de clayonnages servant de parapet, et on montait sur ce plancher au moyen d'une échelle placée dans l'intérieur de la tour. Le rez-de-chaussée abritait les hommes chargés de la défense des tours et qui veillaient au sommet. S'ils


Fig. 6

apercevaient au dehors quelque mouvement suspect, ils devaient donner l'alarme en soufflant dans une corne. Sigild avait fixé le nombre des hommes pour chaque tour à vingt. Deux de ces vingt hommes se tenaient jour et nuit sur la plate-forme. Le jour étant divisé en quatre parties ainsi que la nuit, c'était huit hommes de faction pendant le jour et huit pendant la nuit. Des quatre hommes restants, le premier remplissait les fonctions de chef de la tour; le deuxième veillait aux approvisionnements et à la distribu-

tion des vivres et munitions; le troisième devait se tenir à la disposition du chef pour porter des messages et réclamer des secours au besoin, et le quatrième avait pour mission de réparer les dommages causés aux défenses en cas d'attaque.

L'enceinte mesurant quatre mille cinq cents pas et les tours étant espacées de cent pas, il y avait donc quarante-cinq tours, y compris celles plus fortes et plus hautes établies des deux côtés des entrées. Neuf cents hommes suffisaient à leur garde. Sigild avait eu la précaution de faire apporter, dans l'enceinte de l'oppidum, des approvisionnements de bois et de branchages. Par ses soins, les puits avaient été approfondis, un fossé était creusé en dehors des remparts, vers le Nord. Indépendamment des troupeaux paissant habituellement dans le camp, il était entré sur le plateau un grand nombre de bestiaux avec les familles réfugiées. Mais il eût été impossible de faire vivre ce bétail si des provisions de fourrages n'eussent été préparées d'avance. Or, de grosses meules d'herbes étaient disposées le long du rempart; elles étaient couvertes de joncs.

Entre les tours, la garde des remparts était confiée à un millier d'hommes placés sous la direction de quarante-trois chefs; les deux entrées étaient sous le commandement de guerriers d'une bravoure éprouvée et bien connus de Sigild.

Ces deux mille hommes environ étaient depuis longtemps établis dans le camp et avaient, en partie, exécuté les travaux de défense. Quant à la multitude de réfugiés, on pouvait l'estimer à douze mille âmes, et dans ce nombre, deux mille hommes au moins étaient en état de combattre, pourvus d'armes et habitués aux fatigues.

Sigild avait fait disposer des sortes de halles ou vastes hangars, à la place des huttes primitives tombées de vé-

tusté. Il y avait huit de ces halles; une pour chaque tribu. Devant chacune de ces halles étaient disposés, régulièrement espacés, des foyers circulaires formés de pierres plates et destinés à cuire des aliments. Dès que le soleil parut à l'horizon, au silence qui peu à peu s'était fait sur le plateau, succéda une rumeur confuse. Mais Sigild n'avait pas perdu de temps pendant la nuit. Les ordres étaient donnés à ses fidèles; huit chefs à cheval, suivis de guerriers, parcoururent la foule des réfugiés et indiquèrent à chaque tribu la place qui lui était assignée d'avance. Soit par lassitude, soit par sentiment du péril, la foule obéit et, vers le milieu du jour, le camp ne présentait plus l'apparence de désordre qu'il montrait la veille au soir. Autour des halles, insuffisantes pour contenir tant de familles, on voyait les hommes dresser des huttes de branchages. Le gros bétail était attaché à des piquets et broutait les herbes qui n'avaient pas été trop foulées; les moutons étaient parqués, les femmes préparaient les repas du jour; les enfants couraient de tous côtés et semblaient heureux de cette vie nouvelle. Quant aux guerriers, silencieux, ils étaient tous montés sur les remparts et les tours.

Le matin, un brouillard épais remplissait la vallée et les coteaux émergeaient des deux côtés; sur leurs crêtes n'apparaissait aucune troupe ennemie, et de la vapeur blanchâtre qui masquait le val, nul bruit ne sortait. Les ennemis s'étaient-ils retirés? Était-ce une fausse alerte?

A peine si du camp on pouvait distinguer le cours de la rivière sous l'épaisse couche de brume qui la couvrait. Vers la fin du premier quart de jour, Sigild fit sortir une troupe de cent hommes, avec ordre d'explorer le pont, les bords de la rivière et du ruisseau. Si aucun ennemi n'était en vue, elle devait se diriger le long de ce ruisseau et faire une reconnaissance vers le Nord; elle devait éviter tout engagement. Dix hommes resteraient sur le pont, pour y

accumuler des broussailles et y mettre le feu dès qu'ils apercevraient l'ennemi dans le val. Peu à peu le brouillard se dissipa et au milieu du jour le soleil brilla de tout son éclat sur l'étendue de la vallée. Tout était silencieux, l'air était calme et on voyait au loin des bestiaux oubliés qui paissaient tranquillement. Alors beaucoup de réfugiés voulurent sortir et retourner dans leurs maisons, soit pour y demeurer, soit pour en retirer quelques objets qu'ils n'avaient pu emporter. Sigild doubla les postes des portes avec ordre de ne laisser sortir personne. Il vint à l'une et à l'autre, et essaya de faire comprendre à la multitude que l'ennemi, loin de se retirer, n'attendait qu'une occasion de s'emparer des imprudents qui tenteraient de rentrer chez eux. « Ils sont cachés, disait-il, ils espèrent que vous reprendrez confiance et que vous vous livrerez sans défense, car s'ils en veulent à vos biens, ils en veulent plus encore à vos corps ; ils vous emmèneront pour vous vendre vous, vos femmes et vos enfants, comme esclaves chez des nations d'outre les monts. » Malgré ces propos, l'affluence était grande aux issues, et les guerriers avaient peine à maintenir la multitude, quand arrivèrent à l'entrée orientale une cinquantaine des guerriers envoyés par Sigild en reconnaissance. Ils étaient couverts de sueur et de boue. Interrogés par le Brenn, ils dirent : qu'à environ trois mille pas du camp, vers le Nord, dans les bois, et bien qu'ils marchassent avec précaution, ils s'étaient vus tout à coup entourés d'ennemis ; que beaucoup d'entr'eux avaient été tués ou pris et qu'ils n'avaient dû leur salut qu'à la connaissance des localités, en se jetant dans un étroit ravin rempli de broussailles et de troncs d'arbres pourris qui débouchait sur le ruisseau non loin du camp. « Votre chef est tué, dit le Brenn. — Nous ne savons. — Vous l'avez abandonné ! — Nous avions ordre d'éviter tout combat ! — Vous n'avez pas perdu vos armes ? — Nous avons nos

armes. — Allez-vous reposer. » En un instant les entrées furent libres et la foule retourna silencieuse à ses campements.

Sigild se dirigea alors vers l'extrémité Nord du camp, il regarda longtemps à travers la profondeur des bois, puis il fit venir sur ce point cinq cents hommes armés pris parmi les tribus, en sus de ceux qui étaient à leur poste; il les fit placer en arrière du rempart et leur commanda le silence. Il entra dans chacune des tours élevées de ce côté et parla bas à chacun des chefs. Lorsque tout à coup une clameur s'éleva vers le midi du plateau. Le Brenn montant à cheval, s'y dirigea en toute hâte, mais on lui dit en chemin que le pont était en feu et que les dix guerriers laissés sur ce point remontaient par la porte de l'ouest.

« Vous avez vu l'ennemi, dit Sigild, lorsque les dix guerriers furent devant lui. — Nous l'avons vu, il se dirigeait en troupe nombreuse vers le pont, en cherchant à se dérober derrière les roseaux et les saules. » Sigild prit alors cent hommes parmi ses meilleurs guerriers et les posta sur les rampes du plateau, en avant de la porte de l'Ouest; il leur donna l'ordre d'accumuler dans le chemin creux des broussailles et troncs d'arbres, de se tenir en arrière sur les berges et de ne se servir de leurs arcs et de leurs frondes que quand ils verraient l'ennemi près de la barricade; s'il tentait l'assaut sur ce point en nombre, de rentrer et de garnir les remparts en prêtant appui aux hommes qui avaient charge de les défendre. Mais, à vrai dire, le Brenn ne redoutait pas une attaque sérieuse sur ce front, difficile d'accès. Il pensait que l'ennemi ne tenterait pas un assaut, ayant une rivière à dos, admettant qu'il parvînt à la traverser. Ses soins se portèrent de nouveau vers le Nord. En effet, de ce côté, une faible dépression sépare le camp du plateau voisin qui s'élargit et permet la réunion de troupes nombreuses, avec une retraite assurée

en cas d'insuccès. Puis il venait d'acquérir la certitude que l'ennemi occupait déjà ce large plateau couvert de forêts.

Sigild traversa de nouveau le camp dans toute sa longueur, au pas de son cheval, et jetant de côté et d'autre des paroles encourageantes lorsqu'il rencontrait des regards inquiets. Son calme, sa physionomie ouverte et souriante rassuraient les plus timides. La nuit se faisait au moment où il atteignait les remparts du côté Nord. Le silence continuait à régner dans les bois. L'obscurité étant complète, il fit passer quelques jeunes garçons chargés de bottes de paille et d'herbe sèche par-dessus les remparts, en leur disant de délier ces bottes dans le fossé creusé sur ce point au pied de l'escarpe. Puis à l'aide de perches, qu'on leur tendit, les enfants remontèrent. Sigild permit seulement d'allumer quelques feux bas, masqués par le relief du rempart et on attendit. Le Brenn se promenait en entretenant quelques-uns de ses fidèles à voix basse, et les guerriers debout, autour des feux contenus qui les éclairaient de reflets rouges, n'échangeaient entr'eux que des propos rapides et sourds. Quelquefois perçait un rire, aussitôt étouffé. Les gardes du rempart avaient ordre de veiller soigneusement, et, s'ils apercevaient les ennemis, de ne pousser aucun cri. Ils devaient signaler seulement leur venue à portée de vue des remparts, en jetant des mottes de terre sur les feux. Ils ne devaient point montrer leur tête au-dessus des parapets de clayonnages. La nuit était claire, mais sans lune.

Un des chefs, au milieu du premier quart de la nuit, descendit du chemin de ronde et se dirigea vers le Brenn :

« L'ennemi arrive, dit-il. — Qu'en sais-tu ? — J'ai entendu crier des branches mortes. » Sigild monta sur le rempart entouré de plusieurs guerriers. — « A vos postes ! dit-il tout bas. » Au même instant des mottes de terre

tombèrent sur les feux en faisant jaillir des milliers d'étincelles.

Sigild et les guetteurs avaient vu des corps blanchâtres qui semblaient ramper en s'approchant de la contrescarpe. Quelques-uns se laissèrent couler dans le fossé et, en se poussant, gravirent l'escarpe; ils atteignirent le clayonnage. N'entendant rien au dedans, ils se retournèrent et prêtèrent la main à d'autres arrivants. Quand ils furent environ une cinquantaine au sommet de l'escarpe, on leur tendit des perches garnies de crochets qu'ils fixèrent au clayonnage ; puis ceux qui étaient restés sur la contrescarpe tirèrent les perches.

Le clayonnage céda et les assaillants se précipitèrent sur le chemin de ronde. Reçus à coup d'épée par les défenseurs, ils roulèrent la plupart jusqu'au fond du fossé. Alors, suivant l'ordre du Brenn, des tisons enflammés furent jetés sur la paille disposée au fond de ce fossé, elle prit feu, et, répandant une vive clarté, permit de voir à cinquante pas environ de la contrescarpe tout un large front d'ennemis. Les frondes et les arcs jetèrent sur eux, du haut des tours, une grèle de pierres et de traits. Beaucoup, parmi les défenseurs, s'apprêtaient à franchir les débris du clayonnage et à descendre l'escarpe pour se précipiter sur l'ennemi; mais le Brenn les retint en menaçant de mort quiconque sortirait de l'enceinte. La surprise était manquée, il y eut un moment d'hésitation dans les rangs de l'ennemi qui s'éloigna hors de la portée des traits.

Cependant le Brenn fit relever tant bien que mal le clayonnage et doubla les rangs des défenseurs sur le chemin de ronde, tant pour opposer un front plus solide à l'assaillant que pour retenir les hommes du premier rang que l'ennemi chercherait à entraîner dans le fossé. De plus, il fit former entre chaque tour des pelotons d'une vingtaine d'hommes qui devaient se jeter sur les points

faibles et précipiter en bas du rempart les assaillants qui parviendraient à se maintenir sur le chemin de ronde. Puis il envoya à cheval quelques-uns de ses fidèles sur les fronts Est et Ouest pour avoir des nouvelles ou pour aviser en cas qu'il se fît plusieurs attaques simultanées.

Ces mesures étaient prises, lorsqu'on vit en effet les ennemis se rapprocher en nombre du fossé; poussant un grand cri, ils se précipitèrent à la fois sur l'escarpe. Ils furent durement reçus; le fossé s'emplissait de morts et de blessés, ce qui facilitait le passage aux survenants, d'autant que beaucoup apportaient des fascines. A deux reprises, un des chemins de ronde fut occupé par les assaillants; mais les pelotons de réserve les attaquaient de face pendant que les hommes des tours, sortant à droite et à gauche, les prenaient en flanc.

Soit que la paille fût mal éteinte, soit que les assiégés jetassent encore des tisons dans le fossé, des fascines s'enflammèrent en brûlant les blessés qui poussaient des cris horribles.

L'attaque faiblissait. Les chefs des assiégeants donnèrent alors le signal de la retraite.

Un certain nombre des assaillants étaient restés vivants au pouvoir des assiégés. Sigild donna ordre de les garder et de ne pas les tuer. Quant aux blessés demeurés en dedans des remparts ils furent égorgés.

Vers le milieu de la nuit, on vit des feux s'allumer dans les bois à mille pas environ du camp. Les assiégés avaient perdu peu d'hommes, mais le fossé était rempli de morts et de blessés ennemis. Ceux-ci poussaient des gémissements qui interrompaient seuls le calme de la nuit.

Sigild veillait; il fit faire bonne garde par la moitié des guerriers pendant le troisième quart de la nuit, et par l'autre moitié pendant le dernier quart.

Ceux qui ne veillaient pas dormaient autour des feux. Le Brenn, à la fin de l'assaut, avait envoyé des messagers aux chefs des huit tribus pour leur faire savoir l'heureuse issue de ce premier combat.

L'aube blanchissait, quand le Brenn se fit amener les prisonniers. Deux ou trois parmi eux parlaient le langage de la vallée, mais avec une prononciation étrangère.

Vètus de chausses entourées de bandelettes et d'un sayon fait de laine non teinte, avec une large courroie qui leur servait de ceinture, ils rappelaient certains de ces marchands qui venaient parfois dans le val pour échanger de l'ambre jaune et du cuivre contre du seigle, des fromages, des peaux tannées et de la laine. « Pourquoi venez-vous nous attaquer, dit Sigild. — Nous avons été chassés des contrées que nous habitons depuis très-longtemps, par des hordes venues du Nord. Ces hommes ont tué beaucoup d'entre nous, ont pris nos femmes, ont égorgé nos enfants; nous nous sommes rassemblés, ceux qui étaient robustes et, passant un large fleuve sur des radeaux, nous avons été devant nous, vers le soleil couchant pour trouver une contrée où nous puissions vivre. On nous a dit, à deux journées d'ici, que ce pays est bon et peut nourrir beaucoup d'hommes; nous sommes arrivés.

« Quand nos chefs ont vu que vous vous renfermiez dans ce lieu, nous regardant comme des ennemis, ils nous ont dit qu'il fallait d'abord nous rendre maîtres du camp. Nous avons obéi. Nous ne vous faisons que ce qu'on nous a fait. — Pourquoi ne pas nous avoir envoyé quelques-uns d'entre vous demander ce que vous vouliez de nous. — Je ne sais. — Vous vous êtes présentés en ennemis, nous vous recevons comme des ennemis. Combien êtes-vous ? — Beaucoup. — Va trouver tes chefs et dis-leur que si à la tombée du jour tous les hommes qu'ils entraînent avec eux n'ont pas quitté le territoire d'Avon, les

prisonniers qui sont ici seront livrés aux supplices. — Je n'irai pas.— Pourquoi ? — Parce que nos chefs ne quitteront pas ce territoire; tu peux nous faire mourir, car si quelques-uns d'entre vous sont tombés entre nos mains vivants, ils sont destinés à la mort pour venger nos compagnons tués cette nuit. — C'est bon. » Sigild donna ordre de mettre des entraves à ces prisonniers, jusqu'à ce qu'il décidât de leur sort.

Le Brenn tenait beaucoup à ce que l'ennemi s'établît vers le Nord, en face du front faible de l'oppidum. Aussi faisait-il faire incessamment des reconnaissances sur le front Est et Ouest jusqu'à la rivière et jusqu'au delà du ruisseau pour empêcher l'assiégeant de s'établir sur l'un ou l'autre de ces deux côtés. Sigild avait installé sur les rampes escarpées du plateau, en face du pont brûlé, un petit camp gardé par deux cents hommes. Les reconnaissances qu'il multipliait avaient ordre de rapporter au camp des fourrages, les bestiaux égarés qu'on pouvait rencontrer et de n'attaquer que si elles se trouvaient en présence de troupes peu nombreuses.

Mais l'ennemi ne paraissait pas avoir l'intention de livrer un nouvel assaut. Il s'établissait dans les bois, au Nord, sur les rampes des coteaux, à droite et à gauche, laissant entre lui et le camp la rivière et le ruisseau, puis on voyait des partis qui maraudaient dans le val pour faire du fourrage et piller les habitations abandonnées. Il établit de l'autre côté du pont détruit une large palissade renforcée d'abatis de bois, et en deux jours un pont flottant sur la rivière, formé de troncs d'arbres attachés entre eux et maintenus par une sorte d'estacade faite d'éperons de bois fichés dans le lit et inclinés vers l'amont.

Il était évident que l'assiégeant n'était pas pressé, qu'il vivait aux dépens des provisions laissées dans la vallée, et voulait réduire l'assiégé par famine.

En effet, les habitants du val d'Avon n'avaient pu apporter avec eux que peu de vivres, ils avaient leurs bestiaux; mais ceux-ci mal nourris, entassés, mouraient en grand nombre; les vaches ne donnaient plus de lait et d'ailleurs le fourrage approvisionné diminuait rapidement.

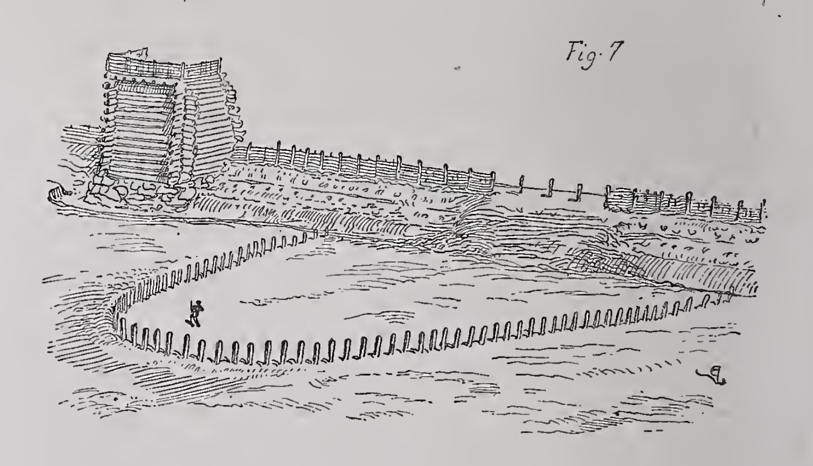
Le sixième jour de l'investissement, les chefs des tribus proposèrent au Brenn de faire une trouée dans la ligne des ennemis pendant que les hommes conservaient encore toute leur vigueur, et de ne pas attendre que les vivres vinssent à manquer totalement pour se mettre à la merci des étrangers. Bien entendu, le Brenn repoussa cet avis en déclarant que le jour de la délivrance viendrait, qu'il fallait patienter. Cependant il lui importait beaucoup que l'ennemi resserrât sa ligne du côté du Nord. Aussi fit-il un soir, à la tombée du jour, assembler deux troupes, l'une à la porte de l'Est, l'autre à la porte de l'Ouest. Il avait remarqué que l'ennemi préparait les repas le matin, avant le milieu du jour, et le soir au coucher du soleil. Après le repas du soir, on entendait des chants et des cris.

Le moment venu, il divisa chacune de ses deux troupes en deux. Les deux premières moitiés devaient se diriger le long des remparts et marcher parallèlement jusqu'aux bois; là, elles se jetteraient sur les deux flancs des postes avancés de l'assiégeant; elles ne devaient pas prolonger leur attaque, mais se retirer précipitamment au saillant Nord de l'oppidum. Une issue serait ouverte sur ce point. Pendant ce temps, les deux autres moitiés se réuniraient munies de pieux devant ce saillant où, à l'aide de ces estaques, elles feraient une avancée (fig. 7), puis se retireraient à cent pas à droite et à gauche.

Les hommes de garde du front Nord avaient ordre d'ouvrir une tranchée de vingt pas de largeur dans le rempart, de jeter des fascines et des mottes de gazon dans le

fossé, et de préparer des clayonnages pour fermer cette coupure instantanément.

Les deux premières troupes s'avancèrent donc en silence; celle du côté de l'Ouest sortit plus tôt que celle de l'Est, afin d'arriver en même temps sur les flancs de l'ennemi. Les deux autres troupes les précédèrent et se postant à la pointe Nord de l'oppidum, enfoncèrent leurs pieux suivant les instructions données, puis se retirèrent à droite et à gauche. Il tombait une pluie fine d'automne et le ter-



rain était glissant. Il fallut un temps assez long pour que les deux troupes pussent se trouver en vue du campement ennemi. L'assiégeant n'avait pas de postes avancés, mais les troupes, campées en face de l'oppidum et à six cents pas environ de celui-ci, étaient retranchées derrière des abatis d'arbres; ce retranchement présentait un front étendu. On voyait les hommes autour des feux; ils parlaient haut, chantaient et buvaient le cidre et l'hydromel qu'ils avaient trouvés en abondance dans les maisons de la vallée. On ne pouvait tenter d'attaquer ce front; il fallait le déborder

Les deux troupes s'éloignèrent donc de plus en plus l'une de l'autre et avançèrent avec les plus grandes difficultés dans les fondrières, sous bois, craignant à chaque instant d'être vues par l'ennemi. Celle qui manœuvrait sur la droite arriva enfin à l'extrémité du front, se cacha et attendit le signal que devait donner celle de gauche en soufflant dans une corne; car le Brenn avait supputé que le détachement de droite serait arrivé à l'extrémité du front avant le détachement de gauche.

Cependant le temps s'écoulait, et Sigild, qui s'était avancé avec quelques guerriers à cheval sur la lisière du bois, n'entendait rien. Il envoya deux de ses guerriers à la recherche des deux troupes; ceux-ci ne pouvaient cheminer sous bois que très-difficilement et les feux de l'ennemi qu'ils apercevaient de loin à travers les arbres ne faisaient que rendre leur marche plus pénible, en les empêchant de distinguer le terrain sur lequel marchaient leurs montures. Le front sur la droite de l'ennemi, du côté de la rivière, formait une courbe allongée et la troupe de gauche avançait toujours parallèlement à ce front sans trouver un point d'attaque.

Le milieu de la nuit était passé quand cette troupe se vit enfin devant une coupure laissée dans les abatis; mais cette coupure formait un rentrant qui rendait l'attaque fort chanceuse. La troupe attendit que le silence se fît dans le camp. Les feux, irrégulièrement entretenus, jetaient çà et là des clartés vacillantes et les ombres qui passaient devant les brasiers devenaient de plus en plus rares.

Alors l'un des guerriers envoyés par Sigild arrivait; il jugea qu'on ne devait pas différer l'attaque sur ce point et qu'il fallait surprendre l'ennemi pendant le premier sommeil.

Un des hommes donna le signal convenu et la troupe se précipita dans la coupure, égorgeant tout ce qu'elle

trouvait devant elle, en poussant des cris terribles, éparpillant les feux et formant le coin, de manière à ne pas se laisser déborder. Elle n'alla pas bien loin, car aux cris des assaillants et des blessés, on vit de tous côtés les hommes se lever et se diriger à la hâte vers le point d'attaque. La petite troupe se concentra alors, et ayant de l'avance, se mit à fuir vers l'oppidum en suivant la lisière du bois le long des berges escarpées de la rivière. On entendait alors vers la gauche de l'ennemi une longue clameur; l'attaque se faisait aussi de ce côté.

Soit que l'ennemi, lancé à la poursuite de la troupe de gauche, débordât cette troupe, soit que ce détachement s'égarât dans la nuit, il ne put regagner assez tôt le point culminant du plateau et continua de longer la rivière.

Quant à la troupe de droite, moins éloignée de l'oppidum, dès qu'elle se vit sur les bras une masse d'ennemis, elle se retira en bon ordre et s'en vint droit à la pointe des retranchements ainsi qu'il avait été convenu, vivement poursuivie par la foule des assiégeants. En même temps arrivait sur ce terrain, la plupart de ceux des ennemis qui s'étaient mis à la poursuite du détachement de gauche.

Le Brenn avait prévu le cas où l'attaque qu'il avait combinée ne réussirait pas de point en point. Malgré l'obscurité, il vit que ses gens ne précédaient pas, ainsi que cela eût dû être, les guerriers ennemis qui se présentaient sur sa gauche, il rentra donc à la hâte dans l'ouvrage de pieux qu'il avait fait faire et donna l'ordre d'allumer des feux de paille.

Les deux détachements embusqués, à droite et à gauche en dehors du rempart, avaient ordre de n'attaquer qu'à un signal convenu. Arrivèrent donc simultanément à la barrière de pieux la troupe des fugitifs de droite, les ennemis qui les poursuivaient l'épée dans les reins et ceux qui cherchaient la troupe égarée de gauche.

Beaucoup entrèrent pêle-mêle dans l'espace triangulaire formé par ces pieux. Il y eut là une mêlée indescriptible; les gens qui défendaient le clayonnage remparant la coupure, n'osaient ouvrir des issues à leurs frères d'armes qu'ils voyaient aux mains avec l'ennemi. Le Brenn frappait au milieu de cette foule en essayant de rallier ses hommes. Il put se faire jour jusqu'au clayonnage auquel il s'adossa, et son exemple encourageant les guerriers de la troupe de droite, on tint tête à l'ennemi dont le nombre cependant allait sans cesse grossissant. Quelques instants encore et on allait être culbuté par la multitude des assaillants; les derniers arrivés poussaient ceux qui étaient devant eux; le clayonnage et les guerriers qui le défendaient eussent été entraînés par le flot. Le Brenn avec sa longue épée faisait autour de lui un cercle de cadavres et de blessés. Criant alors par-dessus le clayonnage de donner le signal, le son des trompes domina les hurlements des combattants. Il y eut parmi les ennemis comme un mouvement d'hésitation, puis se massant en cohue compacte, ils se précipitèrent sur la coupure qui ceda comme devant un torrent.

Au même moment, on entendit sur les deux flancs de l'ennemi de grands cris; les deux troupes embusquées attaquaient cette colonne confuse à l'extérieur du rempart....

Ce ne fut qu'au petit jour que le combat cessa. Les ennemis qui avaient pu pénétrer dans l'oppidum étaient tués ou pris. Le triangle de pieux bouleversés était rempli de cadavres de part et d'autre. L'ennemi déconcerté par ces deux attaques simultanées de flanc, se voyant coupé, ne pouvait plus, pendant l'obscurité, combiner un assaut. Il se retira. Toutefois ceux qui avaient été pris dans l'ouvrage avancé et à la coupure de l'oppidum, défendirent chèrement leur vie, et les prisonniers qui furent poussés devant le Brenn étaient tous plus ou moins grièvement blessés.

Sigild était couvert de sang et de boue, son grand cheval noir avait été tué dans la dernière mêlée et lui-même foulé aux pieds.

Il monta sur la tour la plus voisine et vit que l'ennemi se tenait à peu de distance; il établissait une contrevallation d'abatis à trois cents pas de l'oppidum. Son attitude était menaçante, on pouvait craindre qu'il ne méditât une nouvelle attaque. Le Brenn fit donc au plus tôt réparer la coupure et renforcer les parapets de clayonnages par des pieux solides espacés de deux pieds environ. De plus, il fit creuser un second fossé avec retranchement suivant une ligne concave, en dedans du saillant Nord de l'oppidum. Ce retranchement ne pouvait être aperçu du dehors. Il ménagea une issue à chaque extrémité appuyée à une tour. Le but était atteint, l'ennemi se concentrait devant le saillant faible de l'oppidum et se rapprochait. Toutefois les défenseurs ne comprenant pas les motifs qui avaient engagé le Brenn à tenter cette aventureuse sortie de la nuit précédente, hochaient la tête et paraissaient soucieux. Si on avait tué à l'ennemi de deux à trois cents hommes, on en avait perdu presque autant.

Celles d'entre les femmes dont les époux étaient morts remplissaient le camp de leurs gémissements. Sigild devait cependant inspirer la confiance à ses frères d'armes jusqu'au dénoûment préparé par lui. Il rassembla les chefs des tribus : « Vous voyez bien, leur dit-il, que nous ne pouvons faire une trouée dans ces lignes qui enserrent le camp. L'ennemi est très-nombreux, audacieux, ne se laisse pas déconcerter. D'ailleurs, abandonnerions-nous ici des vieillards, des femmes et des enfants qui deviendraient sa proie!.... A coup sûr, en supposant qu'une troupe de guerriers hardis pût passer à travers tant d'ennemis, ni les femmes, ni les vieillards, ni les enfants ne les pourraient suivre. Si j'ai fait faire une sortie la nuit dernière, c'est que

j'entends obliger l'ennemi à concentrer toutes ses forces vers le Nord, ce qu'il fera d'autant plus volontiers que c'est le point le plus faible de la défense. Quand nous l'aurons ainsi attiré de ce côté, que nous l'aurons forcé de dégarnir les coteaux de la vallée, nous descendrons une nuit noire dans le val, nous passerons la rivière sur un pont que je ferai préparer et que cinquante hommes pourront établir en peu de temps, et nous fuirons vers le fleuve.... quand nous saurons que nous n'avons plus en vivres que ce que nous pourrons emporter. Des amis, que j'ai fait prévenir, nous guideront chez des tribus voisines, de notre race, et qui nous accueilleront avec joie parce qu'elles manquent de bras pour cultiver de grandes terres qu'elles possèdent.... Ainsi rassurez les tribus, les guerriers : tout est prévu. Mais pour la réussite de ce plan, il faut que nous ne laissions nulle trêve à l'ennemi, tant que nous demeurerons ici. »

A défaut de meilleures raisons, les chefs des tribus parurent ajouter foi aux paroles de Sigild. L'air confiant de celui-ci, sa bonne mine, l'activité qu'il déployait, le soin avec lequel il s'enquérait de toutes choses, lui attiraient toujours la sympathie des malheureux assiégés.

Ainsi qu'il l'avait annoncé, dans le petit camp situé au-dessus du pont brûlé, il fit établir des radeaux légers qui pouvaient être attachés rapidement les uns aux autres. Il allait voir le travail et paraissait y attacher une grande importance. Il donna l'ordre d'égorger les prisonniers gravement blessés; quand aux autres pris dans la dernière affaire, on leur donna une nourriture abondante. Enfermés dans une sorte de fosse entourée de pieux, ils ne pouvaient voir ce qui se passait dans le camp. Bien gardés le jour, il les faisait à peine surveiller la nuit, pensant que plusieurs parviendraient à s'échapper et qu'ils feraient croire à l'ennemi que les vivres ne manquaient pas. C'est aussi ce qui

arriva. Une nuit, trois des plus robustes parmi les prisonniers parvinrent à sortir de la fosse, à se glisser le long des remparts et à regagner le camp des assiégeants. Alors Sigild fit tuer les autres.

Des hommes qui n'étaient point préposés à la garde des remparts, Le Brenn avait composé quatre corps de trois à cinq cents hommes chacun, et à certains moments du jour et de la nuit, il faisait sortir ces hommes par l'une ou l'autre porte, avec la mission d'inquiéter l'un des deux côtés du campement ennemi ou les deux à la fois. On ne perdait pas grand monde de part et d'autre, dans ces escarmouches, qui n'avaient d'autre résultat que de tenir sans cesse l'assiégeant en haleine, de le fatiguer et de l'obliger à se concentrer. Aussi était-il visible que l'ennemi préparait un assaut général. On le voyait amonceler des fascines, couper de longues perches, disposer des mantelets d'osier.

Le matin du quatorzième jour du siége, sur les coteaux environnants, à peine voyait-on quelques partis clair-semés et, dans le Val, la palissade établie en face du pont détruit ainsi que le pont de radeaux étaient seuls occupés encore par des troupes nombreuses. « Il est certain, dit Sigild aux chefs des tribus, que l'assiégeant se dispose à nous assaillir. Il faut que nous repoussions vigoureusement cet assaut et alors nous profiterons de la lassitude et du désordre de l'ennemi pour exécuter notre projet de fuite. » Les préparatifs de l'assiégeant paraissaient formidables et il régnait dans le camp, en face du saillant Nord de l'oppidum, une grande activité. De son côté, Sigild ne négligeait rien pour repousser un assaut, bien qu'il comptât sur l'arrivée de la troupe de secours dans la soirée. Il fit approvisionner les tours de pierres et de traits; sur les remparts, il faisait consolider les clayonnages et multiplier les plans inclinés pour y accéder facilement.

De part et d'autre, on se préparait à une lutte décisive.

Le retranchement établi en arrière du saillant était bien muni, et le Brenn exerçait ses hommes à sortir en masse par les deux issues extrêmes ménagées dans ce retranchement pour prendre l'assaillant en flanc.

Toutefois cette journée se passa sans combat. Le soleil couché, le Brenn monta sur une des tours et interrogea l'horizon. Ses fidèles croyaient qu'il examinait les mouvements de l'ennemi; il attendait le signal de Tomar. La nuit s'écoula, nul signal n'apparut.

Sans rien laisser paraître des graves inquiétudes qui l'assaillirent pendant cette longue nuit, le Brenn, dès le lever du soleil, disposa ses guerriers aux points qu'il supposait devoir être attaqués.

L'ennemi se massait en deux grosses troupes à trois cents pas de l'oppidum; il avait amassé une prodigieuse quantité de fascines devant lui, des poutres et des claies. Le soleil était déjà élevé au-dessus de l'horizon quand il se mit en mouvement. En avant, s'avançait un front de guerriers couverts par des mantelets d'osier qui les préservaient des traits et des pierres.

Ainsi atteignirent-ils la contrescarpe du fossé, en dépit des projectiles des tours. Là, ils affermirent ces claies, et peu à peu derrière elles vinrent se poster beaucoup d'ennemis portant des fascines. Puis, par-dessus ce manteau, ils jetèrent dans le fossé un grand nombre de ces fascines. Quand ils jugèrent que celles-ci étaient en quantité suffisante, ils lancèrent dessus des brandons enflammés.

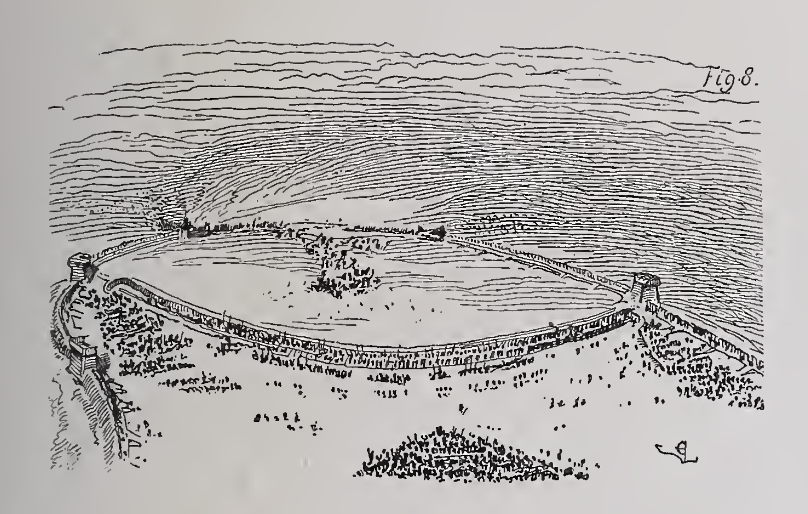
Les assiégés ne pouvaient opposer à ce genre d'attaque aucun obstacle. Ils lançaient force traits et pierres sur les assaillants, mais ils n'en blessaient qu'un petit nombre et d'ailleurs ceux-ci ne semblaient pas se préoccuper de ces projectiles. Le vent venait du N. O. Bientôt les fascines s'enflammèrent et la fumée, les étincelles aveuglaient les

défenseurs. Trois des tours prirent feu ainsi que les clayonnages des remparts.

Sigild, froid, calme, avait fait retirer ses hommes derrière le second retranchement. « L'ennemi, disait-il, ne pourra passer que quand tout sera consumé, ce sera long; laissez-le s'établir sur le rempart et crier victoire. C'est alors que nous agirons. » En effet ces bois verts brûlaient mal et donnaient beaucoup de fumée; les assiégés apportaient des broussailles et des débris de bois sur les fascines incandescentes pour entretenir le feu, eela ne finissait pas. L'ennemi s'impatientait, l'assiégé prenait la chose gaiement. Vers le milieu de la seconde moitié du jour, cependant, le feu s'étigenit sur quelques points; jetant de la terre et des troncs d'arbres dans les fossés, sans apercevoir nul défenseur, l'assiégeant crut que les remparts, intenables, étaient abandonnés. Poussant des cris, il se précipita sur les escarpes, franchit les clayonnages à demi consumés, et, ne trouvant aucune résistance, il descendit en masse compacte dans le camp (fig. 8). Là il fut reçu tout à coup par une pluie de traits et de pierres; sans hésitation cependant, il se rua sur le retranchement qui ne présentait qu'un faible relief et un fossé peu profond, pensant l'emporter facilement.

Mais ce retranchement était solide, des pieux épais et aiguisés le garnissaient. Les assaillants se poussant, s'aidant les uns des autres, attaquaient sa crête; ils étaient reçus à coup d'épée et de piques et retombaient mourants sur leurs camarades; d'autres les remplaçaient. On marchait sur les corps des blessés qui peu à peu comblaient le vide du fossé sur quelques points. Plusieurs parmi les ennemis étaient parvenus à se jeter au milieu des défenseurs et ouvraient de longues trouées dans lesquelles aussitôt s'élançaient des braves. Le front profond qu'avait établi le Brenn derrière le retranchement était entamé; c'est

alors qu'il démasqua les deux issues extrêmes en faisant sortir par chacune d'elles les deux troupes de guerriers choisis. Ceux-ci longeant le rempart abandonné, tombèrent sur le flot épais des assaillants. A peine avaient-ils assez de place pour se mouvoir, tant la foule était serrée, tant elle se pressait contre le retranchement. Les deux troupes fauchaient devant elles pour se faire jour et avancer. Mais il arrivait toujours des ennemis et la place conquise était



aussitôt remplie par les nouveaux venus, qui, sans se préoccuper de ces attaques sur leurs flancs, se pressaient au centre avec acharnement.

Le fossé était comblé avec les morts, et les fascines sur une longueur de cent pieds, les pieux ébranlés, garantissaient à peine les défenseurs. Au bruit de l'assaut, beaucoup de femmes étaient accourues. On les voyait, les bras nus, élever des pierres au-dessus de leurs têtes et les jeter, en poussant des cris rauques, contre la poitrine des assail-

lants ; ou bien, armées de ces pilons de bois qui servent à broyer les herbes et la viande dans des pierres creuses pour les repas, achever les blessés tombés en dedans du retranchement. Une clameur s'éleva, la cohue des assaillants s'ouvrit et cent hommes s'avancèrent au pas portant un énorme tronc d'arbre sur leurs épaules, entourés de guerriers armés de haches. Cette colonne, renversant tout sur son passage, amis et ennemis, fit une large voie dans le retranchement, toute semée de morts et de blessés. La poutre était déjà plus qu'à moitié engagée à l'intérieur de la défense, quand les femmes accoururent et se précipitant comme des louves sur les flancs de la colonne, passaient entre les guerriers, s'accrochaient aux jambes des porteurs. L'énorme poutre vacilla, obliqua et entraîna dans sa chute assaillants et défenseurs, pris sous son poids. Sigild, profitant du désordre, s'élança alors sur la brèche, suivi par une troupe de guerriers qu'il avait, non sans peine, tenus en réserve. A son tour, il se fraya un chemin au centre de la cohue des assaillants. Voyant ce mouvement, les guerriers qui étaient sortis aux deux extrémités du retranchement intérieur redoublèrent d'efforts. D'autres se jetèrent sur le chemin de ronde par les issues latérales de ce retranchement et précipitaient les ennemis en dedans ou en dehors du rempart. Ceux-ci, resserrés dans cet espace étroit, entamés au centre, ne pouvaient faire usage de leurs armes. Quelques-uns tombaient et étaient étouffés. Ceux qui étaient sur la partie saillante du rempart tournaient le dos et fuyaient au milieu des arrivants qui, ne voyant pas ce qui se passait derrière le rempart, voulaient les forcer de retourner au combat.

La confusion se mettait parmi cette foule qui, n'écoutant plus la voix des chefs, continuait à s'accumuler dans le fossé, sur les escarpes et le chemin de ronde en si grande presse qu'elle ne pouvait agir que par sa masse, et se pré-

sentait aux coups sans pouvoir se défendre. La plupart jetaient leurs boucliers qui gênaient leurs mouvements.

Sigild avançait toujours, et tous les guerriers qui ne défendaient pas le retranchement formaient derrière lui une colonne de plus en plus épaisse; sitôt qu'ils étaient en dehors du retranchement ces guerriers se tournaient le dos et se jetaient sur la masse des assaillants séparés en deux foules. Ces hommes, pris comme dans deux tenailles par les guerriers de Sigild et ceux venant des issues extrêmes du retranchement, étaient égorgés sans combattre.

Les chefs ennemis faisaient en vain sonner la retraite. Tous les assaillants qui étaient accumulés entre le rempart et le retranchement ne pouvaient ni avancer ni reculer. Bien peu parvinrent à rejoindre leurs compagnons.

Les défenseurs ne s'arrêtèrent que par lassitude; ce n'était plus un combat, mais un massacre.

Bien que les guerriers d'Avon eussent perdu beaucoup des leurs, l'issue de cette action les avait enivrés; ils voulaient profiter du désarroi de l'ennemi pour sortir de l'oppidum et se jeter sur lui. Sigild dut, par les plus redoutables serments, leur jurer que la vengeance serait d'autant plus éclatante qu'ils sauraient attendre.

Il leur dit, d'ailleurs, que l'ennemi était très-nombreux et que la perte qu'il venait de faire ne l'avait pas affaibli au point de le rendre méprisable; qu'il brûlait de prendre une revanche, et que l'attaquer dans son camp c'était la lui offrir assurée. Il fallut toutefois faire intervenir l'autorité des chefs des tribus, des Druides pour contenir les guerriers dans l'oppidum.

La nuit s'étendit sur cet étroit champ de bataille, couvert de cadavres et de blessés. Le Brenn fit reprendre possession des remparts, réparer à la hâte les clayonnages, égorger tous les blessés ennemis et transporter les siens au milieu du camp où ils furent confiés aux femmes; alors il

monta au sommet d'une des tours non brûlées de ce front, espérant apercevoir le signal de Tomar. Mais la nuit était brumeuse et à peine distinguait-on les feux de l'ennemi à trois ou quatre cents pas.

Évidemment Tomar n'allumerait pas son feu, ou s'il l'allumait il était impossible de le voir à travers la brume.

Les guerriers, après cette rude journée, glacés par ce brouillard d'automne, s'endormaient près des brasiers. Aux cris de victoire succédait un silence de mort, interrompu seulement par les gémissements de quelques blessés oubliés.

Le Brenn songeait s'il ne serait pas sage de suivre le plan qu'il avait tracé aux chefs des tribus : de quitter le camp avant le jour en passant la rivière sur des radeaux réunis, sans attendre que l'ennemi eût pu combiner un nouvel assaut.... Les vivres manqueraient certainement bientôt.... Mais comment faire mouvoir cette foule. Il fallait laisser quelque repos à ses guerriers. « Encore un jour, se dit-il, et si je n'ai pas de nouvelles de Tomar, j'aviserai. Puis il sortit, fit poster sur le point attaqué des guerriers qui, ayant gardé les remparts non entamés pendant l'assaut et n'ayant pas combattu, formaient une troupe fraîche de quelques centaines d'hommes. Des femmes même montèrent sur les tours. Il recommanda à tous ces défenseurs de pousser des cris s'ils voyaient l'ennemi s'approcher des remparts, afin de réveiller les guerriers endormis. Il envoya plusieurs de ses fidèles sur les autres fronts du camp en leur recommandant de surveiller les approches, de faire sortir quelques hommes par les portes pour reconnaître s'il ne se passait rien au dehors, d'allumer des feux à distance des remparts, afin d'éclairer les abords. Il se dirigea vers l'extrémité sud de l'oppidum, vit que le petit camp, au-dessus du pont détruit était gardé ; mais reconnut aussi,

à travers le brouillard, les feux de l'ennemi dans le val en face de ce pont.

On était au milieu de la nuit, Sigild, accablé de fatigue, revint vers le Nord et se retira sous une des tours. Quelques-uns des siens devaient veiller au dehors, autour d'un grand feu....

Le Brenn dormait, lorsqu'une main appuyée sur son épaule le réveilla. A la lueur d'un tortil de résine, il vit Tomar debout près de lui.... « C'est bien toi, Tomar ? dit-il, croyant rêver. — C'est moi. — Seul ? — Seul ici ; les guerriers sont là bas ; le brouillard rendait le signal inutile, je suis venu. — On t'a vu ? — Tes guerriers dorment, personne ne m'a reconnu ; une femme m'a dit que tu étais ici. — Pourquoi un jour de retard? — Ditovix a réuni mille guerriers. — Ah ! — Ditovix est avec eux. » Un nuage passa sur le front du Brenn. « C'est un brave frère, dit-il, après une pause. Tu sais que nous avons été attaqués hier ? — Je le sais, j'ai vu le champ des morts. L'ennemi est nombreux, il ne saurait retourner sur ses pas, il attaquera encore demain, il veut en finir. — Alors ? — Alors Ditovix doit se jeter sur lui, avant le milieu du jour, quand il le saura engagé. — Eh bien? — Si je ne retourne pas près de Ditovix, ou si tu ne lui fais passer aucun avis, il attaquera. — Reste donc avec nous.... Tu es certain que nous serons assaillis au jour ? — J'ai longé le camp ennemi ; on prépare un nouvel assaut et des guerriers passent le long de la rivière pour attaquer aussi du côté de l'Ouest.

Il n'y avait pas un instant à perdre. Sigild réunit ses fidèles et leur annonça qu'il fallait faire un dernier effort ; que l'ennemi, harcelé sur ses derrières par des tribus voisines, devait s'emparer de l'oppidum ce jour même, ou périr. Il présenta Tomar comme ayant passé la veille dans le camp des assiégeants et s'étant mis au fait de la situation.

Personne ne doutait de la véracité de Tomar qui, loin de se vanter, jamais ne disait le quart de ce qu'il savait.

Sigild ne disposait guère, à la suite des divers assauts, que de trois mille hommes en état de combattre, en défalquant le poste placé en face du pont brûlé. Il divisa son monde en trois troupes : l'une de douze cents hommes environ, pour défendre les remparts du Nord, la seconde de huit cents hommes postés sur le rempart de l'Ouest, et la troisième de mille hommes qu'il retint au milieu de l'oppidum sous son commandement direct.

Sur les autres parties du périmètre de l'oppidum, il fit placer des hommes qui n'avaient point l'habitude de combattre, dépourvus d'armes, mais en état cependant d'opposer une certaine résistance si l'ennemi se présentait. Des femmes furent postées dans les tours en dehors des points d'attaque présumés. Elles n'avaient autre chose à faire que de jeter des pierres sur les assaillants.

Le jour tardait à paraître tant le ciel était chargé de vapeurs, cependant les guerriers, encouragés par les paroles du Brenn, par leurs succès de la veille, attendaient l'ennemi, pleins d'ardeur. Les Druides, informés par Sigild de la venue d'un secours, parcouraient le camp en annonçant que le jour de la délivrance était arrivé, que les âmes des guerriers qui succomberaient étaient assurées des plus brillantes destinées. Les Druidesses, échevelées, attachaient des branchages sacrés aux clayonnages des remparts.

On voyait distinctement alors un corps de deux mille ennemis environ, adossé à la rivière, en face le front occidental de l'oppidum. Vers la fin du premier quart du jour, cette troupe gravit l'escarpement et s'arrêta à portée de trait. Puis, s'étant divisée en huit groupes, chacun d'eux se dirigea muni de fascines vers une des tours. Les assaillants furent accueillis par une grêle de flèches et de pierres. Ils avancèrent néanmoins sans hésitation et accu-

mulèrent les fascines au pied des tours. Ce n'était pas sans perdre beaucoup des leurs, car les assiégés leur jetaient de gros cailloux et des troncs d'arbres par-dessus les parapets.

Plusieurs fois les assaillants tentèrent de mettre le feu aux fascines; mais les bois étaient humides et les défenseurs jetaient des paniers de terre mouillée sur la flamme quand elle commençait à jaillir.

L'assaut du côté de l'Ouest durait depuis quelque temps, quand un grand nombre d'ennemis se jeta sur le saillant du Nord, dont les tours étaient en partie détruites.

Comme la veille, il se ruait en masse tellement compacte contre ce saillant qu'il ne pouvait tarder à faire une trouée.

Sigild fit alors sortir cinq cents hommes par la porte de l'Est, afin de prendre en flanc la colonne d'assaut, pendant qu'il se dirigeait avec les cinq cents autres guerriers de réserve droit au saillant. Déjà, lorsqu'il arriva sur ce point, l'ennemi était en dedans du rempart et les siens abrités derrière le retranchement.

En voyant les monceaux de cadavres qui étaient restés dans cet espace, l'ennemi sembla redoubler de fureur et débordait comme un flot par une large issue. Croyant enfin être maître de l'oppidum, il se jeta en désordre sur la troupe conduite par Sigild. Celle-ci, disposée en croissant, formait comme un second retranchement, contre lequel se heurtaient les assaillants, sans pouvoir l'entamer.

Arrivaient sur le flanc gauche de la cohue des assiégeants les cinq cents hommes sortis par la porte de l'Est, quand une immense clameur s'éleva du camp de l'ennemi.

Des cavaliers couraient, bride abattue, vers l'oppidum.

Le flot des assaillants hésitait. Attaqués sur leur flanc, à peine s'ils résistaient, et un mouvement de retraite désordonnée s'accusait de plus en plus.

Ceux qui avaient franchi le rempart, ne se voyant plus

soutenus, ou poussés plutôt par de nouveaux arrivants, regardaient derrière eux et ne tardaient pas à fuir vers le bois.

Sigild comprit que Ditovix attaquait : alors rassemblant ses guerriers, faisant appeler tous les hommes répandus sur les défenses, il forma une épaisse colonne et passant sur le ventre des assaillants qui se trouvaient entre lui et le rempart, il le franchit, se réunit aux guerriers déjà sortis : « Maintenant, cria-t-il, en avant, l'ennemi est à nous, que pas un ne retourne dans son pays. »

Les malheureux assiégeants, pris entre les guerriers de Ditovix et ceux conduits par Sigild, bien qu'ils fussent deux fois plus nombreux que n'étaient ces deux corps réunis, affolés, ne songeaient plus à se défendre et se portaient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, trouvant partout la mort.

Beaucoup essayaient de fuir vers la rivière ou le ruisseau ; mais Tomar, qui était resté dans l'oppidum, sur l'avis que lui avait donné Sigild, envoyait les guerriers postés sur les remparts à leur poursuite.

Les assaillants, sur le front de l'Ouest, voyant le désordre qui régnait parmi les leurs sur le plateau, étaient descendus vers les berges. De ce côté, des guerriers sortirent en foule par la porte occidentale, rompirent le pont de radeaux et se jetèrent sur l'ennemi acculé à la rivière.

Ceux, parmi les assiégeants, qui ne trouvèrent pas la mort pendant cette journée, errants, traqués, périrent de faim ou de froid.

On avait cependant un millier de prisonniers, entre autres ceux qui gardaient la palissade dans le Val. Ils furent égorgés, dans le Némède, devant les Druides et les Druidesses. La plupart des morts furent jetés dans la rivière, et pendant plusieurs jours les riverains du fleuve trouvèrent des cadavres arrêtés au milieu des roseaux.

IV

CE QUE COUTENT LES DÉFENSEURS

Ditovix et ses guerriers avaient bravement fait leur devoir; les tribus du val d'Avon les considéraient comme des sauveurs, et lorsque les malheureux assiégés retournèrent dans leurs maisons dévastées, ils s'empressèrent de partager le peu qui leur restait avec les nouveaux venus. Dans le camp ennemi, on avait trouvé des provisions, fruits du pillage, et sur les cadavres des vaincus, un peu d'or, des armes; tout cela fut également distribué. Mais l'hiver approchait, les fourrages étaient dispersés, les bestiaux perdus ou mangés, les réserves de grains détruites. Il fallut acheter aux marchands de quoi subsister; il fallut nourrir les alliés. La disette régnait dans cette vallée si prospère le mois précédent. Ces sauveurs étaient exigeants et demandaient où étaient ces biens, cette abondance qu'on leur avait promis.

Retirés dans l'oppidum avec les guerriers de Sigild, les hommes de Ditovix prétendaient être les maîtres, faisant sans cesse valoir l'étendue du service qu'ils avaient rendu aux habitants du Val d'Avon. Des querelles surgissaient

chaque jour, et il ne fallait rien moins que l'ascendant que Sigild avait su prendre parmi les siens pour modérer leurs colères.

Ditovix n'intervenait point en tout ceci. On lui avait demandé secours, disait-il à Sigild, en promettant à ses hommes des biens, des richesses; que pouvait-il leur répondre, si on les laissait périr de misère?

Ditovix avait amené mille guerriers au secours des habitants du val d'Avon, et, malgré les pertes subies pendant l'action, il se trouvait, un mois après la destruction de l'armée ennemie, que le nombre de ces auxiliaires s'était singulièrement accru.

Les Druides intervinrent alors; ils représentèrent à Ditovix que si lui et ses guerriers avaient sauvé les tribus de la vallée d'une destruction totale, elles étaient réduites à la misère; que si les familles mouraient de faim, le même sort était réservé à ses hommes, puisqu'il n'y avait plus rien à leur donner; que, dans l'intérêt commun, il fallait donc aviser.

Ce fut alors que Ditovix changea d'attitude. « Je voudrais ramener dans leur pays mes guerriers, que je ne le pourrais, dit-il. Ils refuseraient de me suivre et se livreraient à toutes sortes d'excès. C'est à peine si je puis obtenir que des murmures ils n'en viennent à de fâcheuses extrémités. Pour les entraîner, j'ai dû promettre beaucoup, il faut les satisfaire. Ce sont des hommes habitués aux combats et qui ont, la plupart, fait la guerre dans les pays outre-monts. Ils sont impropres à travailler à la terre ou à soigner les bestiaux; que proposez-vous?... » — Que demandez-vous? dirent les Druides. — J'assemblerai les principaux d'entr'eux, je leur exposerai la situation des choses et je vous ferai part de ce qu'ils désirent.... »

Ditovix et Sigild tinrent conseil, car l'un et l'autre sentaient qu'il était nécessaire d'obtenir les mêmes avantages

pour les guerriers de la vallée et pour les auxiliaires, si on voulait éviter une collision. Les deux chefs appelèrent quelques-uns des principaux marchands qui parcouraient la vallée afin d'obtenir d'eux qu'ils fournissent des denrées moyennant certaines garanties fort avantageuses pour eux.

Les choses réglées ainsi entre Sigild et Ditovix, ils réunirent leurs fidèles et n'eurent pas de peine à leur faire accepter les conditions arrêtées entr'eux.

Voici quelles étaient ces conditions : L'oppidum serait placé sous la garde exclusive des guerriers du Val et des hommes de Ditovix. Leur nombre s'élevait à près de trois mille. Les hommes du Val leur donneraient une journée sur quatre pour les aider dans l'exécution des travaux nécessaires, soit pour la défense, soit pour leur construire des habitations. Il serait alloué par chaque famille du Val, pour l'entretien et la nourriture de ces trois mille guerriers, le quart des récoltes et le quart des bestiaux. Comme Ditovix et Sigild se chargeaient de subvenir aux besoins de la population pendant la disette, toutes les marchandises devaient être accumulées au bas du promontoire, au lieu où était le pont ; et les habitants devaient les recevoir et les échanger là, sans qu'il leur fût permis de traiter directement avec les marchands, sous les peines les plus sévères.

Si dures que fussent ces dispositions fiscales, il fallait bien les accepter. Ditovix, muni de beaux présents, quitta l'oppidum et laissa ses guerriers qui reconnurent Sigild pour leur Brenn. Le pont fut promptement rétabli et il s'éleva sur les deux rives, à ses débouchés, des maisons et magasins pour les marchands et leurs marchandises. Les chefs des guerriers prélevaient un bénéfice sur toutes les ventes ; ils avaient le monopole du négoce, puisqu'ils accaparaient tous les produits échangés.

Malgré l'étendue de leurs charges, et en raison même

de cette étendue, les habitants du Val d'Avon firent produire à la terre plus qu'elle ne donnait auparavant. Ils élevèrent un plus grand nombre de bestiaux. Leur industrie s'étendit, la population augmenta. Beaucoup de marchands vinrent habiter dans le bourg bâti aux deux bouts du pont.

Trente années après le siége que nous venons de décrire, la vallée était donc en pleine prospérité, bien que les habitants souffrissent impatiemment la domination de la caste guerrière et trouvassent exorbitant de donner le quart de leur bien et de leur temps à ces hommes qui vivaient dans l'oisiveté, et dont les chefs étalaient un luxe insolent. Souvent, il est vrai, ces guerriers entreprenaient quelque expédition et ne revenaient pas tous dans la vallée; mais ceux qui rentraient sains et saufs avaient le soin de se faire livrer l'arriéré des redevances et alors passaient-ils des journées à boire et à manger et étaient-ils plus exigeants que jamais.

Ils se recrutaient dans la jeunesse de la vallée et même parmi des étrangers, car il était important pour eux que leur nombre ne diminuât point.

Peu à peu le souvenir des événements qui avaient conduit à cet état de choses s'effaça au sein de la population. Les petits-fils des guerriers de Sigild et de Ditovix regardèrent les concessions faites à leurs aïeux comme un droit de naissance, et les cultivateurs, bergers et artisans du Val, habitués à la soumission, finirent par admettre qu'ils étaient venus au monde pour servir et nourrir les hommes établis dans l'oppidum.



LA VILLE ET LA CITÉ D'AVON (GUERRE DES GAULES)

V

DEUXIÈME SIÉGE

Deux siècles et demi s'étaient écoulés, la vallée d'Avon était devenue le centre d'une nombreuse et riche population du pays de Lingons. Au pied de l'oppidum s'étendait une ville à cheval sur la rivière, centre commercial assez important, car cette rivière étant navigable au-dessous du promontoire, de nombreux bateaux qui venaient du pays des Séquanes remontaient jusque-là, chargés de marchandises provenant du midi et s'en retournaient emportant des chevaux, des cuirs tannés, du fer ouvré, des viandes salées et fumées, du bois, des grains, des fromages, etc., etc.

L'oppidum était alors en partie couvert d'habitations avec jardins appartenant aux descendants des guerriers de Sigild et de Ditovix. Ses remparts, réparés plusieurs fois, n'étaient pas en parfait état, on y voyait des ouvrages en terre, avec quelques tours de pierres sèches, principalement du côté du Nord. La partie de la ville sur la rive droite était ouverte, mais celle qui s'élevait sur les rampes méridionales du promontoire était enclose de murs bâtis en

pierres sèches, qui allaient joindre les remparts de l'oppidum. Une tête de pont construite suivant la même méthode se présentait sur la rive droite et touchait presque les maisons de la partie de la ville bâtie de ce côté (fig. 9).

Il ne faudrait pas supposer que cette ville présentât l'aspect de nos cités modernes. Elle consistait en une série de clôtures de bois ou de pierres sèches enveloppant des jardins au milieu desquels étaient bâties les maisons de bois, couvertes de chaume ou de roseaux.

Cependant, sur la pointe méridionale de l'oppidum, en arrière du Némède et regardant la vallée, s'élevait un ouvrage en pierre et bois qui se dessinait par-dessus le rempart (voir en A). C'était la demeure du chef des guerriers et de ses Ambactes[1] lesquels étaient nombreux.

Catognat était son nom, riche par sa naissance, il tenait à ferme les péages et les impôts d'un vaste territoire des Lingons et avait ainsi beaucoup accru son avoir. Par ses largesses, il s'était fait de nombreux partisans et était toujours entouré d'une troupe de cavaliers équipés et nourris à ses frais. Par ses alliances de famille, il avait acquis une influence considérable jusque chez les Éduens et participait aux guerres que ceux-ci soutenaient contre les Arvernes. Il pouvait réunir de cinq à six mille guerriers, tant parmi ses clients directs que parmi ceux de ses Ambactes.

Lorsque César se mit à la poursuite des émigrants Helvètes qui prétendaient passer à travers la province romaine pour se répandre dans la Gaule, les Éduens lui avaient promis d'approvisionner ses troupes de blé.

Déjà les Helvètes, et après eux les Romains qui les serraient de près, avaient passé l'Avar[2], et les grains promis n'arrivaient pas. C'est qu'en effet, chez les Éduens, cer-

1. Fidèles; guerriers dévoués au chef.
2. La Saône.

tains personnages influents, contraires aux Romains et craignant qu'une fois un pied dans les Gaules, ils ne voulussent dominer le pays, apportaient mille obstacles à l'accomplissement des promesses faites par les magistrats de la principale cité des Éduens.

Catognat était du nombre des chefs les plus actifs opposés aux Romains et avait, parmi les auxiliaires que s'était adjoint César, des amis qui l'informaient de tout. De son côté, il faisait transmettre aux Helvètes les rapports qui lui parvenaient, soit sur les mouvements de l'armée romaine soit sur sa situation.

César ayant eu connaissance de ces manœuvres par Liscus, prit des mesures en conséquence, et après avoir anéanti en grande partie l'émigration des Helvètes, lorsque ses débris essayèrent de se réfugier chez les Lingons, il envoya d'abord des courriers pour défendre à ceux-ci de fournir des vivres et un asile aux fuyards; puis, après trois jours laissés à ses troupes pour se refaire, il se remit de nouveau à la poursuite des Helvètes. Ceux-ci se soumirent pomptement, mais César n'avait pas oublié la part que Catognat avait prise dans l'affaire des vivres, auprès des Éduens, et, pendant qu'il traitait avec ces derniers afin de soustraire une partie de la Gaule à la tyrannie d'Arioviste, il détacha une légion et quelques troupes auxiliaires pour s'assurer des dispositions des Lingons, s'emparer de Catognat, des Helvètes auxquels il avait donné asile et châtier au besoin les habitants du Val d'Avon s'ils prétendaient soutenir leur chef.

Catognat, qui avait toujours des intelligences dans l'armée de César, fut bientôt averti du danger qui le menaçait.

Il avait, en effet, donné asile à quelques fuyards Helvètes ce qui portait le nombre de ses hommes à près de six mille, en admettant que les guerriers du Val d'Avon voulussent se défendre contre les troupes romaines. Réunis-

sant donc ses Ambactes et les principaux parmi leurs clients, il leur représenta que l'armée romaine était peu nombreuse, déjà éloignée des frontières de la Province, affaiblie par les combats précédents; que si elle avait eu raison des Helvètes en rase campagne, les choses eussent tourné autrement s'il eût fallu attaquer ceux-ci derrière des retranchements; qu'ils ne devaient pas souffrir que les Romains s'occupassent de leurs affaires ou de leurs démêlés, puisqu'eux-mêmes, Gaulois, ne se mêlaient pas de ce qui se passait dans la Province; que les Romains étaient dans leur droit en interdisant le passage aux Helvètes sur le territoire romain, mais qu'ils portaient atteinte à l'indépendance de leurs voisins et de leurs alliés en prétendant faire la police chez eux sans y être provoqués par une demande formelle; qu'il savait, d'ailleurs, que les Éduens, tout dévoués qu'ils parussent aux Romains, n'attendaient qu'une occasion de châtier leur présomption; que César allait diviser ses forces et que si les gens du Val d'Avon résistaient aux troupes envoyées contre eux, ils donneraient ainsi le signal d'une levée de boucliers fatale aux armées romaines. Il leur dit encore qu'ils devaient se souvenir que leurs aïeux avaient fait trembler les Romains jusque dans Rome, et qu'il était honteux aujourd'hui de subir la loi de ces vaincus d'autrefois.

Catognat eut en outre la précaution d'envoyer de prétendus voyageurs dans les maisons. Ceux-ci rapportaient qu'ils avaient vu les troupes de César, qu'elles étaient exténuées, manquaient de tout; que les meilleures parmi ces troupes avaient dû sans cesse donner contre les Helvètes; qu'elles étaient réduites des trois quarts, et que le reste se composait de recrues sans valeur et d'auxiliaires n'attendant qu'une occasion de retourner chez eux.

Ces nouvelles, répandues dans la vallée, produisirent plus d'effet encore que les discours de Catognat, car les

Gaulois ont, de tout temps, été enclins à ajouter foi aux propos qui flattent leurs désirs, sans s'enquérir s'ils sont vrais ou faux. Si quelques vieillards, branlant la tête, disaient qu'il serait bon de savoir ce qu'on demandait d'eux, avant de prendre une attitude hostile, on leur tournait le dos. Catognat, voyant ainsi toute la population portée à la résistance, fit amonceler des troncs d'arbres mêlés de terre et cailloux devant les points faibles de l'oppidum.

On recreusa le fossé devant les murs de la rive gauche et on entoura de palissades la partie de la ville restée ouverte sur la rive droite. De plus, Catognat fit faire une coupure à cent pas de l'oppidum, entre son saillant Nord et le plateau. Ces travaux, entrepris à la hâte, n'étaient pas encore achevés quand les troupes romaines furent signalées. Les piétons s'avançaient en bon ordre dans la vallée, sur la rive gauche, pendant que la cavalerie suivait les collines du même côté. Nul soldat ne quittait son rang pour entrer dans les maisons et marauder, on n'entendait ni chants, ni cris. Les casques de bronze poli des légionnaires brillaient au soleil, et de loin donnaient à cette troupe l'apparence d'un long serpent de feu se déroulant dans les prairies.

Du réduit élevé, occupé par Catognat, on pouvait suivre les moindres mouvements des Romains.

Bientôt ils se déployèrent le long du ruisseau, leur gauche appuyée à la rivière et leur droite protégée par la cavalerie sur les coteaux. Le légat Titurius envoya alors un messager dans la ville. Il était chargé de faire savoir aux magistrats que les Romains se présentaient en amis, mais que Catognat ayant donné asile à un parti d'Helvètes et ayant notoirement usé de son pouvoir pour empêcher les Éduens de remettre les vivres promis à l'armée commandée par César et venue dans la Gaule uniquement pour empêcher les Helvètes de la saccager, c'est-à-dire en alliés scru-

puleux, on eût à remettre, sans délai, ledit Catognat et les réfugiés Helvètes au légat Titurius, que cela fait, les Romains ne demanderaient que des vivres pour dix jours; ainsi qu'il est juste de le pratiquer entre alliés, après quoi ils retourneraient chez les Éduens.

Catognat, entouré des principaux parmi ses Ambactes, était au milieu de l'assemblée des magistrats quand l'envoyé leur tint ce discours. Voyant ceux-ci hésitants. « Me voici, répondit-il au messager, je suis Catognat, j'ai donné asile à des Helvètes qui sont mes amis, mes hôtes; je suis allié aux Helvètes, comme je suis allié aux Romains. Si le Romains eussent été battus par les Helvètes, et que quelques-uns d'entre eux, échappés au massacre, se fussent réfugiés ici, trouveraient-ils honnête que je les livrasse à leurs ennemis, venant me les demander ici, en armes? Si de tels procédés étaient habituels aux Romains, je rougirais d'être leur allié. Quant à l'accusation vague, touchant l'influence que j'aurais exercée sur les déterminations des Éduens, je ne saurais répondre. Les Éduens font ce que bon leur semble, et je n'ai pas à intervenir dans leurs affaires. Que les Romains s'en prennent aux Éduens si ceux-ci n'ont pas rempli leurs engagements. Pour moi, les Romains ne m'ont rien demandé, je ne leur ai rien promis; que viennent-ils faire ici? S'ils avaient un messager à m'adresser, était-il nécessaire de le faire escorter par une légion? Est-ce ainsi que l'on procède entre alliés? Va dire à ton légat que nous sommes ici chez nous, que s'il vient en ami, nous le traiterons en ami; mais que s'il prétend diriger notre conduite et nous mener comme des enfants, nous lui répondrons en hommes qui savent ce qu'ils ont à faire. » — Il a raison, il a raison, crièrent à la fois les Ambactes. — Et accablant le messager d'injures, ils le poussèrent dehors; il fallut que Catognat intervînt pour que la foule ne le mît pas en pièces.

Titurius avait pour instructions de ménager autant que possible les habitants, afin de ne pas exciter les populations voisines et de s'en tenir scrupuleusement aux termes des réclamations transmises par le messager, c'est-à-dire d'exiger la remise des Helvètes et de Catognat.

D'autre part, il avait ordre de pousser cette expédition avec promptitude, César n'ayant entre les mains qu'un petit nombre de légions. Le légat renonça donc à investir la ville et l'oppidum, et pensa (n'ayant pas à craindre l'intervention immédiate d'un corps de secours) que le mieux serait de porter tous ses efforts vers le plateau, espérant, par un coup de vigueur, emporter la forteresse. Cependant il était à craindre que si on prenait d'assaut l'oppidum, Catognat et une partie des Helvètes ne parvinssent à s'échapper.

Le légat, la nuit venue, cherchait donc comment, avec les huit mille hommes environ, qu'il avait sous la main, il pourrait en même temps intercepter toutes communications du dedans au dehors et attaquer vivement l'oppidum, quand un centurion vint lui dire que des habitants demandaient à l'entretenir en particulier.

Ceux-ci étaient des magistrats de la ville basse.... Embrassant les genoux de Titurius et versant des larmes, ils lui dirent qu'ils subissaient bien malgré eux la domination de Catognat et de ses guerriers; que le messager envoyé dans la journée n'avait adressé à l'assemblée que des demandes raisonnables, puisque les Helvètes n'étaient entrés dans la Gaule que pour piller, et que Catognat avait usé de son influence pour entraver la marche des Romains leurs alliés, venus pour détruire les Helvètes; qu'eux, magistrats, n'avaient nulle autorité sur les guerriers, et bien peu sur le populaire asservi et trompé par les agents de Catognat; que ce chef et ses hommes s'étaient réfugiés dans l'oppidum et dans la partie de la ville sise à la pointe

du promontoire, abandonnant la partie bâtie sur la rive droite, et qu'enfin, ils suppliaient le légat de faire occuper cette partie de la ville par ses troupes qui seraient bien reçues et qui, l'espéraient-ils, ne se livreraient à aucun excès, puisqu'on les traitait en amis.

Titurius releva ces hommes et leur parlant avec bienveillance, il leur promit de faire ce qu'ils demandaient; mais craignant un piége, il leur déclara qu'il devait les garder comme otages. Ces magistrats se mirent à sa disposition en lui déclarant que ses troupes trouveraient les portes ouvertes, les postes inoccupés et les habitants en grand émoi, mais nullement hostiles, si on les traitait bien.

Dès leur arrivée, les Romains avaient installé un bac sur la rivière en aval de la ville. Une reconnaissance faite aussitôt, rapporta qu'en effet les issues étaient libres et que personne ne paraissait derrière les murs.

Titurius fit donc à la fois investir toutes ces issues, et vers la mi-nuit un millier d'hommes, pris parmi les auxiliaires, occupait la ville basse, sans qu'on eût entendu un cri, sans apparence de désordre. Le matin, les guerriers Gaulois postés à la tête du pont, virent devant eux les Romains; ils adressèrent alors aux habitants mille injures, les menaçant de brûler la ville dès qu'ils auraient chassé les troupes romaines. Cependant les Romains abattirent bon nombre de maisons qui avoisinaient la tête du pont et se servirent de leurs débris pour former un retranchement de contrevallation en demi-cercle qui s'appuyait des deux bouts à la rivière. Titurius établit quelques postes le long du ruisseau et sur le grand cours d'eau; en amont de la ville il fit faire un pont de bateaux gardé par deux postes à chaque bout. Après quoi, il se transporta avec le gros de ses troupes sur le plateau du Nord.

Dès le lendemain, il fit tâter la place après avoir comblé

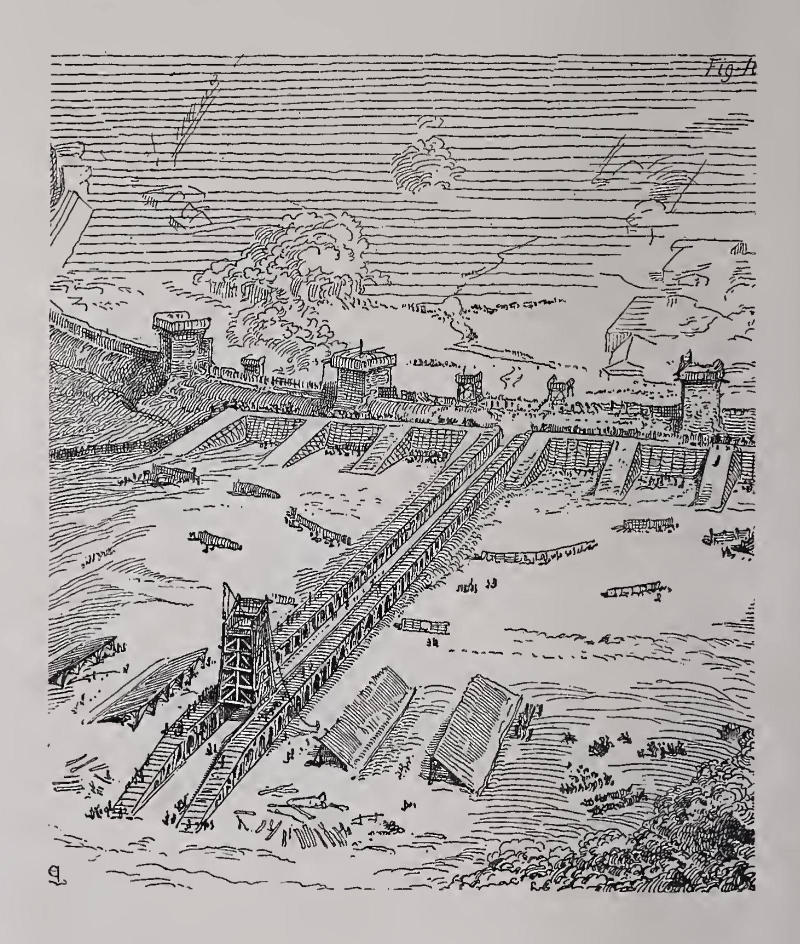
une partie de la coupure, mais Catognat avait fait supprimer les issues du front Nord, et fait compléter le rempart sur ce point. L'assaut fut vivement repoussé. Le succès enhardit les assiégés qui accablaient le légat de sarcasmes. Celui-ci, voyant qu'il ne pouvait, en présence d'hommes déterminés et nombreux, occuper l'oppidum par un coup de main, se décida à entreprendre un siége en règle.

Bien que la coupure faite par les défenseurs entre l'oppidum et le plateau, ne fût qu'à portée de trait du rempart, en peu d'heures elle fut presque entièrement comblée, consolidée et nivelée. Alors, Titurius fit abattre beaucoup d'arbres dans les bois qui s'étendaient sur le plateau du nord et les fit amener en avant du camp.

Ces bois débités convenablement, un *agger* fut commencé à quinze pas des remparts, malgré les traits et les pierres envoyés par les assiégés.

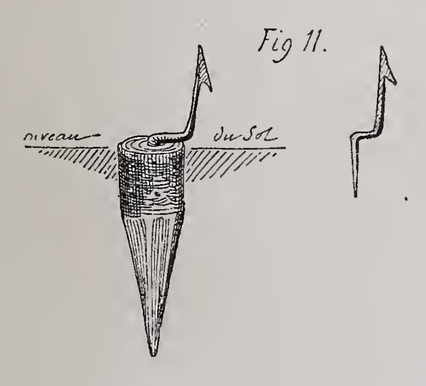
Cet *agger* se composait d'une terrasse de cent pas de longueur environ, sur dix pieds de hauteur et vingt d'épaisseur, interrompue au milieu par un intervalle de douze pas. Des deux côtés de cette coupure, perpendiculairement, s'allongeaient deux galeries (*vineæ*) solidement construites au moyen de troncs d'arbres et couvertes; ces galeries avaient environ cent pas de longueur. L'*agger* était fait de troncs d'arbres empilés, mêlés de terre, avec des rampes pour monter au sommet. Ce travail employa quelques jours, et comme pendant ce temps, les Romains n'attaquaient pas et ne songeaient qu'à garantir les travailleurs contre les projectiles lancés des remparts, les assiégés ne cessaient de les railler (car on était à portée de la voix) en leur demandant s'ils comptaient bâtir une ville et passer là l'hiver. Mais un matin les guerriers de l'oppidum d'Avon virent s'élever une tour de bois à l'extrémité des deux galeries. Cette tour, dont la charpenterie avait été

préparée d'avance, fut dressée dans la journée; son sommet dépassait de plus de dix pieds la crête des tours du rempart de l'oppidum (fig. 10).



Les Gaulois considéraient cet ouvrage avec inquiétude, bien qu'ils n'en comprissent pas la valeur, aussi Catognat résolut-il d'incendier ces travaux pendant la nuit. A cet

effet, il fit placer sur les remparts, derrière les clayonnages, des tonneaux remplis de poix, de graisse et de menu bois sec, puis il disposa deux troupes prêtes à sortir par les deux portes de l'Est et de l'Ouest, munies de vases pleins de résine, d'étoupe et de graisse. Ces troupes devaient se jeter ensemble en longeant les défenses extérieurement, sur les flancs de l'attaque, pendant que les hommes postés sur les remparts, enlevant quelques clayonnages, feraient rouler les tonneaux enflammés contre l'*agger* dont la face s'élevait sur la contrescarpe du fossé.



Du haut de la tour, les Romains avaient pu voir ces préparatifs, et d'ailleurs ils se gardaient solidement sur les flancs du plateau chaque soir. Le légat, la nuit tombée, fit garnir ces postes de pieux et enfoncer en dehors dans le sol, un grand nombre de *stimuli* (fig. 11). Vers la troisième heure de la nuit, les assiégés sortirent par les deux portes et vinrent sans bruit, jusqu'à demi portée de trait des postes romains. A un signal, donné de l'intérieur, les deux troupes se précipitèrent à la fois sur les deux flancs de l'attaque. Mais avant même d'arriver aux palissades, beaucoup, blessés par les *stimuli*, tombèrent en poussant

des cris de douleur. Ceux qui atteignirent les postes, décimés par les traits que leur lançaient les Romains, hésitants en voyant tomber bon nombre des leurs, étaient plus disposés à fuir qu'à continuer l'attaque, quand ils se virent à leur tour pris en flanc et à revers par les assiégeants. Des remparts, les défenseurs qui voyaient difficilement ce qui se passait, à cause de l'obscurité de la nuit, ne sachant si le désordre provenait de la fuite des Romains ou des leurs, n'osaient lancer des pierres et des flèches.

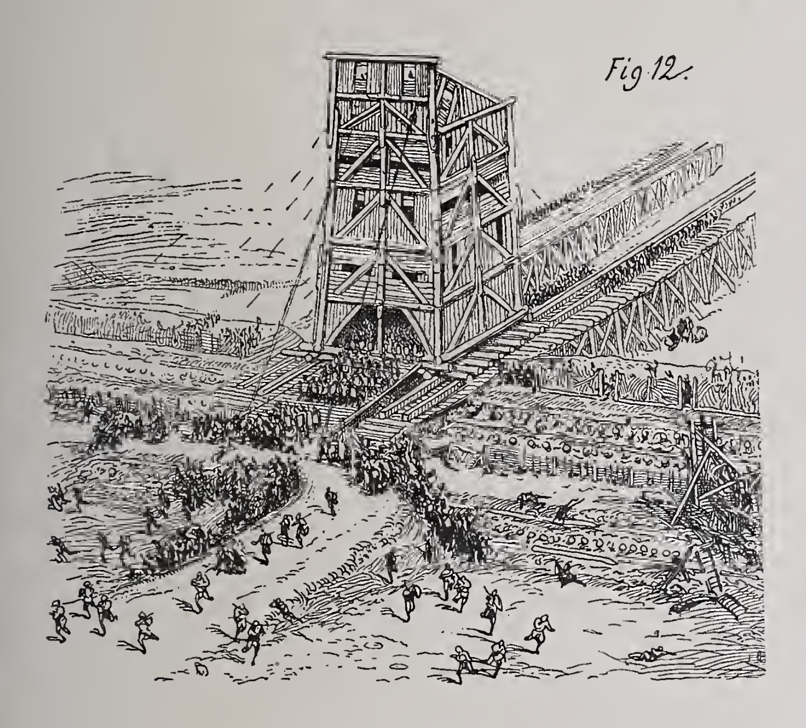
Cependant, les tonneaux enflammés roulaient devant la face des galeries, qui déjà prenaient feu. A la lueur de la flamme, on voyait les soldats romains monter sur la terrasse portant des paniers pleins de terre humide qu'ils jetaient sur les tonneaux, et les défenseurs en tuaient et blessaient beaucoup. A ce moment, quelques-uns des fuyards faisant partie des deux sorties, rentrèrent au camp en criant qu'ils étaient suivis par les Romains.

Catognat n'eut que le temps d'envoyer du monde pour défendre ces deux issues et protéger la retraite des siens. Lui-même se porta au milieu de l'oppidum, avec une troupe d'élite, pour être à même de porter secours au côté qui serait le plus menacé. A la faveur de cette diversion, les Romains, moins inquiétés par les traits lancés du rempart, purent éteindre le feu. Ils profitèrent des dernières heures de la nuit pour faire avancer la tour, au moyen de rouleaux, sur les deux galeries jusqu'au ras de l'*agger*, et le matin, les guerriers d'Avon ne furent pas peu surpris de voir cette lourde charpente, dominant tout le rempart et les tours de la défense.

Dès l'aube, des nuées de pierres et de flèches lancées du haut de la tour des assiégeants, empêchaient d'approcher des défenses, et deux *catapultes*, montées aux extrémités de l'*agger*, sillonnaient la partie de l'oppidum qui lui était opposée d'énormes traits, lesquels en sifflant tuaient et

brisaient tout sur leur passage. Deux *onagres* couvraient de pierres les échafauds que les défenseurs avaient établis sur leur front pour battre l'*agger* et les mettaient en pièces.

Bientôt, un pont s'abattit des parois de la tour sur le rempart et les Romains, en bon ordre, s'emparèrent de la défense (fig. 12).



Catognat et ses fidèles, au nombre de cinq à six cents, n'avaient pas attendu ce dénoûment et s'étaient réfugiés dans le réduit bâti au delà du Némède, à la pointe Sud de l'oppidum.

Quand les assiégeants, auxquels personne ne songeait plus à résister, furent rangés en nombre sur le chemin de

ronde et qu'ils eurent occupé les tours en tuant ceux qui s'y étaient réfugiés plutôt qu'ils ne les défendaient, ils se divisèrent en trois grosses troupes : les deux des ailes suivirent le rempart en dedans, prenant successivement les tours qui l'interrompaient. La troupe du milieu, disposée en coin, marchait droit devant elle et balayait le plateau. Ses ailes entraient dans les clôtures et les maisons tuant ceux qui essayaient de résister. Les malheureux défenseurs fuyaient et s'accumulaient le long du Némède. Plusieurs cherchaient à gagner le réduit; mais les issues étaient fermées, le pont détruit. Catognat abandonnait ainsi la plus grande partie des siens en les livrant à l'ennemi. Les guerriers d'Avon jetaient leurs armes et tendaient des mains suppliantes vers les Romains. Titurius fit alors arrêter ses troupes et dire aux défenseurs que s'ils livraient Catognat et les Helvètes réfugiés parmi eux, on leur ferait grâce de la vie. En montrant le réduit élevé au delà du Némède, les assiégés répondaient qu'il n'était pas en leur pouvoir de livrer Catognat, réfugié avec un petit nombre des siens dans cette défense, mais qu'ils remettraient immédiatement les Helvètes encore au milieu d'eux. Le légat voulant, d'après les instructions données par César agir avec douceur, se contenta de cette assurance : Les Helvètes lui furent immédiatement remis et les gens d'Avon, désarmés, dépouillés de leurs vêtements de guerre, furent renvoyés dans la vallée, sauf une centaine d'otages. Toutefois, les quelques chefs restés parmi eux, après avoir été enchaînés, durent être gardés pour être mis à la disposition de César. Quant aux Helvètes, au nombre de cinq à six cents, Titurius en garda quelques-uns comme otages, et pour le reste, désarmés, ils eurent ordre de retourner par le plus court chemin dans leur pays; des vivres leur furent distribués pour la route.

Les constructions du Némède et son bois empêchaient

Catognat de voir ce qui se passait sous ses murs; mais n'entendant plus les cris de guerre, ni le bruit des armes, il pensa que ses hommes s'étaient rendus. Pour lui et ses fidèles, sachant qu'ils n'avaient à espérer nulle merci, ils se préparèrent à la défense et à vendre chèrement leur vie.

Un fossé profond séparait le réduit du Némède. Il était en partie taillé dans le roc. Quant aux défenses, elles consistaient en une enceinte faite, suivant l'habitude des Gaulois, de troncs d'arbres alternés avec des rangs de moellons, surmontés d'un clayonnage. Une grosse tour quadrangulaire, élevée suivant la même méthode, renfermant quatre étages et terminée par un comble en roseaux recouvrant un crénelage, servait de réduit. Dans l'enceinte étaient disposées des huttes de bois pour la garnison, car la tour qui n'avait environ que vingt pas de largeur sur douze d'épaisseur et dont les murs étaient épais (environ trois pas) ne pouvait guère contenir qu'une centaine d'hommes.

Titurius fit reconnaître les abords. Le fossé interrompait toute communication avec l'oppidum et venait aboutir à ses remparts. Vers le Sud, le réduit plongeait directement sur l'escarpement assez abrupt de ce côté pour qu'il n'eût pas été nécessaire d'y creuser un fossé. Cependant, une palissade extérieure, fichée sur un épaulement, empêchait d'approcher de la base du réduit. Comme nous l'avons dit, les murs de la ville haute occupant les rampes du Sud, venaient joindre le rempart de l'oppidum. Mais ces murs avaient été abandonnés par les guerriers de Catognat qui s'étaient réfugiés dans le réduit. En quittant la ville haute, ils avaient mis le feu au pont, ce que voyant, les Romains postés en face la tête du pont, avaient franchi celle-ci, sans rencontrer de résistance et étaient parvenus à éteindre l'incendie. Ce pont fut promptement réparé.

Le légat se mit donc en communication avec ses troupes

du Sud qui dès lors occupaient la ville haute et investit totalement le réduit. Le temps le pressait et ayant perdu déjà quinze jours devant l'oppidum, il lui fallait brusquer les choses.

Il envoya tout d'abord un des Gaulois prisonniers, afin de parlementer avec les défenseurs du réduit. Il leur promettait la vie sauve s'ils livraient leur chef et les Helvètes qui pouvaient être au milieu d'eux. S'ils laissaient engager l'attaque, ils devaient s'attendre à être tous passés par les armes.

Le messager fut reçu à coup de pierres et revint tout sanglant vers le légat. Il n'y avait plus à hésiter. L'ordre fut donné de combler le fossé, et pour activer ce travail, les centurions, employant la menace et les coups au besoin, contraignirent bon nombre des vaincus à porter des fascines et de la terre. Se couvrant de mantelets, les Romains ne faisaient que des pertes insignifiantes, car les assiégés n'avaient que peu d'armes de trait. D'ailleurs, Titurius avait fait approcher les engins, démolir les portions du mur du Némède qui pouvaient gêner les travailleurs, et poster les meilleurs frondeurs et archers sur les flancs, si bien que le rempart du réduit, criblé de projectiles, n'était guère tenable. La nuit, le remblai du fossé fut consolidé à l'aide de pièces de charpente sur lesquelles on répandit du menu bois et du gazon.

Puis à la première heure du jour une cohorte s'avança au pas, sur ce terrain, formant la tortue (fig. 13).

Quelques défenseurs essayèrent de résister; mais ils étaient en petit nombre et exposés aux projectiles que ne cessaient de leur envoyer en écharpe les frondeurs et les archers auxiliaires. Le rempart fut bientôt conquis; mais de la tour, tombèrent alors sur les assaillants, une grêle de traits et de pierres, des boules de poix et d'étoupes enflammées, et, s'ils tentaient d'approcher de cette tour, des

madriers, des pots remplis de cailloux. Il fallait donc établir des mantelets sur le rempart même. Abandonner celui-ci, c'était redonner courage aux défenseurs. Là, les Romains perdirent quelques hommes et beaucoup furent blessés. Mettre le feu à la tour n'était guère possible, car ces ouvrages de bois entremêlés de pierres, ne prennent pas feu facilement. Cependant Titurius fit disposer une de ses ca-



tapultes de telle sorte que les traits qu'elle lançait pussent atteindre le toit de la tour. Quand il fut assuré que ce résultat était obtenu (c'était vers le coucher du soleil), il fit garnir des traits d'étoupe imbibée d'huile et de poix, et les fit lancer allumés, sans relâche, sur le toit. Celui-ci prit feu. Le légat pensait bien que les planchers de cette tour, étant faits de charpente, le toit, en s'effondrant, propagerait le feu jusqu'au ras du sol. En effet, ce toit ne tarda

guère à s'abîmer et une épaisse colonne de fumée, accompagnée d'étincelles qui semblaient sortir d'une vaste cheminée, jaillit du sommet de la tour.

Catognat et ceux parmi ses fidèles qui s'étaient entassés dans le réduit, se voyant perdus, ouvrirent alors une issue cachée qui donnait du côté de la ville haute, et sans boucliers, l'épée d'une main, un tison enflammé de l'autre, ils se ruèrent sur les Romains qui gardaient le dehors de la palissade de ce côté. Ceux-ci, surpris par cette colonne de guerriers qui poussaient des cris terribles, n'opposèrent qu'une faible résistance et essayèrent de se rallier pour se jeter sur les flancs des fugitifs. La nuit était venue, les pentes étaient raides, parsemées de maisons et de palissades entourant des jardins. Les Romains connaissaient mal le terrain et ils s'engageaient souvent dans des impasses.

Catognat et les siens, réduits à deux cents hommes environ, descendaient rapidement les voies qui leur étaient familières, et en passant, jetaient leurs tisons sur les toits de chaume ou dans les greniers remplis de fourrages. Les habitants sortaient affolés, ne sachant d'où venait cette attaque.

Voyant passer des troupes de Romains qui cherchaient des issues, entraient dans les jardins et les maisons, forçaient les portes et barrières afin de joindre Catognat et ses hommes, ils criaient à la trahison, leur jetaient des pierres, pensant que l'incendie et le massacre étaient prémédités par eux. Les femmes se précipitaient échevelées devant leurs pas, les accablant d'injures; d'autres, par les fenêtres, lançaient sur leurs têtes des meubles, des ustensiles de ménage. Rendus furieux par ces obstacles, l'insuccès de leur poursuite et les attaques des habitants, les Romains, renonçant à faire entendre raison à ces gens fous de terreur, tuaient tout ce qui se présentait devant eux.

Le légat, à ces clameurs, voyant le ciel s'éclairer des lueurs de l'incendie, se douta de ce qui était arrivé et faisant passer deux cohortes par-dessus les remparts du côté de la ville, il leur donna l'ordre de descendre les voies au pas, en ralliant les troupes romaines et en chassant devant eux tous les habitants. En même temps, il envoya un centurion, par le pont de bateaux qu'il avait fait établir en amont sur la rivière, prévenir les détachements romains qu'on pourrait réunir dans la ville basse et à la tête de pont, de ne laisser sortir personne de la ville haute.

En effet, Catognat était arrivé avec la plupart de ses guerriers jusqu'au pont; mais il le trouva gardé par un poste de Romains. Il essaya de passer sur le corps de ces hommes, mais le pont étant assez long, l'entreprise était chanceuse. Le chef de ce poste, vieux soldat, avait fait ranger ses hommes à la première alerte, comprenant qu'il fallait à tout prix garder ce passage. Ceux-ci s'étaient barricadés avec des débris amassés et, derrière leurs boucliers, attendaient. Quand Catognat se présenta, et, en poussant le cri de guerre, voulut franchir le passage, il fut reçu par les traits lancés à quelques pas. Tout le premier rang des fugitifs tomba pêle-mêle, les autres, excités par le désespoir, passèrent sur leurs corps et vinrent se heurter contre le front des Romains qui avaient mis l'épée à la main. Le combat devint alors terrible, éclairé seulement par les lueurs de l'incendie. Les Romains, ayant la flamme devant les yeux, adressaient mal leurs coups, tandis que les guerriers gaulois voyaient où frapper.

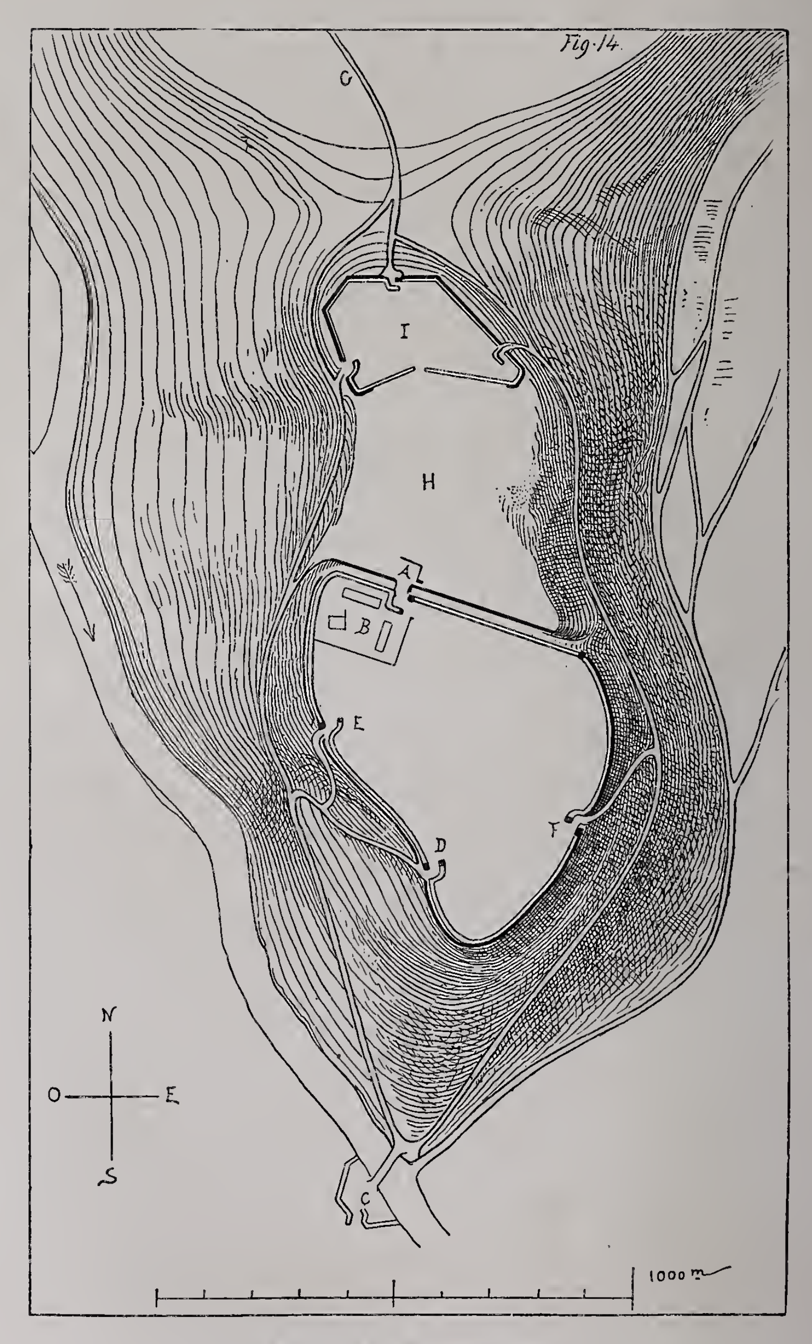
La colonne des fugitifs se fondait devant ce front qui réparait à chaque instant ses vides. Arriva alors le centurion avec une cinquantaine d'hommes qu'il avait ralliés. Se voyant soutenu, le poste des Romains prit l'offensive et s'avança sur le tablier du pont en taillant dans ces restes

des défenseurs de l'oppidum, comme dans un fourré. Pas un de ces guerriers ne recula, tous se firent tuer sur ce passage qu'ils avaient pensé franchir.

A grand'peine l'ordre fut rétabli dans la ville haute, et ce ne fut que quand on vit les Romains éteindre les incendies que les habitants commencèrent à comprendre ce qui était arrivé.

Le matin, le corps de Catognat fut trouvé gisant sur le pont, sa tête fut envoyée à César.

L'expédition terminée, Titurius ramena chez les Éduens la légion et les auxiliaires.



LE CAMP ROMAIN PERMANENT

VI

LE CAMP PERMANENT, FONDATION D'UNE CITÉ

Six ans après les événements que nous venons de rapporter, le siége d'Alésia terminé, César donna l'ordre d'établir un camp permanent sur le plateau d'Avon, à la place occupée par l'oppidum gaulois.

Ce plateau étant situé à proximité de la voie qui réunissait Châlons-sur-Saône à Langres, César jugea qu'il était prudent d'avoir sur ce point, naturellement défendu, un refuge assuré pour un corps de troupes nombreux, d'autant que cette route passait dans des contrées assez difficiles. Le camp devait contenir au besoin deux légions et des auxiliaires, environ vingt mille hommes. Or, la surface de l'oppidum étant beaucoup plus étendue qu'il n'était besoin pour un corps de cette importance, il fut décidé que le camp serait établi sur la partie méridionale du plateau dont le niveau était élevé de quelques pieds au-dessus de la pointe Nord et qu'un large fossé l'isolerait de cette extrémité Nord.

Voici le tracé des dispositions adoptées (fig. 14). Un fossé de trente pieds de largeur sur une profondeur de sept pieds,

coupa obliquement le plateau de l'Ouest Nord-Ouest, à l'Est-Sud-Est. La porte prétorienne s'ouvrit en A et le prétoire fut établi en B. La porte décumane fut percée en D. Les deux portes latérales F, E, regardaient le levant et le couchant. Les voies creuses des Gaulois durent être rectifiées, disposées en chaussées ferrées, elles partaient à droite et à gauche du pont C, suivaient les rampes du plateau en s'élevant jusqu'à l'embranchement G de la voie de Châlons à Langres. De ces deux voies militaires latérales, on montait aux portes E, D, F, sur le champ de manœuvre H et aux deux entrées latérales du petit camp antérieur I établi à la pointe Nord du plateau.

Ainsi, les rondes extérieures pouvaient-elles se faire sans difficulté.

Les remparts de la ville bâtis sur les déclivités Sud du promontoire furent détruits et les habitants durent s'établir de l'autre côté de la rivière, soit au Sud-Ouest, soit au Sud. La tête du pont C fut réparée.

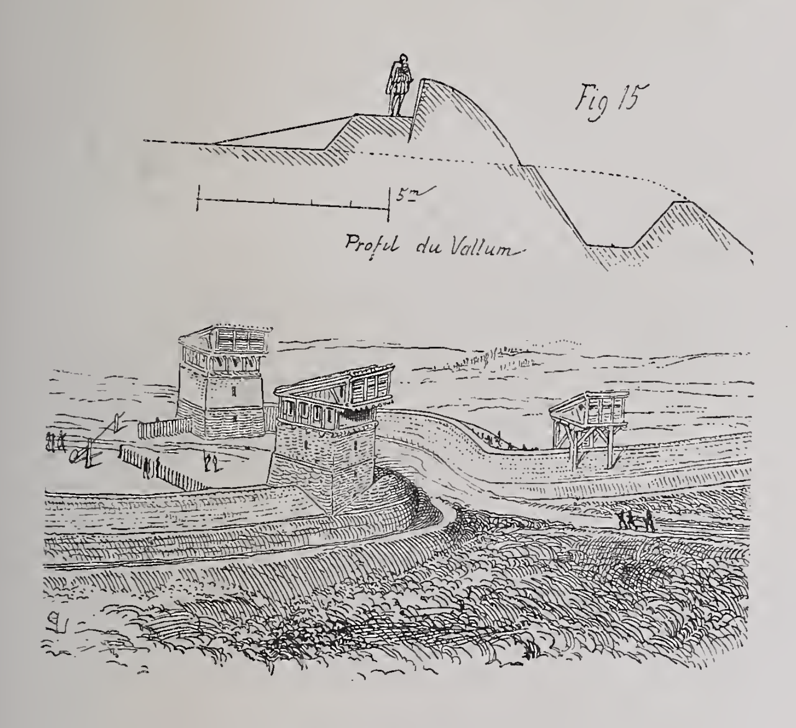
Les portes du camp furent munies de bonnes clavicules avec chacune deux tours bâties en pierre sèche, pisé et charpente, (fig. 15).

De distance en distance, le long du *vallum* qui, sauf le front Nord-Nord-Est suivait exactement l'arête du plateau, furent élevées des tours, ou plutôt des guettes de charpenterie. Indépendamment des puits qui existaient sur l'emplacement du camp, les Romains captèrent des sources sur le plateau du Nord et les amenèrent dans des tuyaux faits de troncs d'arbres perforés dans leur longueur et assemblés bout à bout. Ce canal suivait la chaussée G et conduisait l'eau dans cinq bonnes citernes creusées dans le roc et revêtues de ciment. Il y avait une citerne sous le prétoire et deux pour chacune des légions.

Des palissades réunirent du côté Ouest, le petit camp au fossé creusé vers l'angle du prétoire. Quant au côté Est

du plateau, son escarpement permettait de négliger cette précaution.

L'ingénieur chargé de ce tracé avait disposé le fossé obliquement, ainsi que le fait voir la figure 14, afin d'opposer un plus grand front aux assaillants, qui, ayant pris le petit camp, se porteraient sur le champ de manœuvre H. Le pré-



toire défendait bien l'angle saillant, et l'oblicité du vallum permettait aux défenseurs, faisant une sortie par la porte prétorienne et par la porte E, de prendre l'ennemi presque à revers et de le précipiter sur les rampes Est du plateau.

Le chemin de ronde du vallum avait trois pieds de re-

lief au-dessus du niveau du camp et était garni d'une crête de pieux avec clayonnage pour maintenir les terres du parapet (voy. fig. 15). Le fossé avait douze pieds de largeur sur sept de profondeur et était tracé tout autour du camp, même sur les faces dont les rampes étaient abruptes.

Le Némède fut démoli. Les Druides le firent élever sur le plateau en face du camp, au Nord, à l'entrée des bois. Les habitants du Val d'Avon durent, sous peine de voir leur ville détruite, ne causer aucun dommage à ces retranchements lorsqu'ils seraient inoccupés; ils eurent même la charge de les entretenir, et de livrer des vivres aux troupes qui viendraient y séjourner pour protéger la contrée contre les invasions des barbares; car la Gaule étant alors pacifiée et mise sous la dépendance de Rome, on n'avait plus à craindre que les attaques des Germains; ceux-ci menaçaient toujours les provinces du Nord-Est.

En effet, ce camp fut plusieurs fois occupé par les troupes romaines, et des travaux successifs y furent tracés et exécutés. Le pays étant fertile et la situation excellente entre les grandes villes de Châlon-sur-Saône (Cabillonum), Langres (Andematunnum), et Autun (Bibracte). Le camp reçut le nom d'*Aboniæ Castrum,* la ville étant désignée désormais par le nom d'Abonia qui lui resta jusqu'au quatrième siècle.

Ce fut d'Abonia que partit Vindex avec une partie des troupes qu'il réunit dans les plaines de la Saône pour soulever la Gaule contre Néron et donner l'empire à Galba. Après la mort du héros gaulois, Galba voulut témoigner sa reconnaissance aux villes et contrées qui s'étaient déclarées en sa faveur.

Abonia acquit alors les *droits de cité* et jouit d'une longue paix.

Dès le règne de Titus, le camp ne fut plus exclusivement réservé aux troupes. A l'époque où l'oppidum avait

été converti en camp permanent, tout ce plateau, ses rampes et une certaine étendue des terrains situés au Nord avaient été considérés comme *ager romanus*.

C'était, comme on dirait aujourd'hui : domaine de l'État : *ager publicus*. Les habitants ne pouvaient donc ni posséder, ni bâtir sur ce terrain, ou si on leur permettait d'en occuper une partie, c'était comme usufruitiers, non comme propriétaires du fonds.

Cette loi romaine, qui datait de la République et qui s'appliquait dans l'origine à tout sol provincial, ne fut jamais exécutée à la rigueur. C'eût été difficile, les populations des provinces, aussi bien que celles d'Italie, sollicitaient et obtenaient assez facilement le *droit-italique* qui consistait dans la pleine possession du sol, avec faculté de l'exploiter, de le vendre ou de le transmettre par voie d'héritage. Lorsque le Gouvernement impérial fut définitivement établi, les empereurs se montrèrent favorables au développement de la propriété privée, parce qu'alors les grands propriétaires du sol étaient les seuls qui pussent être considérés comme la classe aristocratique possédant des priviléges mais supportant aussi des charges spéciales, telles, par exemple, que les magistratures urbaines, fort onéreuses alors. Il faut dire aussi que les droits de cité accordés par Rome, s'étendaient non-seulement à une ville, mais à tout son territoire.

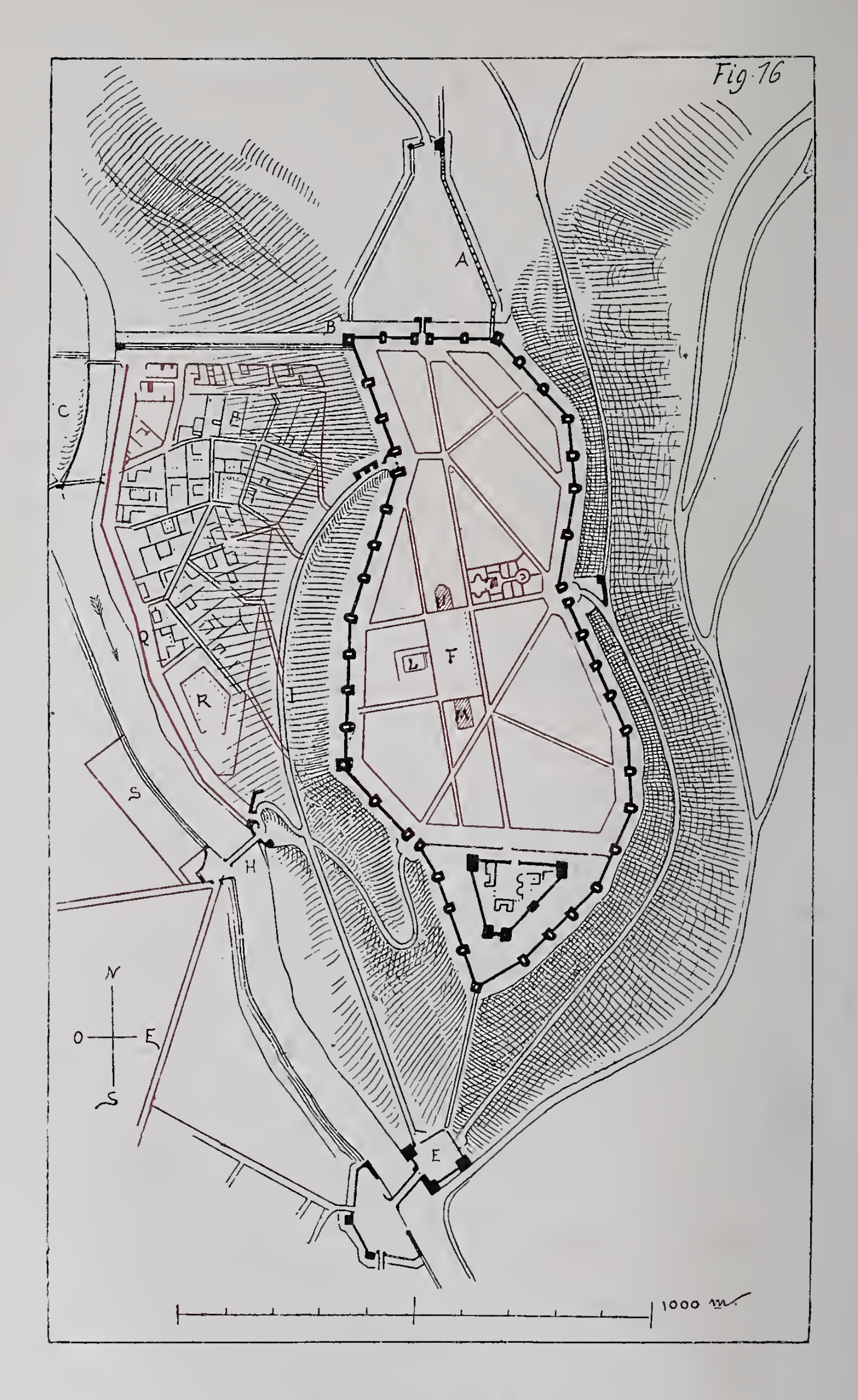
Le Val d'Abonia possédant les droits de cité et tout l'emplacement du camp restant inoccupé, les habitants demandèrent l'abandon de ce sol si bien situé pour recevoir des habitations. Il fut décidé alors par l'empereur Vespasien, que l'*ager publicus* d'Abonia serait colonisé. Ce qu'on entendait, sous l'empire romain, par colonisation n'était autre chose que la division d'une partie de l'*ager publicus* en lots, faite avec solennité par les *agrimensores*, suivant certaines prescriptions religieuses.

Ces lots étaient inégaux, et bien qu'on les tirât au sort entre les colons, c'est-à-dire entre les gens du pays ou étrangers qui se présentaient pour les posséder, il arrivait toujours — nous ne savons par quel moyen — que les lots étaient échus en raison du rang ou de la fortune de chacun.

L'ancien oppidum fut donc colonisé.

Bientôt les restes de ses remparts disparurent; le large fossé qui divisait le grand camp du petit, devint une voie aboutissant, par des chemins en pente, aux niveaux du plateau; un théâtre s'éleva sur le versant oriental; les eaux furent amenées, en abondance, par un bel aqueduc en maçonnerie dans des bains établis à la pointe sud et dans toutes les nouvelles habitations qui ne tardèrent pas à surgir de tous côtés, entourées de jardins. Un temple dédié à Auguste, fut élevé sur l'emplacement de l'ancien prétoire, au lieu même de l'édicule existant auparavant et un second édifice sacré dédié, disent quelques-uns à Hercule — ce qui est douteux — prit la place de l'ancien réduit méridional. Un forum et une basilique occupèrent le centre du plateau. Les *villæ* franchirent l'enceinte et s'étendirent sur les deux rampes à l'Est et à l'Ouest.

La ville basse continua d'être occupée par les négociants, les artisans, les bateliers et le menu peuple; elle s'étendit sur les deux rives en aval. Le pont dont il a été question fut rebâti en pierre et on jeta un second pont de bois en amont à un demi-mille du premier, lequel se trouvait dans le prolongement de la voie creuse divisant le plateau en deux parts.



LA VILLE GALLO-ROMAINE. CITÉ JULIANA

VII

LA CITÉ FORTIFIÉE

Trois siècles de paix avaient fait disparaître les derniers vestiges des anciens remparts qui entouraient le camp permanent des Romains, occupé alors par la cité d'Abonia. Mais depuis plusieurs années les incursions des Germains avaient mis en émoi quelques contrées voisines. On les avait vus chez les *Rêmes* à plusieurs reprises, et bien qu'ils se présentassent habituellement comme défenseurs de l'empire ou qu'ils fussent appelés même, pendant les discordes civiles qui alors déchiraient la Gaule, par l'un ou l'autre parti, ils agissaient en ennemis, non en alliés. Trouvant le pays bon, ils s'étendaient peu à peu dans les provinces orientales, volant, pillant, brûlant chez les amis qui les appelaient, comme chez les ennemis qu'ils allaient combattre. Les campagnes, à leur approche, étaient abandonnées, et les villes ouvertes se fortifiaient à la hâte.

Reims, Langres, Autun avaient réparé leurs murailles, Sens s'était fait une enceinte avec les matériaux de ses principaux monuments.

Le val d'Abonia, qui alors contenait environ vingt

mille habitants, suivit cet exemple, et jetant bas ses édifices et les temples abandonnés de la cité, la population urbaine établit des remparts autour du plateau et une enceinte autour de la ville basse.

Toutefois les ouvrages, entrepris à la hâte, n'avaient pas grande valeur, et heureusement les Germains ne songèrent pas à les attaquer; mais en l'an 359, Julien revêtu de la pourpre se rendit dans la Gaule pour en chasser les barbares. Le siége d'Autun levé, il passa par Abonia, trouva l'assiette excellente et fit étudier un projet de forteresse qui, après la bataille de Strasbourg et la défaite de Chnodomar, fut mis à exécution. Abonia fortifiée faisait partie ainsi de la seconde ligne de places fortes que Julien établissait de Reims à Lyon, en prévision de nouvelles invasions des Germains.

La Gaule, bien que ses enfants fournissent les meilleurs soldats aux Romains depuis trois siècles, s'était déshabituée de la guerre chez elle. Les légions romaines n'étaient plus ces excellentes troupes que commandaient les Vespasien, les Titus, les Trajan. Composées en grande partie de barbares, elles manquaient de cohésion, n'étaient pas soutenues par le patriotisme et déposaient leurs chefs sous le moindre prétexte.

Ceux-ci d'ailleurs, trop souvent choisis par une cour livrée aux intrigues de palais, étaient la plupart incapables, ou plus soucieux de s'enrichir que de vaincre. Il fallait, à ces troupes composées d'éléments hétérogènes, n'ayant pas foi en la valeur des chefs qu'on leur envoyait, à ces populations habituées à la paix et aux biens qu'elle procure, des remparts derrière lesquels on pût organiser la défense du territoire ; car, en rase campagne, la terreur inspirée par les Germains était telle, qu'on ne pouvait compter sur une résistance prolongée. Julien cependant avait montré que, bien commandées, les troupes à la solde de l'empire étaient

encore en état de battre ces barbares ; mais Julien était un philosophe, il connaissait son temps et se faisait peu d'illusions sur l'état de décomposition du Gouvernement impérial, ou du moins croyait-il le mal si profond, qu'il tenta d'en arrêter l'étendue par le retour au paganisme, espérant peut-être ainsi rendre la jeunesse à ce corps usé.

Il y avait alors auprès de Julien des ingénieurs byzantins qui étaient fort habiles dans l'art de fortifier les places. Ces connaissances sont d'autant plus développées souvent chez les nations, que l'organisation militaire en campagne faiblit. Le vainqueur des Germains avait fait réparer et compléter les fortifications d'Autun.

Celles d'Abonia, moins étendues, furent conduites avec ensemble, d'après un plan conçu d'un seul jet puisqu'il n'y avait plus traces des fortifications anciennes; l'ingénieur Philostrate, envoyé par Julien, eut donc carte blanche.

Il commença par faire déblayer, le long de l'arête du plateau, les rampes de l'ancien oppidum; ainsi disparurent quelques-unes des *villæ* qui n'avaient pas été détruites au moment où l'on attendait l'arrivée des Germains (voy. fig. 16). Après avoir étudié avec soin la configuration du sol, il reconnut que le front de la cité, vers le Nord, était faible, d'autant que ce front était là plus facilement attaquable à cause du plateau voisin dont le niveau était peu inférieur à celui de l'assiette. Il résolut donc de se mettre en retraite pour trouver un front plus étendu. Ce front eut trois cent cinquante pas de longueur [1]. En dehors de ce front, il fit creuser un fossé de vingt pieds de largeur au fond [2], de manière à couper entièrement la langue de terre qui réunissait le promontoire au plateau du Nord. Ce fossé

1. Un pas équivalait à trois pieds.
2. Le pied gaulois était le pied de roi (0,325).

venait aboutir aux deux rampes Est et Ouest. Le fond du fossé fut, aux deux bouts, garni de palissades et on pouvait descendre dans ce fossé par un escalier ménagé dans une des tours, ainsi que nous allons le voir. En dehors du fossé, il fit faire un *vallum* de quatre cents pas de longueur environ, avec un ouvrage avancé contenant un poste et une guette. La route romaine allant à Langres arrivait sur ce point. Du côté de l'Est, l'aqueduc qui amenait les eaux dans la cité, suivit le vallum et fut crénelé (voir en A). Le front Nord fut percé d'une porte, flanquée de deux tours cylindriques vers l'extérieur. A l'angle Nord-Ouest une tour carrée s'éleva, assez haute pour découvrir au loin le vallon, au fond duquel coule la rivière, et le plateau; une autre tour carrée fut bâtie à l'angle Nord-Est, puis entre ces deux tours et la porte deux autres tours, de telle sorte qu'entre chaque tour; il restait environ un intervalle de quatre-vingts pas.

Philostrate observa qu'un assiégeant audacieux pouvait se couler vers l'Ouest entre la rivière et la cité, et tenter un coup de main vers le saillant du front Ouest dominant un escarpement assez doux. De la tour carrée B, à la rivière et un peu en retraite, pour être flanquée par la face Ouest de cette tour, il fit faire un mur avec une tour carrée à son extrémité, commandant le cours d'eau. En retraite, fut établi un pont de bois réunissant les deux rives et passant sur l'îlot de sable C. Cet ingénieur suivit à peu près exactement le long des deux escarpements, les sinuosités de l'arête du plateau, mais en plaçant les portes dans les angles rentrants. Deux portes furent disposées sur le front de l'Ouest et une sur le front de l'Est, à peu près au point où était l'ancienne entrée de l'*oppidum* de ce côté. Ces trois portes furent, chacune, flanquées de deux tours comme celle du Nord. L'enceinte de la cité, composée d'un rempart de vingt pieds de relief au-dessus du terre-plein, com-

pris le crénelage, sur neuf pieds d'épaisseur, fut ainsi renforcée de trente-six tours, non compris celles des portes. A l'extrémité Sud, sur l'emplacement de l'ancien refuge de Catognat, fut élevé un *castellum* ou réduit, séparé de la cité par un mur crénelé et isolé des remparts de 180 pieds environ. A la pointe extrême Sud du rempart, une tour carrée dut être construite plus haute que les autres, pour surveiller le val d'Abonia. Sous cette tour, une issue fut ménagée aboutissant à un mur épais, suivant la déclivité du terrain, crénelé des deux côtés et sur la crête duquel on pouvait descendre dans l'ouvrage E commandant l'embouchure du ruisseau dans la rivière et le pont de pierre bâti sur ce point. Sur l'autre rive, une vaste tête de pont fut construite. La porte de l'Est fut munie d'une avancée commandant le chemin G; sur le flanc Nord de l'entrée Nord-Ouest, un poste commanda les abords de cette porte. Les voies furent rectifiées. Un pont de bois fut jeté en H avec tête de pont et ouvrage commandant le nœud de voies sur ce point. Il ne fut permis, sur les rampes de l'Ouest, jadis occupées par des maisons et jardins, de bâtir qu'à une distance de cent dix pas des remparts ou de la route militaire I. On laissa donc subsister ou on permit de bâtir des habitations en dehors des servitudes militaires[1]. A l'intérieur de la cité, Philostrate fit percer, à travers les îlots confusément groupés des anciennes maisons, des voies nouvelles propres à mettre les portes en communication les unes avec les autres et à faciliter la défense[2]. Un forum fut établi en F avec un temple à Apollon en L (car Julien avait fait démolir une petite église chrétienne qui avait déjà été construite dans la cité). Une basilique en M,

1. Le trait noir indique les habitations conservées, le trait rouge les propriétés rebâties sur les terrains laissés libres après les déblais nécessaires à l'établissement des fortifications et de leurs abords.

2. Ces voies nouvelles sont indiquées par des traits rouges.

et une curie en N. Des thermes s'élevèrent en T. Dans la ville basse, des murs de quai Q arrêtèrent les érosions de la rivière ; un vaste marché fut disposé en R et un dépôt des marchandises ou *emporium* en S. La ville ou plutôt ses faubourgs, s'étendaient sur la rive droite, à l'Ouest, jusqu'au milieu de l'îlot de sable C, et au Sud jusqu'au dessous de la grande tête de pont. Ces faubourgs furent seulement circonscrits par un *vallum*, afin d'être à l'abri d'un coup de main ; car étant dominés, ils ne pouvaient recevoir des défenses propres à subir un long siége.

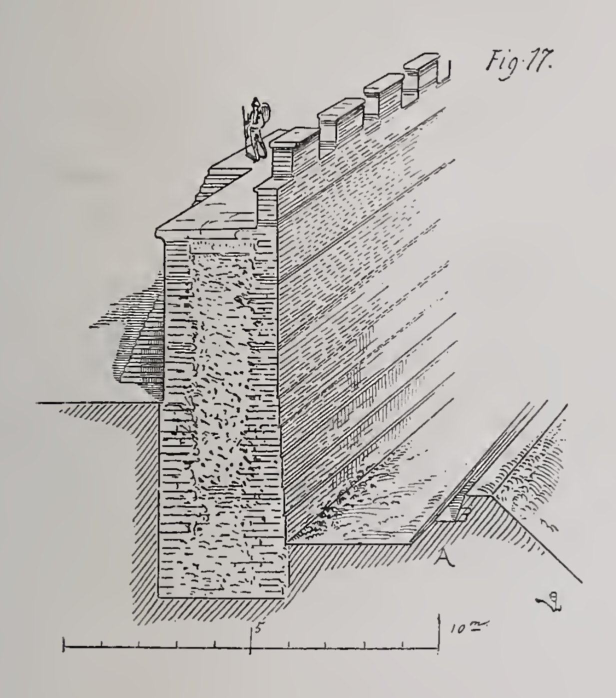
Ces ouvrages prirent plusieurs années, et furent exécutés en partie au moyen des ressources du Trésor impérial, et surtout à l'aide des impositions municipales. Abonia était riche, toutefois elle se ressentit longtemps des charges qui lui furent imposées pour la mettre à l'abri des incursions des barbares. Philostrate avait du reste le droit de faire des réquisitions, d'imposer des prestations, et il en usa largement.

L'entreprise achevée, cette cité, ainsi transformée sur l'ordre de l'Empereur qui avait sauvé la Gaule, reçut le nom de Juliana. Le Val seul conserva le nom d'Abonia.

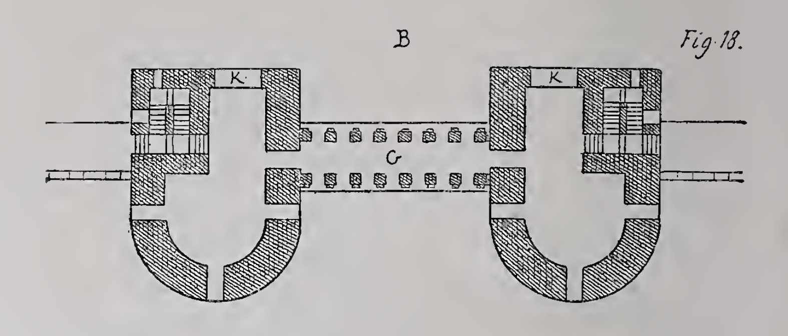
Il est utile de donner quelques détails explicatifs à propos de ces défenses. La figure 17 présente la section du rempart entre les tours. Son chemin de ronde, élevé de quatorze pieds, en moyenne, au-dessus du terre-plein du plateau, possédait, entre chaque tour, un escalier de cinq pieds de largeur ; les merlons étaient de six pieds de hauteur et les appuis des créneaux se trouvaient à trois pieds au dessus du chemin de ronde.

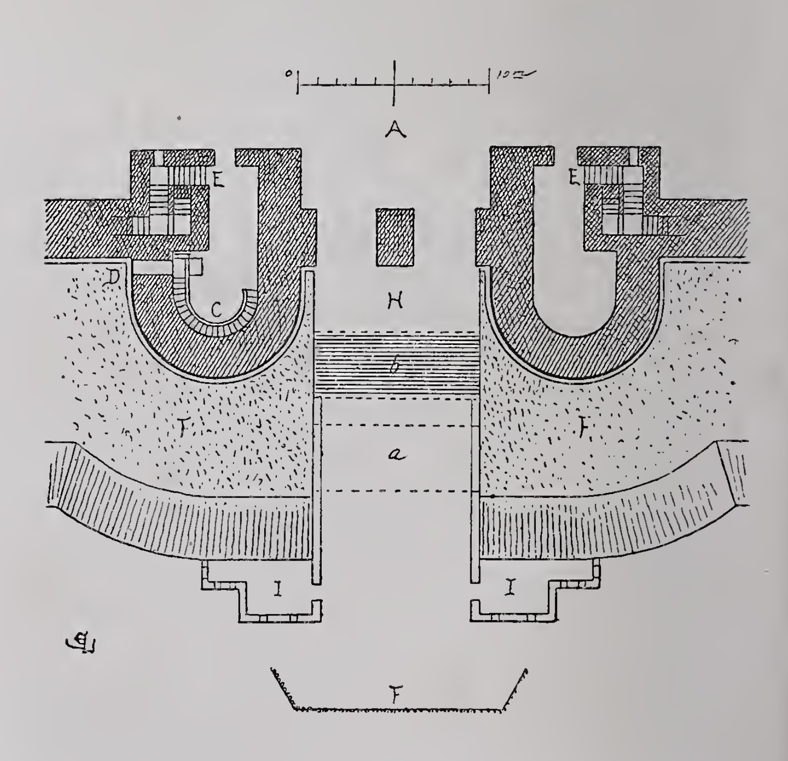
La construction du rempart se composait de deux parements de petits moellons cubiques avec rangs de briques de distance en distance. La maçonnerie entre les deux parements était faite d'un grossier blocage. En dehors, le long de la crête du plateau, un fossé de dix à douze pieds

de largeur protégeait la base du rempart et pourtournait les saillies des tours. Un petit chemin couvert A était pratiqué sur la contrescarpe pour faciliter la surveillance et permettre de faire les rondes. La figure 18 donne les plans de la porte du Nord avec ses deux tours, en A au niveau du rez-de-chaussée, en B au niveau du crénelage des courti-

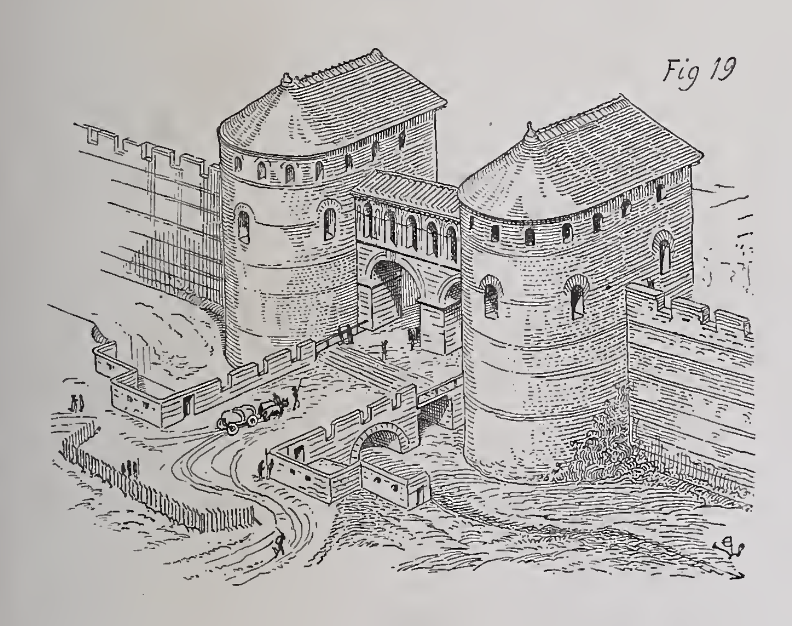


nes. Dans l'une de ces tours était pratiqué un escalier C qui descendait à une poterne D et, dans chacune d'elles, d'autres escaliers E qui permettaient de monter facilement aux étages supérieurs. La porte divisée en deux arcades pour l'entrée et la sortie, était surmontée d'une galerie G, au niveau du chemin de ronde et qui formait crénelage. La voie traversait le fossé F sur une arche *a* et sur


B
Fig. 18.
K
K
G


0
10
A
E
E
D
C
H
b
F
F
a
I
I
F

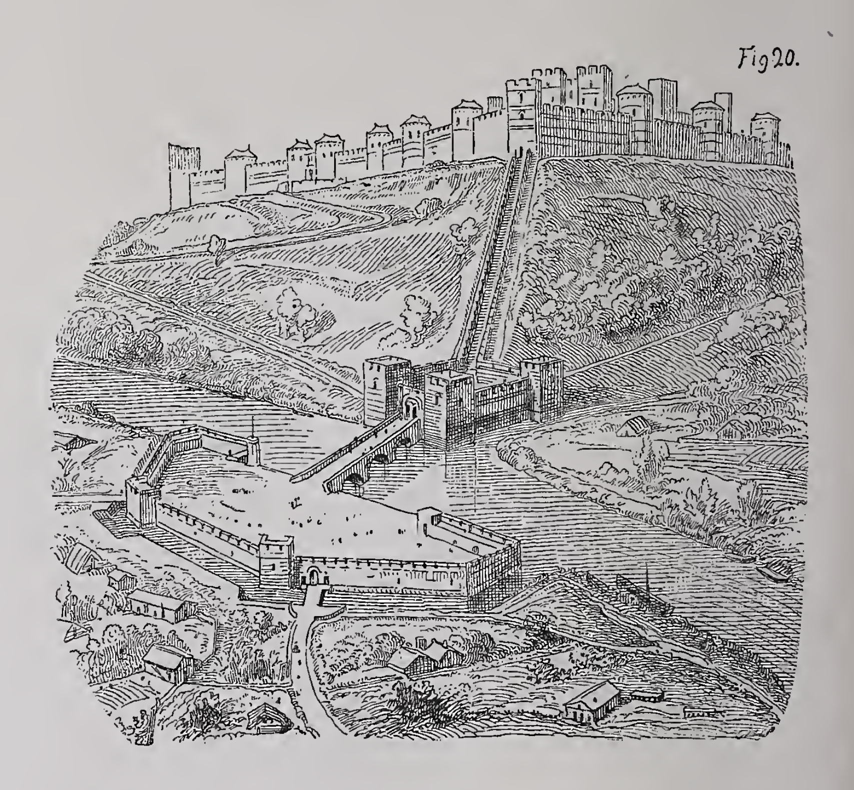
un tablier *b* de bois qui pouvait être rapidement enlevé en temps de siége. Alors sur la plate-forme H, on devait élever un tambour de charpente qui masquait entièrement les deux arcades. En dehors du pont, muni d'un crénelage sur la partie maçonnée, deux petits postes découverts I, défendaient les approches et une palissade F obligeait les arrivants de faire un circuit pour passer sur le pont. La fi-



gure 19 présente une perspective de cette porte. Sous les combles était le crénelage qui composait la défense effective de ces tours. En outre, au niveau du premier étage étaient percées, dans chaque tour, trois baies, qu'en temps de guerre on munissait de mantelets et qui donnaient des vues de face et de flanc. Les munitions étaient montées aux étages supérieurs au moyen de poulies suspendues dans les grandes ouvertures plein cintres K (voir le plan du pre-

mier étage). Les autres portes étaient construites sur le même modèle, les avancées seules différaient en raison de la disposition du terrain.

La figure 20 donne la vue générale de la grande tête de pont du Sud, de la place d'armes et du mur crénelé mon-


Fig 20.

tant à la tour carrée d'angle Sud de la cité, et au *castellum*. Les tours carrées n'étaient point couvertes par des combles, mais par des plate-formes, afin de pouvoir disposer des catapultes ou des onagres à leur sommet[1].

1. Les catapultes lançaient des traits longs d'une toise environ et fort lourds. Les onagres jetaient des pierres du poids de soixante livres à deux cent cinquante pas au maximum.

C'est pourquoi ces tours quadrangulaires étaient élevées aux angles saillants des défenses qui étaient des points faibles, mais aussi qui permettaient de donner au tir un champ plus étendu. En cas d'attaque d'un front, des machines de jet étaient établies en arrière des courtines sur des terrassements ou sur des plate-formes de charpente.

La cité ainsi bien munie pouvait résister longtemps et défier les attaques des barbares qui alors n'étaient pas en état d'entreprendre le siége d'une place bien tracée et défendue.

VIII

TROISIÈME SIÉGE

Que les Bourguignons aient passé le Rhin, appelés par les Gaulois, ou pour trouver un pays plus fertile, ou parce que l'empereur Honorius leur avait cédé un territoire sur la rive gauche du fleuve, toujours est-il que vers l'an 450 ils occupaient les bords de la Saône, s'étendaient au nord jusque près de Langres et Besançon, à l'ouest jusqu'à Autun, et au midi jusqu'au de là de Lyon. Entrés dans la Gaule comme alliés, comme auxiliaires de l'Empire chancelant, ils traitaient toutefois les habitants avec des égards que ne gardaient pas les Francs et autres peuplades qui envahissaient peu à peu l'Occident. Ils s'étaient fait concéder des terres, donner des troupeaux, mais ils vivaient d'ailleurs sur le pied d'égalité avec les Gaulois, et de leur présence résultait plutôt un partage qu'une domination. On peut comparer l'établissement des Burgondes sur le sol gaulois à ces colonies de vétérans que Rome envoyait jadis sur tel ou tel territoire, qui vivaient comme les premiers habitants, et après une génération, se confondaient avec eux.

En l'an 500 régnait sur la Bourgogne Gondebaud, le troisième de leurs rois depuis leur entrée sur le sol gaulois. Alors le territoire de ce royaume s'étendait de Bâle à la Lorraine et à la Champagne, occupait le Mâconnais, atteignait les frontières de l'Auvergne, et descendait au sud, le long du Rhône jusqu'à la Méditerranée, en longeant les Hautes-Alpes. Juliana, ville et forteresse, ainsi que son territoire, était donc en pleine Bourgogne. Toutefois, la guerre entreprise par Clovis contre Gondebaud et la défaite de celui-ci près de Dijon eurent pour conséquence de réduire au nord-ouest l'étendue de ce royaume; mais Autun et même Dijon et Langres restaient encore entre les mains de Godomar, second fils de Gondebaud, puisque Childebert et Clotaire vinrent l'assiéger dans la première de ces trois villes. Godomar avait été nommé roi des Bourguignons après que son frère aîné Sigismond eut été déposé et enfermé à Orléans sous l'habit monastique par les fils de Clovis. Godomar mit ses places en état de défense, rassembla une armée et, après un combat qu'il soutint contre les Français en Dauphiné et dans lequel périt Clodomir, il rentra paisiblement en possession de son royaume. Dix ans plus tard Clotaire et Childebert songèrent de nouveau à détruire la puissance menaçante de Godomar. Ils voulurent s'adjoindre Théoderic, qui, occupé d'une guerre en Auvergne, refusa de les suivre. Les deux fils de Clovis dirigèrent donc leurs troupes en 532 vers la Bourgogne et mirent le siége devant Autun, dans laquelle s'était enferme le roi des Bourguignons.

La ville était sur le point d'être prise; Godomar parvint à s'échapper avec quelques-uns des siens et se réfugia dans la cité Juliana, comme étant une des places les mieux pourvues de son royaume et la clef de toute la Bourgogne montagneuse et boisée.

Il espérait là retenir les troupes des Francs jusqu'à

l'hiver et profiter alors de la saison rigoureuse en ces contrées, pour prendre l'offensive à l'aide de secours qui devaient lui venir de l'Est.

En effet, Clotaire et Childebert ayant pris Autun vers le milieu de l'été, conduisirent leur armée devant la cité Juliana, car ils ne pouvaient penser à poursuivre leur conquête en laissant cette place sur leurs flancs ou derrière eux.

Gondomar y était entré quinze jours environ avant l'arrivée des Francs, avait fait réparer et garnir les défenses de tout ce qui était nécessaire pour soutenir un long siége.

La ville basse, la cité et le val renfermaient alors environ 40 000 âmes, parmi lesquelles on pouvait compter 10 000 hommes au moins en état de porter les armes. Beaucoup même avaient acquis l'expérience de la guerre. Car, depuis l'empereur Julien, la Gaule avait été le théâtre de luttes incessantes, et si le pays environnant Juliana était demeuré relativement tranquille, ses habitants, Gaulois et Bourguignons, avaient assisté à plus d'un combat, surtout depuis l'invasion définitive des hommes du Nord. Ces barbares, longtemps auxiliaires de l'Empire, avaient eux-mêmes appris le métier de la guerre à l'école romaine, et se servaient des engins adoptés par les armées impériales.

Cependant, chez les Francs comme chez les Bourguignons, la discipline romaine faisait défaut, et ces troupes n'avaient pas la solidité, la ténacité qui distinguaient encore les derniers soldats commandés par les généraux de l'Empire. Par contre, elles étaient souvent braves jusqu'à la témérité.

La cité Juliana était donc bien approvisionnée de vivres et de munitions de toute sorte, lorsque se montra l'armée des Francs. Gondomar n'avait pas cru possible de défendre la partie de la ville située sur la rive droite de la

rivière d'Abonia; car elle était ouverte, les retranchements romains ayant été débordés par les habitations et étant dominés sur le front Ouest. Il s'était contenté de garder les deux têtes de ponts; l'une, la plus petite en amont, couvrant un pont de bois; l'autre, la plus grande, un pont de pierre. Dès que l'ennemi fut signalé, Gondomar fit mettre le feu aux passerelles traversant la rivière sur le travers de l'îlot de sable[1].

Les troupes de Childebert et de Clotaire débouchèrent par la voie du Nord et sur le plateau de l'Ouest, au-dessus de la partie de la ville abandonnée. Ces troupes formaient donc deux corps, séparés par la rivière. Gondomar était un esprit rusé plutôt qu'un soldat; mais il avait près de lui un certain Clodoald, vieux routier, habitué de longue main au métier des armes, et sachant inspirer la confiance aux soldats, autant par sa bravoure que par ses façons rudes et simples. Dur pour lui-même comme pour les autres, doué d'une force herculéenne, il punissait tout acte de désobéissance de sa propre main, et n'appliquait qu'une seule peine : la mort. Malgré et peut-être à cause de cette inflexibilité, Clodoald fut bientôt l'idole de la cité; lui présent, on ne doutait pas du succès. Il confondait les Francs dans la haine implacable qu'il avait vouée aux Germains.

Gondomar mit toutes les forces dont il disposait sous sa main.

Les défenses de la cité Juliana étaient telles que les avait laissées Philostrate; intactes, solides, elles défiaient toute attaque de vive force. Il fallait, pour s'en emparer, faire un siége en règle. L'armée que conduisaient les rois Francs était de 40 000 hommes environ, lorsqu'ils avaient mis le siége devant Autun, et, déduction faite des pertes et désertions, elle n'était guère que de 35 000 hommes, en arri-

1. Voir la figure 16.

vant devant la cité. D'ailleurs, cette armée attendait des secours. Le corps qui se présenta sur le plateau du Nord était de 20 000 hommes, et celui qui apparut au-dessus de la ville basse, sur la rive droite, de 15 000. Cette ville basse était à peu près déserte; tous les hommes valides s'étaient réfugiés dans la cité et avaient envoyé les femmes, les enfants et les vieillards dans les montagnes de l'Est.

Le corps d'armée des Francs put donc entrer sans coup férir dans cette ville basse, et, comme de raison, se mit à piller. Clodoald, du haut des remparts, vit le désordre et prit ses dispositions. La nuit venue, il fit descendre un millier d'hommes dans la place d'armes au sud du plateau, fit renforcer le poste qui défendait la tête de pont sur la rive droite. Les Francs, occupés à piller, avaient à peine pris garde à la grande tête de pont, placée à leur extrême droite, et s'étaient plus particulièrement préoccupés de la petite, en face du pont de bois. Vers la troisième heure de nuit, Clodoald fit ouvrir les portes et filer ses hommes en silence. A peine si les Francs s'étaient gardés sur ce point. Surpris par l'attaque de Clodoald, ils remontèrent dans l'intérieur de la ville basse en poussant des cris d'alarme.

Beaucoup étaient campés entre l'*emporium*[1] et la tête de pont; les Bourguignons les tournèrent et les attaquant à l'improviste, précipitèrent dans la rivière ceux qui ne furent pas massacrés. En même temps, Clodoald faisait mettre le feu partout. Le vent soufflait du sud, et bientôt les habitations situées au bord de la rivière ne furent qu'un brasier. Lorsque les Francs ralliés voulurent prendre l'offensive, les Bourguignons étaient déjà rentrés dans la tête de pont et remontaient le plateau. Les Francs avaient perdu de quatre à cinq cents hommes dans cette échauffourée, et les assié-

1. Voir fig. 16.

gés n'avaient pas eu plus de vingt hommes mis hors de combat. Ce début mit la joie dans la cité, et ceux qui, du haut des remparts, voyaient leurs maisons en flammes, prenaient leur mal en patience, en songeant à la vengeance qui leur semblait promise.

En homme de guerre consommé, Clodoald ne voulut pas laisser refroidir cette ardeur. Dès le matin qui suivit cette nuit funeste aux Francs, il forma deux corps de deux mille hommes chacun, bien armés d'*angons*, de *francisques* et de *scamasaxes* (car alors dans toute la Gaule ces armes étaient communes aux Francs, aux Gaulois et aux Bourguignons, à quelques variantes près). Il prescrivit à cinq cents hommes environ de sortir par la porte Est de la place d'armes E du sud[1], de passer le ruisseau et de faire mine de vouloir traverser la rivière en aval du pont de pierre de la vallée, au moyen de barques légères et que quatre hommes pouvaient porter sur leurs épaules. Ces barques avaient été mises en réserve dans la place d'armes. En même temps, une des deux troupes se masserait dans l'avancée du Nord qui n'avait pas encore été attaquée, et ferait une vigoureuse sortie. Lui, Clodoald, avec un millier d'hommes, franchirait la porte de l'Est de la cité, longerait les remparts, l'avancée, viendrait soutenir l'attaque et prendre l'ennemi en flanc. Les cinq cents hommes munis de barques devaient se contenter de simuler un passage sans l'effectuer, de manière cependant à attirer les Francs sur ce point; alors la seconde troupe franchirait la grande tête de pont et agirait suivant l'occurrence, soit en attaquant l'ennemi en marche s'il se dirigeait en aval, soit en contenant les Francs venant de la ville basse. Un millier d'hommes devait couper la troupe qui se serait rendue sur les bords de la rivière, la tailler en pièces et la noyer.

1. Voir le plan, fig. 16.

Ce plan bien expliqué à ses lieutenants, le mouvement commença vers la quatrième heure du jour. Les deux rois francs avaient pris le commandement; Childebert, des troupes campées au Nord; Clotaire, du corps campé à l'Ouest dans la ville basse. Un pont de radeaux avait été établi dès le matin à cinq cents pas en amont de l'île de Sable, pour mettre les deux corps en communication.

Il faut dire que ces deux chefs, après la prise d'Autun, ne croyaient pas rencontrer une résistance sérieuse dans le reste de la Bourgogne. Ils avaient la conviction, sur des rapports qui leur avaient été faits, que Gondomar avait été tué, que ses meilleurs soldats composaient la garnison d'Autun, et que les autres villes fortes ne seraient défendues, si elles l'étaient, que par des gens inexpérimentés.

L'événement de la nuit précédente leur donnait à penser cependant, et au moment où la sortie du Nord s'effectuait, les deux chefs délibéraient de prendre la tête de pont par un vigoureux effort, et en même temps d'attaquer l'avancée du Nord.

Les Francs, plus encore que les Gaulois, ont l'esprit porté à prendre pour vrai ce qu'ils désirent; or, les deux rois se persuadaient que la garnison enfermée dans la cité était peu nombreuse et que ces deux attaques simultanées la déconcerteraient. Les choses en étaient là, lorsqu'on vint prévenir les chefs francs que la ligne d'investissement du Nord était attaquée.

Quand nous disons ligne d'investissement, il ne faudrait pas croire que ce fût là une disposition ayant une complète analogie avec ce qui se pratique de nos jours. Cette ligne se composait d'une troupe d'un millier d'hommes assez confusément groupés derrière un abatis d'arbres et de broussailles, à quatre cents pas du saillant du Nord. Puis, un second corps, composé en grande partie de cavalerie, était répandu dans les bois, à une centaine de pas de cette

première ligne et masquait le campement de Childebert, entouré du gros de ses troupes.

A la première alerte, les deux rois montèrent à cheval, et entraînant tout d'abord les hommes prêts à combattre, ils se hâtèrent d'arriver sur le lieu de l'action. La cavalerie de la seconde ligne se précipitait en même temps au secours de la première ligne, se divisant en deux troupes pour attaquer l'ennemi sur ses flancs.

Remis de la première surprise, les Francs, quelque peu protégés par les abatis, soutenaient l'attaque et ne reculaient pas. On en était venu à combattre corps à corps ; mais les Bourguignons, plus nombreux, commençaient à déborder la ligne ennemie, quand arrivèrent les cavaliers francs, qui à leur tour se jetèrent sur les deux ailes de l'attaque. Force fut aux Bourguignons de reculer et de profiter des barricades de branchages et de broussailles pour ne pas se laisser déborder. Ils n'auraient pu toutefois tenir là longtemps, quand arriva Clodoald sur le flanc gauche de l'ennemi. Celui-ci fut alors pris de panique, car la troupe d'élite conduite par Clodoald marchait en bon ordre, à l'instar des Romains, par pelotons en échelons, de manière à ne pas permettre à la cavalerie de déborder son aile droite. La gauche des Francs lâcha pied et successivement toute la ligne. Alors les Bourguignons s'élancèrent à leur poursuite ; mais Clodoald, prenant la tête, fit arrêter sur place tout son monde, non sans peine.

Les fuyards en effet vinrent se heurter contre le gros de l'armée de Childebert. Celui-ci, plein de colère, leur reprochant leur lâcheté, les força de rebrousser chemin, et une dizaine de mille hommes se présentèrent bientôt à la vue des Bourguignons à travers les bois. La retraite était commandée et se fit en bon ordre, non point en rentrant par l'avancée, mais en longeant le front Est, sous la protection des remparts. L'irritation de Childebert était telle qu'il

envoya aussitôt un millier d'hommes pour s'emparer de l'avancée, pensant qu'elle serait faiblement gardée, puisque les défenseurs étaient dehors; mais l'attaque était prévue, et les Francs perdirent inutilement dans cette tentative une centaine d'hommes.

Du côté du Sud, la sortie des Bourguignons avait obtenu un succès plus décisif. Les choses s'étaient présentées comme Clodoald l'avait prévu. Les Francs, croyant à un passage de la rivière pour les déborder sur leur droite, avaient envoyé en face des Bourguignons un millier d'hommes. Alors était sorti de la grande tête du pont le lieutenant de Clodoald avec ses deux mille combattants. Faisant placer la moitié de sa troupe en équerre, sur le cours de la rivière, la face tournée vers la ville basse et sa droite appuyée à la tête du pont, il avait envoyé au pas de course l'autre moitié contre les troupes des Francs parties pour s'opposer au passage.

Cette troupe, prise à revers et criblée par les traits que lui envoyaient en face les Bourguignons montés dans leurs bateaux, se débanda, fuyant comme elle put. Les Francs restés dans la ville basse, apprenant à ce moment que l'armée de Childebert était attaquée au Nord, ne savaient s'ils devaient se diriger vers le Sud pour soutenir la troupe détachée en aval sur la rive droite, ou se porter au pont de radeaux pour prêter la main à l'armée de Childebert. Cette indécision fut cause que l'attaque contre les Bourguignons placés en équerre près de la grande tête du pont fut molle et permit aux deux mille hommes composant cette sortie de rentrer sans avoir fait de pertes sérieuses. La sortie du Nord fut plus éprouvée: elle avait laissé dans les bois plus de deux cents morts et elle ramenait autant de blessés.

Les Francs, dans ces deux combats, avaient perdu plus de six cents hommes sans compter les blessés. Loin de se livrer au découragement cependant, chefs et soldats étaient

pleins de rage, croyant prendre la cité en quelques jours et n'avoir devant eux qu'une garnison toute disposée à capituler, tant ils supposaient que la prise d'Autun avait atterré les Bourguignons; en vingt-quatre heures, ils avaient perdu plus d'un millier d'hommes sans s'être même approchés des remparts.

Les blessés bourguignons restés entre leurs mains furent décapités, et leurs têtes, piquées sur de longues perches, furent rangées à une centaine de pas de l'avancée. Mais cela ne constituait pas une contrevallation suffisante pour se garder contre les sorties de l'assiégé. Aussi fut-il décidé que l'armée du Nord creuserait un fossé à deux cents pas de l'avancée qui s'étendrait du val de la rivière au val du ruisseau, lequel fossé aurait environ deux mille pas, et que derrière ce fossé, avec la terre extraite et des abatis, on ferait un retranchement. Ainsi pouvait-on d'abord rendre vaine toute attaque de l'assiégé, sur ce point. En second lieu, on résolut de s'emparer de la grande tête de pont. Il ne resterait plus alors à l'assiégé que le val du ruisseau pour communiquer avec les dehors; mais ce val était peu praticable, couvert de marais et de fondrières, les gens de la cité ne pourraient rien tenter de ce côté. Des secours du dehors? on ne croyait pas qu'ils en pussent attendre; en tout cas, pour empêcher l'assiégé de sortir par la porte de l'Est, on établirait devant elle un ouvrage bien gardé; puis, pour qu'il ne pût se pourvoir de vivres, on dévasterait le pays sur la rive gauche de la rivière. Quant à l'aqueduc, il fut découvert et coupé.

Cela décidé, les assiégeants se mirent à l'œuvre, sans perdre de temps. Mais Clodoald, qui avait assisté à plus d'un siége, savait par expérience qu'une garnison n'ayant point à compter sur une armée de secours du dehors, ne dispose que d'un moyen de salut, savoir : de ne laisser à l'assiégeant nul répit, surtout au commencement d'un in-

vestissement, quand l'ennemi n'a pas pu encore compléter ses ouvrages et serrer la place de près. Sans savoir exactement ce qu'allait tenter l'armée des Francs, il connaissait sa force numérique et ne doutait pas qu'elle n'eût à sa disposition des ingénieurs latins, puisqu'elle en avait au siége d'Autun. Clodoald divisa donc ses troupes en huit corps. L'enceinte [1] étant défendue par quarante-quatre tours, il fallait donc pour les garder onze cent quatre-vingts hommes, en comptant vingt-cinq hommes pour chacune des trente-six tours de cette enceinte, et trente-cinq hommes pour chacune des huit tours des portes ou soixante-dix hommes pour chaque porte et ses ouvrages. Bien entendu, conformément aux habitudes militaires d'alors, chaque poste d'une tour était chargé de la garde de la courtine voisine. Il fallait pour garder l'avancée du Nord, deux cents hommes; pour garder la place d'armes du Sud et les têtes de pont, cinq cents hommes; pour tenir garnison dans le réduit (castellum) cent hommes; pour surveiller le rempart du Nord descendant de l'angle de la cité à la rivière et les bords de celle-ci, six cents hommes. Total pour la garde ordinaire des défenses, deux mille cinq cent quatre-vingts hommes. Il distribua ce premier corps de manière que les meilleurs soldats fussent placés dans la place d'armes, les têtes de pont, et dans l'avancée du Nord, ainsi que sur le front de ce côté. Clodoald composa un second corps de mille hommes, tenus en réserve au centre de la cité, pour être porté au besoin sur un ou plusieurs des points attaqués. Il lui restait environ six mille hommes dont il fit six corps de mille hommes chacun, distribués ainsi : deux dans la partie de la ville située entre la cité et la rivière, deux dans le voisinage de la porte du Nord, et deux dans le voisinage de la porte de l'Est. Ces six corps devaient être

1. Voir la figure 16.

prêts à faire des sorties toutes les fois qu'ils en recevraient l'ordre.

Clodoald maintint sous son commandement direct les mille hommes de réserve logés au centre de la cité. Puis il pourvut aux besoins de la garnison et des habitants demeurés dans l'enceinte. Une grande quantité de vivres avaient été apportés dans la ville au moyen de réquisitions et suivant l'usage des Romains. Ces vivres furent emmagasinés dans le réduit. Quant aux bestiaux vivants, on les faisait paître sur les rampes du plateau au Sud et à l'Est. Des bois en assez grande quantité avaient aussi été approvisionnés; ils furent rangés le long des courtines, à l'intérieur. Outre ses puits, la ville possédait de vastes citernes, alimentées par l'aqueduc. Celui-ci étant coupé, Clodoald fit recueillir les eaux pluviales des toits dans des rigoles qui aboutissaient à ces citernes. D'ailleurs, dans la partie de la ville située entre les remparts et la rivière, surgissait une belle source qui pouvait alimenter toute la partie haute de ce quartier.

Clodoald veilla scrupuleusement au logement de ses troupes. Bon nombre de ses soldats avaient leur famille dans la ville ; il ne voulut pas permettre que les défenseurs logeassent dans leurs maisons. Il fit disposer les monuments publics pour recevoir les sept mille hommes qui n'occupaient pas habituellement les remparts. Ceux qui étaient chargés de la garde étaient bien logés dans les tours, dans les monuments publics du quartier ou hors des remparts. Clodoald, comme il a été dit, inspirait toute confiance à ses troupes avant l'arrivée des Francs; mais depuis les heureuses affaires de la première journée, ses hommes le considéraient comme une sorte de providence et lui obéissaient aveuglément. Aussi cette organisation fut-elle rapidement acceptée et appliquée. Pour le détail, il avait adopté la composition de la cohorte romaine, et chaque chef de

corps était responsable de l'exécution des ordres qu'il recevait, sous peine de la vie.

Quant aux habitants, ils devaient prêter leur concours toutes fois qu'ils en seraient requis; un refus était puni de mort.

Gondomar, dont il n'a guère été question jusqu'à présent, habitait le *Castellum*, et Clodoald lui marquait le plus grand respect, disant n'agir que d'après ses instructions; mais pour la garnison, le véritable chef était Clodoald.

Ayant pourvu au plus pressé, qui était l'organisation de son monde, il fit placer deux *onagres* dans l'avancée dès le lendemain des combats, et ces onagres commencèrent à jeter des pierres de soixante livres sur les travailleurs francs qui traçaient la contrevallation à deux cents pas du saillant, si bien que l'assiégeant dut reculer son fossé de cinquante pas hors de portée. La nuit suivante, Clodoald fit sortir mille hommes par la porte de l'Est, lesquels, filant par le chemin longeant le rempart, allèrent bouleverser les premiers travaux des Francs et rentrèrent aussitôt; en même temps une autre sortie, effectuée par la porte Sud de la grande tête de pont, enleva quelques hommes des avant-postes des Francs. Ceux-ci décapités, leurs têtes, fichées sur des piquets, furent placées à l'extrémité de l'avancée du Nord pour répondre aux procédés des Francs. Cette même nuit, l'ennemi essaya de traverser la rivière en profitant de l'îlot de sable, afin de prendre à revers la courtine rampante du Nord; mais il ne put aborder, les quais étant bien garnis de monde. Plusieurs hommes furent noyés.

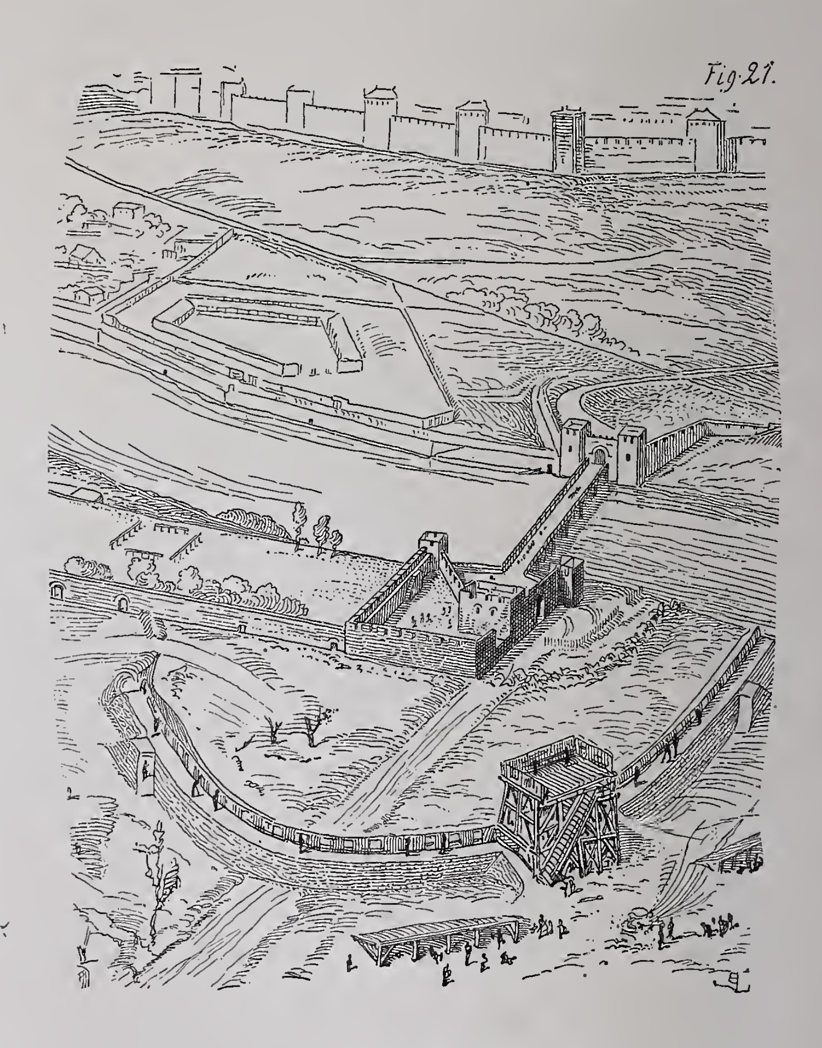
Les choses allaient donc assez mal pour l'armée des rois francs; cependant elle possédait un ingénieur latin habile et qui avait fait ses preuves, notamment au siége d'Autun. Childebert, exaspéré par les succès des assiégés, se répan-

dait en menaces aussi bien contre les siens que contre les ennemis. Il n'avait pas daigné tenir compte de l'avis de son ingénieur qui, dès le jour de l'arrivée de l'armée devant la cité Juliana, conseillait de camper au Nord et de n'investir la ville qu'après avoir reconnu ses approches. Consulté après ces premiers échecs, Secondin — c'était le nom de l'ingénieur latin — admit qu'il était difficile de reculer, puisque l'armée était engagée autour de la place; que le plus pressé était d'empêcher toute sortie des assiégés, et que pour obtenir ce résultat, ceux-ci ne pouvant guère sortir sans péril que par la porte de l'Est et par les têtes de pont, il fallait faire des ouvrages devant ces issues afin de les clore complétement; qu'il était chanceux et peu profitable d'essayer de s'emparer de la grande tête de pont par une attaque directe; mais qu'il fallait occuper le quartier de l'Ouest, sous les remparts, et par conséquent passer la rivière; qu'alors, du même coup, les têtes de pont, la muraille rampante du Nord seraient perdues pour l'assiégé et la place d'armes du Sud compromise.

Des bois furent aussitôt coupés dans la forêt du plateau, et les charpentes des maisons de la ville basse enlevées. Un fossé, rempli par les eaux de la rivière, entourait les ouvrages de la grande tête de pont; mais ceux de la petite n'en avaient plus; ce fossé avait été comblé depuis longtemps, et l'assiégé avait négligé de le creuser de nouveau. Le mur Sud de l'*emporium*, qui joignait l'épaule Nord de cette petite tête de pont, était crénelé et au pouvoir des défenseurs, y compris le retour d'équerre sur la voie venant de l'Ouest. Ainsi, la moitié de la surface de l'emporium était battue dans sa longueur par ce mur[1]. A cheval sur cette voie de l'Ouest, Secondin fit élever un *agger* qui s'appuyait à la rivière, à cinquante pas du retour d'équerre,

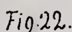
1. Voyez la figure 16.

et sur cet agger il fit dresser un ouvrage de charpente qui dominait le rempart de l'assiégé (fig. 21). Il se contenta,



autour de la grande tête de pont, d'élever une contrevallation qui coupait les deux voies. Devant la porte de l'Est

de la cité, l'opération présentait de grandes difficultés à cause de la forte inclinaison de la pente du plateau. Chaque nuit les travaux des assiégeants étaient bouleversés par les défenseurs, qui avaient l'avantage de la position dominante. Secondin, après plusieurs tentatives infructueuses, dut se





borner à établir au bas du rampant du plateau un ouvrage en terre et bois formant une portion de cercle, conformément au tracé ci-contre (fig. 22).

L'assiégeant arrivait à cet ouvrage, qui était hors de portée du trait du plateau, par une voie qui descendait doucement vers le bras occidental du ruisseau.

Ces travaux ne s'étaient pas faits sans que l'assiégeant cherchât à les détruire et sans pertes assez sensibles chez les Francs. Cependant quinze jours après l'arrivée de l'ennemi, ils étaient achevés et bien gardés.

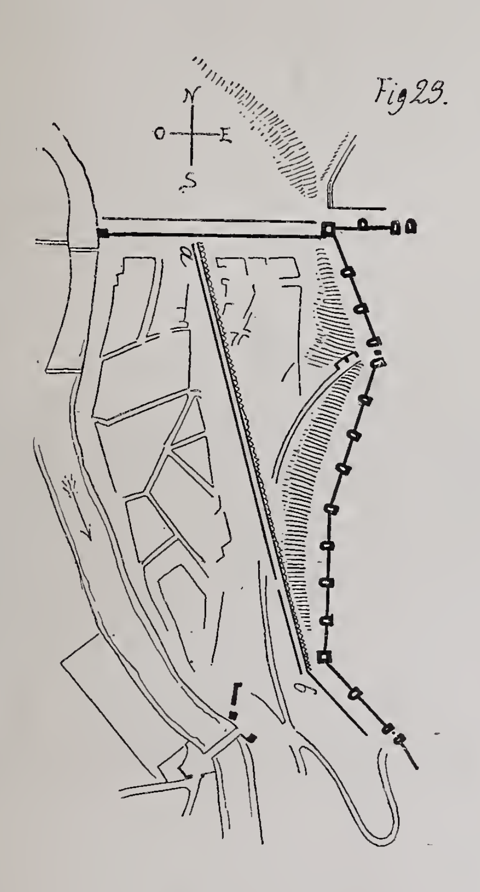
Voici quelle était la disposition des troupes de l'ennemi autour de la cité. Le grand campement sur le plateau du Nord renfermait 12 000 hommes; les défenseurs de la grande contrevallation du même côté étaient au nombre de 2000. Le corps logé dans la ville basse était de 6000 hommes. La garde de l'ouvrage en face de la petite tête de pont, de 500 hommes; celle de la contrevallation autour de la grande tête de pont, de 1200 hommes. L'ouvrage élevé au bas du plateau, en regard de la porte de l'Est, contenait 1200 hommes. Total : 22 900 hommes. Il restait, déduction faite des pertes depuis le commencement du siége, environ 10 000 soldats qui battaient l'estrade, dévastaient le pays, ramassaient des vivres et fourrages, et formaient un corps de réserve pour donner un coup de collier au moment opportun.

Ces préparatifs faisaient assez voir à Clodoald que l'ennemi agissait depuis ses premiers échecs avec méthode, et préparait une action décisive. Il avait reconnu facilement que cette action se porterait sur les points faibles de la place, c'est-à-dire sur le saillant du Nord et sur les bords de la rivière, en face de la convexité occidentale de la cité; aussi avait-il fait barricader fortement toutes les voies de la ville donnant sur le quai et renforcer celui-ci par un *vallum*.

En outre, à deux cents pas en arrière de la tour carrée sur la rivière, au Nord, il fit, à travers les maisons et jardins, élever un autre *vallum a*, *b*, suivant obliquement les pentes du plateau et venant joindre la porte Sud-Ouest (fig. 23). Les habitations avaient été laissées comme masque devant ce retranchement; on s'était contenté de l'isoler

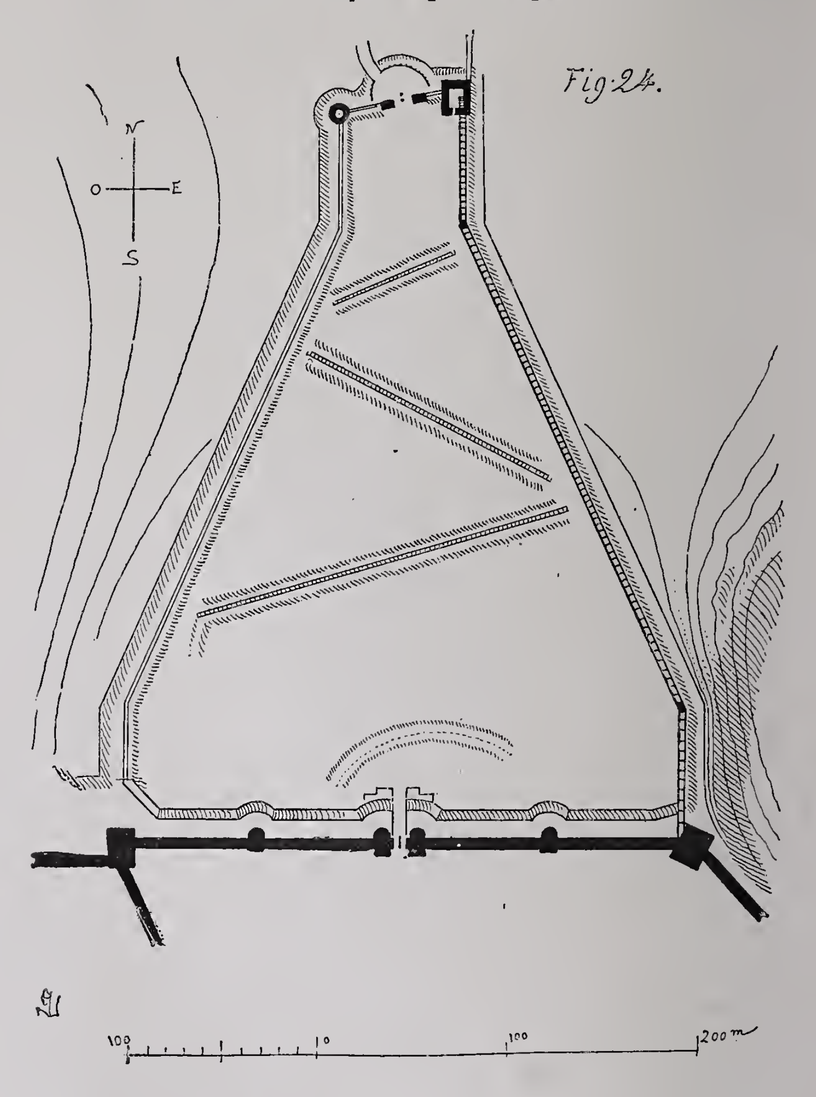
au dehors, en démolissant des clôtures et quelques maisons.

Clodoald ne pouvait rien tenter en avant du saillant du



Nord, l'ennemi étant là en forces, devant lui ; mais dans l'intérieur du saillant même, il fit creuser des fossés avec retranchements de terre et de pieux, ainsi que le montre la figure 24. Du dehors, l'ennemi ne pouvait reconnaître

l'existence de ces ouvrages bas et masqués. Chaque nuit, il faisait sortir de la cité par la poterne qui donnait au fond



du large fossé du front Nord, des espions qui lui rendaient compte des opérations de l'ennemi.

Or, à la fin de la troisième semaine depuis le commencement du siége, ses espions lui rapportèrent qu'il y avait dans le grand camp beaucoup de mouvement; qu'on apprêtait des fascines, que les soldats préparaient leurs armes, qu'on montait des engins. Un de ces espions, qui passait la rivière en aval et observait l'attitude de l'ennemi campé à l'Ouest, lui fit un rapport semblable. Clodoald jugea donc que le moment était proche où l'assiégeant tenterait un grand effort à l'Ouest et au Nord.

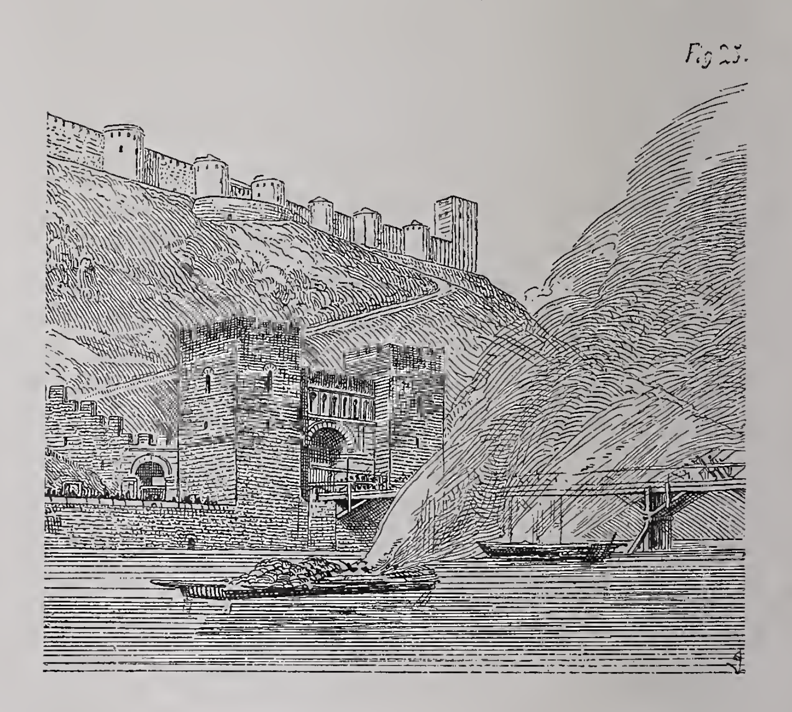
Le vingt-deuxième jour du siége, en effet, dès le matin, quatre onagres, placés sur l'ouvrage en face de la petite tête de pont, couvrirent celle-ci de pierres; si bien que les défenseurs étaient à peine abrités derrière les parapets et ne pouvaient manœuvrer les deux engins placés sur ce point. En même temps, des bateaux chargés de matières inflammables furent lancés dans la rivière en amont du pont de bois. Ces bateaux, bien dirigés, s'arrêtèrent en travers des piles de ce pont et ne tardèrent pas à y mettre le feu (fig. 25). Les défenseurs de la petite tête de pont voyant que la retraite allait leur être coupée, abandonnèrent l'ouvrage qui fut bientôt occupé par les Francs. Retirés dans la place d'armes en arrière du pont, les assiégés ne pouvaient que le regarder brûler.

A la même heure, couverte par des mantelets d'osier, une grosse troupe d'ennemis s'avançait hardiment contre les flancs Nord-Est et Nord-Ouest du saillant du Nord. Comblant le fossé avec des fascines, les assaillants se précipitèrent en colonne compacte contre le rempart. La lutte fut acharnée. Grâce aux maçonneries de l'aqueduc, l'ennemi ne put forcer le flanc Nord-Est; mais il parvint à s'établir[1] sur celui opposé. L'assiégé fut obligé d'abandonner le saillant en se retirant de retranchement en retranchement

1. Voir la figure 24.

et perdant peu de monde, tandis que l'assaillant avait plus de deux cents hommes tués sur le rempart et dans les fossés.

La nuit venue, Clodoald avec les mille hommes de réserve sortit brusquement par la porte centrale, dont le pont fortement barricadé, était resté en sa possession, et se jeta



sur l'ennemi ; il en tua encore une centaine, mais ne put reprendre l'ouvrage. Il craignait d'ailleurs une autre attaque et ne se trompait pas. Vers le milieu de la nuit, les Francs se jetèrent dans l'îlot de sable à l'aide de radeaux, et là ils se retranchèrent en face du quai. On était à portée d'arc, et de part et d'autre on commença à tirer, sans grand résultat.

La perte de l'avancée ne fit qu'animer les assiégés qui voulaient la reprendre aussitôt. Clodoald dut calmer leur ardeur en leur promettant de faire mieux que de reprendre cet ouvrage; il ajouta qu'il y avait pour l'instant autre chose à tenter; que l'ennemi allait leur donner une belle occasion de le battre.

Clodoald renforça les défenses du front Nord qui ne pouvaient être prises d'emblée, fit mettre une bonne troupe à l'avancée de la porte de l'Est avec ordre de la défendre jusqu'au dernier homme, et fit descendre autant de troupes qu'il en pouvait tenir dans les deux places d'armes du Sud et du Sud-Ouest. Il garnit puissamment le retranchement oblique, et descendant aux défenses du bord de l'eau, il mit là un chef en qui il pouvait se fier, avec des instructions particulières.

La journée suivante se passa sans combat. Les Francs se retranchaient dans l'avancée contre le front du Nord, et détruisaient le *vallum*. Ils apportaient dans l'îlot des bois, des fascines, de la terre, des pierres, et commençaient à combler le petit bras à l'aide de ces matériaux. Se couvrant de mantelets d'osier, ils jetaient des pierres dans l'eau, puis des fascines dans lesquelles étaient intercalés de gros cailloux afin de les couler entre les pierres; puis, quand ces matériaux commençaient à émerger, ils posaient dessus des troncs d'arbres en travers du courant, et entre eux des fascines et des mottes de gazon. Les assiégés ne pouvaient guère s'opposer à ces travaux. Deux onagres lançaient toutefois des pierres sur les travailleurs; mais ceux-ci, bien couverts et toujours en mouvement, étaient rarement atteints. Vers le soir, le terrassement n'était guère qu'à vingt pieds du mur du quai, et l'eau, assez basse d'ailleurs à cette époque de l'année, passait à travers les fascines noyées, sans risque d'emporter le barrage. Toute la nuit, les Francs ne cessèrent de consolider ce barrage et de l'é-

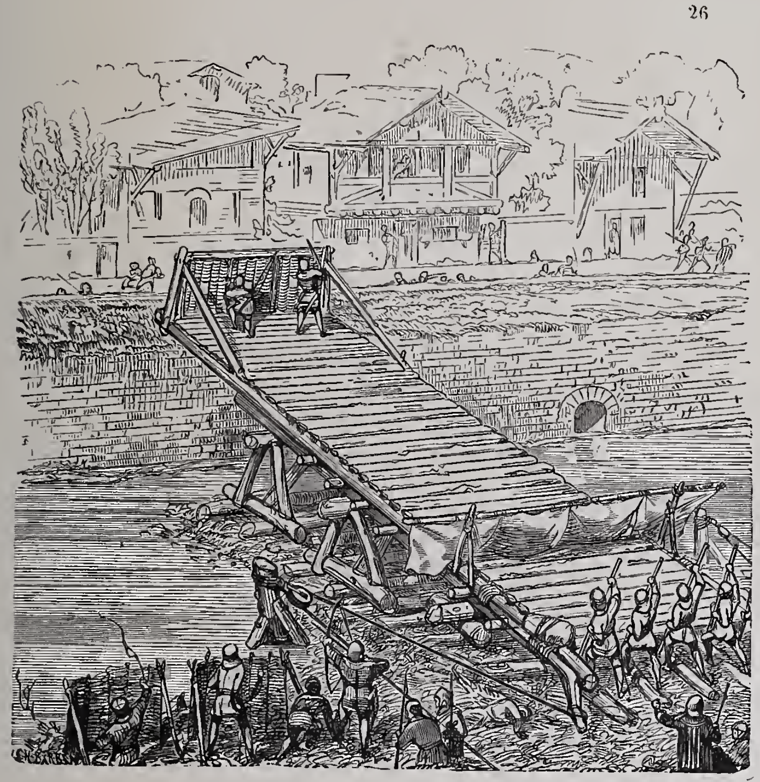
largir ; puis ils apportèrent des bois, des échelles, et montèrent à son extrémité, à quinze pieds environ du mur du quai, une estacade de charpente préparée à l'avance. Au jour, les assiégés virent se dessiner sur l'estacade, le bout d'une sorte de pont, garni d'un mantelet d'osier, et qui s'avançait doucement vers la crête du quai, (fig. 26). Secondin avait fait charpenter un tablier de pont de dix pieds de largeur ; ce tablier, posé sur des rouleaux qui portaient sur des poutres inclinées, était poussé par des soldats à l'aide de leviers, et tiré par deux câbles s'enroulant sur des treuils, à distance. Les hommes, munis de leviers, étaient masqués par de grosses toiles tendues devant eux qui arrêtaient les traits. Pendant ce temps, deux catapultes et deux onagres couvraient de longs dards et de pierres le *vallum* du quai ; des frondeurs et des archers ne permettaient pas aux défenseurs de se montrer.

Le chef qui commandait ces derniers, suivant les instructions de Clodoald, fit filer peu à peu ses hommes vers les maisons ; et quand le pont roulant atteignit la crête du *vallum* du quai, il n'y avait plus derrière cette défense un seul Bourguignon. Les Francs, avec de grands cris, se précipitèrent sur le tablier, firent tomber le parapet d'osier et se répandirent en grand nombre sur le quai désert et silencieux. Redoutant quelque piége, ils ne se hâtèrent pas de gravir les pentes assez douces du plateau sur ce point, et de s'engager dans les voies dont les barricades ne paraissaient pas gardées. Ils se rangèrent le long de ce quai en assez bon ordre, jusqu'à ce qu'ils fussent au nombre de quatre mille hommes environ. Ce qui ne fut pas très-long, parce que sitôt les premiers passés de l'estacade au *vallum*, l'assiégeant avait posé des poutres garnies de rondins, de branchages et de gazon, et que le pont avait alors atteint une largeur de près de trente pieds.

Dans l'îlot se réunissait un second corps nombreux,

L'ATTAQUE

26



LE PONT MOBILE

DESTINÉ A FRANCHIR LE PETIT BRAS

DE LA RIVIÈRE D'ABONIA

prêt à soutenir le premier, et sur la rive opposée on voyait arriver un troisième corps.

Secondin était passé un des premiers sur la rive gauche, et n'augurait rien de bon de l'apparente inertie de l'assiégé. Il voulait qu'on ne s'avançât qu'avec prudence, et après avoir établi une tête de pont au moyen de pieux et des débris empruntés aux maisons voisines. Il fit donc entrer des hommes dans ces maisons. Elles étaient désertes, et derrière les barricades élevées aux débouchés des voies sur le quai, il n'y avait pas de défenseurs.

Il donna donc l'ordre de démolir ces barricades. Tout cela prit du temps, et les Francs murmuraient hautement, demandant si on leur avait fait passer la rivière uniquement pour en garder les bords. Leurs chefs prétendaient que l'assiégé avait abandonné cette partie de la cité, comme il avait abandonné la ville basse, qu'il s'était retiré derrière ses murailles, et que si on ne profitait pas de sa retraite, il se rassurerait et viendrait assaillir les Francs à la nuit; qu'il fallait au plus tôt occuper l'espace abandonné par lui, et s'établir sous les murs en prenant à revers la petite place d'armes. Secondin hochait la tête et continuait à ordonner des mesures de sûreté. Vers le milieu du jour, un des chefs francs, plus impatient encore que n'étaient les autres, rassembla ses hommes et déclara que c'était trop tarder, qu'il fallait occuper les rampes. « Que les braves me suivent, et que ceux qui ont peur restent ici à se faire des abris ! » Et avec son monde, il se dirigea vers le sommet du plateau. Son exemple fut bientôt suivi et, par plusieurs voies, à travers les maisons et les jardins, plus de deux mille hommes gravirent les pentes.

Arrivés le long du *vallum* tracé en écharpe[1], ils furent reçus par une grêle de pierres et de traits. Mais se remet-

1. Voir fig. 23.

tant bientôt de la première surprise et entraînés par leurs chefs, les Francs se ruèrent sur l'escarpe. Ils avaient le désavantage de la position. Dominés par les assiégés, ce premier assaut ne réussit pas. Il fallut se rallier en s'abritant derrière les habitations et haies laissées par Clodoald en dehors du *vallum*. Entendant les cris de l'attaque, les troupes restées près du passage se précipitèrent à leur tour sur les rampes. Secondin jugea prudent alors de faire passer un millier d'hommes du corps resté dans l'îlot, en donnant les meilleures raisons pour les maintenir sur ce point.

Voyant arriver le renfort qui gravissait les rampes, les premiers assaillants se divisèrent en trois grosses troupes, et à un signal s'avancèrent de nouveau contre le *vallum*. Les premiers tombés n'arrêtaient pas les survenants, qui leur passaient sur le corps. A certains moments, on pouvait croire le retranchement emporté, car sa crête se couronnait de soldats francs; mais les défenseurs, indépendamment de ceux qui garnissaient le *vallum*, s'étaient aussi divisés en troupes compactes qui, tenues en arrière, se précipitaient contre les colonnes d'assaut quand leurs têtes arrivaient sur la crête. Ainsi ce combat présentait une série incessante de prises et de reprises du *vallum*, et les choses semblaient devoir présenter les mêmes péripéties tant que les assaillants et les défenseurs pourraient former quelques groupes de soldats. De part et d'autre beaucoup d'hommes tombaient, car on se battait corps à corps.

C'est alors que Clodoald, qui tenait la petite place d'armes du Sud-Ouest, sortit en bon ordre avec un millier d'hommes, longeant la rivière; il transmit l'avis à ceux qui occupaient la grande place d'armes du Sud, de passer entre lui et le *vallum* et de se jeter sur le flanc des assaillants. De la rive droite, les Francs voyaient le mouvement de Clodoald et se précipitaient vers l'îlot pour aller le combattre et soute-

nir ceux des leurs qui étaient sur la rive gauche. Mais Clodoald avait de l'avance, marchait sur une voie directe, pendant que les ennemis étaient obligés de faire des détours. Il arriva donc en quelques minutes sur la troupe des Francs qui, sur les instances de Secondin, gardaient le passage. Il l'attaqua avec la plus grande vigueur et culbuta les premiers qui s'offrirent à ses coups. Les Francs résistaient toutefois et, couvrant la chaussée, ils se plaçaient en équerre appuyant leur droite à la rivière. De nouveaux assaillants passaient sur la chaussée et se plaçaient à la gauche, de telle sorte que la troupe de Clodoald fut bientôt débordée et dut faire, pour se dégager, un mouvement de retraite, non sans perdre bon nombre de soldats, en abandonnant la rive gauche pour se porter vers les rampes et choisir un terrain plus avantageux.

Arrivait alors sur le flanc des Francs acharnés à la prise du *vallum*, la seconde troupe des Bourguignons. Les assaillants attaqués de flanc, presque à revers, par suite de la direction du retranchement, lâchèrent pied et descendirent en toute hâte vers le passage, poursuivis par les Bourguignons. Ce que voyant, Clodoald, soutenu, attaqua avec une nouvelle énergie. A ce moment arrivait Gondomar sortant de la porte de l'Ouest avec des troupes fraîches, pour renforcer les défenseurs du *vallum*. Voyant l'ennemi précipiter sa retraite vers le passage, il jugea que les siens étaient assez forts pour le pousser vigoureusement, et suivant la muraille rampante du Nord, puis tournant à gauche, il attaqua l'ennemi sur la rive en face de l'îlot. Le retranchement du quai le garantissait assez bien des pierres et traits lancés de cet îlot. Les Francs, attaqués ainsi de face et sur les deux flancs, ayant un passage étroit à dos, se défendaient avec rage, mais leur nombre même entravait cette défense. Des frondeurs bourguignons postés dans les maisons sises sur les rampes les couvraient de projectiles.

A la nuit, il ne restait plus sur la rive gauche un seul ennemi vivant; beaucoup s'étaient jetés à la nage pour gagner l'îlot; un assez bon nombre avait pu passer encore sur la chaussée; mais plus de deux mille cinq cents morts restaient le long du *vallum* et au débouché du passage. Clodoald avait fait accumuler des fascines et de la paille sur le pont mobile, qui bientôt fut en flammes, ainsi que l'estacade. La perte des assiégés était d'un millier d'hommes. Clodoald était blessé.

Les assiégés avaient gardé la portion de la ville à l'Ouest, mais ils ne pouvaient sur ce point prendre l'offensive, car ils voyaient devant eux des masses compactes d'ennemis.

Pendant cette journée, les deux rois francs avaient fait simuler une attaque contre le front du Nord de la cité; mais les remparts et les tours élevées sur ce front ne pouvaient être pris que par un siége en règle, et les soldats bourguignons laissés sur ce point étaient en nombre plus que suffisant pour défier une attaque sérieuse.

Childebert et son frère, retirés sous leur tente, s'accusaient réciproquement du mauvais succès de leur opération, et tous deux s'entendaient pour rejeter sur Secondin la défaite de leurs troupes. Celui-ci, mandé près des rois, eut à subir les plus violents reproches. « Si, répondit l'ingénieur, vos troupes étaient disciplinées, si elles n'avaient pas voulu se jeter à l'aventure dans le quartier sur la rive duquel nous avions heureusement pris pied, nous serions encore sur cette rive et nous aurions pu demain nous emparer de tout cet espace de terrain; non que je prétende qu'il faille attaquer la cité sur ce front, mais parce qu'ainsi nous empêchions toute sortie et que nous pouvions sans risques attaquer le front du Nord et le prendre, ce qui n'est qu'une affaire de temps.

« Ne possédant pas le quartier de l'Ouest, en dehors des remparts de la cité, tous nos travaux de siége peuvent être

détruits pendant une sortie vigoureuse; car l'assiégé est audacieux, il l'a montré; et la muraille rampante qui, de la tour du coin Ouest descend à la rivière, mettra toujours notre attaque sur le front Nord de la cité, à la merci d'un vigoureux effort.

« Cette muraille rampante est dépourvue de portes apparentes, mais il sera facile à l'assiégé de faire des issues s'il n'en existe déjà de cachées, et alors, à la faveur de la nuit, il peut se jeter sur le flanc droit de l'attaque, incendier nos ouvrages et rendre le siége beaucoup plus long et incertain. Chacun de vos chefs prétend commander, et, si braves qu'ils soient tous, devant une cité aussi bien munie et défendue, la bravoure aveugle ne fait que compromettre inutilement vos armes. Obtenez donc d'eux l'exacte obéissance aux ordres que vous donnez, et souvenez-vous que votre père illustre a dû ses victoires à la discipline rigoureuse qu'il avait su maintenir au milieu de ses troupes. » Ce langage ferme ne laissa pas de faire une impression sur les deux rois qui, réprimant leurs emportements, commencèrent à délibérer froidement sur la situation. Il fut résolu qu'on s'emparerait de la grande tête de pont, encore au pouvoir de l'assiégé; que l'on surveillerait attentivement les bords de la rivière, et que l'on attaquerait la place sur toute l'étendue du front Nord, y compris la muraille rampante. Les deux rois décidèrent que les chefs des divers corps obéiraient à Secondin, lequel était chargé par eux de la direction des opérations. Ces chefs furent convoqués et reçurent, de la bouche même de Childebert, l'ordre de ne rien tenter en dehors du commandement de Secondin. Mais ces Francs n'aimaient pas le Romain, comme ils l'appelaient, et reçurent cet avis d'assez mauvaise grâce. Plusieurs élevèrent des objections, en déclarant que les lenteurs du Romain étaient la cause de leurs échecs, et que si on les laissait faire, la cité serait bientôt en leur pouvoir. Childebert et

son frère, ébranlés, sentaient faiblir leur résolution et regardaient Secondin. Celui-ci, s'adressant alors aux chefs qui l'accusaient : « Que ceux d'entre vous, dit-il, qui ont un moyen d'attaque à présenter, parlent, qu'ils expliquent par quels procédés ils prétendent forcer des murailles défendues par des hommes aguerris et bien commandés; et, s'ils montrent un plan meilleur que celui proposé par moi, je suis prêt à les suivre comme le dernier des soldats, mais les rois, l'armée tout entière, avant de marcher en avant, ont le droit d'exiger que leurs vies ne soient pas engagées dans une entreprise sans issue, ne présentant aucune chance de réussite. » A ce discours, nul ne répondit. « Toi, qui as parlé, dit alors Childebert à un des chefs, que proposes-tu? — Nous avons pris Autun par la vigueur de nos hommes; nous avons cerné la ville, abattu un pan de mur et nous sommes entrés. — Oui, reprit Secondin; mais Autun n'est pas une cité bâtie sur un lieu escarpé comme l'est celle-ci; nous pouvions l'attaquer de plain-pied sur deux de ses fronts, sans avoir une rivière à dos. Ses murailles, si bonnes qu'elles fussent, étaient mal défendues et nos attaques simultanées sur deux points opposés, déconcertaient les assiégés. Ici, nous ne pouvons attaquer de plain-pied qu'un seul front; tous les autres couronnent des escarpements que l'on défendrait facilement, même sans murailles. Il n'y a donc ici que deux partis à prendre, ou de serrer la place si étroitement qu'elle soit obligée de se rendre, faute de vivres, ce qui peut être long, car l'assiégé est bien approvisionné, et l'armée des Francs, qui n'aime pas l'immobilité, se dissoudra pendant ce blocus, ou d'attaquer le seul côté attaquable et de concentrer toutes les forces sur ce point.

« Dans l'espace de trois semaines, en procédant régulièrement, ce front sera en notre pouvoir. Alors pourrons-nous investir étroitement le *Castellum*, en laissant une

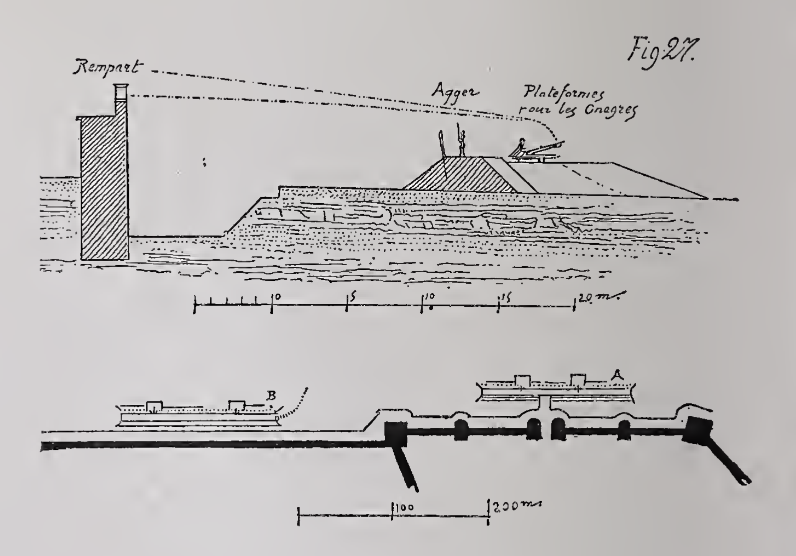
troupe nombreuse pour empêcher toute sortie. Il faudra bien qu'il se rende; et pendant ce temps, les rois soumettront le reste de la Bourgogne, sans s'attarder ici. » Plusieurs chefs répondirent à ce discours en proposant des moyens d'attaque insensés et qui parurent tels à l'assemblée, car si tous étaient d'accord pour blâmer ce qui avait été tenté jusqu'alors, aucun n'était capable de présenter un projet soutenable. Chacune de ces propositions était donc accueillie par des murmures ou des rires ironiques. Ce que voyant, Childebert déclara formellement que lui et son frère entendaient qu'on obéît de tous points à Secondin puisque personne n'ouvrait un avis acceptable et l'assemblée se sépara. Les deux rois, restés seuls avec l'ingénieur, insistèrent pour qu'il fît en sorte d'obtenir immédiatement un succès qui pût faire oublier les échecs derniers et rendre la confiance à leurs hommes.

« La difficulté, répondit Secondin, est d'obtenir, sans risques, ce succès avec des troupes qui n'observent pas exactement les ordres donnés. Ce qui assure le succès dans la guerre de siége, c'est la patience, le travail assidu, l'exacte discipline ; or, vos hommes ne sont pas patients, n'aiment pas remuer la terre et ne sont pas disciplinés. Ils préfèrent se faire tuer en livrant un assaut dans de mauvaises conditions, au labeur pénible et non périlleux qui, au bout de quelques jours, leur assurerait la prise de la place sans perdre beaucoup des leurs. »

Sur ces entrefaites, arriva au camp des Francs un secours de deux mille hommes environ, envoyé par Théodoric qui, ayant terminé son expédition en Auvergne, comptait prendre des avantages dans la guerre entreprise en Bourgogne. Ces deux mille hommes étaient des gens robustes assez mal armés et peu propres à la guerre active; mais pouvant rendre de grands services dans les travaux de siége. Ils furent directement placés sous les

ordres de Secondin, et aussitôt, celui-ci les mit à l'œuvre, en leur promettant une large part du butin, lorsque la cité serait prise.

On a vu que le saillant du Nord était resté au pouvoir des Francs. Secondin fit élever sur ce point un *agger* devant la porte de la cité, puis, sur le penchant du plateau, un autre *agger* en face et sur la contrescarpe du fossé de la muraille rampante (fig. 27). La crête de ces ouvrages



n'atteignait pas le niveau des chemins de ronde des murs de la cité, mais avait cependant assez de relief pour permettre d'envoyer de grosses pierres sur les crénelages au moyen d'onagres, et d'en rendre l'occupation périlleuse. Cela était fait surtout pour occuper l'assiégé. A l'abri de ces deux terrassements, Secondin fit commencer deux trous de mine, l'un au point A, l'autre au point B, lesquels dirigés sous le fond des fossés secs, devaient arriver jusque

LA DEFENSE

28



BATTERIE D'ONAGRE

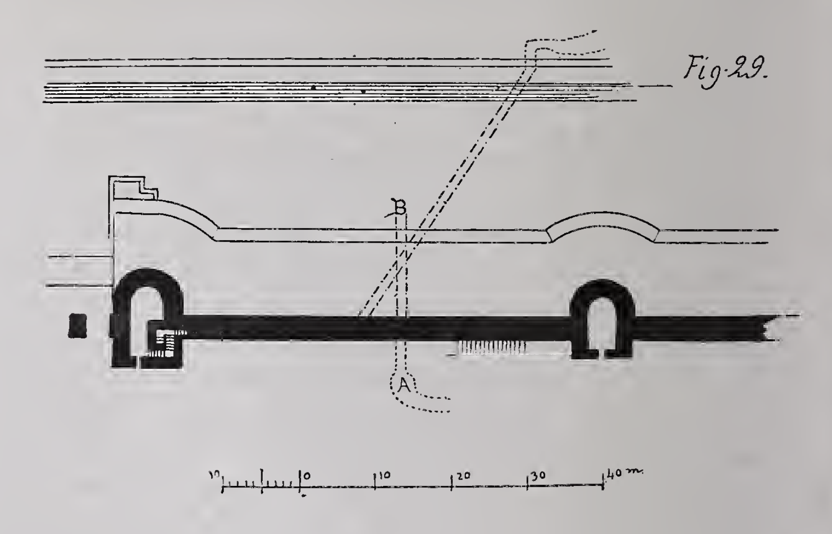
EN DEDANS DES REMPARTS

sous les murs. Clodoald, assez grièvement blessé, avait été forcé de confier la surveillance de la défense à ses lieutenants qui lui rendaient compte des travaux des assiégeants et croyaient que les Francs allaient, sur les deux terrasses, élever des ouvrages de charpente pour dominer les murailles, détruire les crénelages et jeter des ponts. Rien ne faisait supposer cependant que telle fut l'intention des Francs qui se bornaient à garnir les terrassements de mantelets pour garantir leurs machines. Cette inactivité apparente ne laissait pas que d'inquiéter Clodoald, qui savait, par ses espions, que les assiégeants avaient reçu des renforts; il n'osait, ne pouvant diriger de nouvelles sorties, en ordonner à ses lieutenants, et se contentait de recommander la surveillance la plus minutieuse. Se fiant d'ailleurs à la solidité des murs romains et à l'assiette rocheuse du plateau, il ne croyait guère à l'efficacité des mines; toutefois, prévoyant cette éventualité, il ordonna que l'on mît des hommes sûrs aux écoutes dans les étages inférieurs des tours et à la base des murailles, en face le front d'attaque; puis il fit dresser des plate-formes en arrière du rempart pour recevoir six machines qui lançaient force pierres sur les terrassements des assiégeants (fig. 28).

De leur côté, les Francs travaillaient activement à leurs deux galeries de mines, non sans de grandes difficultés, car ils avaient, sur bien des points, à percer une roche très-dure. Les déblais étaient amoncelés en dedans du terrassement et ne pouvaient être vus de l'assiégé. Tant qu'ils n'atteignirent pas le fossé, on ne pouvait de la cité entendre le travail; mais quand les mineurs furent arrivés sous ce fossé, les surveillants de la ville entendirent résonner la nuit sourdement les coups de pic. Clodoald, aussitôt averti, ordonna de contre-miner, en partant du pied intérieur du rempart et dans la direction du bruit. De part et d'autre travaillaient donc les mineurs, ce qui

n'empêchait pas de faire jouer de part et d'autre, les machines de jet tout le jour.

Au bout de deux semaines, les galeries des assiégeants étaient assez voisines pour que les travailleurs pussent entendre le choc des pics dans le roc. Clodoald pouvait alors quitter son logis; il examina ce qui avait été fait, fit cesser le travail et écouta attentivement. Il lui parut que les mineurs ennemis creusaient obliquement sous la muraille



voisine de la porte du Nord (fig. 29), tandis que la contre-mine des assiégés se dirigeait de A en B.

Il crut reconnaître aussi que la galerie des ennemis était percée à un niveau supérieur à celui de la galerie des siens. Cela lui parut favorable au plan qu'il se proposait de suivre, et pour plus de sûreté, il fit encore approfondir le sol de la galerie de contre-mine.

S'étant transporté à la base de la muraille rampante, il n'entendit aucun bruit sur ce point, quoique ses lieute-

nants prétendissent avoir, les jours précédents, entendu miner vers le tiers supérieur du mur. La galerie de contremine était également commencée en face de l'endroit où on avait cru entendre le mineur ennemi. Clodoald fit suspendre le travail jusqu'à ce qu'on eût acquis une connaissance exacte de ce que faisait l'assiégeant.

Le lendemain, sur le frond Nord, il devint évident que la galerie de contre-mine croisait celle de l'ennemi; car on entendait les pas des pionniers au-dessus du plafond.

Clodoald fit alors étayer ce plafond le long des parois de la galerie et, au moyen de leviers et de pinces, donna l'ordre de faire tomber sans bruit les plaquettes de pierre qui formaient ce plafond, de manière à l'amincir le plus possible sous le point où on entendait marcher.

Quand cela fut fait et qu'il parut ne plus rester qu'une couche très-mince de roche, Clodoald fit amonceler dans la galerie de contre-mine des fagots secs, de la résine, du goudron et ce qu'on put trouver de matières inflammables; puis promettant une bonne récompense au plus adroit de ses mineurs, il lui dit de faire tomber cette croûte et dès qu'il apercevrait une ouverture, si étroite qu'elle fût, de mettre le feu aux fagots en se retirant vers l'entrée.

En effet, quelques minutes après que l'ordre eut été donné, le mineur se présentait à l'entrée du puits suivi d'une épaisse fumée. Il remonta promptement et cette ouverture fut bouchée avec des madriers et de la terre.

Du trou pratiqué sous le sol de la galerie des assiégeants, la fumée montait dans cette galerie et suffoquait les mineurs. Ceux-ci voulurent boucher cet orifice, mais ils n'avaient pas sous la main les matériaux nécessaires; la flamme surgit bientôt, le trou établissant un tirage. La chaleur faisait éclater les pierres et l'ouverture s'agrandissait. Bientôt la galerie de mine fut tellement envahie par la

fumée qu'il ne fut plus possible d'y demeurer, et quelques hommes tombèrent asphyxiés avant de pouvoir regagner l'issue assez éloignée.

Au mouvement qui se produisit parmi les assiégeants au delà du terrassement, Clodoald comprit que la mine était éventée, intenable. Il fit alors déboucher l'entrée de la galerie de contre-mine et quand la fumée fut dissipée, il voulut voir par lui-même l'état des choses. Les fagots brûlaient activement par suite du courant d'air, et la flamme passait bruyamment par le trou qui s'agrandissait de plus en plus. De nouvelles bourrées furent jetées sur le feu à l'aide de fourches; la roche calcaire éclatait à chaque instant et tombait en larges plaques.

Secondin avait entendu le travail des contre-mineurs, mais n'avait pu se rendre compte exactement de sa direction, ceux-ci piochant sous le banc calcaire, dans un sable argileux. Il pensait que les galeries se rencontreraient à un moment donné et qu'alors ce serait un combat de mine à soutenir. Dans cette prévision, il avait fait préparer des mantelets, espérant ainsi rester maître de sa galerie et s'emparer même de la contre-mine.

L'événement déjouait ses projets; il n'y avait sur ce point qu'à attendre. Le long du mur rampant, les mineurs de Secondin avaient atteint le sable, et c'est pourquoi on ne les entendait plus. Il porta donc tous ses travailleurs de ce côté et fit creuser profondément ses galeries conformément au plan (fig. 30). Cela fut terminé, grâce au peu de consistance du sol, dans la nuit qui suivit. Ces galeries étaient bien étançonnées et étayées avec du bois sec enlevé des maisons de la ville basse. Des fagots enduits de goudron furent disposés au milieu de ces étaiements et, à l'aube, on y mit le feu.

Clodoald inquiet, était de nouveau venu visiter ce front de la défense, quand un craquement se fit entendre....

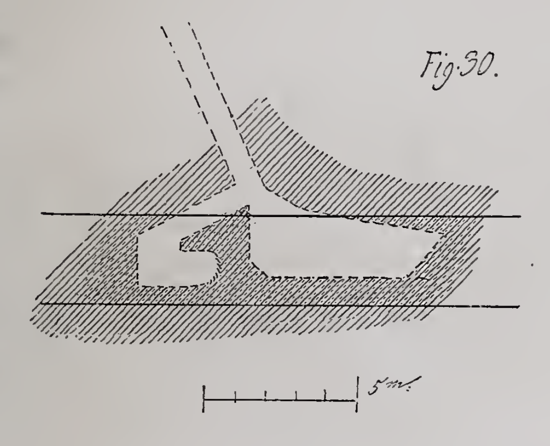
LA DÉFENSE



LES ASSIÉGÉS S'APPRÊTENT
A DÉFENDRE LA BRÈCHE

Un large pan de mur, en amont du retranchement oblique tracé par les assiégés, se lézarda aussitôt, s'inclina et tomba d'une pièce, en dehors, dans le fossé. Des tourbillons de fumée et de poussière s'élevèrent et on entendit de la cité les cris de joie des Francs.

Il n'y avait pas un instant à perdre; tout affaibli qu'il fût encore par sa blessure, Clodoald réunit tous les hommes à sa portée et envoya demander du renfort. Avec les deux cents soldats environ, accourus à son premier appel,



il monta sur l'arête du mur écroulé (fig. 31), prêt à recevoir l'assaut.

Quand la poussière et la fumée furent un peu dissipées, il put voir les Francs, au nombre de deux mille environ rangés sur le terrassement et qui se disposaient à escalader les ruines. Heureusement pour les défenseurs, une machine de jet établie sur la plate-forme de la tour carrée à l'angle de la cité [1] fut promptement virée par ses servants

1. Voir en B, fig. 16.

et lança de grosses pierres sur le front d'attaque en tuant et blessant à chaque coup plusieurs hommes; ce qui força les Francs de reculer jusqu'à ce qu'on apportât des mantelets. Ce délai permit aux assiégeants de se réunir sur la brèche, d'y accumuler des fascines — car les assiégeants, de leur côté, lançaient force pierres sur ce point — et de disposer des madriers pour monter plus facilement sur l'arête du mur écroulé.

Tout cela fut l'affaire d'un quart d'heure; alors les Francs remontèrent de nouveau sur l'*agger*, garantis par les mantelets, jetèrent des fascines dans l'intervalle qui restait entre la tête du mur et l'escarpe de cet *agger* et se lancèrent résolûment à l'assaut.

La position des assiégés était désavantageuse, car ils avaient à dos l'escarpement produit par l'épaisseur du mur écroulé, un terrain crevassé par la chute de la maçonnerie, tandis que ce mur tombé donnait aux assiégeants un talus peu incliné, d'un facile accès.

L'assaut fut rude et rudement soutenu; mais les gens de la cité ne pouvaient qu'opposer un front peu épais à une colonne d'assaut compacte; vers le milieu du jour, les Francs restèrent décidément les maîtres de la brèche (fig. 32). Clodoald était mort en combattant, et avec lui plus de mille Bourguignons.

Les Francs de leur côté avaient perdu beaucoup de monde et la brèche était littéralement couverte de cadavres. Soit fatigue, soit qu'ils craignissent quelque embûche, les assiégeants laissèrent rentrer dans la cité les restes des combattants sans les poursuivre.

Ils possédaient dès lors toute la partie occidentale de la ville, située entre la rivière et les rampants du plateau. Les Bourguignons n'occupaient plus, en dehors de la cité, que la place d'armes du Sud et la grande tête de pont; la petite place d'armes du pont brûlé précédemment, étant

L'ATTAQUE



LA BRÈCHE EST OCCUPÉE
PAR LES ASSAILLANTS

ouverte à la gorge et non reliée aux remparts, fut évacuée.

Les Francs ne connaissaient pas Clodoald et ne surent que par des prisonniers, que ce brave capitaine avait été tué pendant l'assaut. Ils firent rechercher son corps, et sa tête, fichée sur une longue perche, fut placée devant la porte du Nord. Cette fois, les prisonniers furent épargnés et envoyés comme esclaves dans les domaines royaux.

La cité Juliana était désormais enserrée de tous côtés et réduite à ses murs, lesquels pouvaient longtemps défier les attaques des Francs. Mais la mort de Clodoald enlevait aux assiégeants toute confiance, et le roi Bourguignon n'était pas assez énergique pour remplacer son habile lieutenant. Le soir de cette malheureuse journée, il réunit les chefs des défenseurs afin d'aviser sur les mesures à prendre. Habitués aux entreprises hardies de Clodoald, ceux-ci furent d'avis que l'on était assez nombreux encore pour tenter une sortie sur deux points, par la place d'armes du Sud et par la porte de l'Est, que la cité n'aurait plus de vivres dans quelques semaines, puisqu'on ne pouvait plus rien tirer du dehors et qu'on ne devait pas attendre cette extrémité pour se rendre honteusement. La sortie de la place d'armes du Sud serait appuyée par un corps sortant par la porte du Sud-Ouest.

Ainsi, pourrait-on refouler les Francs jusqu'au mur qu'ils venaient de franchir. La sortie de la porte de l'Est les occuperait pendant ce temps sur le flanc gauche du plateau.

Mais pendant qu'on délibérait ainsi, Secondin entendait bien profiter de l'avantage si chèrement acheté. Pendant la nuit, il fit élever un retranchement à quelque distance de la porte de la place d'armes, couper la route et garnir les rampes de la cité d'abatis d'arbres, puis il fit commen-

cer immédiatement une galerie de mine sous la descente du château à cette place d'armes, afin de détruire cette muraille fortifiée.

Donc, quand le matin, les Bourguignons se disposaient à franchir la porte Nord de la grande place d'armes, ils virent en face d'eux un retranchement bien gardé, hérissé de pieux aiguisés et de branches d'arbres entrelacées. Cependant, comptant sur l'attaque du corps qui devait sortir par la porte Sud-Ouest, ils s'avancèrent avec résolution contre le retranchement dont les défenseurs pouvaient ainsi être pris à revers. Mais le cas avait été prévu par Secondin, un autre retranchement en équerre était déjà élevé devant cette porte et la route coupée; les abords garnis d'abatis. Après avoir perdu une centaine d'hommes, les deux troupes rentrèrent donc sans avoir pu exécuter leur dessein. L'initiative, la promptitude dans l'exécution, manquaient désormais à ces braves gens, bien décidés à ne pas capituler cependant.

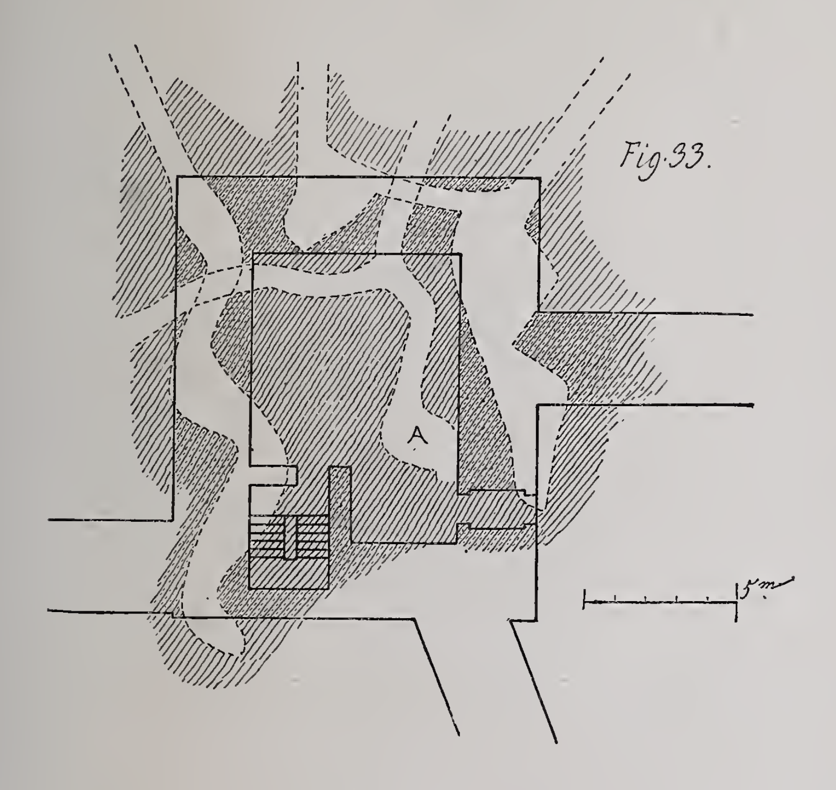
Trois jours après, la descente à la place d'armes était minée et s'écroulait en partie. Les défenseurs du poste et de la tête de pont étaient coupés et n'eurent que le temps de se retirer à la hâte par la route montant à la porte de l'Est. Un certain nombre d'entre eux resta aux mains des Francs.

La cité était ainsi complétement entourée à portée de traits. Toute sortie ne pouvait aboutir à un résultat sérieux; car Secondin avait fait élever autour des remparts des postes appuyés à des retranchements.

Voyant le succès de ses derniers efforts, les chefs Francs accordaient plus de confiance à l'ingénieur latin et exécutaient ses ordres.

Alors Secondin reprit son attaque du front Nord, et fit commencer quatre galeries de mine, en se servant de celle qu'il avait été forcé d'abandonner. Trois étaient dirigées

sous la tour carrée du coin Nord-Ouest[1] (fig. 33). Les assiégés entendirent bientôt les coups de pics des mineurs et tentèrent de faire une contre-mine dont l'ouverture partait de la tour même en A, mais Clodoald n'était plus là pour diriger les travailleurs qui, voulant renouveler la manœu-



vre adoptée précédemment, creusèrent trop profondément, croisèrent les galeries des ennemis en contre-bas et ne surent plus exactement où diriger leur sape.

1. Voir en B, fig. 16.

Les bruits qu'ils entendaient étaient diffus et semblaient se produire sur plusieurs points, et, en effet, les Francs travaillaient suivant des directions différentes et sur l'ordre de Secondin, immédiatement sous la fondation; tantôt ils creusaient dans le sable et tout bruit cessait, tantôt ils rencontraient de la roche et les coups des pionniers étaient perçus.

La galerie de contre-mine s'ouvrait donc en ondoyant et ne faisait qu'affaiblir l'assiette sur laquelle reposait la tour. Celle-ci, quatre jours après le commencement du travail, ne reposait plus que sur des étais bien secs, graissés et enduits de poix. Le feu étant mis dans la mine, cette tour s'écroula, en entraînant avec elle un large pan du mur Nord. En prévision de ce dénouement, le roi Gondomar, qui, depuis la mort de Clodoald, commandait dans la cité, avait fait faire un retranchement intérieur avec une bonne tour de bois au milieu de la courbe; des machines de jet étaient placées en arrière. Il eut tout le temps de faire compléter ces ouvrages après la chute de la tour; car la brèche n'était guère praticable et fut vigoureusement défendue. Il fallut deux journées aux Francs pour s'en emparer et se loger dans l'angle de la cité, devant le retranchement, non sans avoir perdu de deux à trois cents hommes.

Secondin arrêta les troupes qui voulaient se jeter sur ce retranchement et l'emporter de vive force, et cette fois il fut écouté. Il fit apporter du bois, des mantelets, et sur les ruines mêmes de l'angle, il donna l'ordre d'élever une tour de bois vert qu'il eut le soin de faire garnir de couvertures de laine et de peaux fraîches. Les machines des assiégés ne cessaient d'envoyer sur les ouvriers de grosses pierres qui les gênaient fort et tuaient du monde; mais les Francs avaient pris confiance et ne cessaient de travailler avec ardeur la nuit et le jour.

A deux reprises, les gens de la cité tentèrent de sortir de

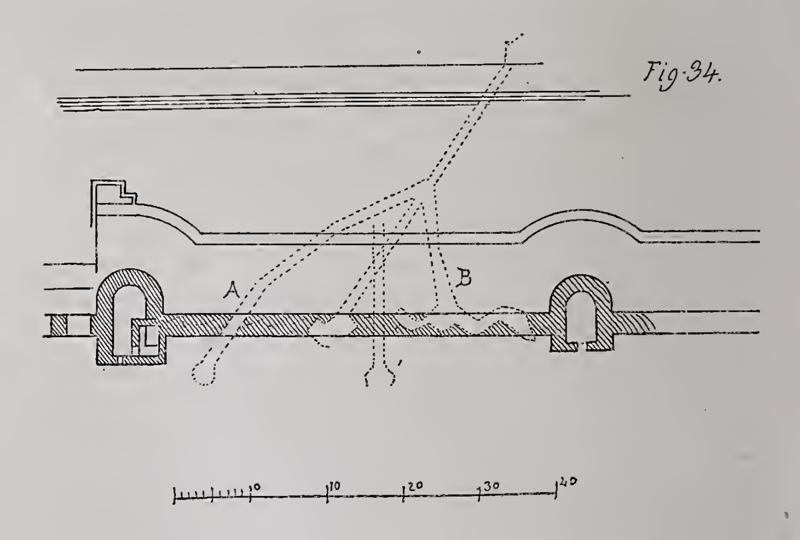
leur retranchement pour culbuter les assaillants et détruire leurs ouvrages; ils furent durement reçus, d'autant que les Francs se servaient des ruines comme d'un rempart.

De leur côté, des machines de jet lançaient des pierres et des traits sur les chemins de ronde des extrémités des courtines restées debout et les défenseurs ne pouvaient s'y tenir. Dès qu'il en paraissait un, des nuées de flèches étaient dirigées sur lui. Ces chemins de ronde furent garnis à plusieurs reprises de mantelets, bientôt renversés par les pierres des machines. La tour de charpente des assiégeants s'élevait rapidement et, à la fin du deuxième jour, elle dépassait le niveau de celle du retranchement. A son sommet, un engin fut installé, qui lança sans discontinuer de lourdes pierres sur les ouvrages des Bourguignons. Ceux-ci faisaient garder l'ancienne galerie de contre-mine du front Nord, mais n'avaient pu aller plus avant, parce que des blocs de pierre avaient été jetés par les assiégeants dans le trou de communication et étaient remplacés par d'autres lorsque les assiégés prétendaient les enlever. On n'entendait plus les mineurs ennemis de ce côté. C'est qu'en effet, Secondin, ayant mieux reconnu la nature du sol, s'était aperçu qu'en s'enfonçant plus profondément, il trouvait un sable facile à creuser et à extraire. De l'ancienne galerie éventée, mais dans laquelle les assiégés ne pouvaient entrer de sitôt, il avait fait partir deux galeries obliques, en sens inverse, profondes, plongeant dans le sable sous les fondations de la courtine; l'une d'elles A, se relevait peu à peu obliquement jusqu'en dedans des remparts (fig. 34.). Il comptait s'ouvrir ainsi une issue dans la cité à tous risques.

Mais un banc calcaire, épais, s'opposait au percement rapide du plafond. Cette galerie était assez éloignée de celle B, destinée à faire tomber la courtine, pour ne pas

être détruite par les ruines du mur, et il comptait s'en servir en temps utile.

Cinq jours avaient été employés à ces travaux, et le cinquième jour, c'est-à-dire le lendemain de la chute de la tour carrée du coin, la courtine voisine de la porte du Nord était minée sur une longueur de trente pas. Le feu fut mis aux étais et étançons pendant la nuit, et le matin cette courtine s'affaissa dans le fossé, se divisant en deux blocs. Aussitôt les Francs jetèrent force fascines dans ce fossé,



apportèrent des échelles et se précipitèrent en grand nombre sur les ruines qui formaient encore un relief de six pieds environ au-dessus du sol intérieur de la cité. Les Bourguignons, surpris, ne pouvaient guère s'opposer à cette escalade, et tous leurs efforts durent se borner à empêcher l'assaillant de franchir la brèche. La position des défenseurs était des plus défavorables, d'autant que sur ce point ils n'avaient pas établi un retranchement. Ils se barricadaient cependant, se servaient des maisons, lançaient quan-

tité de projectiles du haut de la tour voisine sur les assaillants et la lutte se prolongeait. C'est alors que Secondin envoya des ouvriers pour détruire le plafond de la galerie de mine A qui débouchait en dedans du mur. Au bout de quatre heures, ce plafond n'existait plus et un large trou apparut aux yeux des assiégés sur leur gauche. En quelques instants, cette ouverture béante vomit un flot d'ennemis, qui se répandaient le long de la muraille, débordaient les défenseurs et se précipitaient vers la porte pour la briser.

Le poste qui défendait cette porte fut massacré et les vantaux, enfoncés à coups de haches et de béliers, permirent à de nouvelles troupes de pénétrer dans la cité. La ville était prise et la lutte continuait dans les maisons, dans les rues. La nuit vint, les défenseurs du retranchement se voyant tournés, s'étaient retirés à la hâte vers l'intérieur de la cité.

Les Francs n'écoutaient plus les ordres de leurs chefs et se jetaient par petites troupes dans toutes les issues ouvertes devant eux, mettant le feu, tuant et pillant; beaucoup se heurtaient contre des corps nombreux d'assiégés et trouvaient la mort.

Les femmes, folles de fureur, jetaient des tuiles, des meubles, des pièces de bois, des pierres sur les Francs dispersés dans les rues. La plupart des maisons étant faites de bois, le feu, activé par un vent de l'Ouest, gagnait de proche en proche. Assiégeants et assiégés se battaient jusqu'au milieu des flammes. C'était une série de combats isolés, sans que, de part et d'autre, la voix des chefs pût se faire entendre.

Gondomar et un millier d'hommes s'étaient réfugiés dans le château, et du haut de ses tours le roi bourguignon pouvait voir brûler sa fidèle cité et entendre les cris des vainqueurs et des vaincus se rapprocher de plus en plus de

l'enceinte de ce dernier refuge. Il n'avait pas voulu qu'on en fermât les portes afin de recueillir les malheureux défenseurs. Ceux-ci, vers la fin de la nuit, acculés à l'extrémité Sud de la cité par l'ennemi et l'incendie, arrivaient alors en foule, beaucoup étaient blessés; puis, parmi eux, des femmes et des enfants. Le château s'emplissait et l'ennemi approchait; alors le pont fut jeté dans le fossé et les portes furent fermées.

Tout occupés du pillage, les Francs laissèrent passer la journée qui suivit cette nuit fatale, sans rien tenter contre le château; et ce fut le soir seulement que les rois francs purent rétablir quelque ordre au milieu de la ville embrasée.

Il n'y avait pas dans le château des vivres en quantité suffisante pour nourrir cette foule pendant quarante heures. C'est bien sur quoi Secondin comptait; aussi n'eut-il pas de peine à persuader aux rois francs de se contenter d'investir le réduit. Gondomar, accablé de douleur, voyant son impuissance, se tua en se précipitant du sommet d'une des tours. Les réfugiés durent se rendre à discrétion, la plupart furent emmenés comme esclaves.

Les rois francs firent détruire les ouvrages les plus importants des défenses, de manière à mettre la cité Juliana hors d'état de soutenir un siége. Mais ces ouvrages des Romains étaient solides et les débris de ces tours et remparts formaient encore une ruine imposante deux siècles plus tard. Alors, le plateau était désert et ces ruines étaient envahies par une végétation plantureuse; quelques cabanes de bergers seules apparaissaient au milieu de ce terrain bouleversé. Une bourgade assez pauvre s'étendait sur les rampes de l'*Ouest*, de la rivière aux anciens remparts; sa population ne s'élevait pas à plus de douze à quinze cents âmes.

IX

LE CHATEAU FÉODAL

En l'an 1180, la vallée était redevenue une contrée fertile et prospère. Plusieurs villages s'élevaient sur le cours de la rivière, une ville assez importante couvrait, comme autrefois, les rampes occidentales de la vieille cité Juliana et s'étendait sur la rive opposée. Cette ville était alors désignée sous le nom de Saint-Julien. Comment la cité fondée par l'empereur Julien l'Apostat avait-elle changé son nom de Juliana contre celui de Saint-Julien ? On n'essayera pas d'expliquer le fait. Il suffira de dire que vers le VIIIe siècle surgit une légende relative à un certain Julien, compagnon de Lucien, évêque de Beauvais, lequel Julien, natif du Val d'Abonia disait-on, aurait été martyrisé avec Maximien peu avant son saint évêque. Son corps, rapporté au lieu natal, y avait fait de nombreux miracles et se trouvait alors dans la crypte de l'église placée sous son vocable et qui dépendait d'une riche abbaye située à l'extrémité Nord du plateau. Il y avait donc la ville et l'abbaye de Saint-Julien, et le château de la Roche-Pont occupé par les seigneurs de la Roche-Pont. Quant à la vallée, elle avait conservé

à peu près son nom antique; c'était le Val d'Abonne. Les seigneurs de la Roche-Pont étaient, depuis le IXe siècle, possesseurs du Val, de la ville, des terres y attenant et des forêts qui s'étendaient au Nord sur les plateaux; ils prétendaient descendre des anciens Rois de Bourgogne par les femmes, étaient riches et puissants. Un de leurs ancêtres avait fait la guerre contre le roi Robert en l'an 1005 et avait beaucoup contribué à l'insuccès de l'expédition de ce prince en Bourgogne. Lorsque cette province se soumit plus tard au roi, le seigneur de la Roche-Pont avait fait des conditions qui avaient singulièrement amélioré son domaine. Ce seigneur était le fondateur de l'abbaye clunisienne qui s'élevait au Nord sur le plateau; il lui avait donné les terres incultes du val du ruisseau. Les moines firent bientôt de ce val un excellent domaine, en tirant parti de ce petit cours d'eau qui ne tarissait jamais. Des barrages leur permirent d'avoir des étangs très-productifs, des chutes d'eau faisant marcher des moulins, des forges, d'arroser de belles prairies pour les troupeaux, et, sur le versant exposé au midi, des vignes renommées pour leur qualité.

Depuis lors, les abbés de Saint-Julien n'avaient pas toujours été en parfaite intelligence avec les seigneurs de la Roche-Pont. D'après leur charte de fondation, ils prétendaient être complétement indépendants de la seigneurie de la Roche-Pont, ne relever que de Rome, et avoir sur les terres qu'ils possédaient tous droits féodaux; ils se refusaient à rendre les devoirs de fief au château, et, à plusieurs reprises, des contestations on en vint aux actes de violence. Alors les abbés recouraient au duc de Bourgogne; les gens de guerre se mêlaient de la partie, et, naturellement, les vassaux payaient pour tous.

Un des abbés, homme remuant et ambitieux, avait prétendu fortifier l'abbaye, ce à quoi le seigneur de la Roche-Pont s'était opposé; l'abbé n'avait tenu compte de l'oppo-

sition. Le seigneur avait alors dévasté le domaine de l'abbaye. Appel des religieux au duc de Bourgogne, qui donna raison au seigneur de la Roche-Pont. Nouve appel des religieux au roi de France, qui était intervenu. Après maintes discussions, dommages de part et d'autre, il avait été entendu que l'abbaye pourrait être entourée d'une enceinte sans tours, et, qu'en cas de guerre dans laquelle les intérêts du suzerain seraient engagés, le seigneur de la Roche-Pont aurait à fournir la garnison de l'abbaye aux dépens de celle-ci.

Les gens de l'abbaye et les gens du seigneur n'en restaient pas moins dans un état permanent d'antagonisme, et il ne se passait pas une année qu'il n'y eût des différends à vider à ce propos près la cour du duc.

Le château des seigneurs de la Roche-Pont était établi sur les restes du *castellum* de la cité Juliana, et, vers l'année 1182, il était fort vieux et délabré. Anseric de la Roche-Pont en était alors possesseur.

C'était un homme jeune, ardent, ambitieux, qui avait épousé une nièce du comte de Nevers, mort en 1176, et dont les biens s'étaient accrus par cette alliance; il souffrait impatiemment la suzeraineté du duc de Bourgogne qui ne traitait pas toujours ses vassaux avec sagesse et cherchait le moyen de s'en affranchir; il résolut d'abord de rebâtir son vieux château et de le mettre en état de défier toute attaque. Anseric de la Roche-Pont était entretenu dans ces idées d'indépendance par un sien oncle, vieux seigneur qui avait passé quinze années en Syrie à guerroyer, et qui, usé par les combats, ruiné, était rentré en Bourgogne. Anseric lui avait donné asile dans son domaine, et le vieux baron n'avait pas tardé à exercer une influence sur l'esprit de son neveu, et même de sa nièce. Pendant les longues soirées d'hiver, le récit des aventures d'outre-mer, que le baron Guy savait rendre vivants, enflammait le cœur

du jeune seigneur. Souvent alors, l'œil brillant, les poings fermés, il se levait, marchait à grands pas dans la salle, honteux de son inactivité et dévoré du désir de faire mieux que tuer des sangliers et discuter avec des moines, à propos des droits de mouture ou de pêche. C'était dans ces moments que le vieux baron, loin de calmer l'ardeur de son neveu, cherchait à la diriger vers un but plus certain que n'était la conquête des villes de Syrie. Le baron Guy composait un singulier personnage; au physique, c'était un grand vieillard osseux, un peu voûté par le poids des armes. Sa tête, garnie encore d'une rude chevelure grise, carrée du haut, montrait deux pommettes saillantes et, sous des sourcils épais, des yeux vert sombre, profondément enfoncés dans leurs orbites. Sa bouche large, aux lèvres fines, laissait paraître, s'il riait, ce qui lui arrivait rarement, des rangées de dents blanches et aiguës. Quand il contait de longues histoires, assis, les mains sur les genoux, la tête baissée, la lumière des cierges de cire n'éclairait que cette chevelure touffue et les saillies des pommettes et du nez. Parfois, à certains passages émouvants du récit, cette tête se relevait lentement et, dans l'ombre alors, ses deux prunelles reflétaient des lueurs qui faisaient songer aux éclairs lointains.

Au moral..... il serait plus difficile de peindre le baron Guy..... Il abhorrait les moines, ce qui ne prouve rien, et adorait les enfants, ce qui prouve une nature heureusement douée..... Mais le baron avait tant vu de choses et d'hommes, qu'il pouvait bien y avoir dans cette âme un fond de scepticisme, si toutefois on peut appliquer ce mot au désenchantement d'un noble de la fin du douzième siècle Le baron avait donc pris sur l'esprit de son neveu un ascendant marqué; mais les deux enfants d'Anseric obtenaient de leur grand-oncle tout ce qu'ils voulaient. Envers sa nièce, il montrait une condescendance non moins gran-

de ; elle seule parvenait à appeler sur ce dur visage un rayon de gaieté.

Très-haute et noble dame Jeanne, Élienor de la Roche-Pont était une femme de taille moyenne. Sa figure un peu longue reflétait, quand elle était animée, une vive intelligence; ses prunelles bleu pâle prenaient alors la nuance du lapis et son teint, habituellement terne, se couvrait d'un éclat purpurin. Elle avait un sourire charmant quoique sa bouche fût un peu tombante ; son col long, sa taille admirablement dessinée, donnaient à tous ses mouvements une grâce parfaite, relevée encore par une vivacité adroite qui faisait la joie du vieux baron.

Aussi celui-ci passait-il des heures, les yeux fixés sur sa nièce, comme s'il eût voulu étudier les moindres gestes de la dame de la Roche-Pont et se rendre compte du merveilleux mécanisme qui faisait mouvoir cette gracieuse personne. Ame virile à l'occasion, Élienor était capable de tous les dévouements, de tous les sacrifices pour les siens. Ses vassaux l'aimaient et l'appelaient la *Gentil-Dame*.

Il a paru nécessaire de peindre en quelques mots ces personnages qui vont, dans la suite de ce récit, jouer un rôle principal. C'est qu'en effet, pendant l'époque féodale, l'homme gouvernait les événements mieux qu'en tout autre temps. Le caractère personnel d'un noble exerçait une influence prépondérante autour de lui, en bien ou en mal.

Le baron Guy, fatigué, ruiné, sans enfants, était au fond une de ces âmes délicates, froissées au contact des hommes et des événements, ayant perdu tout ressort lorsqu'il s'agit de leurs intérêts, mais qui font tendre leur énergie et leur besoin de s'attacher à quelque chose, vers un but en apparence éloigné ou fragile. Le baron Guy avait certes de l'affection pour son neveu; cependant, s'il n'eût été question que de lui, il se fût contenté de le laisser chasser tranquillement sur ses domaines, et de l'aider au be-

soin ; mais il avait pour sa nièce et ses deux enfants — deux beaux garçons de cinq et huit ans — une adoration qui faisait la principale préoccupation de sa vie. Il lui paraissait que pour des êtres si chers à ses yeux, le château de la Roche-Pont et son domaine étaient un bien maigre lot, et c'est tout au plus si le duché de Bourgogne lui semblait digne de leur être offert.

Ces ambitions *indirectes*, pourraït-on dire, sont les plus âpres et les plus tenaces; ce sont celles qui poussent aux entreprises les plus audacieuses, parce qu'elles sont désintéressées et irresponsables.

Lorsque le baron Guy parlait des forteresses bâties par les Francs en Palestine et en Syrie, il ne manquait jamais d'en compter les tours, de décrire leurs hautes murailles, leurs belles et bonnes défenses, et, établissant toujours une comparaison entre ces merveilleuses forteresses de Margat, de Krak, d'Antarseus, de Laodicée, d'Antioche, d'Ascalon, de Giblet et de tant d'autres, avec le château de la Roche-Pont, il semblait que ce dernier ne fût qu'une bicoque, bonne pour abriter des vilains.

Quand le discours du baron prenait ce tour, et il le prenait souvent, la figure d'Anseric s'assombrissait, Elienor baissait les yeux, rougissait et allait chercher les enfants.

Un soir que le baron s'était complaisamment étendu sur l'emplacement et la solidité du château de Krak, qu'il avait vu commencer peu avant son départ de Syrie, et qui devait dépasser en étendue et en force les autres forteresses des chrétiens, Anseric interrompit tout à coup le récit : « Oncle, dit-il, l'assiette du château de la Roche-Pont me semble aussi bonne que celle de la forteresse des chevaliers d'outre-mer, et, s'il ne s'agit que de faire des tours plus épaisses et des murailles plus hautes que ne sont les nôtres, la chose est facile, qu'en dites-vous? » Le baron ne leva pas la tête. « Oui, dit-il, mais il faudrait le vouloir. — Et

si je le voulais? — Peut-être le pourrais-tu, beau neveu, mais qui fait un bon château doit s'attendre à le voir attaquer. — Eh bien? — Eh bien! il le faudra défendre, beau neveu. — N'avons-nous pas des hommes et nous-mêmes? — Oui, il faut des hommes, des hommes aguerris, et des armes, et des mangonnaux; puis il faut faire vite, si on ne veut pas être attaqué avant que les ouvrages ne soient achevés; et il n'y a pas loin d'ici à la cour du duc, qui peut-être sera curieux de voir de près ce que fait le sire de la Roche-Pont. — Le duc! le duc! il n'a pas à s'enquérir si je fais rebâtir mon château; c'est affaire à moi, non à lui! — Il y a aussi les moines de l'abbaye qui s'en iront se plaindre près de notre sire le duc; bien qu'il ne fasse pas grand compte de ces robes blanches, noires ou grises, et lui persuaderont que si tu élèves un château plus fort, c'est pour mettre plus facilement la main sur les biens de l'Église. Or, le duc préfère garder pour lui les trésors des couvents. — Pour les moines, dit Elienor, n'en ayez cure; si vous me laissez faire, ils se tiendront en paix. — Eh! que ferez-vous, belle amie? reprit Anseric. — Voulez-vous me laisser agir comme je l'entendrai? — Soit; à votre volonté, belle amie. »

Il faut dire qu'Elienor, en sa qualité de femme et de dame de haute lignée, entrait, quoiqu'elle n'en laissât rien paraître, dans les vues du baron Guy, et n'avait de plus cher désir que de laisser à son aîné le plus beau domaine de la province.

Comme alliée à la maison de Nevers, elle n'aimait pas le duc, et les liens féodaux qui unissaient son domaine au duché de Bourgogne lui pesaient plus encore peut-être qu'à son époux.

Le lendemain, Elienor manda l'abbé, sous prétexte d'une affaire importante à lui communiquer. Celui-ci était un petit homme, pâle, aux yeux vifs et noirs, toujours vêtu

avec recherche, autant que le comportait l'ordre de Cluny, qui, en fait de costume, était alors fort tolérant. Il arriva au château, sur une belle mule richement harnachée, suivi de deux moines également montés. Le vin et les épices leur furent offerts dès leur entrée, et quand l'abbé fut près d'Élienor, elle lui parla ainsi : « Sire abbé, vous savez en quelle vénération je tiens votre sainte abbaye et combien je désire accroître sa splendeur; si notre sire et moi ne l'avons pas fait encore, c'est que nous attendions une occasion favorable. Notre sire et moi sommes heureux que cette occasion se présente au moment où vous gouvernez l'abbaye, parce que nous avons, pour votre personne en particulier, une estime profonde. Si donc ce que nous prétendons faire est pour nous attirer plus spécialement la protection des saints apôtres Pierre et Paul, c'est aussi en considération de vos vertus et de votre sage gouvernement.

« Notre château est fort vieux et ruiné; notre sire entend le faire réparer, et, pour attirer sur ses murs la bénédiction du ciel, il compte élever dans son enceinte une belle chapelle qui sera desservie par vos religieux, suivant votre bon plaisir, et dépendant par conséquent de l'abbaye. A l'entretien de la chapelle sera affectée une rente annuelle de cent livres à prendre sur notre terre de Try. De plus, votre obédience de Vieil-Bois est laide et délabrée; notre sire veut la faire rebâtir et donner pour son entretien, insuffisant aujourd'hui, vingt-cinq journées de vignes de notre domaine, voisines de cette obédience. » A chaque partie de ce discours, l'abbé s'inclinait en baissant les yeux. « Dame, répondit-il, l'abbaye de Saint-Julien, fondée par un des ancêtres de notre sire, se réjouira des dons nouveaux que vous voulez bien lui assurer. Si elle a vu avec tristesse les différends qui se sont élevés parfois entre les seigneurs de la Roche-Pont et ses abbés, elle n'a jamais cessé d'adresser des prières à Dieu, à la Vierge Marie

et aux saints apôtres Pierre et Paul pour l'illustre maison de ses fondateurs; et dans les paroles sorties aujourd'hui de votre gracieuse bouche, ce qu'elle appréciera au-dessus des dons que vous lui faites, c'est l'assurance que ses privilèges et son indépendance seront sauvegardés de nouveau, comme ils l'étaient au temps passé.

— Assurément, reprit Élienor, nous veillerons à ce qu'il ne soit fait aucun dommage à vous et à vos vassaux, et la charte que nous vous remettrons mentionnera expressément notre désir de respecter, et au besoin de faire respecter par tous, les immunités de l'abbaye. D'ailleurs, sire abbé, vous n'ignorez pas que, en ces temps malheureux, les biens de l'Église ne sont pas toujours respectés par ceux mêmes qui devraient les défendre. Vous savez les épreuves qu'a subies l'abbaye de Vézelay; nous prétendons que le moustier de Saint-Julien soit à l'abri de ces insultes, et il n'est de plus sûr moyen pour protéger votre abbaye, que de mettre le château en bon état de défense. »

En s'en retournant, l'abbé se demandait d'où venait ce changement. Il n'en rentra pas moins fort satisfait au moustier, et après vêpres, un *Te Deum* fut chanté.

« Demain, beau sire, dit Élienor à son époux, lorsqu'on fut réuni pour le souper, si vous voulez, vous pourrez rebâtir votre château, l'abbé de Saint-Julien ne s'en plaindra pas — Voilà la bonne fée qui a parlé, dit le baron Guy, il faut agir. — Par les corps saints! dit Anseric, lorsqu'il sut à quelles conditions le silence de l'abbé serait assuré, belle amie, vous bâtissez si bien pour l'Église, qu'il ne restera rien pour le château! — A vrai dire, reprit le baron, il ne me plaît guère que ces moines aient un pied chez nous.... Bah! nous mettrons la chapelle dans la baille, et s'il faut défendre le château, les moines resteront dehors. — Mais qu'avez-vous donc sans cesse à médire de ces bons

moines, sire oncle? — Ah! gentille fée, si vous les aviez vus comme je les ai vus sur les terres d'outre-mer, vous diriez comme moi que c'est la pire engeance.... — Allons, ne blasphémez pas, sire oncle, nous sommes ici en terre chrétienne, et non chez les Sarrasins. »

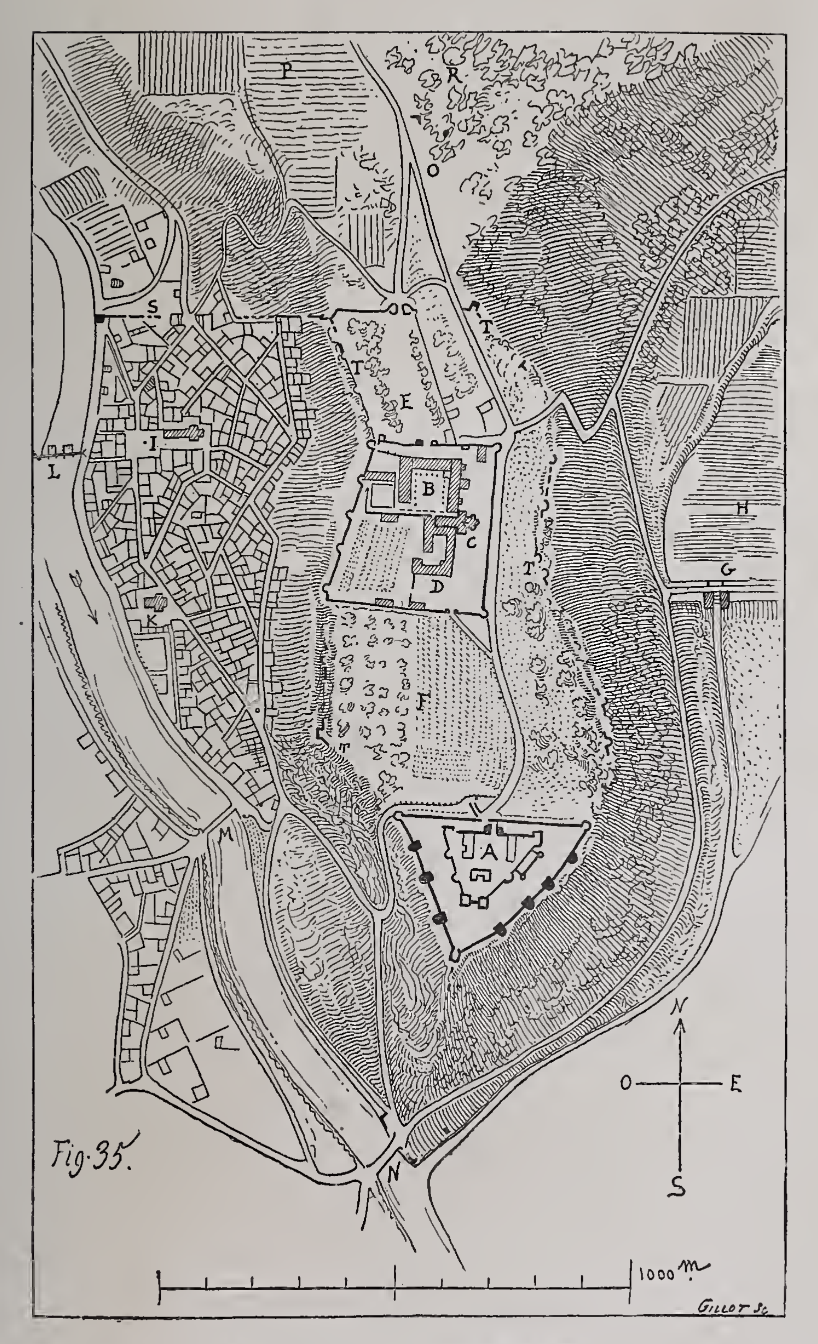
Peu de jours après, en effet, Anseric mit les ouvriers à l'œuvre; le bourg et les villages du domaine durent fournir leurs corvées en hommes, en bêtes de trait, en chariots; les matériaux ne manquaient pas dans le voisinage. Des fours furent élevés pour cuire la chaux; les forêts fournissaient les bois nécessaires, en quantité. Le baron Guy, en raison de ses connaissances militaires, se chargea de diriger l'entreprise. Il manda secrètement un maître des œuvres qu'il avait connu en Palestine et qui était natif de Troyes. Celui-ci fut bien reçu au château, bien nourri, vêtu de neuf, mais surveillé avec soin, dans la crainte qu'il ne lui prît fantaisie de s'en aller. Les plans du nouveau château furent arrêtés entre le baron et lui. On se servait d'une partie des fortifications romaines qui existaient encore. Mais il est nécessaire de connaître la situation des constructions qui existaient alors sur le plateau (fig. 35), pour l'intelligence de ce qui va suivre.

En A était le château de la Roche-Pont, construit sur les restes romains et composé de bâtiments irréguliers, en mauvais état; en B, le cloître de l'abbaye, son église en C. En D, l'abbatial.

Ce monastère était limité du côté de l'ouest par les ruines de l'ancienne enceinte romaine, et sur les trois autres côtés, par des murs crénelés, avec quelques échauguettes.

En E était le verger de l'abbaye; en F celui du château[1]. Deux beaux moulins, qui dépendaient de l'abbaye,

1. Le verger était alors un jardin, planté d'arbres fruitiers et de bosquets, dans lequel on allait prendre le frais et se livrer à divers passe-temps.



LE VIEUX CHATEAU DE LA ROCHE-PONT

étaient établis en G, et en H, l'étang, rempli par les retenues du ruisseau.

La ville haute, bâtie sur le versant occidental du plateau, possédait deux paroisses I et K.... Un pont de bois avec moulins dépendant du château en L, un autre pont de bois en M, le pont de pierre romain en N.

Sur la rive droite, s'élevaient quelques maisons avec jardins. En O la route du plateau bifurquait pour conduire à l'entrée de l'abbaye et à celle du château. En P, des terres cultivées, et en R la forêt qui s'étendait à plus de deux mille pas vers le nord. De l'ancien mur rampant romain S, il ne restait que des débris ainsi que de l'enceinte T. Ces ruines, envahies par la végétation, formaient cependant un relief qu'il était possible de défendre.

La topographie générale connue, nous allons décrire les dispositions qui furent adoptées dans la construction du nouveau château (fig. 36[1]). En O existait un fossé qui fut recreusé. Une barbacane s'éleva en A avec entrée sur son flanc gauche.

L'entrée principale du château dut être établie en B avec pont-volant. Cette porte devait être protégée par deux tours. Sur une partie de l'ancien front Nord romain, on projeta cinq tours dont les courtines allaient joindre les deux tours antiques V, réparées et couronnées. Il devait rester ainsi derrière cette première défense un grand espace C. C'était la *baille*, avant-cour ou basse-cour dans laquelle furent plantées la chapelle E promise à l'abbé, des écuries D et dépendances F, sur une ruine romaine. En P, on creusa un deuxième fossé qui dut protéger le

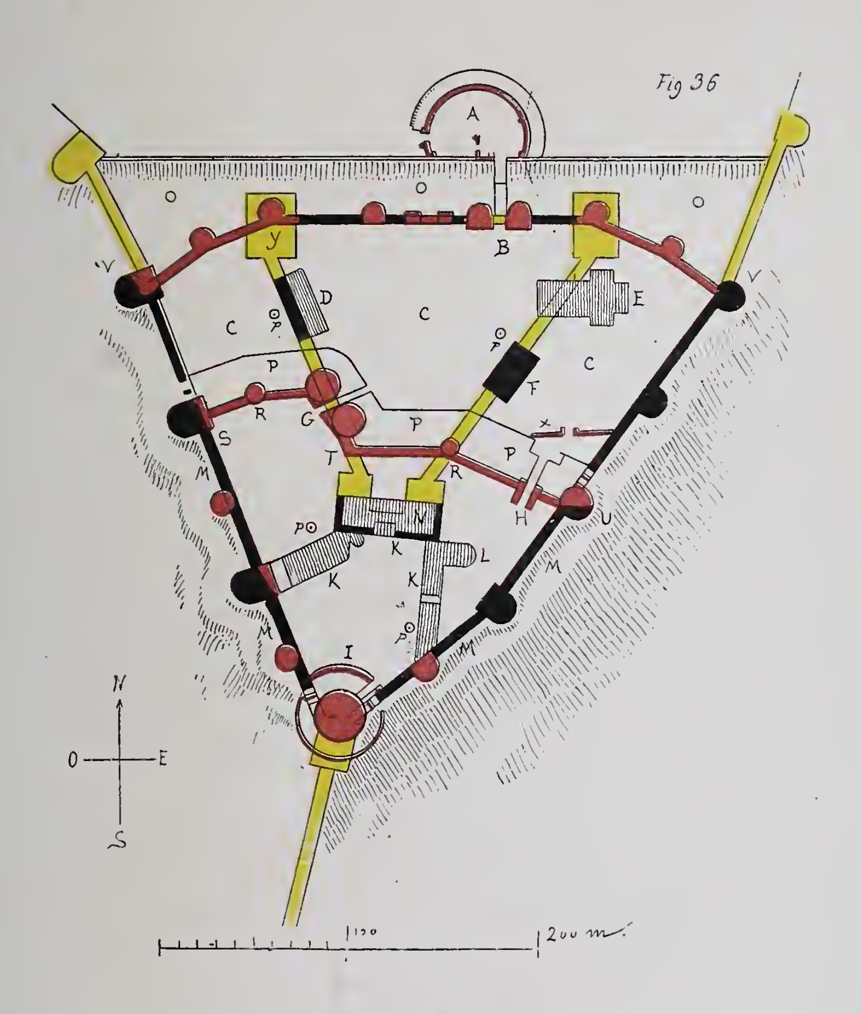
1. Dans cette figure, la teinte noire indique les substructions romaines conservées et couronnées par de nouveaux ouvrages; la teinte jaune, les constructions romaines entièrement rasées, la teinte rouge, les défenses ajoutées par le châtelain de la Roche-Pont, et la teinte grise, les bâtiments d'habitation refaits ou réparés.

château proprement dit, dont la porte fut disposée en G. Une poterne s'ouvrit en H. L'ancien mur romain M reçut de nouveaux couronnements, et trois tours neuves durent le renforcer.

En I, on jeta les fondements du donjon en partie sur maçonneries antiques; donjon défendu par une chemise avec fossé. Les bâtiments d'habitation prenaient les emplacements K, avec une chapelle en L. Aux extrémités du fossé P, des coupures furent pratiquées dans les deux courtines romaines, pour intercepter, au besoin, toute communication entre les défenses de la baille et celles du château. Ce parti fut adopté également pour les deux courtines aboutissant au donjon.

Le baron Guy passait toutes ses journées, depuis la décision prise par son neveu, avec le maître des œuvres Alain de Troyes, pendant que les premiers ouvriers appelés déblayaient le terrain, arrasaient les ruines romaines, que les corvées amenaient des approvisionnements de pierres, de sable, de cailloux, de bois, creusaient les fossés et les rigoles des fondations.

Le baron Guy tenait à élever en face du plateau (point d'attaque) un grand front, légèrement convexe pour dérober les saillants VV'. Il voulait une large barbacane au milieu de ce front, pour réunir les troupes destinées aux sorties, pour les protéger en cas de retraite. Il avait observé que toutes les bonnes défenses élevées en Syrie par les chrétiens plantaient toujours les entrées de telle sorte que l'assaillant fût obligé de présenter son flanc droit à la défense, ce qui était bien raisonné, puisque le flanc gauche est protégé par l'écu ou le pavoi. La position de la porte G du château avait été l'objet d'une longue étude entre le baron et son maître des œuvres. Celui-ci voulait la placer parallèlement à la première; mais le baron insista pour qu'elle formât avec l'entrée de la baille un angle prononcé.



LE CHATEAU DU XIIe SIÈCLE DE LA ROCHE-PONT

Le maître de l'œuvre prétendait que la tour de gauche de cette porte G formerait alors un saillant mal défendu, attaquable ; mais le baron admit que si l'assiégeant voulait battre ou miner cette tour, il serait battu en écharpe par la tour R ; qu'en donnant des sinuosités à ce front du château, on découvrait tous les points de la baille, que la porte principale était ainsi bien masquée, qu'on en serait quitte pour donner une forte épaisseur aux murs et un plus grand diamètre à ces deux tours de l'entrée, et qu'enfin, si l'ennemi parvenait à faire tomber la tour de gauche formant saillant, il y avait la ressource de se remparer de S en T et de prolonger ainsi la défense, d'autant que cette tour du saillant abattue, l'autre resterait intacte et commanderait la brèche.

La poterne H fut également l'objet d'une série d'observations de part et d'autre. Cette poterne était nécessaire pour assurer les approvisionnements du château sans encombrer l'entrée principale. Placée près de la tour d'angle U, que l'ennemi ne pouvait battre à cause de l'escarpement du plateau, cette poterne était bien protégée par cette tour ; puis elle devait être surmontée d'un ouvrage quadrangulaire avec doubles herses et doubles portes, et enfin une braie X défendait son approche. Il fut entendu en outre que le gros bâtiment d'habitation central, élevé sur les débris des tours carrées romaines, serait crénelé, commanderait la courtine et par conséquent les deux entrées ; des puits existaient ou furent creusés en *p*.

Toutes choses ainsi bien arrêtées, les ouvrages furent poussés activement. Le baron ne quittait pas les chantiers et voulait voir chaque chose par lui-même. On commença par le front Nord de la baille et par la grande chapelle E. Ce travail de l'extérieur ne changeait pas notablement l'état ancien ; puis on se mit au donjon. Lorsque cette tour de quatre-vingt-dix pieds de diamètre fut élevée à trente

pieds de haut, son aspect était déjà formidable. Les gens de la ville regardaient de loin cette masse qui dominait la pointe du plateau, et se demandaient ce que leur seigneur prétendait faire de cette grosse tour. L'abbé était quelque peu soucieux ; mais on lui faisait si bien fête au château qu'il ne disait mot, d'autant que la grande chapelle de la baille promettait d'être fort belle.

Heureusement pour Anseric, le duc de Bourgogne avait alors d'assez grosses affaires sur les bras ; des difficultés avec le roi de France Philippe Auguste étaient pour lui un grave sujet d'inquiétudes, et il ne voulait pas en un pareil moment s'aliéner sa noblesse. Plus de deux années s'écoulèrent ainsi, sans qu'il survînt au châtelain d'embarras sérieux. Alors le château était bien près d'être achevé. Nous en donnons la vue cavalière (fig. 37), prise à l'angle Nord-Est.

On ne parlait dans la contrée que du beau et fort châtel neuf de la Roche-Pont, et il ne manquait pas dans le voisinage de gentilshommes envieux des biens et des alliances d'Anseric, qui cherchaient à le peindre aux yeux du duc, comme un ambitieux prêt à briser les liens féodaux qui l'unissaient à son seigneur. On allait jusqu'à prétendre que le sire de la Roche-Pont, s'appuyant sur son origine, ne visait à rien moins qu'à supplanter le duc, et que déjà il avait à ce sujet noué des intrigues avec le roi de France et Pierre de Courtenai, qui avait épousé Agnès, sœur du dernier comte de Nevers et tante d'Élienor ; que ses hommes étaient accablés sous le poids des corvées, et que le duc ne pouvait admettre qu'un de ses vassaux foulât ainsi le pauvre peuple pour élever un château tel que la Bourgogne n'en possédait pas de plus fort.

Comme il n'arrive que trop souvent, la malveillance dictait ainsi à Anseric la conduite qu'il avait à tenir pour satisfaire ses projets ambitieux.



VUE CAVALIÈRE DU CHATEAU DE LA ROCHE-PONT

Le duc de Bourgogne, Hugues III, n'était rien moins qu'un défenseur des biens de l'Église. L'abbé de Saint-Julien ne l'ignorait pas; aussi, tout en se sentant l'esprit troublé par les dispositions défensives du sire de la Roche-Pont, et n'augurant rien de bon pour l'abbaye du voisinage d'un aussi fort château, n'osait-il manifester ses craintes et essayer de les faire partager à la cour du duc, car il craignait plus peut-être l'intervention de celui-ci que la puissance de son voisin immédiat.

Hugues s'émut à la longue et prêta l'oreille à tout ce qu'on rapportait des dispositions de son vassal. Une occasion lui découvrit bientôt ses véritables dispositions. Anseric, s'il avait des ennemis et des envieux à la cour du duc, avait aussi quelques amis. Ceux-ci ne manquèrent pas de l'informer des fâcheuses impressions qu'on avait fait naître dans l'esprit du duc à son égard, d'autant que celui-ci n'était guère réservé dans ses propos. On l'avait entendu dire qu'il irait bientôt éprouver si la forteresse de la Roche-Pont était aussi bonne qu'on le prétendait. La prudence n'était pas davantage le fait du duc. Il avait envoyé un parti de gens d'armes examiner les choses de près. Or les gens d'armes du duc avaient les habitudes du maître : ils étaient grands pillards et détrousseurs. S'ils s'acquittèrent de leur mission, je ne le saurais dire, mais il est certain qu'ils pillèrent quelques hameaux et mirent le feu à plusieurs granges de l'abbaye de Saint-Julien.

Grand fut l'émoi parmi les moines, qui ne manquèrent pas de s'en plaindre au sire de la Roche-Pont.

Le fief de la Roche-Pont devait chaque année remettre au duc de Bourgogne, à titre de redevance, six chevaux de guerre harnachés. Habituellement, le sire de la Roche-Pont se rendait à cette occasion à la cour du duc après les fêtes de Pâques.

C'était en 1185. Anseric ne parut pas à la cour et n'en-

voya pas les six chevaux. Hugues les réclama; Anseric répondit que les gens du duc avaient eux-mêmes pris les chevaux qui lui étaient destinés comme des pillards et routiers; que c'était à eux à les remettre à leur maître; que quant à lui et à l'abbé de Saint-Julien, ils réclamaient des dommages et demandaient que lesdits pillards fussent pendus aux lieux des méfaits.

Que d'ailleurs, lui, Anseric, savait comment le duc de Bourgogne accueillait les mauvais propos des ennemis de la Roche-Pont, et qu'il choisirait son heure pour les démentir. A cette fière réponse, Hugues s'emporta et jura qu'il ne prendrait pas de repos que le château de la Roche-Pont ne fût rasé, dût-il lui en coûter le quart de sa seigneurie.

Le baron Guy n'avait pas vu grossir l'orage sans une secrète joie; mais s'il aimait la bataille et s'il nourrissait une ambition démesurée, c'était un homme prudent, et qui, comme tous ceux qui avaient longtemps séjourné en Orient, savait nouer une intrigue et mettre les bonnes chances de son côté. La plupart de ces vieux chevaliers de Syrie doublaient le soldat d'un diplomate par suite de leurs rapports avec la cour de Constantinople et avec les Sarrasins.

Après la réponse d'Anseric, il n'y avait plus qu'à se préparer à la guerre, et à une guerre à outrance. Mais si bonne que fût la place, le baron Guy n'ignorait pas que toute forteresse investie, si elle n'est secourue, finit par tomber aux mains de l'assiégeant. Anseric n'avait pas une armée à opposer en rase campagne à celle du duc; il pouvait réunir deux cent cinquante hommes d'armes, ce qui faisait un total de douze cents combattants environ, chaque homme d'armes étant accompagné de trois ou quatre combattants. En ajoutant à cela les hommes de la ville qui devaient le service au seigneur, on pouvait compter sur une garnison de quinze à dix-huit cents hommes.

Le baron Guy eut donc avec Élienor et Anseric une lon-

gue conférence, le soir même de l'envoi de la réponse au duc, après laquelle il fut résolu que la dame de la Roche-Pont, bien accompagnée, se rendrait à la cour du roi de France, lui promettant hommage-lige de la seigneurie de la Roche-Pont, et lui demandant secours contre le duc de Bourgogne, qui sans raison, dévastait les terres de son vassal et pillait les biens de l'abbaye de Saint-Julien. Le baron Guy avait quelques motifs de croire que cette démarche serait favorablement accueillie; mais il se garda de dire tout ce qu'il savait à ce sujet. Il conseilla à sa nièce de se faire accompagner par l'abbé, s'il était possible, ou tout au moins par quelques religieux autorisés par celui-ci.

Dame Élienor accueillit ces ouvertures, sans faire la moindre objection, avec un calme apparent, bien que son cœur battît dans son mince corsage, à le rompre.

Elle employa la nuit, avec ses femmes, à faire les préparatifs de son voyage, et de grand matin manda l'abbé.

L'abbé, qui en tout ceci voyait en perspective, quoi qu'il advînt, la dévastation des biens de l'abbaye, poussait force soupirs, s'exclamait, accusait la dureté du temps, mais ne résolvait rien. « Sire abbé, lui dit enfin Élienor, avec ou sans vous ou vos religieux, je pars ce matin; vous plaît-il mieux défendre votre cause vous-même ou la faire défendre par une femme? — Eh! très-gracieuse dame, reprit l'abbé, puis-je quitter mon troupeau, lorsque le loup s'apprête à le dévorer? — Eh bien, donnez-moi trois de vos religieux. — Oui, c'est bien parlé.... il le faut.... il le faut. — Qu'ils soient ici à cheval dans une heure. — Oui, noble dame, ils y seront, à la garde de Dieu et de la sainte Vierge! — Mais surtout, sire abbé, pas un mot de ce voyage, et que les religieux ne sachent où je les conduis. — Oui, certes, ils seront, pour les frères, envoyés dans une obédience ou dans quelque abbaye voisine. — C'est bien, et hâtez-vous! » Dame Élienor embrassa ses enfants, son époux et son oncle

en pleurant; mais, séchant ses larmes au moment de monter sur sa haquenée, elle apparut à sa petite troupe avec un visage calme. « Belle nièce, lui dit le baron Guy, au moment où elle attendait sur le montoir, le duc fera tout, certainement, pour venir ici hâtivement. Il serait possible qu'il arrivât avant votre retour. S'il en était ainsi, marchez prudemment, cachez-vous et vos gens chez le vavasseur Pierre Landry, à deux lieues d'ici, dans la vallée; il sera prévenu, guettera votre retour et me fera tenir de vos nouvelles. Nous aviserons alors. »

La troupe de la dame de la Roche-Pont se composait d'une douzaine d'hommes sûrs et fidèles, attachés au château, commandés par un vieux chevalier prudent et avisé, de deux femmes et des trois moines. La chevauchée était destinée, pour les gens du château, à rendre visite à la dame de Courtenai, tante d'Élienor.

X

QUATRIÈME SIÉGE

Le duc de Bourgogne avait hâte de réduire son vassal. Dans l'espace d'une quinzaine de jours, il avait réuni de six à sept mille hommes et se mettait en marche. Pendant ce délai, Anseric et le baron Guy n'avaient pas perdu de temps. On amoncelait dans le château des provisions de bouche pour trois mois au moins. On fabriquait quatre grands trébuchets et une demi-douzaine d'arbalètes à tour. Des bois de charpente, en quantité suffisante, avaient été débités dans la forêt pour établir des hourds, des palissades, des bretèches. Une trentaine de tailleurs de pierre travaillaient sans relâche à faire des projectiles de soixante et cent livres pour les trébuchets. Chaque ouvrier pouvait en façonner dix dans sa journée; au bout de quinze jours, l'approvisionnement était de quatre mille cinq cents. Dans la ville, on travaillait aux arbalètes de main, aux quarreaux, car les citadins, qui devaient le service, étaient tenus d'arriver armés, équipés et munis de projectiles en quantité suffisante. Il y avait aussi des archers pour lesquels on fa-

çonnait des flèches de bois de frêne, des arcs de bois d'if, des cordes de chanvre long.

Bien que le sire de la Roche-Pont ne pût réunir, ainsi qu'il a été dit précédemment, plus de dix-huit cents hommes, et qu'il ne pût, par conséquent, songer à défendre tout le plateau, c'est-à-dire le château et l'abbaye, le baron Guy, qui avait ses projets, insista pour qu'on ne laissât pas l'ennemi occuper le monastère sans le défendre, fût-ce faiblement. « Tu dois défendre le monastère, disait-il à son neveu, toutefois que les intérêts du suzerain sont engagés; or, puisque d'aujourd'hui tu rends hommage-lige de ton fief au roi de France, il est ton suzerain; donc, ses intérêts sont engagés, et il est de ton devoir de défendre l'abbaye. »

A ce raisonnement spécieux, Anseric ne trouvait rien à objecter. On mit donc le mur nord de l'abbaye en état de défense, on relia son angle Nord-Est aux débris de la muraille romaine encore existants sur la crête du plateau par une bonne palissade avec fossé, et on barricada la crête occidentale au-dessus de la ville, entre l'abbaye et la baille du château.

L'abbé avait bien fait mine de s'opposer à ces travaux, prétendant avec raison que l'abbaye n'était pas en guerre avec le duc de Bourgogne et ne déclinait pas l'hommage qu'elle lui avait rendu. Mais le baron Guy était, en sa qualité de vieux chevalier d'outre-mer, un casuiste de première force, et, s'appuyant sur le texte des chartes, prétendait que le sire de la Roche-Pont combattait pour la cause du suzerain, que par conséquent il fallait exécuter les clauses des conventions relatives à l'abbaye. Ces discussions n'arrêtaient pas les travailleurs, et, quoique l'abbé eût mandé ses vassaux afin de protéger le monastère, ceux-ci ne se pressaient pas de se rendre à son appel, ne se croyant pas en état de résister aux vassaux d'Anseric, et préférant attendre le résultat de tout ceci avant de prendre un parti.

Le baron fit, en outre, creuser une tranchée de l'angle Sud-Est de l'enceinte de l'abbaye à la crête orientale du plateau; puis, il fit recouvrir cette tranchée de bois de charpente avec fascines, et rétablir le gazon par-dessus, afin que cette tranchée ne laissât aucune trace extérieure. En dehors de la barbacane du château et du fossé, fut élevée une bonne palissade qui protégeait sa circonférence en laissant entre le mur et elle un espace de vingt pas, et qui donnait des lices de trente pas de largeur en avant de la contrescarpe du fossé.

Le vingt-deuxième jour après la réponse d'Anseric, le 5 mai, les troupes du duc se présentèrent en face de l'abbaye, sur le plateau. Les premiers arrivés se répandirent dans la ville qu'ils commençaient à piller, quand le duc intervint et donna, contrairement à ses habitudes, l'ordre de respecter les habitants et leurs biens. Écoutant cette fois de sages conseils, il entendait séparer les intérêts des vassaux d'Anseric de ceux de leur seigneur, isoler celui-ci et en avoir ainsi plus facilement raison. Aussi, dès le soir même, fit-il publier à son de trompe par toute la ville que ses armes n'en voulaient qu'au seigneur de la Roche-Pont, déclaré félon, comme ayant rompu les liens qui l'unissaient, en qualité de vassal, au duc de Bourgogne; que les habitants de la ville et de la vallée seraient respectés en tant qu'ils ne prendraient point parti pour le sire de la Roche-Pont; que, de ce jour, ils étaient déchargés de toute redevance et de tout service envers ledit sire; mais que ceux qui seraient convaincus de prendre parti pour lui seraient pendus comme traîtres envers leur légitime seigneur, le duc de Bourgogne. Un héraut se présenta devant les murs de l'abbaye et prononça, à haute voix, la même déclaration[1]. Mais le baron Guy avait prévu le cas, et tous les gens de la ville

1. Voyez la figure 35.

qui étaient venus en armes à l'appel d'Anseric, étaient enfermés dans le château. Il n'avait posté, pour défendre l'abbaye, que des hommes sur lesquels il pouvait compter, dépendant directement d'Anseric et attachés à sa fortune; puis quelques-uns de ces aventuriers qu'on recrutait pour ces cas de guerre, et qui, n'ayant ni foyer ni patrie, se battaient pour celui qui les payait le mieux.

Ces défenseurs de l'abbaye n'étaient guère qu'une centaine de gens déterminés. Ils accueillirent le discours du héraut avec des huées et des rires, en répondant qu'ils ne connaissaient d'autre seigneur que le roi de France; que s'il s'agissait de pendre, ils savaient tout aussi bien le faire que les gens du duc. Pendant la nuit, deux mangonnaux furent braqués en face du mur nord du monastère et eurent bientôt écrêté les défenses; mais les hommes d'Anseric s'étaient retranchés dans le bâtiment en retraite de ce mur, et quand les Bourguignons s'avancèrent avec des échelles pour franchir l'enceinte, ils les accueillirent par une grêle de traits qui tuèrent un certain nombre d'assaillants.

Toutefois, ceux-ci couronnèrent la muraille et descendirent dans la longue et étroite cour fermée par ce bâtiment. Là, ils furent exposés aux pierres et à tous les débris de charpente que leur jetaient les défenseurs par les fenêtres. La cour de l'Est était barricadée, et Anseric, avec une vingtaine d'hommes, gardait cette barricade. Il la défendit bravement pendant une bonne heure, et les Bourguignons, engagés dans un étroit espace, perdaient du monde. Ceux-ci parvinrent toutefois à briser une porte du bâtiment et à se précipiter dans le cloître. Là, ils furent encore exposés aux traits et aux pierres lancés par quelques défenseurs postés sur le côté nord de l'église.

Une troupe de Bourguignons attaquait la barricade du Sud-Est en dehors du mur de clôture pour prendre l'abbaye à revers. C'est là que se tenait le baron Guy, avec

une cinquantaine d'hommes. Le combat fut dur et sanglant, et avant de se retirer, voyant que les défenseurs abandonnaient peu à peu l'abbaye, le baron fit mettre le feu aux fascines de la tranchée en arrière.

Déjà, Anseric et ses hommes prenaient le chemin du château et étaient abrités par les défenses de la barbacane. Guy les rejoignit, poursuivi par une grosse troupe de Bourguignons. Mais la tranchée laissa bientôt échapper une épaisse fumée, et les assaillants qui survenaient, voyant le terrain miné, n'osaient avancer. C'est alors que Guy et Anseric se précipitèrent sur ceux qui s'étaient aventurés jusqu'à portée du trait de la barbacane, et en tuèrent un bon nombre. Échauffés par le combat, exaspérés par la résistance, les gens du duc se répandirent dans les bâtiments de l'abbaye, achevant les blessés et pillant. Le feu, mis par les défenseurs ou par les Bourguignons, ne tarda pas à envahir le cloître et la toiture de l'église.

Les pauvres moines, assemblés dans le chœur pendant le combat, durent bientôt quitter ce refuge, car les tisons enflammés tombaient sur le pavé par les œils des voûtes. La nuit était alors venue, plusieurs furent massacrés par des soldats ivres. La plupart s'étaient blottis tremblants dans un rez-de-chaussée voûté. C'est là où les trouva le duc lorsqu'il entra dans l'abbaye en flammes. L'abbé se jeta à ses jenoux; mais le duc irrité le repoussa durement, en lui disant : « Sire abbé, il convient mal à des gens d'église de combattre contre leur seigneur ; si je ne vous fais pas pendre vous et vos moines, c'est grâce à votre habit. Sortez d'ici et allez raconter à vos frères vos forfaitures ! » L'abbé eut beau protester de son innocence, assurer que si l'abbaye avait été défendue, c'était contre sa volonté, le duc, dont la colère semblait s'allumer à chaque mot du père, finit par donner l'ordre à ses gens de chasser dehors toute cette moinaillerie.

Ces malheureux, mourant de faim, s'en allèrent dans la ville où quelques bonnes âmes les recueillirent; mais le duc ne l'entendait pas ainsi, et, dès le lendemain, il fit annoncer que tout habitant qui garderait un religieux chez lui, serait pendu.

Rassemblant quelques provisions, les religieux prirent donc à pied le chemin de Cluny.

Le duc avait donné l'ordre d'éteindre l'incendie, car il prétendait habiter l'abbaye pendant le siége du château; mais il ne restait de logeable que le palais abbatial, situé au Sud de l'église [1].

Retirés dans le château après avoir perdu le quart de leurs hommes engagés dans la lutte, Anseric et le baron Guy prenaient leurs dernières dispositions. Les gens rentrés avec eux étaient fort animés; car ils avaient fait subir à l'ennemi des pertes assez sensibles, et ils ne songeaient qu'à se bien défendre. Guy était ravi et son visage sombre s'illuminait d'un éclair de gaieté.

« Cela va bien, dit-il à son neveu, quand ils furent seuls, cela va bien; maintenant que l'abbaye brûle, nous sommes assurés d'être secourus par le roi de France; c'est une bonne journée pour commencer. — Et ces pauvres moines, que leur est-il advenu?... Ah! sire oncle, il eût mieux valu les laisser en repos; nous aurions une trentaine de braves gens de plus ici, et nous n'aurions pas à nous reprocher d'avoir fait brûler le couvent et massacrer les moines, peut-être. — Laissez, laissez, beau neveu; les moines se tirent toujours d'affaire, et ils sauront bien réparer leur abbaye. Ce sont les gens du duc qui l'ont brûlée d'ailleurs! Eh, ne devions-nous pas la défendre? Laissez! Jean Otte sort cette nuit par la poterne du donjon. C'est un rude homme et un fin matois; dans cinq jours il sera près de

1. Voyez la figure 35.

notre gentille Élienor et racontera comme quoi le beau duc a saccagé l'abbaye et brûlé toute la moinerie. Cela va bien ! cela va bien. »

De part et d'autre, on avait fait une douzaine de prisonniers. Le lendemain matin, 7 mai, les gens du château virent trois de ces malheureux pendus par ordre du duc aux

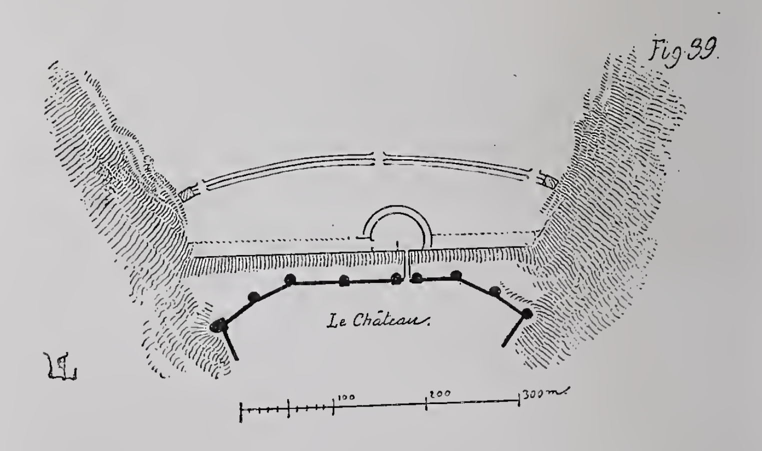

Fig. 38.

arbres du verger. Aussitôt trois prisonniers bourguignons furent pendus aux créneaux de la barbacane.

Aucun des ponts n'avait été détruit par les assiégés. Ils furent occupés par les gens du duc et défendus chacun par une bonne bretèche (fig. 38), afin d'empêcher toute communication d'une rive à l'autre. Le mur Sud de l'abbaye

fut renforcé par des palissades qui réunissaient les deux crêtes Ouest et Est du plateau. Un poste fut établi dans les deux moulins du monastère [1] et une tour de bois s'éleva le long du ruisseau au-dessous du front Sud-Est du château.

Ces premières mesures prises, le duc fit creuser un fossé avec épaulement traversant le verger du château à portée de trait et unissant les deux crêtes. Ce retranchement de contrevallation fut renforcé de deux tours de bois, une à chaque extrémité avec issues près de chacune d'elles et au



milieu (fig. 39). Le château était ainsi complétement investi (15 mai).

Pendant que ces travaux s'exécutaient, il y avait chaque jour des escarmouches sans importance entre les défenseurs et les assiégeants. On se tâtait, mais on n'entreprenait rien de sérieux. Le duc tenait essentiellement à ce que le sire de la Roche-Pont et ses hommes ne pussent s'échapper; il prenait son temps. Le baron Guy s'enfermait souvent avec un

1. Voyez figure 35 en G.

certain personnage qu'il appelait son chapelain et qu'il avait amené de Palestine. Dans le château, ce chapelain n'était désigné autrement que sous le nom du *Sarrasin*. C'était un grand gaillard maigre, à la peau bistrée, aux yeux et à la chevelure noires, qui était toujours vêtu d'une sorte de souquenille grise. Il parlait peu, ne buvait que de l'eau, mais ne manquait jamais de se rendre à la chapelle du château pendant les offices, et restait de longues heures en prières. Le baron Guy prétendait que c'était un religieux du couvent de Bethléem. Le fait est qu'il soignait les malades et possédait des remèdes pour toutes les blessures. Il était doux, ne regardait jamais une femme en face, était clerc, et lisait à haute voix, de façon à charmer les oreilles les plus délicates. Son nom officiel était frère Jérôme. Or, pendant les loisirs que laissait l'ennemi aux assiégés, qui n'étaient pas en nombre suffisant pour s'opposer aux travaux d'investissement des Bourguignons, et qui ne pouvaient faire autre chose que se garder soigneusement, on remarquait au château que le baron et frère Jérôme passaient des heures ensemble dans la salle basse d'une des tours, dont eux seuls gardaient la clef. De là, ils sortaient les vêtements souvent noircis.

C'était le huitième jour de l'investissement, qui paraissait alors complet (22 mai). Le baron Guy s'entretint secrètement avec son neveu et frère Jérôme, dans la soirée, et, vers six heures, l'ordre fut donné de dresser un des plus grands trébuchets, dont les charpentes avaient été transportées pendant la nuit précédente, à l'extrémité occidentale des lices, en dehors du fossé.

Vers deux heures du matin, l'engin était monté. En cette saison, il faisait encore nuit close. Aussitôt on essaya le tir contre la tour de droite de la contrevallation des assiégeants, avec des pierres; quand ce tir fut réglé, ce que l'on reconnut au bruit des projectiles tombant sur les charpen-

tes, frère Jérôme plaça dans la poche de la pierrière bandée un barillet muni d'une mèche et, en donnant l'ordre de décliquer la verge de l'engin, il mit le feu à la mèche avec un charbon tiré d'un réchaud allumé exprès.

En sifflant, l'extrémité de la verge traça un arc de feu et le barillet s'échappa en laissant derrière lui une longue traînée lumineuse ; il frappa la tour de bois et, se brisant, répandit une gerbe de flammes blanches qui semblaient s'accrocher aux charpentes. L'engin, bandé de nouveau, envoya un second barillet et un troisième. La tour de bois ressemblait alors à une fournaise (fig. 40).

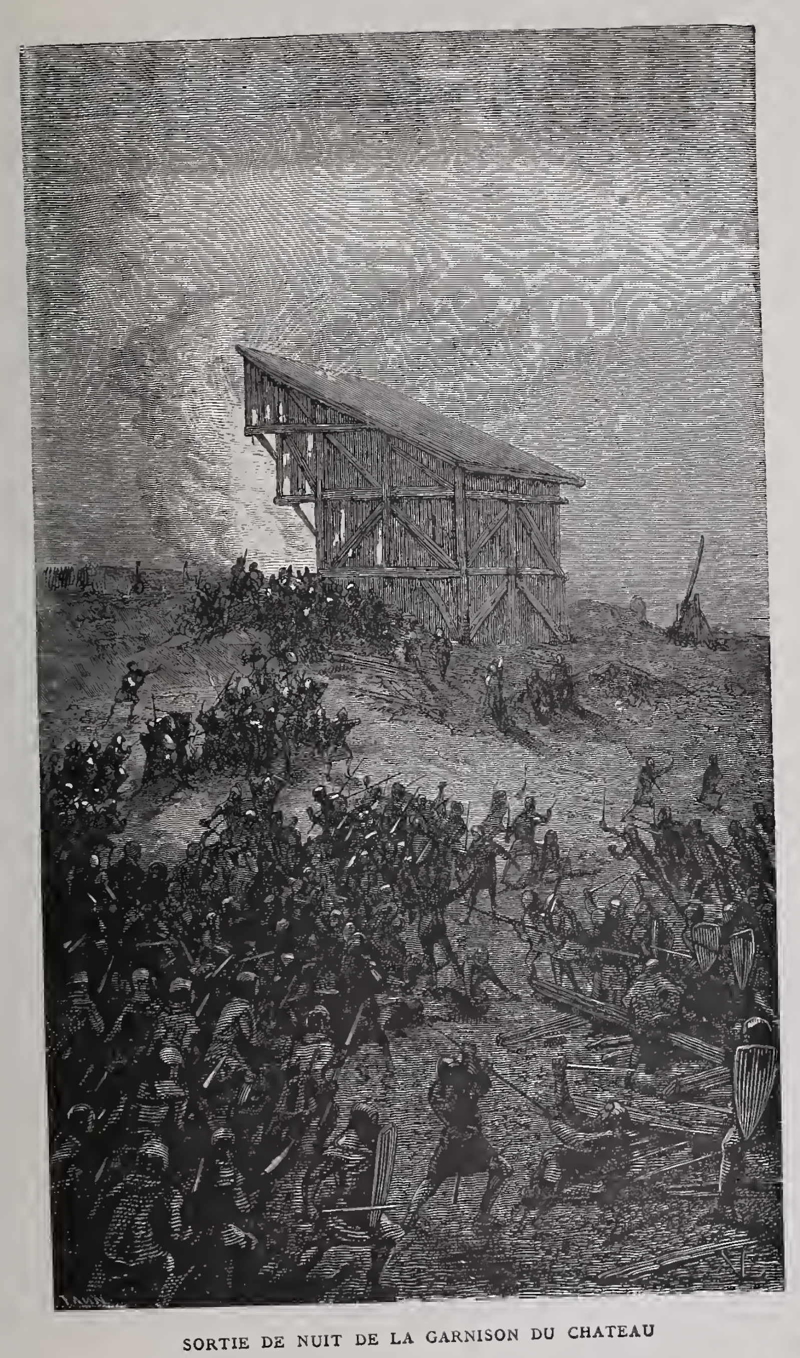
Grand fut l'émoi dans le poste des assiégeants et, des remparts, les défenseurs pouvaient entendre leurs cris. Profitant de ce trouble, Anseric se fit ouvrir la barrière des lices, et, suivi de deux cents hommes, se dirigea au pas de course sur la contrevallation, franchit la porte du milieu qui était à peine gardée, et tourna sur sa gauche, longeant l'intérieur du terrassement ennemi.

Les Bourguignons s'étaient portés vers la tour pour essayer d'éteindre l'incendie. Les assiégeants se ruèrent sur ces gens en désordre, la plupart sans armes.

Le baron Guy était sorti aussi avec une deuxième troupe pour protéger la retraite de son neveu. De l'abbaye, le duc entendit les clameurs, vit le feu, et donna aussitôt l'ordre de marcher en avant.

Mais pendant ces dernières heures de la nuit, les hommes sont peu dispos. Avant que le secours n'arrivât, Anseric avait eu le temps de tuer ou de mettre en fuite tout le poste de guet de la contrevallation. Il put donc rentrer dans les lices au petit pas et sans avoir perdu un seul de ses combattants ; quelques-uns seulement étaient blessés.

Le jour parut pour montrer au duc les restes fumants d'une de ses tours.



SORTIE DE NUIT DE LA GARNISON DU CHATEAU

Cette sortie exalta le courage des assiégés ; aucun d'eux, si ce n'est ceux qui avaient fait la guerre outre-mer, ne connaissaient les effets du feu grégeois. Ils se considéraient dès lors comme invincibles. C'était bien là-dessus que comptait le baron Guy en combinant cette attaque, qui n'avait au total, pour les assiégés, qu'un résultat insignifiant.

A la place de la tour de bois brûlée, le duc fit élever une terrasse, composée de clayonnages et de gazon, sur laquelle fut placé un bon plancher de poutres pour recevoir un trébuchet qui battait les lices et atteignait presque la barbacane. Puis, une autre terrasse, au milieu même du front de la contrevallation avec un mangonneau dont les projectiles tombaient en plein dans cette barbacane. Les assiégés contre-battaient ces engins avec le premier trébuchet et avec un autre dressé dans la barbacane. De part et d'autre, pendant une journée que dura le tir, on ne se fit pas grand mal, car, sitôt que les soldats voyaient abaisser la verge de l'engin opposé, ils se gâraient. Les assiégeants élargirent la terrasse centrale et alors purent y installer trois mangonneaux qui parvinrent à briser entièrement le trébuchet des assiégés installé dans la barbacane, les palissades en avant et à écrêter le crénelage. Force était aux gens du château de se blottir contre les murs pour ne pas abandonner l'ouvrage. Quand les assiégeants jugèrent les palissades indéfendables et les crénelages suffisamment détruits, l'assaut fut ordonné (25 mai).

D'abord, couverts par des mantelets ou leurs pavois, les archers et arbalétriers s'avancèrent jusqu'à soixante pas de la barbacane, formant autour d'elle un arc de cercle, les archers en avant, les arbalétriers derrière. Sitôt qu'un défenseur se montrait sur le chemin de ronde, il était touché. Ceux-ci, garantis comme ils pouvaient par les débris des merlons et par leurs pavois, ripostaient de leur mieux, mais sans succès, car ils étaient fort gênés Ne voulant

pas risquer la vie de ses hommes inutilement, Anseric les fit coucher à plat-ventre sur le chemin de ronde pour être prêts au moment de l'assaut.

Deux troupes de Bourguignons s'avancèrent alors munies d'échelles à crochets et de planches qu'ils jetèrent sur le petit fossé de la palissade. Quelques hommes déterminés la défendirent; mais elle était tellement brisée par les projectiles, que ses défenseurs durent l'abandonner. Alors une trentaine d'échelles furent dressées contre la barbacane, et des chapelets d'hommes gravirent leurs échelons; mais les gens du château parvenaient à décrocher les montants et précipitaient les assaillants en bas; d'autres, se servant des débris des merlons, les écrasaient. Ceux de ces assaillants qui parvenaient jusqu'à la crête étaient reçus à coups de fauchards, d'épieux et de leviers.

Le pied de la barbacane était déjà couvert de morts et de blessés, de débris d'échelles et de pierres. Des tours de la porte de la baille, de bons arbalétriers, bien abrités, touchaient la plupart de ceux des assaillants qui parvenaient à enjamber les restes du parapet. L'assaut, trois fois renouvelé, fut trois fois repoussé, avec des pertes considérables chez les Bourguignons. L'assaillant avait brisé la porte de la barbacane; mais le baron, voyant qu'on ne pouvait défendre les lices, avait fait barricader cette porte en ne laissant qu'une étroite issue pour permettre aux derniers combattants des palissades de rentrer. Sitôt ceux-ci en dedans, des chevrons, des tonneaux furent accumulés contre cette porte. Sur ce flanc, les assaillants étaient exposés aux projectiles lancés des tours et courtines de la baille. Ils parvinrent cependant à établir des mantelets pour se protéger, et jetant du soufre et de la résine sur ces débris de la porte, ils y mirent le feu. L'incendie se communiqua à la barricade; mais les défenseurs y apportaient sans cesse de nouveaux débris de bois, et la nuit vint sans



L'ASSIÉGEANT SE LOGE DANS LA BARBACANE

que l'ennemi eût pu occuper l'ouvrage. Il n'en resta pas moins installé autour de la barbacane, se mettant à couvert derrière des fascines et des mantelets, et accumulant contre ses murs des troncs d'arbres, des mottes de gazon, des paillasses prises dans les maisons isolées, pendant qu'un trébuchet ne cessait d'envoyer des pierres sur le terre-plein de la défense. Les assiégés l'avaient abandonnée dès le milieu de la nuit et avaient fait tomber le pont donnant entrée dans la baille.

Au lever du soleil (26 mai), les Bourguignons purent donc franchir sans résistance les murs de la barbacane; mais ils se trouvaient exposés directement aux projectiles lancés des défenses de la baille garnies de hourds. Ce ne fut pas sans perdre du monde que l'assiégeant put se loger dans cette barbacane, dont il fit tomber un grand pan de mur.

Puis, après avoir déblayé la brèche, il se mit en devoir de faire avancer un *chat* qui avait été charpenté à l'avance, hors de portée de trait, à quelque distance de la contrevallation, pendant qu'on élevait deux terrasses extérieurement aux murs de la barbacane et s'appuyant sur ceux-ci (fig. 41).

Les Bourguignons ne pouvaient entreprendre une nouvelle attaque avant d'avoir complété ces ouvrages. Le baron Guy voulut employer utilement ce répit. Derrière la courtine de gauche de la porte de la baille, il fit établir sur une plate-forme de charpente les deux trébuchets qui lui restaient, puis réunir par une bonne palissade avec fossé l'angle de la chapelle à l'angle du bâtiment D des écuries[1]. Les trébuchets étaient montés en dedans de cette palissade formant retranchement intérieur. Les bois des hourds furent bien mouillés et enduits, autant que le tir de l'ennemi le permettait, de terre détrempée. La précaution

1. Voyez la figure 36.

n'était pas inutile, car les Bourguignons envoyèrent bientôt sur ces hourds, avec leurs arbalètes à tour, des traits garnis d'étoupes trempées dans du goudron et enflammées. Les assiégés, armés de perches auxquelles étaient attachés des morceaux de couverture mouillés, éteignaient ces projectiles sans trop de peine, car cette flamme n'avait pas l'intensité du feu grégeois et ne s'attachait pas au bois. Parfois même les étoupes s'éteignaient pendant le trajet.

Les trébuchets des assiégés furent montés en douze heures et commencèrent à projeter des pierres de soixante et cent livres sur la barbacane occupée par l'ennemi, et même au delà, ce qui le gênait fort, car, ne voyant pas les engins, il ne pouvait, avec les mangonneaux qu'il avait établis sur les terrasses, les contre-battre qu'au jugé, et tous les projectiles passaient bien au-dessus de la tête des défenseurs. Pendant trois jours la situation de part et d'autre ne changeait pas; cependant les Bourguignons étaient parvenus à combler le fossé à la gauche de la porte de la baille, et ils avaient tant lancé de pierres avec leurs mangonneaux contre les hourds des tours voisines, que ces défenses de bois tombaient en pièces; mais en arrière, les crénelages de pierre demeuraient intacts, et les défenseurs étaient encore parfaitement abrités derrière leurs merlons, d'où ils envoyaient force carreaux d'arbalètes et traits d'arc.

Quand le fossé fut comblé (30 mai), le chat s'avança roulant sur des madriers en passant entre les deux terrasses, par la brèche de la barbacane. Puis, le remblai du fossé ayant une inclinaison vers la courtine, le chat vint de lui-même frapper son museau ferré contre la muraille (fig. 42).

Aussitôt les assiégés jetèrent sur son toit à double pente d'énormes pierres, des poutres, des barillets de feu grégeois. Mais ce toit était solidement ferré; ses pentes, très-



LE CHAT

inclinées et couvertes de terre et de matelas mouillés, laissaient glisser à droite et à gauche les pierres, poutres et barillets. Des gens postés dans le chat, avec de longues fourches, repoussaient au loin les projectiles incendiaires pour qu'ils ne missent pas le feu aux parois de la galerie. Celle-ci résistait donc, malgré les efforts de l'assiégé ; les mineurs, protégés par son toit, s'attachèrent au pied de la muraille.

La nuit suivante, le baron Guy résolut de faire une dernière tentative pour incendier le chat. On entendait le travail des mineurs. Sous la porte B[1] de la baille, il existait une bouche d'égout qui rejetait les eaux pluviales de la cour dans le fossé. Cette bouche avait été en grande partie murée au moment où l'ennemi s'était présenté devant la place. Le tablier du pont, en tombant, l'avait d'ailleurs masquée aux assiégeants. Le baron la fit démurer sans bruit, avec des pinces ; et quand l'ouverture fut assez large pour permettre à un homme de passer, il choisit trois gaillards déterminés qui, avec frère Jérôme, se glissèrent dans le fossé. Montant en rampant sur le remblai qui portait le chat, ils glissèrent sous sa galerie deux barillets de feu grégeois. Allumant les mèches à l'aide d'une préparation que le frère portait dans une boîte, ils se retirèrent comme ils étaient venus ; la bouche de l'égout fut de nouveau murée.

Du haut des tours voisines, les assiégés eurent alors la joie de voir les barillets répandre des gerbes de flammes blanches qui, s'attachant aux bois de la galerie, y mirent le feu.

Plus les assiégés jetaient de l'eau sur ces flammes, et plus elles prenaient d'intensité ; ils apportaient du gazon, de la terre. Du rempart, les gens du château recommen-

1. Voyez la figure 36.

cèrent alors à lancer sur le toit du chat des poutres et des pierres, puis encore des barillets de feu grégeois, des bottes de paille et des fagots.

Malgré les efforts des Bourguignons, la galerie toute remplie d'une fumée suffocante n'était plus tenable. Il leur fallut l'abandonner, et ce fut à grand peine qu'ils purent, en faisant la part du feu à coups de haches, en conserver trois toises. De leur côté, les assiégés n'avaient pu empêcher partie des restes des hourds, au-dessus du chat, de prendre feu; mais ces hourds étaient déjà hors de service, et leurs efforts se bornèrent à empêcher l'incendie de se propager à droite et à gauche. Toute la tête du chat contre la muraille et sur une longueur de vingt pieds était brûlée. Le travail des mineurs était peu avancé, cependant ils avaient déjà enlevé assez de matériaux pour que deux hommes pussent être à couvert des projectiles tombant des remparts. A la faveur de la nuit, des pionniers s'attachèrent donc de nouveau au trou de mine en rampant sous les débris du chat. Le temps était sombre et les défenseurs ne les virent pas. Mais frère Jérôme était aux écoutes, et bientôt il vint prévenir le baron que l'on minait de nouveau. « Eh bien! dit celui-ci, recommençons la manœuvre d'hier, fais passer des hommes par la bouche d'égout que ces Bourguignons sont assez sots pour n'avoir pas cherchée, et que de bons coups de couteau nous débarrassent de ces fouilleurs de murailles, mais pas de bruit! » La bouche d'égout fut de nouveau démurée, et frère Jérôme, avec les trois hommes de la veille, armés de longs couteaux, se glissant le long du mur, arrivèrent au trou de mine. Trois pionniers, tout occupés de leur travail, furent égorgés sans bruit, un quatrième qui était en dehors, caché dans les débris du chat pour guetter, s'était endormi, n'entendit rien, et resta là sans que frère Jérôme et ses compagnons l'eussent aperçu. Réveillé peu après,

il appela à voix basse ses camarades.... rien; il avança les mains, toucha un cadavre, puis un deuxième, puis un troisième. Épouvanté, n'osant revenir vers les Bourguignons dans la crainte assez fondée d'être pendu, il longea la muraille, arriva aux débris du pont et se trouva devant la bouche d'égout que l'on murait en silence pour la troisième fois. Une lanterne sourde jetait seulement une faible clarté sur les travailleurs que l'on pouvait apercevoir par la petite ouverture qui restait à boucher. Le Bourguignon comprit et prit aussitôt son parti.... « Transfuge! dit-il à voix basse par l'ouverture. — Ta main.... répondit frère Jérôme. La main se montra à l'entrée du trou, et bon gré, mal gré, non sans écorchures, tout le corps passa comme par une filière, tiré par le frère et un de ses compagnons. Le nouveau venu fut désarmé et conduit devant Anseric et le baron, dès que la bouche d'égout eut été bien fermée. Le pauvre diable demeura tremblant devant les deux sires et raconta naïvement ce qui lui était arrivé. C'était un garçon de Semur en Auxois, qui ne manquait pas d'esprit, comme la plupart de ses compatriotes. Il donna tous les détails qu'on lui demandait sur l'armée du duc : « Écoute bien ceci, dit le baron : Si le château est pris, tu seras pendu par nous, avant l'entrée du premier Bourguignon. Si les gens du duc prennent le château, tu seras pendu par eux, certainement. Si tu nous sers fidèlement et que les troupes du duc soient obligées de lever le siége, le sire de la Roche-Pont te prendra à son service; quel est ton état? — Bourrelier. — Eh bien! tu seras attaché à ses écuries, n'est-ce pas? beau neveu. — Certes, et s'il nous aide efficacement, si les événements nous prouvent qu'il parle clair, il aura deux livres d'argent le siége levé. »

Cette dernière parole délia tout à fait la langue du bourrelier, qui dit tout ce qu'il savait sur le nombre des engins, sur les dispositions des assiégeants, sur les postes

qui gardaient les tours de contrevallation; après quoi, on l'envoya à l'office où il eut bientôt fraternisé avec les gens d'Anseric. Toutefois, frère Jérôme reçut l'ordre de ne pas le perdre de vue.

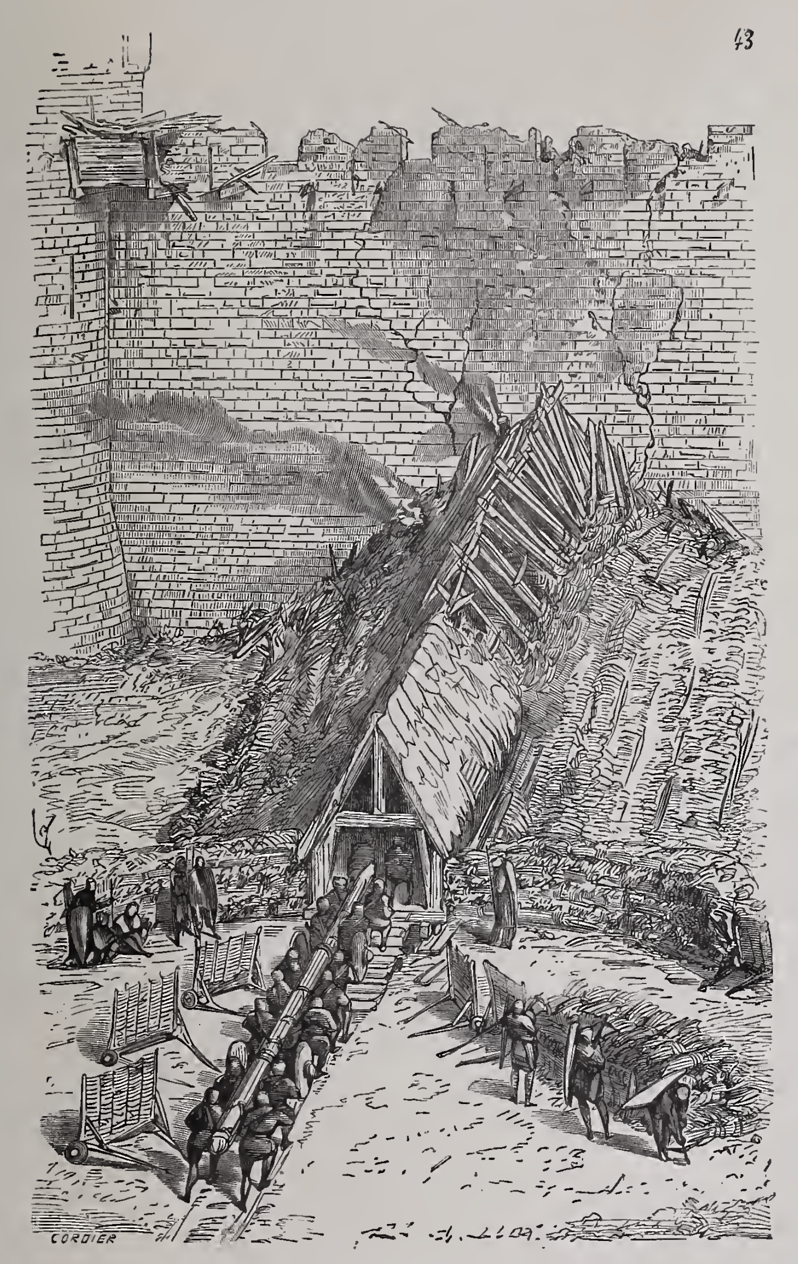
Ce ne fut qu'au moment où on allait relever les mineurs, que les Bourguignons s'aperçurent de ce qui était arrivé.

Le bourrelier disparu, fut véhémentement soupçonné d'avoir assassiné ses camarades pendant le travail, on le fit chercher, vainement, bien entendu.

Avant le lever du soleil, le baron Guy fit commencer un trou de contre-mine au point indiqué par le transfuge, en dedans du mur de la baille. « Si tu te trompes d'une demi-toise, dit le baron au bourrelier, tu seras pendu!... »

De part et d'autre, on travaillait, et vers la fin du jour, les mineurs et contre-mineurs se rencontrèrent et s'attaquèrent dans cet étroit espace à coups de pinces et de pics. Les Bourguignons et le châtelain envoyaient des hommes, chacun de leur côté, pour s'emparer de la mine. Un barillet de feu grégeois fit lâcher pied aux gens du duc; mais la maçonnerie de la muraille dont les mortiers n'avaient pas encore pris toute leur consistance, se lézarda au-dessus de la mine. Ce que voyant les Bourguignons, la nuit suivante, se servant du tronçon du chat resté intact, ils établirent une sorte d'avancée composée de pièces de bois, et amenèrent le matin un *bosson* ou bélier à roues, (fig. 43), avec lequel ils se mirent à battre le pied de la muraille. A chaque coup, la maçonnerie était ébranlée et des moellons tombaient en dedans et en dehors.

Les assiégés essayèrent de briser le bosson, en laissant tomber sur sa tête de grosses pièces de bois ou de mettre le feu aux bois; mais ceux-ci avaient été mouillés, couverts de boue et garnis de fumier à la base; le parapet était si bien battu par les mangonnaux du duc et par les arbalé-



LE BOSSON

triers, qu'il n'était guère possible de s'y maintenir. Puis les hommes, sur ce mur ébranlé et vibrant à chaque coup du bélier, n'avaient pas leur sang-froid ; ils ne prenaient pas bien leurs mesures et le bosson résistait, d'autant que l'assaillant avait posé de grosses pièces de bois inclinées contre la muraille qui faisaient glisser les poutres jetées par les assiégés.

Au bout de trois heures d'efforts, le mur céda et un pan de deux toises de longueur environ s'abattit sur le bosson. Apportant aussitôt des madriers, des échelles, les Bourguignons se précipitèrent à l'assaut par cette brèche étroite.

Le combat fut rude, les gens du château, montés eux aussi, sur les ruines du mur, combattaient bravement, ne se laissant pas entamer.

Des courtines restées debout et des tours, les défenseurs couvraient la colonne d'assaut, de traits et de pierres. Les trébuchets en dedans du rempart ne cessaient d'envoyer des pierres qui, passant par-dessus la tête des défenseurs et des assaillants sur la brèche, allaient frapper les hommes qui se groupaient autour des restes du chat, et faisaient au milieu d'eux de larges trouées. Quand vint le soir, les Bourguignons étaient maîtres de la brèche, mais voyant devant eux le rempart intérieur, ils n'osèrent descendre et se logèrent sur cette brèche, couverts par des mantelets et des fascines.

Ils attachèrent cette même soirée des mineurs entre la tour d'angle Nord-Ouest et sa voisine, comptant ainsi déborder le retranchement en passant par une deuxième brèche[1]. Ils s'emparèrent également des deux chemins de ronde de la courtine entamée, mais la tour de la porte et celle de gauche tenaient encore à huit heures du soir. Une

1. Voyez la figure 36.

heure après, les assaillants, maîtres de ce chemin de ronde de la courtine, mirent le feu aux combles de ces tours (fig. 44) qui durent être abandonnées par les défenseurs.

La porte était ainsi le matin au pouvoir de l'ennemi. Les défenseurs tenaient encore le chemin de ronde à l'est et à l'ouest de ces tours incendiées, les avaient barricadées et étaient disposés à ne les abandonner que pied à pied.

Les assaillants comme les défenseurs avaient besoin de repos. Malgré leurs progrès, les Bourguignons perdaient beaucoup de monde, tandis que les gens du château ne comptaient qu'une centaine de morts et blessés. Par une sorte d'accord tacite, la journée qui suivit cet assaut se passa sans combat. Le duc, effrayé des pertes qu'il avait déjà subies, voulait ne poursuivre l'attaque qu'en prenant toutes les mesures de prudence; car ses hommes murmuraient, prétendant qu'on les faisait toujours combattre à découvert contre des soldats soigneusement cachés, et que, si on parvenait jusqu'au donjon, il n'y aurait plus un homme dans l'armée du duc pour y entrer.

Cette journée se passa du côté des Bourguignons, à bien se couvrir sur la brèche et à y installer une arbalète à tour, à créneler les murs de revers des tours dont ils s'étaient emparés et à faire au débouché intérieur de la porte une sorte de bretèche munie d'une seconde arbalète à tour. Du côté des défenseurs, on fit un deuxième retranchement de l'angle du bâtiment D[1] des écuries, à la courtine de l'ouest, et une bonne barricade de l'angle du chœur de la chapelle E à la tour voisine. Puis, devant la porte principale du château, une bretèche avec palissade pour protéger les hommes en cas de retraite. Il était évident que le lendemain, 6 juin, une

1. Voyez la figure 36.

RETRANCHEMENT INTÉRIEUR DE L'ASSIÉGÉ



LA BRÈCHE ET L'INCENDIE

DE LA PORTE DU NORD

action décisive rendrait les Bourguignons maîtres de la baille, pour peu qu'ils agissent avec vigueur, mais il fallait leur faire payer cher ce succès.

Anseric, bien déterminé à résister jusqu'à la dernière extrémité et à périr sous les ruines de son donjon, se félicitait de l'absence d'Élienor et regrettait que ses enfants ne fussent pas avec elle.

La noble dame n'était pas loin cependant.

Le soir de cette journée tout employée en préparatifs pour l'attaque et la défense de la baille, elle était arrivée avec son escorte chez le vavasseur Pierre Landry. Aussitôt celui-ci avait dépêché un messager sûr vers le château.

A la base du donjon était percé un trou oblique d'un pied six pouces de côté qui, donnant dans la salle basse, aboutissait sur le chemin de ronde laissé entre la grosse tour et sa chemise extérieure. De ce chemin de ronde, un souterrain, établi le long des fondations du mur romain, descendait la rampe du plateau sur une longueur de dix toises et débouchait dans une vieille carrière tout encombrée de broussailles. Deux bonnes grilles de fer fermaient le souterrain. Des guetteurs étaient nuit et jour postés dans ce souterrain ; on les faisait couler et on les remontait par la trémie du donjon au moyen d'un charriot mû par un treuil.

Anseric avait, à plusieurs reprises, fait sortir et rentrer des espions par cette voie, lesquels, la nuit, se glissaient entre les postes d'investissement des Bourguignons. Or, à la nuit close, le messager de Pierre Landry se présenta au débouché du souterrain, fit l'appel convenu et remit au guetteur une petite boîte, disant qu'il attendait la réponse, caché dans la carrière. La boîte fut aussitôt transmise à Anseric. Élienor le prévenait de son retour, et qu'elle ferait en sorte la nuit suivante de rentrer au château par la

poterne du donjon avec son monde. Anseric ne savait trop s'il devait se réjouir ou se désoler de ce retour. Mais le baron lui fit observer qu'Élienor avait joint au bout du velin une fleur qui était un signe de bonne nouvelle.

Le matin, 6 juin, les Bourguignons ne se pressaient pas d'attaquer, ils se contentaient d'envoyer des traits en dedans du retranchement, avec leur arbalète à tour et force carreaux et sajettes du haut des tours abandonnées. On leur répondait du haut de l'église, du bâtiment des écuries et des grosses tours de la porte château. Vers trois heures après midi, les mineurs attachés à la courtine Nord-Ouest, ainsi qu'il a été dit, firent tomber un pan de cette courtine. Le duc avait ainsi trois débouchés pour entrer dans la baille; cette dernière brèche, celle ouverte l'avant-veille, et la porte. Le baron Guy conseilla de ne pas perdre son temps et du monde pour défendre cette seconde brèche puisqu'on était retranché en arrière, mais grâce à la tour du coin, il put s'opposer à la prise immédiate du chemin de ronde des courtines de ce côté. Les défenseurs occupant la tour Y[1] étaient ainsi coupés. Anseric, au moyen d'une flèche, leur fit envoyer un billet, recommandant de tenir ferme, aussi longtemps que possible. Heureusement, cette tour n'avait pas de portes sur la baille et n'était en communication apparente qu'avec les chemins de ronde. Or, ceux-ci, attenant à cette tour, restaient encore au pouvoir des gens du château, les Bourguignons ne possédant que les défenses de la partie centrale du front. Vers cinq heures, le signal de l'assaut fut donné. Trois colonnes débouchèrent en bon ordre par les deux brèches et la porte, et se précipitèrent, garanties par les écus et pavois, contre la palissade, se jetant résolûment dans le petit fossé, malgré les traits que leur envoyaient par derrière les dé-

1. Voyez la figure 36.

fenseurs, possesseurs encore de la tour Y et de ses courtines.

Une issue avait été laissée à la forte barricade qui réunissait l'angle du chevet de la chapelle avec la tour voisine. Anseric, avec une troupe de ses meilleurs hommes, sortit par cette issue et se jeta sur le flanc de l'attaque, qui recula en désordre.

Alors d'autres issues bien masquées s'ouvrirent sur le front du retranchement et les défenseurs reprirent l'offensive. Peu s'en fallut qu'ils ne s'emparassent des brèches et de la porte. Mais le duc, à la vue de ses gens en désordre, amena des réserves et les trois flots des assaillants, quatre fois plus nombreux que les défenseurs, obligèrent ceux-ci à se retirer de nouveau derrière leurs retranchements. Alors vers sept heures du soir — car ce combat se prolongeait sans grand succès ni d'une part ni de l'autre et les jours sont longs à cette époque de l'année, — les deux arbalètes à tour lancèrent force traits garnis d'étoupes enflammées sur les combles du bâtiment des écuries et de la chapelle. Les gens du château, tout occupés de la défense du retranchement, ne pouvaient songer à éteindre l'incendie, d'autant que les arbalétriers, postés sur les défenses de la baille au pouvoir des Bourguignons, touchaient tous les défenseurs qui se démasquaient sur ces bâtiments. Le feu gagna donc bientôt la charpente. Pendant l'attaque du retranchement, le duc voulut en finir avec les défenseurs restés sur ses derrières dans la tour Y, et qui inquiétaient les assaillants. Il leur fit crier, par un héraut, qu'ils ne pouvaient plus espérer de secours, que s'ils ne se rendaient pas à l'instant, ils seraient tous passés au fil de l'épée. Ces braves gens envoyèrent pour toute réponse au héraut un carreau d'arbalète qui le blessa. Alors le duc irrité, commanda d'accumuler en dedans de la baille et dans le fossé extérieur des fascines, de la paille,

et tous les bois qu'on aurait sous la main, et d'y mettre le feu, afin d'enfumer ces rebelles. Bientôt, en effet, des tourbillons de flammes léchèrent la tour Y, communiquèrent le feu aux débris des hourds et au comble. Pas un homme ne cria « merci ! » car tous, voyant l'incendie les gagner, aveuglés par la fumée, s'étaient retirés par un souterrain qui, de cette tour, communiquait à la porte du château — c'était un ouvrage romain, conservé sous l'antique courtine [1]. — En se retirant, ils avaient bouché l'issue de ce couloir qui, d'ailleurs, fut bientôt encombrée par les débris fumants des planchers de la tour. Le duc fut convaincu qu'ils avaient péri dans les flammes plutôt que de se rendre et cela lui donna fort à penser.

Aux dernières lueurs du jour succéda, pour les combattants, la lumière de ces trois incendies.

Le ciel sembla vouloir ajouter à l'horreur de cette scène. La journée avait été brûlante ; un orage éclata bientôt, accompagné de bourrasques de vent du Sud-Ouest qui poussaient la fumée et semaient des tisons enflammés sur les combattants.

Tantôt Anseric reprenait l'offensive avec ses meilleurs soldats par la barricade de la chapelle ; tantôt se transportant à la palissade opposée, il débouchait le long du rempart de l'Ouest sur les assaillants, qui de ce côté, essayaient de tourner le bâtiment des écuries. La direction du vent était des plus défavorables aux Bourguignons ; ils recevaient en plein visage et la fumée et les flammèches du bâtiment de l'Ouest. L'attaque mollissait, malgré les efforts du duc pour obtenir un avantage décisif et pousser son monde sur un point, avec ensemble. Une pluie torrentielle et la fatigue arrêtèrent les combattants vers neuf heures du soir.

1. Voyez la figure 36.

Ils se touchaient presque, n'étant séparés que par le retranchement. La pluie tombait si dru, que de part et d'autre, assaillants et défenseurs cherchèrent des abris et qu'il ne resta plus que les guettes en dedans et en dehors de la palissade.

A la nuit tombée, Élienor et son escorte, revêtus d'habits de soldats bourguignons, sortirent à cheval de la maison du vavasseur Jean Landry et conduits par lui. Ils remontaient silencieusement la vallée et voyaient devant eux la silhouette du château se détacher en noir sur le ciel éclairé par les incendies. Tous, le cœur serré, n'osaient se communiquer leurs craintes.... Qu'est-ce qui brûlait? L'ennemi était-il déjà dans la baille? Était-il parvenu à mettre le feu aux défenses Nord du château? Arrivés à deux portées de traits de la tour de bois élevée par le duc, à la jonction de la rivière avec le ruisseau, ils longèrent celui-ci, le traversèrent à gué au-dessous du moulin, laissèrent là leurs montures sous la garde des gens du vavasseur et gravirent à pied la rampe du plateau, se dirigeant vers la carrière. Mais à quelque distance de l'ouverture, à travers la pluie, Jean Landry, qui marchait en avant, aperçut des hommes, occupant la pointe du plateau, sous la chemise du donjon. Le duc avait envoyé en effet des compagnies pour surveiller les alentours du château pendant le combat, et surtout la base du donjon, supposant avec raison que cette défense possédait une poterne, suivant l'usage, et craignant que si l'assaut tournait à son avantage, la garnison, désespérant de se défendre plus longtemps, après la prise de la baille, ne tentât de s'échapper par des issues cachées.

Jean Landry revint vers l'escorte d'Élienor et lui fit part de cette fâcheuse découverte. Il n'y avait pas à songer à entrer par la carrière. Que faire?...

Le vavasseur fit cacher du mieux qu'il put Élienor, ses

deux femmes, les trois moines et les douze hommes d'armes, y compris leur capitaine, et se dirigea le long de l'escarpement en rampant dans les broussailles. Quelques éclairs lointains lui permettaient de découvrir parfois le pied des murs de l'Est du château. Aucune troupe ne paraissait de ce côté; il s'avança donc peu à peu jusqu'au pied du rempart.

Après le combat, Anseric, plein d'inquiétude et sans perdre le temps d'ôter son habillement de guerre, couvert de boue et de sang, avait couru vers la poterne du donjon. Là, il avait appris par ses guettes que les alentours de la chemise étaient occupés par les Bourguignons, à petite portée de trait, qu'ils étaient nombreux, bien pavaisés et correspondaient avec un autre poste établi au-dessous du rempart de l'Ouest, et un troisième sur le flanc oriental.

Anseric sentit une sueur glacée lui couvrir le visage; mais il se dit que le vavasseur était prudent et ne viendrait certes pas se jeter tête baissée dans le piége. Il pensa un instant sortir avec ses plus braves par la poterne pour tomber sur cette troupe, mais à quoi bon? Celle-ci serait bientôt soutenue, le poste de la tour de bois prendrait les armes, toute chance de faire rentrer Élienor et son monde serait compromise. Le mieux serait de faire éloigner sa femme et d'attendre les événements.... Mais comment l'avertir? Impossible de faire passer un messager. Il remontait donc, songeux, les degrés de la poterne; le baron venait de ce côté, Anseric le mit au courant de tout. « Rien n'est perdu, beau neveu, nous ferons rentrer Élienor, car il est nécessaire que nous sachions d'elle-même le résultat de sa mission; cela doit influer dans un sens ou dans l'autre sur la suite de notre défense.... Laissez-moi faire.... Frère Jérôme est un grand clerc, nous allons nous concerter...

En attendant, allez guetter les dehors du haut des remparts de l'Est; car, si Jean Landry vient seul ou avec

notre monde, ce ne peut être que par ce côté, puisqu'il ne peut passer la rivière dont les ponts sont gardés. Il a dû traverser le ruisseau pour se rendre au débouché de la poterne. Allez : regardez et écoutez bien !... » Anseric, monté sur les défenses de l'Est, recommanda à ses gens le plus grand silence et se mit aux écoutes, dans une tour, puis dans la suivante; mais il n'entendait que le grésillement de la pluie sur les combles et les plaintes du vent. Bientôt le baron et frère Jérôme, munis d'une longue corde, vinrent le trouver. « Tranquillisez-vous, beau neveu, frère Jérôme va d'abord faire une reconnaissance..... Mais appelons à nous quatre hommes pour nous aider. »

Une planchette était fixée transversalement à un bout de la corde. Ce bout fut jeté en dehors par un créneau, tandis que la corde était maintenue par les quatre hommes. Frère Jérôme, son vêtement gris retroussé, un large couteau à la ceinture, mit les pieds sur la planchette, empoigna le filin des deux mains et on laissa aller doucement. Quand la corde fut lâche, le frère était au pied du rempart; on attendit.

Au bout d'une demi-heure qui parut un siècle à Anseric, un léger mouvement, imprimé à la corde, fit connaître que frère Jérôme revenait. La corde se tendit et les quatre hommes eurent bientôt hissé le frère jusqu'aux merlons. « Eh bien? dit Anseric. — Le vavasseur est là, j'ai failli le tuer, le prenant pour un Bourguignon, car il en a l'habit; c'est lui qui m'a reconnu et m'a appelé par mon nom. — Eh bien! Eh bien! Élienor? — Tous sont là, cachés, car les Bourguignons ne sont guère loin; par ce temps du diable, ils sont terrés comme des lapins. Il ne faut pas perdre de temps. Descendons une barquette au bout de la corde, nous remonterons dame Élienor et les autres après, si les Bourguignons nous laissent faire. »

La barquette fut bientôt apportée et solidement fixée à

la corde, puis descendue. Une secousse imprimée au câble fit connaître que Jean Landry était en bas. Peu après, une seconde secousse avertit que la barquette était chargée. On hissa, et dame Élienor montra bientôt son visage au créneau. Toutes les mains l'enlevèrent dans les bras de son époux. Les deux femmes, le capitaine, les onze hommes d'armes et les trois moines furent ainsi hissés, sans encombre, mais mouillés jusqu'aux os.

Malgré la perte de la baille et la mort d'un bon nombre des leurs, les gens d'Anseric étaient dans la joie au château lorsque, au petit jour, on fit savoir aux défenseurs qu'ils allaient être secourus par une armée du roi de France; qu'il ne s'agissait que de se bien défendre encore quelques jours.

La mission d'Élienor avait pleinement réussi. Le roi Philippe-Auguste, qui semblait hésitant d'abord, s'était promptement décidé, lorsque le messager Jean Otte était venu apprendre à Élienor le brûlement de l'abbaye. Le roi avait voulu voir ce messager et celui-ci, qui savait son monde, avait raconté comment les gens du duc, sans sommation, sans provocation aucune, s'étaient emparés du moustier, y avaient mis le feu, avaient massacré quelques moines et chassé ceux qui restaient. Peu après, une lettre de l'abbé de Cluny vint confirmer le fait en implorant la justice du roi.

Élienor, en femme avisée, n'avait pas manqué de faire savoir au suzerain que le plus cher désir de son époux et d'elle-même, depuis longtemps, était de mettre le fief de la Roche-Pont entre les mains du roi, qu'ils n'auraient pas cependant décliné l'hommage rendu au duc pour ce fief, si ce seigneur n'avait, par ses violences et les pilleries de ses gens, provoqué cette décision de leur part. Que, loin d'être le protecteur de ses vassaux, ledit duc ne pensait qu'à les ruiner, et que si lui, roi de France, se présentait

sur les terres de la Roche-Pont, il y serait accueilli comme le souverain et puissant justicier, seul digne de gouverner.

L'occasion était trop belle pour que Philippe-Auguste ne s'empressât de la saisir. Amoindrir sous un prétexte aussi plausible, en mettant de son côté le bon droit, la puissance d'un grand vassal, cela entrait trop bien dans ses projets pour qu'il ne mît pas en cette affaire l'activité et la fermeté qu'il savait si bien déployer. Élienor quitta la cour avec l'assurance que peu de jours après son retour à la Roche-Pont, l'armée du roi se présenterait devant les troupes du duc de Bourgogne.

Il s'agissait donc de soutenir énergiquement les attaques de l'armée ennemie. Les défenseurs n'étaient plus qu'un millier d'hommes en état de résister efficacement, mais le périmètre de la défense était sensiblement réduit, car il n'était plus possible de reprendre l'enceinte de la baille. Il fallait s'en tenir aux murailles du château, en arrêtant les progrès des Bourguignons. Le baron Guy faisait bon marché du retranchement élevé entre le bâtiment des écuries et la chapelle; mais il tenait essentiellement à conserver le plus longtemps possible la partie occidentale de la baille, car le flanc nord de la porte du château présentait évidemment un point faible, bien qu'il fût défendu par trois tours. Le baron, convaincu que le duc ne ménageait pas la vie de ses hommes, ne doutait pas qu'en sacrifiant un millier de soldats, on pût, en quarante-huit heures, éventrer ce front; il fallait donc, à tout prix, entraver les travaux d'approche sur ce point. Le bâtiment D[1] des écuries était brûlé. Mais heureusement le mur latéral du bâtiment, donnant vers l'Ouest, était un reste de la courtine romaine, épaisse et solide construction. Entre ce bâtiment et le fossé du château, l'ennemi ne pouvait passer. Il ne pouvait at-

1. Voir fig. 36.

taquer que par la brèche pratiquée à côté de la tour Y, ou par l'intervalle laissé entre cette tour et le bâtiment incendié D. La tour V de l'angle occidental était restée au pouvoir des défenseurs. Elle était large, solide, appuyée sur la substruction romaine et couverte par une plate-forme sur voûte. A la fin de la nuit, le baron avait hâtivement fait démonter les deux trébuchets demeurés en dedans de la palissade. Les bois avaient été portés dans la cour du château, car, prévoyant que le retranchement palissadé ne pourrait tenir longtemps, il ne voulait pas que ces engins restassent au pouvoir des Bourguignons. Dans la tour occidentale V du coin, une forte arbalète à tour avait été réservée. Le baron la fit dresser au jour, sur la plate-forme[1], non sans peine. Mais pour bien saisir ce qui va suivre, un tracé nous est nécessaire, indiquant la position des ennemis et l'état des défenses (fig. 45)[2].

Les défenseurs occupaient encore le 7 juin, au matin, le retranchement C, celui A A et la barricade B; en H, avait été élevée dès le commencement du siége, une bonne palissade devant l'entrée, avec bretèche. En D', une autre palissade se dressait en avant du fossé; en E était un deuxième retranchement, devant l'entrée de la poterne, et en G une forte barricade. Le bâtiment F, reste de la construction romaine, surmonté d'un couronnement crénelé, pouvait résister longtemps. Les tours V, M, *m*, *m'* et V' étaient en-

1. Voir la vue générale à vol d'oiseau, figure 37.

2. Les parties du château indiquées en rouge sont celles qui sont au pouvoir des Bourguignons; celles en noir demeurent encore aux défenseurs. En *a* est indiquée la brèche de la barbacane; en *b*, le comblement du fossé et la première brèche faite dans la courtine; en *c*, la seconde brèche. On voit en *oo* les postes bourguignons établis la nuit du 6 au 7 juin; en *x*, le tracé du souterrain de la poterne de secours du donjon; en *z*, la carrière; en P, le chemin parcouru par Jean Landry et l'escorte d'Élienor; en R, la cachette de cette escorte, et en S, le point où elle avait été introduite dans le château à l'aide d'une corde.



LA PRISE DE LA BAILLE

core au pouvoir des défenseurs et prenaient à revers les assaillants, prétendant entrer dans la chapelle I et dans le bâtiment des écuries D, incendiés.

Il fut résolu entre Anseric et son oncle qu'on abandonnerait le retranchement A A. Il était inutile de perdre des hommes pour le défendre, l'ennemi ne pouvant s'aventurer dans le rentrant formé par les deux tours de la porte et le bâtiment F. Il était préférable de porter tous les efforts de la défense en C, car, évidemment, c'était le point d'attaque.

Vers cinq heures du matin, le retranchement AA fut donc abandonné et, en effet, les Bourguignons se contentèrent d'y pratiquer des trouées sans aller plus avant.

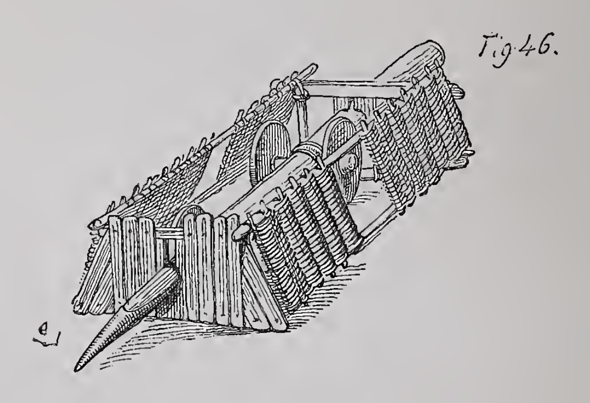
Le duc, dès l'aube, avait fait jeter force traits enflammés sur les combles de la tour M ; mais l'arbalète à tour montée sur celle du coin V par les défenseurs, gênait beaucoup les assaillants groupés en dehors et se préparant à faire un vigoureux effort par la brèche C.

Ce fut vers midi que l'ordre fut donné par le duc d'attaquer à la fois sur deux points ; alors le comble de la tour M avait pris feu. La première attaque assaillit vigoureusement le retranchement C. La seconde faisait un trouée dans les murs calcinés de la chapelle, afin de s'emparer de la palissade E. En même temps, deux arbalètes à tour, mises en batterie en dehors, couvraient les combles des tours *m*, *n'* et V' de traits enflammés pendant qu'un trébuchet brisait à coups de pierres les hourds et crénelages.

Les défenseurs, postés au sommet de la tour V, en lançant des pierres et des carreaux d'arbalètes sur les flancs des assaillants qui s'acharnaient à l'attaque du retranchement C, leur faisaient beaucoup de mal ; leurs pavois ne pouvant les garantir de face et de flanc et, du petit front du château, de bons archers envoyaient, par-dessus la tête

des leurs, force sajettes aux assaillants qui se présentaient à la brèche C, car on était à portée de flèches.

Voyant qu'on ne pouvait mordre, le duc fit retirer ses gens et amener des mantelets qui furent établis perpendiculairement à la muraille et faisant face à la tour du coin, puis un petit bosson sur roues, solidement armé à sa tête d'une grosse pointe de fer. Les roues de ce bosson étaient pavaisées (fig. 46) pour préserver les gens chargés de le manœuvrer. Puis une vingtaine d'hommes, avec de lourdes pinces de fer, couverts, attendaient l'effet du bosson. Au



quatrième coup contre la palissade, une douzaine de pieux étaient fortement ébranlés et les traverses brisées. Alors les pionniers, armés de pinces, se mirent en devoir de faire tomber les pieux ébranlés ou tout au moins les écarter. La colonne d'assaut se rua sur ces ouvertures. On se battit là corps à corps et si bien serrés que les gens postés dans la tour du coin n'osaient plus tirer dans la crainte de blesser leurs camarades.

Du côté opposé, les Bourguignons étaient parvenus à faire un large trou dans le mur sud de la chapelle, et masqués par ses ruines, attaquèrent l'angle du retranche-

ment E[1]. De la courtine de l'Est, les défenseurs, toutefois, leur envoyaient des pierres et des traits par derrière, et cette attaque était molle, le duc étant tout occupé à diriger l'autre.

Anseric défendait ce point d'après le désir du baron qui lui avait dit de reprendre l'offensive en s'appuyant sur le bâtiment F, pour peu que la chose fût possible.

Un des hommes postés sur les défenses de la porte descendit rapidement, et, passant par la poterne, vint lui dire que le retranchement C était forcé et son monde très-compromis sur ce point. Anseric alors, enlevant deux cent-cinquante hommes qu'il avait avec lui, sortit du retranchement par son extrémité Est, se jeta avec fureur contre les assaillants, les mit en désordre, et laissant une quarantaine de braves gens pour défendre le trou de la chapelle et la barricade B restée presque intacte, il traversa obliquement le terre-plein de la baille, franchit le retranchement A détruit en partie, et tomba sur le flanc gauche des assaillants, poussant le cri de guerre : Rochepont! Rochepont!... Les Bourguignons surpris par cette attaque imprévue, ne sachant d'où venaient ces gens-là, abandonnèrent le retranchement, le bosson et même la brèche C.

Les troupes du baron, à cette vue, reprirent courage et tuant tous ceux qui étaient restés en dedans de la baille, occupèrent de nouveau la brèche *c*, pendant qu'Anseric occupait la barricade C. Le bosson fut brisé à coups de haches et les mantelets, laissés par l'ennemi, disposés pour réparer les palissades renversées.

Le duc était hors de lui, il avait brisé son épée sur le dos des fuyards. Mais il n'y avait plus rien à tenter pour ce jour-là, et tout ce qu'il avait conquis avec tant de peine était compromis. On voyait les défenseurs barricader les

1. Voir la figure 45.

brèches, et on entendait les cris des malheureux restés dans la baille, égorgés sans quartier.

Depuis le commencement du siége, les Bourguignons avaient perdu plus de deux mille hommes, et l'armée du duc ne comptait, au 7 juin, que quatre mille cinq cents ou cinq mille hommes au plus. Les assiégés étaient réduits au nombre de mille combattants environ; mais ils étaient pleins d'espoir, assurés du succès, tandis que les assiégeants perdaient confiance. Leurs progrès n'avaient été obtenus qu'à la suite de sacrifices énormes, et cette dernière affaire pouvait achever de les démoraliser.

Le duc avait cru enlever cette place en un mois tout au plus, il se trouvait, au bout de trente-deux jours, avoir perdu le tiers de son armée sans être beaucoup plus avancé que le surlendemain de son arrivée. La suite, la méthode avaient fait défaut dans les diverses phases du siége, il le reconnaissait un peu tard. Si, au lieu de poursuivre leurs avantages au centre du front de la baille, les assiégeants s'étaient contentés de la prise de la barbacane pour empêcher toute sortie de ce côté, et, si avec de bons terrassements, ils s'étaient avancés en se couvrant, contre l'extrémité occidentale de ce front sur la tour M[1], en portant tous leurs efforts sur ce point et en établissant un beffroi roulant, ils prenaient possession de la cour occidentale, détruisaient successivement les ouvrages à leur droite, pouvaient se garantir contre un retour offensif sur leur gauche et entamaient le château par son côté faible; c'est-à-dire entre les tours de la porte et celle Q. Ainsi pouvaient-ils prendre à revers toutes les défenses orientales en cheminant le long de la courtine occidentale par des brèches successives.

Le duc, il est vrai, ne connaissait pas la place et croyait

1. Voir la figure 45.

qu'en l'éventrant largement sur son centre, il la frappait au cœur.

Ces réflexions lui venaient après coup; il ne pouvait reculer, et il était urgent de prendre un parti. Réunissant donc le soir de cette journée les principaux chefs, il leur déclara qu'il fallait tenter un effort décisif; qu'il avait été facile de reconnaître, malgré l'échec de la journée, que si l'on pouvait s'emparer définitivement de la cour occidentale de la baille, on aurait bientôt entamé le château sur le flanc de la défense de la porte, et qu'une fois ce flanc pris, le château tombait en leur pouvoir. Les soldats, quelque peu honteux de la panique qui leur avait fait perdre les avantages conquis, se renvoyaient les uns aux autres la faute de cette défaillance, et les premiers qui avaient fui étaient disposés à montrer leur vaillance. Quand donc le matin du 8 juin, l'assaut de la brèche *c* perdue fut ordonné et que tout fut préparé pour se couvrir à l'intérieur de la baille, les Bourguignons ne demandèrent qu'à marcher en avant.

Dans le château on s'attendait bien à un retour offensif vigoureux, et le baron pensait que cet effort se produirait sur la brèche *c*. Aussi, avait-on passé une partie de la nuit à barricader fortement cette brèche. De bonne heure deux arbalètes à tour bourguignonnes et un trébuchet, couvrirent cette brèche de traits et de pierres, si bien que les défenseurs se tenaient à droite et à gauche derrière les restes des courtines; vers dix heures, la barricade était en pièces et ne présentait qu'un amas de débris. La palissade du retranchement en arrière était même entamée et sous les projectiles qui pleuvaient sur ce point, les défenseurs ne trouvaient pas le temps de la réparer. Alors s'ébranla la première colonne d'assaut qui franchit la brèche et arriva à la palissade. Anseric, posté derrière le bâtiment D des écuries, voulut, comme la veille, prendre cette colonne

en flanc, mais une deuxième troupe se précipita sur la brèche, et peu s'en fallut que le sire de la Roche-Pont ne fût pris. Il se retira à grand' peine avec les siens dans l'avancée de la porte et vint prêter secours aux défenseurs de la cour de l'Ouest. Le flot des Bourguignons croissait toujours, la palissade était enlevée et on se battait bravement pour défendre et prendre la deuxième palissade D'. Les gens du château ne pouvaient se développer sur ce point, et Anseric craignait qu'ils ne fussent coupés et ne pussent se retirer dans l avancée H de la porte; il ordonna donc la retraite dans la soirée, pendant que des trois tours et de la courtine du château on envoyait des pierres, des carreaux et des flèches sur les assaillants serrés dans la cour.

La tour V, qui demeurait toujours au pouvoir des assiégés, prenait les Bourguignons à revers, et ceux-ci employèrent tout le reste du jour à se couvrir de face et de flanc, pendant que le duc faisait miner la tour M.

La porte de la tour V, donnant sur la baille, avait été brisée, mais l'escalier était si bien barricadé avec des moellons et des débris, qu'on eût tenté vainement de le dégager, et que l'eût-on fait, les assaillants étaient facilement écrasés par les défenseurs.

Un pont de bois reliait la courtine de la baille de ce côté à la tour d'angle du château. A l'aide d'une arbalète à tour les Bourguignons parvinrent à y attacher le feu, et alors force fut aux défenseurs d'abandonner à la hâte la tour V. On les vit rentrer dans le château au moment où la flamme commençait à entamer le pont. Peu s'en fallut même que l'incendie ne se communiquât aux combles de la tour Q; et, non sans efforts, les défenseurs arrêtèrent les progrès de la flamme.

Si Anseric avait eu cinq cents hommes de plus, il pouvait, de la cour centrale, reprendre l'offensive au moment

où les Bourguignons essayaient de se loger dans la cour de l'Ouest. Mais il avait perdu encore une centaine d'hommes dans le dernier combat et n'avait plus que le nombre de soldats strictement suffisant pour la défense du château. Le soir, la baille centrale fut occupée par les Bourguignons qui s'y logèrent et s'y retranchèrent fortement cette fois.

Le lendemain matin, 9 juin, la tour M, minée, tombait, et la brèche *c* était élargie d'autant, le fossé comblé et la tour V occupée par les Bourguignons. Les défenseurs, avant de l'abandonner, avaient mis le feu à l'arbalète à tour en batterie sur la plate-forme.

Le couronnement de la tour Q du coin du château dominait la courtine de plus de vingt pieds et empêchait ainsi les Bourguignons de se répandre sur le chemin de ronde de cette courtine qui n'était pas munie de hourds couverts.

La journée du 10 juin fut employée par les Bourguignons à compléter leurs ouvrages dans la cour occidentale de la baille, à déblayer la brèche *c* et à travailler à un beffroi de charpente, destiné à battre et à dominer le rempart entre la porte et la tour du coin Q du château, car ce rempart, établi sur le roc, ne pouvait être miné. Le duc, connaissant alors la force de la place, et croyant les défenseurs plus nombreux qu'ils n'étaient, ne voulait plus agir qu'à coup sûr. Il faisait occuper, autant que cela était possible, les crêtes des remparts de la baille en sa possession, parvenait à mettre le feu aux combles et planchers des tours *m* et *m'* et faisait attaquer par la mine la tour *v'*. Les défenseurs n'avaient plus d'intérêt à garder ces ouvrages qui les affaiblissaient sans utilité. Ils les évacuèrent, jetèrent bas le pont reliant le rempart oriental de la baille à la tour du coin et se retirèrent définitivement dans le château. Pendant ce temps les Bourguignons tra-

vaillaient à leur beffroi en dehors de l'ancienne palissade C détruite et le garnissaient de peaux fraîches à l'extérieur pour le préserver de l'atteinte du feu grégeois. Ils comblaient non sans peine le fossé en face la tour *p*[1] en se couvrant au moyen de fascines et de mantelets.

Le 20 juin, le beffroi était terminé, et son chemin fait de forts madriers solidement établis jusque sur le remblai du fossé. Pendant les derniers jours, l'ennemi n'avait cessé de faire jouer les arbalètes à tour et deux trébuchets contre les crêtes de la défense du château entre la porte et la tour Q, et avait tenté de mettre le feu aux hourds et combles; mais ces remparts étaient plus élevés que ceux de la baille, et le baron avait fait revêtir tous les bois de peau, de couvertures que l'on mouillait sans cesse, et les traits enflammés des Bourguignons n'y faisaient rien. Quant aux combles, ils étaient surveillés avec soin. Cependant les hourdages étaient presque entièrement brisés par les projectiles. Leurs débris avaient été enlevés par les gens du château, car ils n'étaient plus bons qu'à gêner la défense. Tout le couronnement de la tour P était très-compromis, d'autant qu'il ne dépassait pas la crête des courtines. Voyant les dispositions de l'ennemi, le baron fit établir sur la plate-forme de cette tour P, qui était dépourvue de comble, un bon mantelet de gros bois, avec une arbalète à tour. Puis, à tout événement, il fit élever un fort retranchement de l'angle *t* à la tour en face, en arrière de la tour Q.

Le soir de ce jour, 20 juin, le beffroi commença son mouvement, porté sur de puissants rouleaux. Dès qu'il fut à une trentaine de mètres du rempart, le baron fit jouer l'arbalète à tour et lui envoya des boîtes de feu grégeois fixées près du fer des traits. Les peaux fraîches résistaient bien, les fers ne se fixaient pas aux bois, le feu tombait

1. Voir la figure 45.

à terre, et à l'aide de fourches, les Bourguignons, couverts par l'œuvre basse de la tour, éloignaient les boîtes embrasées. Cela leur donnait terriblement d'occupation, la tour n'avançait que bien lentement, et plus elle avançait, plus le danger d'incendie devenait pressant. Le baron, qui n'avait plus qu'une petite provision de feu grégeois, craignait de l'employer inutilement. Déjà, cinq boîtes avaient été jetées sans produire d'effet. Il résolut donc d'attendre que le beffroi fut attenant aux remparts.

Le 21 juin, les nuits sont claires et le jour vient de bonne heure. A deux heures du matin la tour de bois était sur la contrescarpe du fossé. Le remblai qui comblait celui-ci avait une pente vers le rempart, couverte par des madriers. A un signal, le beffroi, poussé par derrière à l'aide d'une vingtaine de grands leviers, roula brusquement sur son plancher incliné et vint frapper la tête de la tour P, qu'il dominait de dix pieds. Le choc fit trembler la maçonnerie et du sommet du beffroi une grêle de pierres et de traits tomba sur les défenseurs. Puis, un pont s'abattit avec fracas sur la tête de cette tour, brisa les mantelets et l'arbalète, et les assaillants poussant des cris formidables, sautèrent sur la plate-forme.

Anseric était au sommet de la tour Q, et le baron Guy occupait les couronnements de la porte. Tous les deux se jetant sur les courtines, attaquèrent à leur tour la colonne des assaillants. Sur ce chemin de ronde étroit, beaucoup de part et d'autre tombaient en dedans de la cour et se tuaient ou se brisaient les membres.

Le nombre n'était pas un avantage puisqu'il était impossible de se déployer, de sorte que le flot des assaillants, sortant sans cesse du beffroi, avait à combattre à droite et à gauche, sur un espace de six pieds de largeur. L'escalier de la tour P ayant été bouché, l'ennemi ne pouvait descendre et, acculé sur la plate-forme de la tour, il lui fal-

lait faire son chemin sur l'une et l'autre courtine. Anseric le premier, en tête de sa troupe, taillait devant lui une voie sanglante à l'aide d'une hache à long manche. A ses côtés, ses hommes armés de crochets et de fauchards piquaient ou accrochaient, et jetaient au bas du mur, tous ceux qui tentaient de s'approcher de leur seigneur. Ces malheureux tombaient d'une hauteur de vingt-cinq pieds sur les débris des hourds que les gens du château avaient jetés en dedans, pour déblayer le chemin de ronde.

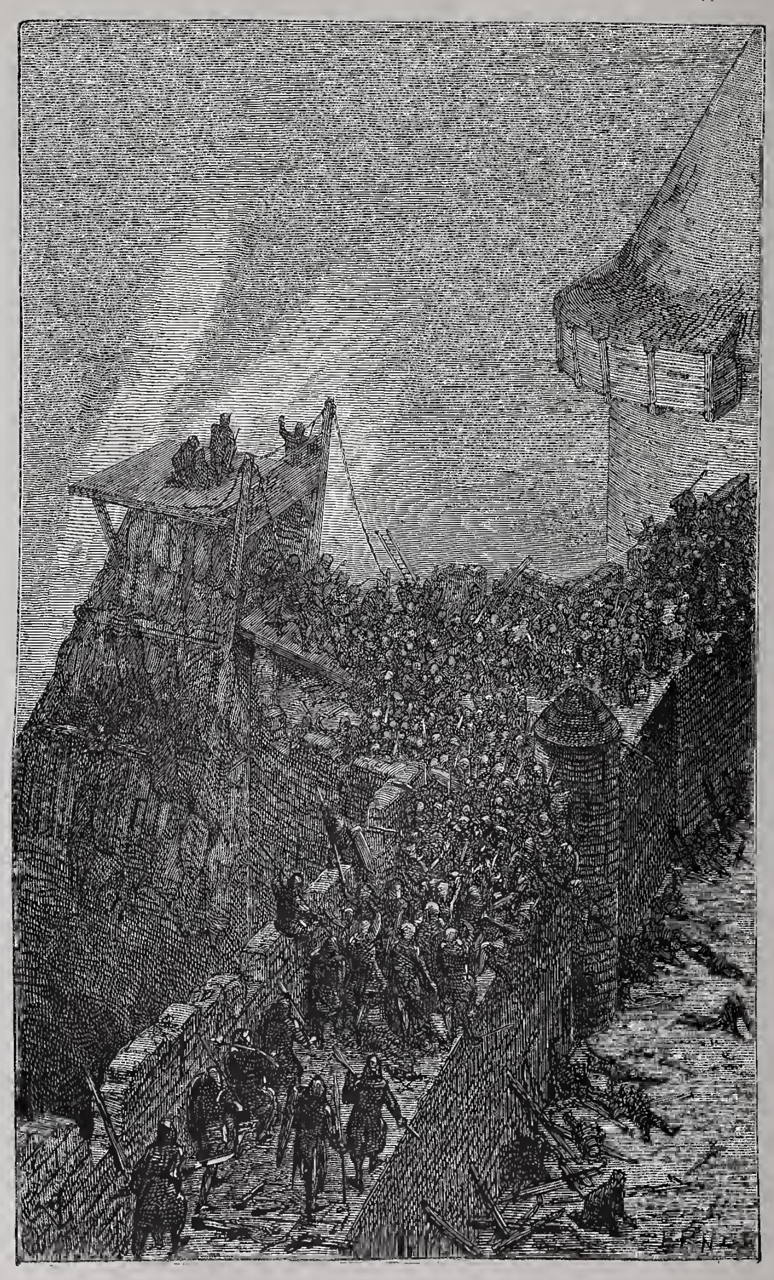
Les arbalétriers, postés au sommet du beffroi, envoyaient des carreaux sur les deux troupes, mais les hommes étaient bien armés et ces carreaux rebondissaient sur les heaumes ou s'arrêtaient sur les hauberts. Frère Jérôme, armé d'une énorme plommée, monté sur un merlon, assommait tous ceux qui se présentaient à sa portée.

Le duc, demeuré au bas du beffroi, croyant le chemin de ronde emporté, pressait les hommes d'armes afin qu'ils pussent soutenir en nombre écrasant les premiers arrivés sur le rempart. Il y avait, grâce aux efforts d'Anseric et du baron, un temps d'arrêt au sommet du beffroi, et le débouchement du pont ne pouvait se faire facilement.

Les assaillants qui arrivaient derrière la tête de l'assaut poussaient ceux qui étaient devant eux, et la presse ne faisait qu'augmenter la confusion.

A force d'hommes, les Bourguignons parvenaient cependant à s'établir sur la tour, et les deux troupes des défenseurs n'étaient pas assez nombreuses pour les refouler. Voyant qu'ils allaient être définitivement écrasés, le baron Guy appela frère Jérôme, qui sautant de merlons en merlons arriva jusqu'à lui.

Un mot dit à l'oreille du frère, celui-ci courut vers la tour voisine tenant à la porte. Un instant après, une forte arbalète mise en batterie sur l'étage supérieur de cet ouvrage, en arrière des hourds, jeta sur la paroi du beffroi,



LE BEFFROI

moins bien munie de peaux que n'était sa face, des carreaux garnis de boîtelettes de feu grégeois. Le frère visait avec sang-froid les parties nues des charpentes, principalement à sept ou huit pieds au-dessus de la base du beffroi. Il lui restait dix de ces boitelettes, toutes furent envoyées par une main sûre et attachées à de forts carreaux dont le fer était parfaitement aiguisé. Quatre de ces carreaux ne mordirent pas, mais les six autres se fichèrent solidement sur les charpentes, et leurs boitelettes enflammées répandirent comme une lave tenace et brûlante sur les bois.

Au premier moment, les Bourguignons, tout occupés de l'assaut, ne s'aperçurent pas du danger. Ceux arrivés au sommet du beffroi ne pouvaient en avoir connaissance.

Le duc fut un des premiers qui vit la fumée épaisse que dégageait le bois attaqué. Aussitôt il donna ordre d'aller éteindre le feu à l'aide de petites échelles à mains, et de se hâter; mais dès qu'un homme montait à l'une de ces échelles, une douzaine d'archers et d'arbalétriers postés dans la tour de la porte le touchaient. Quatre ou cinq hommes avaient été tués ou blessés avant d'avoir atteint le niveau de la flamme. A l'intérieur, les gens d'armes qui, comme un flot ascendant, se dirigeaient vers le sommet du beffroi, se trouvèrent bientôt entourés de la fumée infecte que répandait le feu grégeois. Les uns se hâtaient d'autant plus de monter, d'autres hésitaient et voulaient descendre. « Maintenant! à la rescousse; Arde, le beffroi!.... » cria frère Jérôme venant rejoindre la troupe du baron presque acculée à la tour, et avec sa longue plommée il se mit au premier rang, brisant têtes et bras. — « Arde le beffroi! » criait-il à chaque coup. « Rochepont! Rochepont! Arde, le beffroi! » hurlait à son tour la petite troupe du baron, (fig. 47). Les gens d'Anseric acculés aussi à la tour du coin, répétaient ce cri.

Les Bourguignons ne reculaient pas toutefois ; d'ailleurs, eussent-ils voulu le faire, que cela leur eût été impossible. Ils essayèrent de placer des échelles pour descendre dans la cour; mais elles se trouvèrent trop courtes. « Bourgogne! Bourgogne! criaient à leur tour les assaillants : « Place prise ! Place prise ! »

L'aube blanchissait alors et répandait sur cette scène de carnage sa douce lueur dont le pâle et froid éclat se mêlait aux reflets rougeâtres de l'incendie. La fumée, poussée par une brise du Nord-Est, se rabattait sur les combattants, les empêchait parfois de se voir, mais ils ne lâchaient prise. Au pied intérieur des courtines s'amoncelaient les cadavres et les blessés, qu'achevaient des valets postés dans la cour pour s'opposer à la descente.

Bien qu'Anseric et le baron eussent recommandé aux hommes demeurés dans les deux tours voisines (celle du coin et celle de la porte) de ne quitter leur poste sous aucun prétexte et de ne tirer les barres des portes que quand les deux troupes seraient absolument acculées à ces défenses ; ces braves gens, voyant une si belle occasion de culbuter les Bourguignons, et la faiblesse des deux troupes des défenseurs comparée au flot des assaillants, ouvrirent les portes et sortirent pour prêter main-forte à leurs compagnons.

Élienor avec ses femmes et quelques blessés, comprenant le péril (car le combat se présentait en face des bâtiments d'habitation de l'Ouest), avait suivi la courtine occidentale et était arrivée jusqu'à la tour Q du coin[1], derrière la troupe commandée par Anseric. La châtelaine fut la première à encourager les hommes du poste à sortir, disant qu'elle saurait bien barrer les portes. Quant aux blessés, ils se postèrent tant bien que mal aux hourds, pour continuer à tirer sur les dehors et sur la masse compacte des Bourgui-

1. Voyez la figure 45.

gnons engagés sur la plate-forme de la tour. Ces deux renforts arrivèrent à temps. Les nouveaux venus frais, animés, s'avançaient, qui sur les têtes des merlons, qui sur les débris des hourds et suppléaient leurs camarades épuisés par la lutte.

Le feu gagnait les œuvres du beffroi, et bientôt la retraite fut coupée aux Bourguignons. Ceux parvenus sur le rempart vendirent chèrement leur vie toutefois, et le combat ne cessa que quand les flammes du beffroi léchèrent la plate-forme et le chemin de ronde.

Près de cinq cents Bourguignons étaient tués, blessés, pris ou brûlés. Les flammèches poussées par le vent s'abattaient sur le comble et les hourds de la tour du coin, qui prit feu vers six heures du matin.

La journée était bonne pour les défenseurs; mais ils avaient perdu près de deux cents des leurs tant tués que blessés. Anseric avait été touché par plusieurs carreaux à travers son haubert et était couvert de sang. Le baron, pour combattre plus aisément, étouffé sous son heaume, l'avait ôté pendant le combat et avait à la tête une large plaie. On se hâta de jeter par les créneaux les corps des Bourguignons tués, sur les dernières charpentes embrasées du beffroi et d'enterrer dans la cour les morts qui y étaient tombés. Tous dans le château étaient épuisés de fatigue. Élienor et ses femmes pansaient les blessés, portaient à manger et à boire dans les postes. La châtelaine conservait au milieu de ces scènes sanglantes sa figure calme et son doux regard, et toute la journée et la nuit suivante elle ne cessa de porter secours à tous. « Belle nièce, lui dit le baron Guy pendant qu'elle pansait sa blessure, si l'armée du roi tarde à venir, elle ne trouvera plus un défenseur à délivrer, mais nous avons donné de la besogne au duc, et s'il continue, pourra-t-il bien aussi s'en retourner tout seul à sa cour. »

De part et d'autre la journée du 22 juin se passa sans combat; le duc faisait faire un chat pour tenter de saper le rempart à sa base, d'autant que ses crêtes détruites et l'incendie de la tour du coin enlevaient aux défenseurs les moyens de s'opposer efficacement à la sape. Les gens du château voyaient travailler à cet ouvrage dans la baille derrière des mantelets, et ils accumulaient en dedans du rempart tous les matériaux qu'ils pouvaient se procurer afin d'arrêter la tête de la sape au moment où elle déboucherait dans la cour.

Le 25 juin au matin, les guettes, postées sur la tour de la porte, furent assez surprises de ne pas voir un seul Bourguignon dans la baille. Elles allèrent aussitôt prévenir Anseric et le baron. « C'est, dit celui-ci, ou un piége ou l'armée du roi qui arrive ; qu'on veille partout attentivement. » On monta sur le donjon. Les postes du Sud étaient abandonnés. Le chat, les mantelets restaient dans la baille ainsi que les trébuchets. Vers midi, le baron fit sortir une dizaine d'hommes avec le transfuge. Celui-ci devait les conduire sur les points occupés par les chefs bourguignons. Au bout de trois heures ils revinrent, disant qu'ils n'avaient rencontré que quelques traînards qui avaient fui à leur approche et des blessés; que le campement était vide de gens, mais qu'il restait des charriots, des engins abandonnés.

Le duc informé de la marche des troupes du roi de France qui n'étaient plus qu'à une journée du château, avait décampé dans la nuit abandonnant son matériel.

Grande fut la joie à la Roche-Pont. Les habitants de la ville vinrent bientôt confirmer la nouvelle. Les derniers Bourguignons étaient partis vers midi, non sans laisser bon nombre des leurs sur le carreau; car, malgré les recommandations du duc, les habitants de la ville basse de Saint-Julien avaient été passablement pillés et ils avaient fait la

conduite des derniers soudards à coups de pierre et d'épieux.

Peu après, le sire de la Roche-Pont faisait hommage de son fief entre les mains du roi Philippe-Auguste, et les moines rentraient dans leur abbaye pour la réparation de laquelle le roi donna cinq cents livres.

XI

PREMIÈRES DÉFENSES CONTRE L'ARTILLERIE A FEU

Le roi Jean s'était emparé du duché de Bourgogne, et le réunit à la couronne; il s'en dessaisit en faveur de son fils Philippe qui s'était signalé, comme on sait, à la funeste journée de Poitiers. Depuis lors, jusqu'à Charles le Téméraire, le duché était resté entre les mains des descendants du roi Jean, et bien que les ducs de Bourgogne fussent très-guerroyants et se fussent ligués avec les Anglais, contre la couronne de France, à la suite de la brouille survenue en 1400 entre Philippe et le duc Louis d'Orléans, frère de Charles VI, le duché fut relativement en paix, pendant que le nord de la France, jusqu'à la Loire, était au pouvoir des étrangers.

Après la mort de Charles le Téméraire, devant Nancy, le roi Louis XI s'empressa d'envoyer dans la province de Bourgogne la Trémoille, baron de Craon, qui, agissant de concert avec le prince d'Orange, mit bientôt cette province entière sous la main du roi de France; c'était en 1477.

La ville de la Roche-Pont (alors l'abbaye seule conservait son nom de Saint-Julien, et la ville avait pris celui du

château), avait été de la part de Charles le Téméraire l'objet d'une attention particulière. Reconnaissant la bonne assiette du lieu et l'importance de sa position stratégique, ce prince avait fait approprier les anciennes défenses au nouveau mode d'attaque. Le vieux château de la Roche-Pont, plusieurs fois réparé, laissait encore voir quelques-unes de ses défenses de la fin du douzième siècle, notamment le donjon; mais l'abbaye et le plateau tout entier avaient de nouveau été renfermés dans une enceinte par le duc Philippe, vers 1380, et la ville s'était rebâtie dans cette enceinte en abandonnant complétement la rive droite du grand cours d'eau. Il n'existait plus, à la fin du quatorzième siècle, qu'un faubourg sur les rampes du plateau, le long de la rive gauche, et ce faubourg n'était défendu que par une muraille sans importance vers le nord. L'arrière-petit-fils d'Anseric, sire de la Roche-Pont, étant mort sans hoirs mâles, le fief de la Roche-Pont était revenu au duc Philippe, qui nommait ainsi que ses successeurs les gouverneurs de la ville et du château, domaine ducal.

L'enceinte de cette ville avait été rebâtie en grande partie sur les fondations romaines. Elle consistait en une bonne muraille de quatre toises de hauteur environ, au-dessus du sol extérieur, sans mâchicoulis, renforcée de tours cylindriques de six toises d'élévation, couronnées de mâchicoulis et couvertes par des combles coniques. Des mâchicoulis formaient aussi la défense supérieure des courtines et tours du château, dont le plan n'avait pas été modifié.

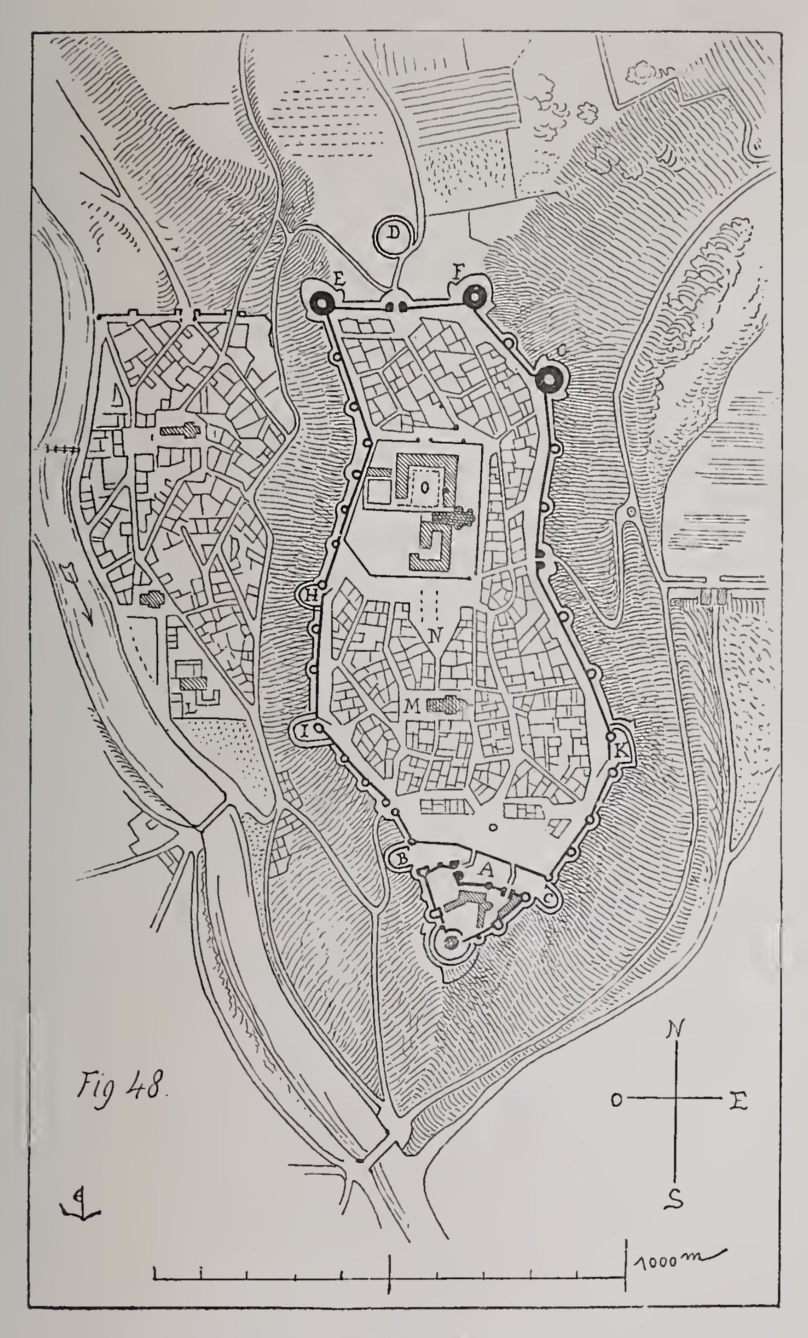
Cette place n'avait eu à subir aucune attaque depuis ces nouveaux ouvrages, et elle était intacte sous Charles le Téméraire. Celui-ci, pendant ses luttes dans le nord contre les Gantois et les gens du Hainaut, craignant les intrigues de Louis XI, avait cru nécessaire de mettre la ville

de la Roche-Pont en bon état de défense. Or, si bien close qu'elle fût, l'artillerie du roi de France prenait déjà dans les siéges un rôle assez important pour qu'il fallût se prémunir contre ses effets. Le duc fit donc faire plusieurs boulevards pour remplacer les murailles et recevoir de l'artillerie (fig. 48).

Ainsi que l'indique notre plan, la baille du château n'existait plus. Un large fossé A, peu profond, la remplaçait ; son fond était de plain-pied avec les deux boulevards B et C. Un troisième boulevard entourait extérieurement la base du donjon, à la place de l'ancienne chemise. Ce boulevard commandait le pont de pierre rebâti au quatorzième siècle sur les piles romaines. En avant du front Nord, on avait élevé un boulevard de terre D, isolé, ayant peu de relief, mais commandant la route du plateau. Aux angles de ce front Nord deux grosses tours E, F, propres à recevoir du canon, flanquaient les angles et pouvaient battre le boulevard D. En retraite, du côté de l'Est, une tour semblable G, commandait le val du ruisseau. Deux boulevards H et I, formant saillie au-dessous des défenses du quatorzième siècle, commandaient le cours de la rivière et pouvaient croiser leurs feux avec le boulevard B et la tour E. Au saillant oriental en K, s'élevait aussi un boulevard.

Le faubourg avait conservé ses deux paroisses et un couvent de Jacobins avait été bâti en L, sur des terrains achetés par le roi saint Louis, alors que le fief de la Roche-Pont relevait encore directement de la couronne de France.

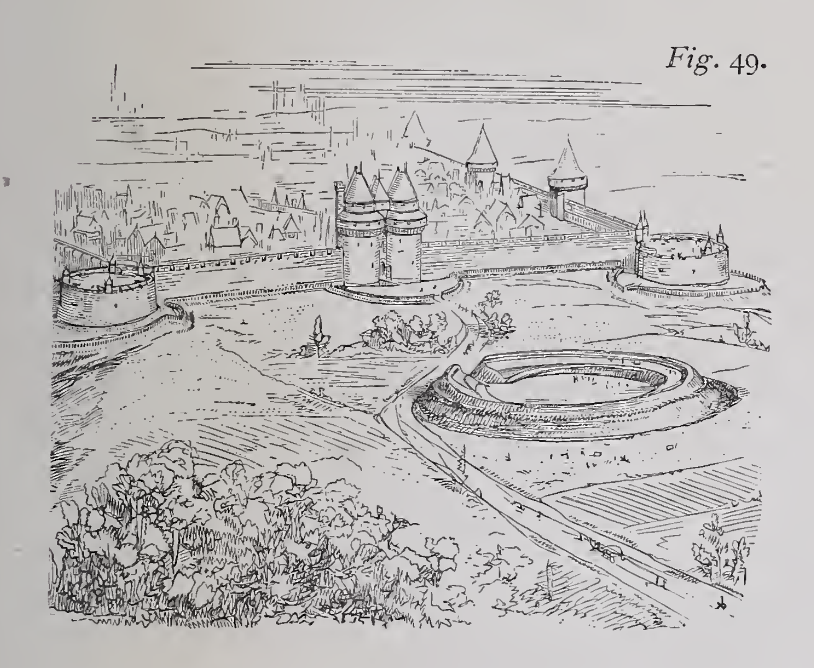
L'abbaye de Saint-Julien O avait réduit son enceinte et cédé une partie des terrains dont elle jouissait. Dans son ancien verger, dont le périmètre avait été quelque peu modifié, s'élevaient des maisons. Ces habitations étaient encloses et dépendaient de l'abbaye qui les cédait à bail.



LA VILLE DE LA ROCHE-PONT EST FORTIFIÉE PAR CHARLES LE TÉMÉRAIRE

En M, une paroisse, sous le vocable de Notre-Dame, avait été construite vers la fin du treizième siècle, alors que le seigneur de la Roche-Pont, ayant besoin d'argent, concédait des terrains dépendant autrefois du château, pour y bâtir des maisons. En N, était la place du marché. Trois portes donnaient entrée dans la ville : une au Nord, désignée sous le nom de porte Saint-Julien, une vers l'Est,

Fig. 49.



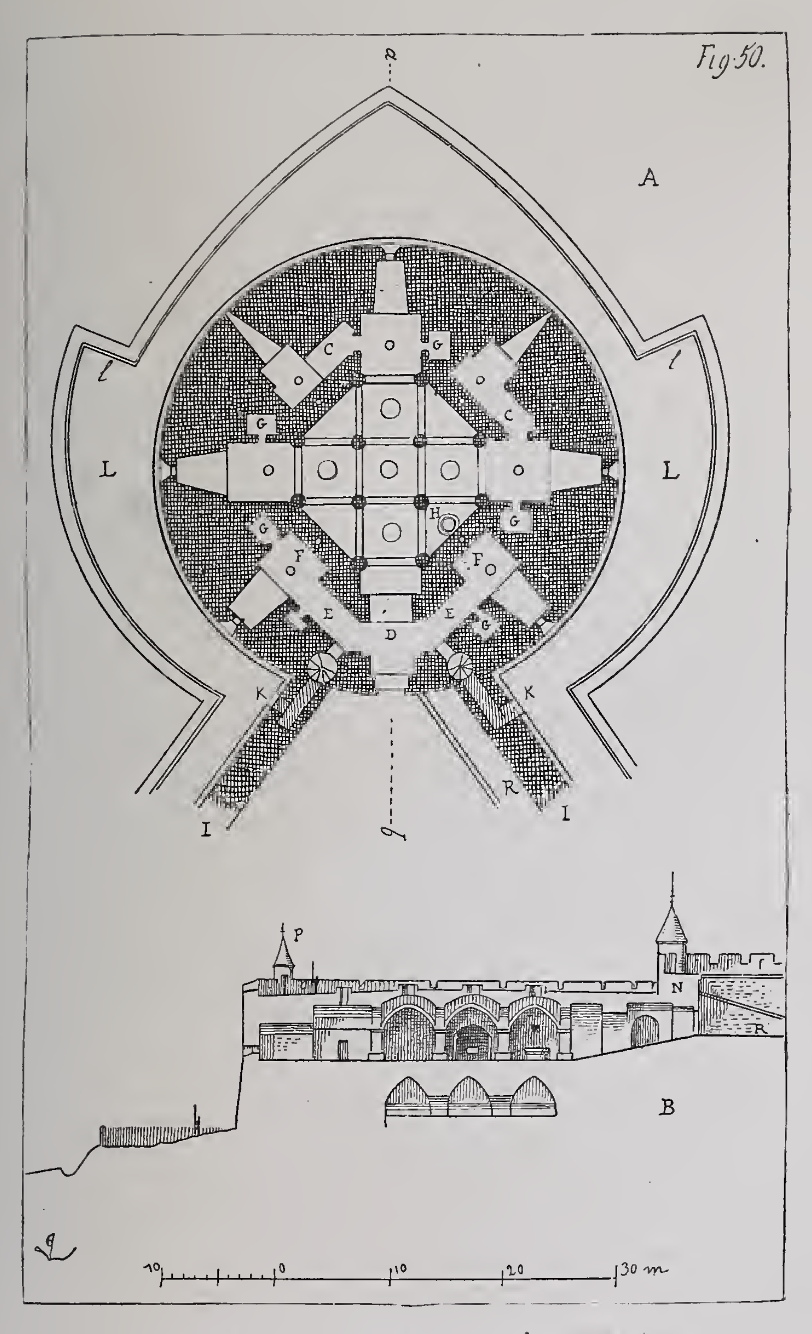
porte des Moulins, et la troisième vers le Sud-Ouest, dite du Château.

Il est nécessaire d'entrer dans quelques détails relativement à ces nouvelles défenses élevées sous Charles le Téméraire. La figure 49 présente la vue à vol d'oiseau du boulevard du Nord D, avec le front en arrière, sa porte du quatorzième siècle et les deux grosses tours d'angles.

La figure 50 en A donne le plan d'une de ces tours, au niveau de la batterie basse et en B, sa coupe sur *a*, *b*.

Ces tours avaient vingt toises de diamètre extérieurement et se composaient d'une batterie basse dont le sol était placé à une toise en contre-bas du niveau supérieur du plateau. On descendait dans cette batterie basse par une pente, aboutissant à une salle octogone dont les voûtes portaient sur quatre gros piliers cylindriques. Sur cette salle s'ouvraient trois chambres avec embrasures pour trois gros canons. Par les couloirs C, on communiquait de deux de ces chambres à deux autres plus petites percées d'embrasures pour des couleuvrines. De la descente D, deux couloirs E donnaient accès à deux chambres F, également disposées avec embrasures pour recevoir deux gros canons.

Les voûtes en berceau de ces chambres étaient percées d'évents, pour laisser échapper la fumée. De petits magasins à poudre G s'ouvraient près de chacune des pièces, cinq larges lunettes percées dans les voûtes de la salle centrale donnaient de l'air et de la lumière à l'intérieur. En H, un puits aboutissait à une citerne construite sous la salle centrale ainsi que l'indique la coupe B. Cette citerne était alimentée par les eaux pluviales tombant sur la plate-forme, et qui s'écoulaient par quatre tuyaux passant dans les murs intérieurs. Deux escaliers à vis mettaient en communication la batterie basse avec la plate-forme, avec les courtines du quatorzième siècle I, I, et permettaient de descendre au moyen de deux poternes K, dans la fausse braie L, défendue par un épaulement, une palissade et un petit fossé. Des flancs *l*, enfilaient le saillant de cette fausse braie. La courtine, dont le chemin de ronde dépassait d'une toise le niveau de la plate-forme, fermait la gorge de la tour, ainsi que l'indique la coupe B en N. Deux échauguettes P étaient construites dans l'épaisseur du pa-

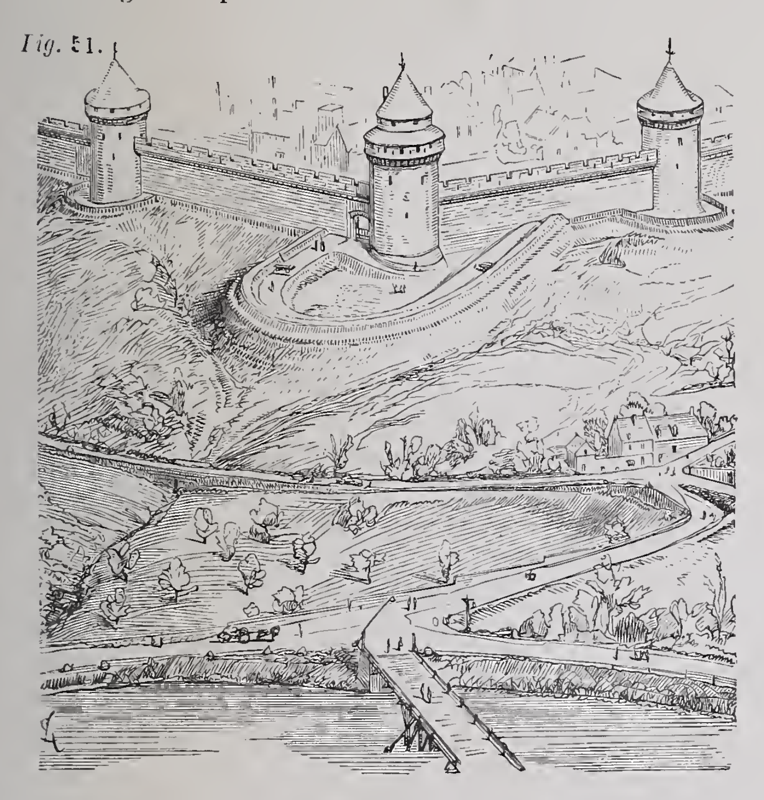


TOUR DE MAÇONNERIE POUR L'ARTILLERIE

rapet, percé de dix-neuf embrasures pour de petites pièces. Ce parapet n'était pas assez élevé pour que les arbalétriers ne pussent tirer par-dessus sa plongée. Une large rampe R facilitait le montage des pièces et des hommes sur cette plate-forme.

La figure 51 présente la vue cavalière du boulevard I[1]

Fig. 51.



avec les remparts du quatorzième siècle. Ces boulevards n'étaient que des ouvrages en terre et leur sol était de deux toises en contre-bas du niveau du plateau. Les boulevards B et C, établis à l'angle Ouest du château, avaient leur

1. Voir le plan général, fig. 48.

terre-pleins au niveau du fond du fossé, ainsi qu'il a été dit plus haut. Ces dispositions d'ensemble et de détail connues, nous allons rendre compte des événements dont la ville de la Roche-Pont fut le théâtre en 1477 et 1478.

Pour obtenir l'assistance du prince d'Orange après la mort du duc Charles, Louis XI avait fait à ce seigneur les plus belles promesses, comme de remettre entre ses mains toutes les places de la Bourgogne qui dépendaient de la succession du prince d'Orange son grand-père, et dont l'avait frustré le duc Charles.

Mais quand le seigneur de Craon eut pris possession de ces places, il ne voulut plus les remettre au prince quelque réclamation qu'il fît, et malgré les ordres apparents du roi Louis XI.

Sur ces entrefaites, s'accomplit le mariage entre la fille de Charles le Téméraire, seule héritière de ses domaines, et Maximilien, duc d'Autriche. Celui-ci prétendait bien reprendre possession du duché de Bourgogne et s'aboucha avec le prince d'Orange, outré de ce que les promesses qu'on lui avait faites n'étaient pas suivies d'effets; la province fut bientôt en grande partie soulevée contre les Français que le seigneur de Craon, âpre au gain et peu fidèle dans l'accomplissement de ses engagements, faisait détester.

Le seigneur de Craon n'avait laissé dans la ville de la Roche-Pont qu'une assez faible garnison. Sur les instigations des agents de Maximilien qui couvrait le pays d'espions, les habitants, un soir, se barricadèrent dans les rues et attaquèrent les postes français. Ceux-ci surpris, peu nombreux, mal commandés, se réfugièrent dans le château après avoir perdu quelques soldats. Le château était mal approvisionné en vivres et en munitions. Entourée par les gens de la ville, la garnison ne pouvait

tenir longtemps, et une nuit elle sortit par le Sud, en passant sur le ventre des postes bourguignons, pour aller rejoindre l'armée du seigneur de Craon, vers Dijon. Les habitants arborèrent aussitôt la croix de Bourgogne sur le donjon, dépêchèrent vers Maximilien pour lui apprendre la réussite du soulèvement et lui demander des secours contre un retour des armées du roi; car ils n'étaient guère en état de se défendre. Maximilien leur envoya un corps de douze cents Allemands, Suisses et Brabançons avec du canon, des munitions et des ingénieurs. La première chose que firent ces troupes en arrivant, ce fut de piller quelque peu les environs et le faubourg de l'Ouest, après quoi elles s'occupèrent de la défense de la place.

Le sire de Montcler avait été investi du commandement des corps étrangers et des troupes qu'il pourrait former tant dans la ville que dans les environs. C'était un homme actif, entreprenant, quelque peu routier, gentilhomme d'ailleurs, ayant belle figure, dans la force de l'âge, sachant se faire obéir et ne se fiant qu'à lui pour faire exécuter un ordre. Il eut bientôt fait de prendre ses mesures.

La population mâle de la ville s'élevait à deux mille hommes environ, dont moitié était en état de servir efficacement et connaissait le métier des armes. Quelques jours après l'arrivée des corps étrangers, des seigneurs bourguignons, qui tenaient pour la jeune duchesse et qui étaient fort animés contre le seigneur de Craon, lequel, sans raison valable sinon pour faire argent, avait pillé leurs domaines et enlevé ce qu'il y avait de meilleur chez eux, se réunirent à la Roche-Pont. Ces gentilshommes amenaient avec eux deux cents lances et quelques convois de pourvéances. La garnison active pouvait ainsi s'élever à trois mille combattants dont quatre à cinq cents cavaliers,

chaque lance étant suivie au moins d'un écuyer sans compter les coutilliers et valets.

La place n'était pas en bon état de défense; les fausses braies étaient fort délabrées, les boulevards de terre éboulés, les fossés encombrés. Aucune pièce n'était en batterie. Il n'y avait ni gabions, ni fascines, ni pieux pour faire des palissades. Le sire de Montcler établit l'ordre suivant : Tous, capitaines, soldats, pionniers, hommes et femmes de la ville devaient se rendre tous les matins avant le jour aux postes qui leur étaient d'avance assignés, sous peine de la vie. Et, afin de mieux appuyer cet ordre, des potences étaient dressées dans les différents quartiers, ainsi désignés : quartier des tours (au Nord); quartier de Saint-Julien (comprenant l'abbaye et la partie de la cité à l'Est, en face du monastère); quartier de Saint-Louis (situé entre l'abbaye et le château à l'Ouest); quartier du moulin (en regard, vers l'Est). Les gens dépendant de l'abbaye avaient prétendu se soustraire au service; mais le sire de Moncler n'avait tenu compte de leurs prétentions, non plus que des protestations de l'abbé dont les jardins et bâtiments servaient d'arsenal central. Deux ou trois bourgeois indociles avaient été pendus, et depuis lors chacun faisait son devoir. A midi, tous allaient dîner et revenaient à deux heures pour travailler jusqu'à la tombée du jour. Les femmes et les enfants de onze à seize ans portaient de la terre dans des paniers et barquettes; les soldats, pionniers et bourgeois, sous la direction des ingénieurs, rétablissaient les parapets des boulevards, creusaient les fossés, redressaient les fausses braies. Une scierie était montée au moulin et débitait des bois pour faire des palissades. Au bout de quelques jours, la population qui trouvait tout d'abord ce travail très-rude et qui regrettait d'avoir chassé la garnison française, s'était habituée à cette vie de fatigues et la supportait gaiement. De tous côtés, pendant le travail,

on entendait des chansons et des rires. On eût pu croire tous ces gens-là en fête.

Le gouverneur n'avait pas négligé la question des vivres. On était à la fin de l'été. Toutes les récoltes des environs avaient dû être rentrées dans la ville. Une paire de meules qui restait encore après l'établissement de la scierie, travaillait jour et nuit. Tous les vivres approvisionnés dans les maisons devaient être déposés dans l'abbaye ou le château, sous peine de la vie, et chaque habitant recevait sa ration tout comme le soldat. Dans l'abbaye même, un large approvisionnement de grains et de légumes augmentait notablement la quantité des pourvéances.

Le sire de Montcler avait, bien entendu, mis la main sur ces denrées.

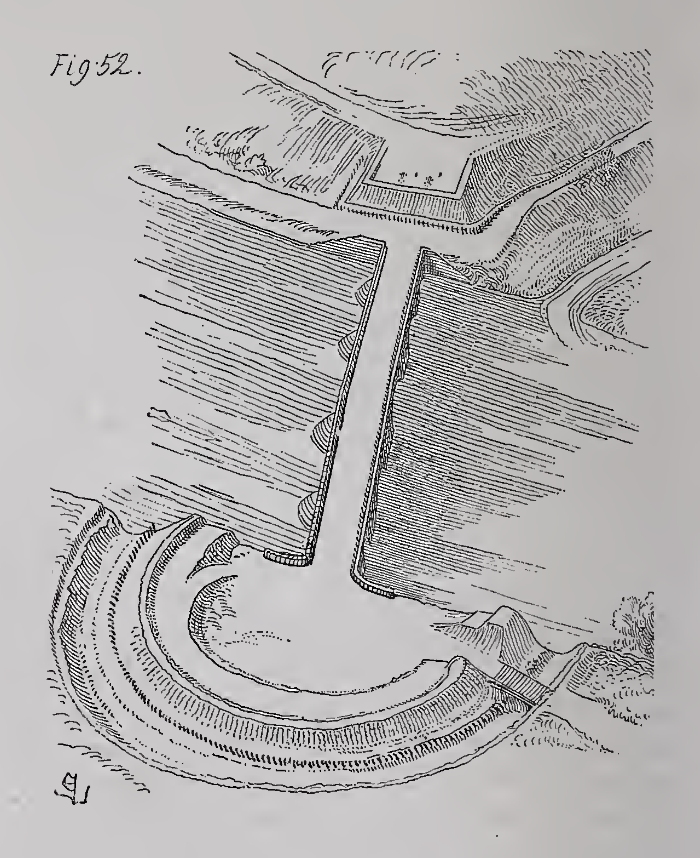
Les vieillards et les petits enfants étaient occupés à faire des gabions et à couper les mottes de gazon pour les talus des boulevards. En arrière du front Nord, le gouverneur fit creuser une bonne tranchée, en démolissant quelques maisons, avec retranchement et bonnes gabionnades sur les flancs pour placer de l'artillerie. Le mur Nord de l'abbaye fut terrassé et réuni à la courtine de l'Est par un retranchement avec fossé.

Le sire de Montcler était de belle humeur, familier, toujours présent partout, parlant à tous, et, grâce à ses façons de plaisanter volontiers avec l'habitant, ces bonnes gens voyaient, sans trop s'attrister, démolir leurs maisons et enlever la terre de leurs jardins pour faire des fossés et des épaulements.

Quand tout fut bien disposé pour la défense, le gouverneur fit cependant sortir toutes les bouches inutiles. Femmes, enfants, vieillards durent chercher asile dans les environs. Après quoi, le faubourg de l'Ouest fut brûlé, afin de ne pouvoir servir de logement aux troupes de Louis XI.

Une tête de pont avait été établie sur la rive droite en

dehors du pont de pierre (fig. 52), avec gros cavalier sur la rive gauche; les deux autres ponts furent détruits. Sur le plateau, vers le Nord, s'élevait en avant du boulevard D[1] un retranchement de terre avec abatis d'arbres et gros



gabions abritant deux couleuvrines. Les boulevards et les tours du Nord furent armés de bombardes.

Chaque soir le gouverneur avait le soin de faire reconnaître les environs.

1. Voir la figure 48.

XII

CINQUIÈME SIÉGE

Le 4 septembre 1478, l'armée du roi Louis XI fut signalée à une demi-journée de marche de la ville, par une compagnie de cavaliers. Cette armée, composée de deux cents lances et de troupes à pied, formant un total de six mille hommes environ, était commandée par messire Charles d'Amboise, seigneur de Chaumont, homme sage, modéré, non point pillard, comme l'était son prédécesseur, et aussi vaillant homme de guerre que bon politique.

Messire Charles d'Amboise attendait en outre un renfort de douze cents Suisses, car il avait su si bien pratiquer auprès de messieurs des Ligues, en leur offrant de beaux avantages, que ceux-ci s'étaient résolus à lui fournir des troupes.

Indépendamment des quatre florins et demi par mois qu'il donnait à chaque homme, messire Charles d'Amboise payait pour ce service vingt mille francs aux villes de Berne, Lucerne, Zurich, Soleure, et vingt mille aux particuliers qui se chargeaient des enrôements. Moyen-

nant quoi les troupes suisses, au service du roi, devaient s'élever avant la fin de l'année à six mille hommes de pied.

L'armée du roi traînait avec elle une bonne et puissante artillerie, composée de douze grosses bombardes, de vingt-quatre spiroles, veuglaires et ribeaudequins, sans compter les traits à poudre et les munitions pour ces engins. Aussi marchait-elle lentement et en fort bon ordre, bien gardée sur ses flancs.

Quelques-uns des seigneurs bourguignons, avec une quarantaine de lances, ayant voulu tâter les Français avant leur arrivée devant la ville, mal leur en prit; car ils y laissèrent la moitié de leur monde. Aussi le gouverneur fit-il publier que nul n'osât sortir sans son ordre. Les premières troupes de messire Charles d'Amboise se montrèrent à la tombée de la nuit sur le plateau du nord, hors de portée du boulevard D[1] et commencèrent leur installation, en établissant entre elles et la ville des mantelets apportés sur des charrettes et fixés à l'aide de pieux enfoncés en terre. A la nuit close, le sire de Montcler essaya de les attaquer; mais s'apercevant que cette avant-garde était fortement soutenue par un gros corps posté en arrière, il se retira après une légère escarmouche.

Le lendemain, 5 septembre, messire Charles d'Amboise envoya des éclaireurs dans la ville basse, et du côté de l'Est vers les moulins dont il s'empara sans coup férir, car ils n'étaient pas gardés. Aussitôt, du boulevard K[1] on tira quelques coups de bombardes sur ces moulins que les assiégeants durent abandonner pour l'instant, car au deuxième boulet un des toits s'effondra. Le sire de Montcler organisa ses troupes de la manière suivante : Dans chacun des quatre quartiers désignés plus haut, deux cents hommes

1. Voir la figure 48.

armés, de la ville, furent chargés de la garde et de la défense des remparts, ci. 800

Restait cinq cents hommes de troupes bourguignonnes à pied, parmi lesquels il y avait : bombardiers et couleuvriniers 150

Gens de trait, archers et arbalétriers adroits . . . 250

Pionniers 100

Les Allemands, qui s'entendaient assez mal avec la population, furent postés en réserve dans l'abbaye, au nombre de. 800

Et dans le château, au nombre de. 400

Les gens d'armes tinrent garnison partie dans l'abbaye 200

Partie dans le château. 200

Partie dans le voisinage des portes. 50

Total effectif. 2950

Il était évident que cette garnison était trop peu nombreuse pour tenter des sorties, elle avait déjà fort à faire de garder ses défenses en présence d'une armée assiégeante, s'élevant à près de six mille hommes; armée qui pouvait être renforcée. Le gouverneur ne se faisait pas d'illusions à cet égard et sentait qu'il devait ménager son monde.

Il résolut donc, pour le moment du moins, de se borner à une défense énergique, ce qui ne l'empêcha pas d'adresser des messagers à Maximilien, avant l'investissement complet, pour lui demander d'intervenir et d'envoyer un corps de secours s'il voulait que la place ne tombât pas entre les mains du roi de France, ce qui arriverait infailliblement si elle était livrée à ses seules ressources. Que, d'ailleurs, il résisterait jusqu'au bout et qu'il répondait des bonnes dispositions de la garnison.

De son côté, messire Charles d'Amboise semblait ne vouloir rien précipiter, il fit pendre plusieurs soldats qui s'étaient livrés au pillage dans les environs et recommanda de traiter les habitants suburbains avec douceur. Dès le soir du 8 septembre, l'investissement était complet. Un corps composé de trois mille deux cents hommes restait campé sur le plateau du Nord, donnant la main à cinq cents hommes établis dans les ruines de la ville basse, et à trois cents hommes postés en arrière des moulins sur les basses rampes des coteaux de l'Est[1]. La plus grande partie de la cavalerie occupait la rive droite du grand cours d'eau et la vallée au Sud. Un corps de cinq cents hommes environ bloquait la tête du pont et avait pour mission de s'en emparer lorsque l'occasion serait favorable. La nuit, des pièces d'artillerie furent mises en batterie sur les rampes basses des collines de l'Est, pour battre toute la rampe orientale de la cité. Quelques-unes furent données au corps de troupes qui bloquait la tête du pont.

L'artillerie de l'assiégeant était ainsi disposée :

	Bombardes.	Veuglaires, Spiroles.
Attaque du boulevard du nord. . .	4	2
Batterie sur les rampes des côteaux de l'Est	2	4
Devant la tête du pont.	»	4
Sur les rampes occidentales du plateau battant la ville basse.	»	2
Parc de réserve.	6	12
Totaux.	12	24

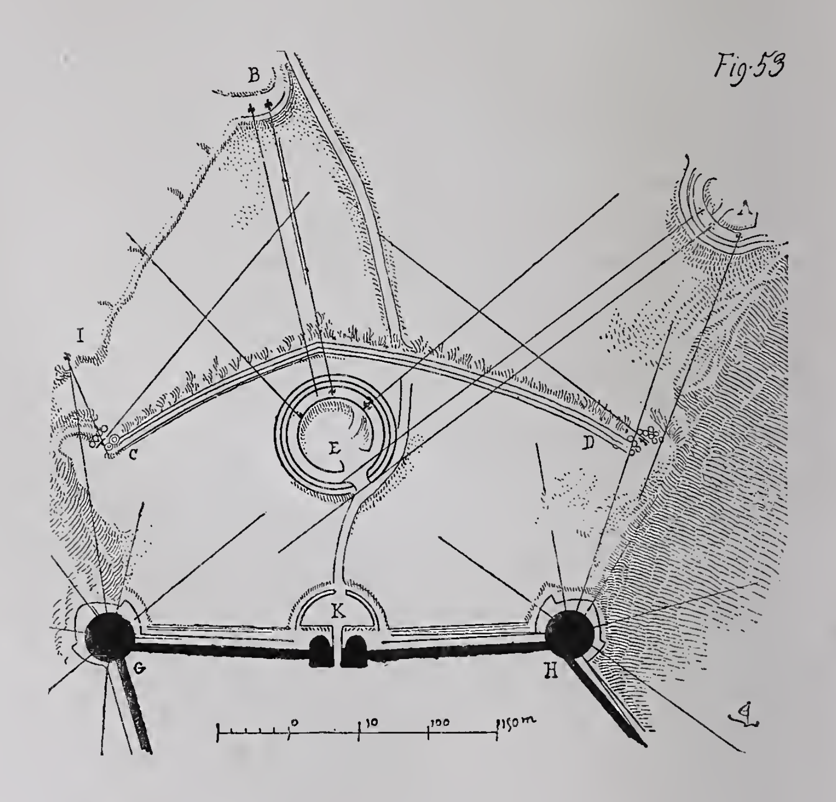
1. Voir la carte topogr., fig. 1.

Quant à l'assiégé, son artillerie se composait de :

	Bombardes.	Couleuvrines.
Sur les plates-formes des trois grosses tours du Nord.	3	3
Dans les batteries casematées de ces tours.	»	6
Sur l'épaulement en avant du boulevard du Nord	»	2
Dans le boulevard du Nord.	1	2
Dans les boulevards B, C, H, I, K.	5	5
Sur le cavalier commandant le pont.	1	2
Réserve dans l'abbaye et le château.	4	8
Totaux.	14	28

L'assiégeant commença dès le 10 septembre un cavalier en fer à cheval à 300 pas du boulevard E, vers le Nord-Est, afin d'enfiler sa gorge (fig. 53) en A. Ce cavalier fut armé de deux bombardes et d'une spirole. Au Nord, sur le côté de la route, un second cavalier B fut armé aussi de deux bombardes. Puis un épaulement oblique avec traverses fut commencé pour aller de ce cavalier dans la direction du Sud-Ouest, jusqu'au bord du plateau, près du retranchement C, D, de l'assiégé. Le gros boulevard E de la défense était armé d'une bombarde et de deux couleuvrines; deux autres couleuvrines flanquaient le retranchement C, D. Le 17 septembre au matin, les quatre bombardes de l'assiégeant envoyèrent dans le boulevard des boulets de pierre de 200 livres; lesquels endommagèrent fort la gorge et démontèrent vers le milieu du jour la bombarde et une des couleuvrines. L'assiégé avait répondu de son mieux aussi bien du boulevard que des deux grosses tours G, H. Mais, seuls, les boulets de la bombarde mon-

tée sur la plate-forme de la tour H atteignaient le cavalier A. Ceux de la tour G ne faisaient que rouler jusqu'au bas du talus du cavalier B. Le gouverneur aurait pu faire mettre en batterie d'autres bombardes sur le boule-



vard E, mais il craignait de perdre ces pièces et préférait les réserver pour la défense rapprochée. Le 18, l'assiégeant avait terminé son épaulement jusqu'au point I, et là, il amena un veuglaire pour démonter la couleuvrine de flanc C. De part et d'autre sur ce point, on perdit quel-

ques hommes, car l'assiégé envoyait contre les travailleurs de gros boulets de pierre et balles de plomb lancés par la bombarde de la tour G et par des traits à poudre.

Le 18 septembre, dès la pointe du jour, les bombardes des cavaliers A et B redoublèrent leur feu contre le boulevard, puis, messire Charles d'Amboise ayant fait masser une troupe de quatre cents hommes à la pointe I, couverts par des gabions et fascines posés pendant la nuit, à un signal donné, cette troupe s'élança sur le flanc C qui fut vigoureusement défendu pendant une heure. Après quoi, le sire de Montcler, voyant que l'assiégeant envoyait continuellement des renforts sur ce point, fit retirer son monde dans la barbacane K et dans le boulevard E. Ce qui permit aux artilleurs postés dans la tour G, de tirer force coups de leur bombarde et de leurs traits à poudre contre l'assaillant.

Du boulevard E, les assiégés, malgré les projectiles qu'ils recevaient à revers, en s'abritant du mieux qu'ils purent, envoyèrent des volées de pierres avec leurs deux couleuvrines sur le point occupé par l'ennemi. Celui-ci se dérobait en descendant quelque peu au-dessous de la crête du plateau; mais il n'en était pas moins exposé là aux feux de la tour G. Il amenait des gabions, des fascines, et essayait de se loger sur ce flanc, non sans perdre du monde, lorsque vers trois heures après midi, une autre attaque se dessina contre le flanc D. Débordant l'extrémité du retranchement, et filant au pas de course le long des rampes, l'ennemi essaya de prendre à revers les défenseurs. Cette attaque réussit mal. Les bombardiers et couleuvriniers de la tour H envoyèrent à propos contre cette colonne d'assaillants des volées qui firent de longues trouées dans les bataillons. Puis, les gens retirés dans la barbacane, venant à la rescousse, précipitèrent sur les pentes ceux des

ennemis qui avaient déjà débordé le retranchement; le combat cessa vers le soir, l'assiégeant n'occupait que la pointe C sans pouvoir s'avancer. Il cherchait à s'abriter là, tant contre les projectiles que contre un retour offensif. Les gens de la ville n'avaient perdu que quelques hommes et une couleuvrine. L'ennemi comptait cent cinquante morts et bon nombre de blessés.

Pendant la nuit, le sire de Montcler fit sortir des fascines, des tonneaux, des débris de charpente avec lesquels il établit une première barricade réunissant la barbacane au boulevard le long de la route et une deuxième rattachant l'extrémité orientale du retranchement D, à la fausse braie de la tour H, le long de l'arête du plateau. Il fit approcher une des couleuvrines de réserve et la mit en batterie au centre de la première barricade, puis avec des gabions il renforça les abris et parados du boulevard. La bombarde fut tant bien que mal remise en batterie et dirigée contre le point C du retranchement.

De l'abbaye, une deuxième bombarde fut amenée sur la plate-forme de la tour G.

De son côté messire Charles d'Amboise n'était pas resté inactif. Au point I, un terrassement fut élevé avec gabionnades et deux bombardes y furent amenées. La pointe conquise fut renforcée de gros gabions bien couverts par des fascines et bien munie de traits à poudre. Ces travaux étaient à peine terminés quand le jour parut (19 septembre). Ce furent les assiégés qui commencèrent à tirer du boulevard E avec leur bombarde contre la pointe C.

Aussitôt une des bombardes de la plate-forme I riposta, pendant que l'autre envoyait des boulets sur la tour G dont les pièces ne tardèrent pas à répondre. Puis se mirent de la partie, les bombardes des cavaliers A et B contre le boulevard, comme la veille. Les feux convergents de ces cinq pièces tirant à la fois sur ce boulevard eurent bientôt

bouleversé les gabionnades, tué la plupart des artilleurs et démonté une seconde fois la bombarde. Cette défense n'était plus guère tenable. Toutefois le gouverneur ne voulait pas encore abandonner l'ouvrage avancé; faisant abriter son monde du mieux possible le long des talus intérieurs, il envoya quérir cinq cents Allemands tenus en réserve dans l'abbaye et quand il les eut sous la main, à un signal convenu, toutes les pièces de la tour G, les couleuvrines de la barricade et une autre couleuvrine restée en batterie sur le boulevard, tirèrent à la fois sur la pointe C, et aussitôt se mettant à la tête des Allemands et d'une centaine de volontaires parmi lesquels se trouvaient la plupart des gens d'armes Bourguignons, il franchit la barricade et se précipita au pas de course contre le logement de l'ennemi, qui, surpris par cette attaque hardie, se défendit assez mollement et fut en partie jeté sur les rampes du plateau. Messire Charles d'Amboise qui était sur la plate-forme I, voyant ce désarroi, jeta deux gros bataillons tenus en réserve derrière l'épaulement contre le retranchement entre le point C et le boulevard.

Ses hommes franchirent l'obstacle assez promptement, malgré les abatis et les défenseurs postés sur ce point et attaquèrent la troupe des assiégés en flanc et à revers. Au milieu de cette mêlée, les artilleurs, de part et d'autre, ne pouvaient tirer; c'était un combat à l'arme blanche. Le sire de Montcler se trouvait fort compromis quand, de la barbacane et du boulevard, les hommes qui assistaient au combat, bien qu'ils eussent reçu l'ordre de ne pas quitter leurs postes, vinrent fondre à leur tour sur la troupe des assiégeants. Partageant immédiatement son monde en deux batailles, avec l'une, le gouverneur sut maintenir les assaillants jetés sur les rampes, et avec l'autre, il se retourna contre les Français pris à leur tour entre deux attaques.

La mêlée fut sanglante. Les assiégeants acculés contre

le retranchement, ne pouvaient se déployer ni manœuvrer. Messire Charles d'Amboise envoya du renfort, mais les bombardiers de la tour G, quitte à tuer quelques-uns des leurs, envoyèrent sur ces nouvelles troupes des boulets de pierre et balles de plomb par-dessus le retranchement. Quelques coups bien pointés mirent le désordre dans ce bataillon qui ne voyait pas ce qui se passait à l'intérieur et qui recevait, en outre, des projectiles lancés par des défenseurs remontés sur le saillant du retranchement.

Ces derniers venus ne firent au total que faciliter à leurs camarades une retraite devenue fort périlleuse.

L'avancée était donc reprise par l'assiégé; pouvait-elle être gardée?

Messire Charles d'Amboise voyait bien qu'il n'était pas prudent de brusquer une attaque et qu'il fallait se décider, en face d'une garnison résolue, à procéder méthodiquement. Aux dernières lueurs du jour, les assiégeants avaient tous repassé le retranchement conquis la veille et laissaient sur le champ du combat plus de cent morts, des blessés et des prisonniers.

Ils avaient dû abandonner la couleuvrine dont ils s'étaient emparés. Les blessés furent transportés dans l'abbaye et remis aux moines qui les soignèrent aussi bien que l'étaient ceux des assiégés. Quant aux prisonniers, on les enferma dans le château où ils furent bien traités. Parmi eux étaient quelques Suisses.

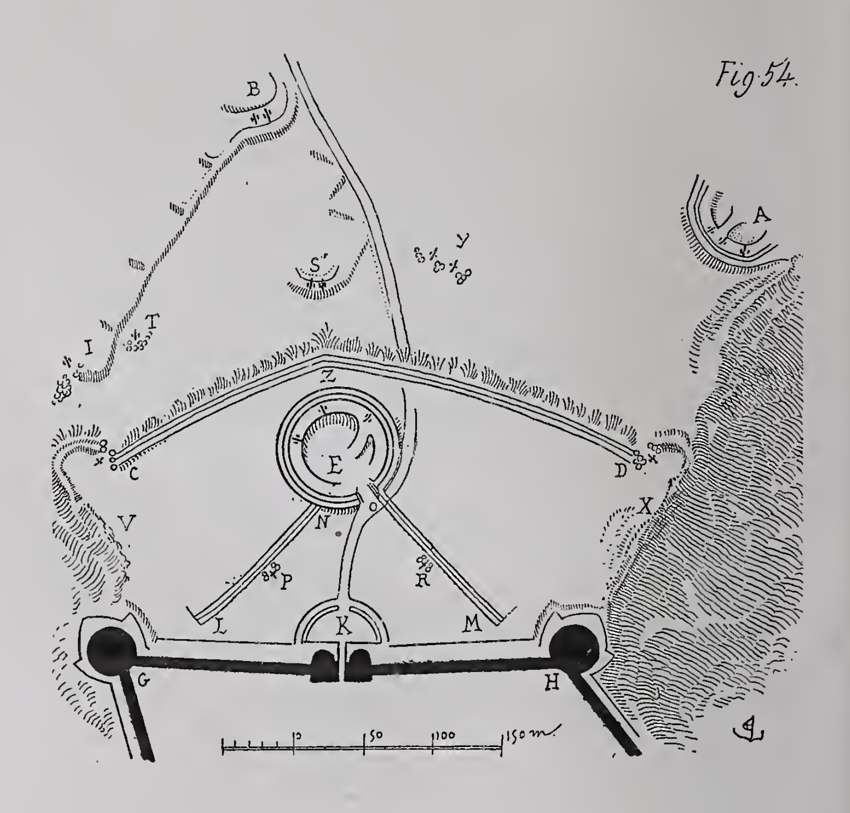
Il en coûtait au sire de Montcler d'abandonner l'avancée après ce succès; mais il était évident que l'assiégeant ferait de nouveaux efforts pour s'en emparer, puisque la place n'était abordable que de ce côté et que, pour garder cet ouvrage, il fallait sacrifier beaucoup de monde. Or, la garnison avait, pendant ce dernier combat, fait des pertes équivalentes au moins à celles de l'ennemi, et ces pertes ne pouvaient être réparées, tandis que les troupes du roi de

France recevraient des renforts, s'il était nécessaire. Les prisonniers suisses interrogés n'avaient pas caché que ces troupes devaient compter sur un nouveau corps de cinq cents de leurs compatriotes, avant peu.

La nuit venue, le gouverneur réunit donc les capitaines des quartiers, les seigneurs bourguignons et leur parla ainsi : « Messieurs, nos gens ont montré, pendant cette journée, du cœur et l'entente de la guerre, ce qui nous assure le succès avec l'aide de Dieu. En nombre inférieur à l'ennemi, nous avons défendu et repris l'avancée, nous pourrions donc la garder. Toutefois, nous ne le pouvons faire qu'en portant sur ce point tous nos moyens de résistance et en donnant une rude besogne à la garnison. Nous épuiserons rapidement nos forces, tandis que l'ennemi, beaucoup plus nombreux que nous, peut agir chaque jour avec des troupes fraîches. Il paraîtrait sage, peut-être alors, d'abandonner cette avancée, exposée aux batteries de l'ennemi, et de nous retirer derrière les remparts ; mais, outre qu'il n'est guère dans le sentiment des gens d'honneur de se retirer après un succès et de ne pas chercher à profiter de leurs avantages, si nous abandonnons le boulevard, cette défense sera retournée contre nous par l'assiégeant et lui sera un appui pour attaquer notre front. J'ai donc résolu de réunir ce boulevard aux extrémités des courtines par deux retranchements qui seront flanqués par les tours. Dès cette nuit, il faut travailler à ces ouvrages et si nous ne les avons terminés demain matin, défendre le retranchement actuel pour nous laisser le temps d'achever le nouveau. Veuillez donc réunir les gens de la ville dans chaque quartier et, avant une heure, les disposer sur le terrain pour travailler auxdits retranchements. »

Les ordres du gouverneur étaient précis, et, vers neuf heures, quatre cents travailleurs et des femmes même sortaient par la porte du Nord pour faire les terrassements

tracés sur le terrain par l'ingénieur (fig. 54). Ce retranchement consistait en un petit fossé avec épaulement couronné de pieux, de débris provenant des démolitions de la ville, de fascines et de tonneaux remplis de terre.



Du côté de l'Ouest, il s'appuyait au boulevard en N et venait joindre le fossé de la courtine en L, laissant un passage de quatre toises entre son extrémité et ce fossé. Du côté de l'Est, il touchait en O à l'entrée du boulevard et suivait la ligne O M avec passage de même en M. En R

et P, deux couleuvrines étaient mises en batterie, protégées par de bonnes gabionnades. Du côté de l'ennemi, un épaulement avec plate-forme et gabions avait été établi en S et les deux bombardes du cavalier B étaient mises en batterie sur cette plate-forme. En T, messire Charles d'Amboise avait fait placer une couleuvrine protégée par une gabionnade.

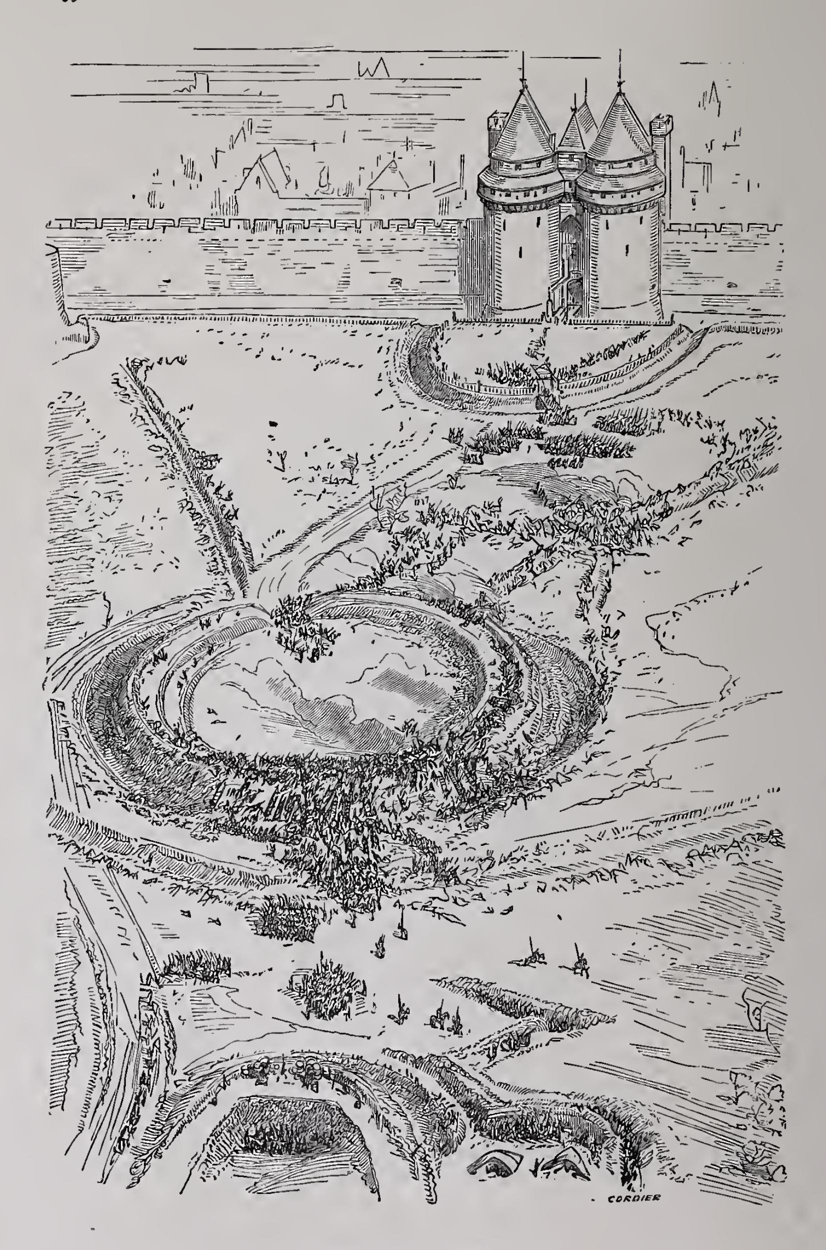
Les bombardes du cavalier B étaient remplacées par trois veuglaires pour écraser la batterie S, si, par un mouvement offensif, l'assiégé essayait de s'en emparer.

Le 20 septembre, au matin, les travaux des assiégés étaient presque achevés, ou du moins présentaient assez de relief pour opposer un obstacle à l'assaillant. Pendant cette même nuit, le boulevard E avait été bien garni de fascines et de gabions. La bombarde, remise en batterie, battait la pointe C, et les deux couleuvrines les dehors. Le retranchement C D était fortement occupé par les défenseurs, dès la pointe du jour, avec traits à poudre et bonnes arbalètes à tour. Sur les flancs V et X les barricades étaient renforcées. Dans le boulevard E, le sire de Montcler envoya deux cents hommes avec ordre de se bien couvrir, de ne se montrer et de ne faire usage de leurs armes que si le retranchement était forcé. L'attaque commença vers six heures. Les deux bombardes S envoyèrent des boulets de pierre sur le saillant du retranchement et sur le boulevard; en même temps tirèrent les deux pièces I et T contre l'épaule C, et l'intervalle S T fut occupé par des arbalétriers et porteurs de traits à poudre, couverts par des mantelets. Du cavalier A, les bombardes continuèrent d'envoyer des boulets à la volée sur le boulevard E comme les deux jours précédents. De la plate-forme de ce cavalier A, messire Charles d'Amboise avait vu le retranchement que les assiégés avaient élevé dans la nuit, aussi résolut-il de porter tout l'effort de l'attaque sur le saillant et sur le boule-

vard. A cet effet, vers huit heures, il fit amener deux couleuvrines en Y qui, protégées par des gabions, prirent part au feu. L'assiégé ne ripostait que par ses traits à poudre et les deux couleuvrines des épaules C et D, et avec ses arbalétriers. Il ménageait son feu pour le moment de l'assaut. A midi, le saillant du retranchement était bouleversé, et l'escarpe du boulevard très-entamée. Les défenseurs ne pouvaient plus se tenir en Z; leur couleuvrine C était démontée et l'épaule de l'Ouest intenable. Ils se dispersaient ou se réfugiaient le long du retranchement de Z en D moins exposé. Le sire de Montcler donna l'ordre de rentrer dans le deuxième retranchement. On emmena la couleuvrine D qui fut mise en batterie à l'extrémité L; quant à la pièce C, il fallut la laisser après l'avoir enclouée. Dès que Charles d'Amboise vit l'assiégé abandonner son retranchement, il fit cesser le feu, et, ayant disposé une colonne d'assaut, munie d'échelles, de perches et de couteaux de brèche, il lui donna l'ordre de franchir le saillant bouleversé, et, sans laisser respirer l'ennemi, de donner l'assaut au boulevard. C'était le moment qu'attendait le gouverneur. Dès qu'il vit cette colonne se mettre en mouvement et passer le retranchement, il fit tirer à la fois sur elle des pièces des deux tours G, H, des deux couleuvrines en batterie sur le boulevard et de tous les traits à poudre. La colonne prise ainsi en écharpe et de front, hésita, recula; alors, des crêtes du boulevard, tombèrent sur elle une grêle de traits d'arbalète. Elle se rallia cependant derrière la batterie S qui envoya une salve sur ce boulevard, et, obliquant un peu sur sa droite, de manière à se couvrir au moins des feux de la tour H, elle franchit de nouveau le retranchement et jeta ses échelles sur l'escarpe du boulevard. Les défenseurs soutinrent résolûment l'assaut. Puis la tour G tirait sur les assaillants, ainsi que les couleuvrines amenées en L et P.

Ceux-ci faisaient des pertes cruelles. Deux fois quelques-

55



ASSAUT DU BOULEVARD

uns des leurs atteignirent le parapet, mais ne purent s'y maintenir. Ils ne reculaient pas cependant, et la plupart d'entre eux, animés par le combat, n'écoutant pas ou n'entendant pas la voix de leurs capitaines, s'avancèrent le long du nouveau retranchement N, L, espérant le forcer, car il était faible. En effet, au bout de quelques instants, cette défense fut franchie et les assaillants essayèrent alors de prendre le boulevard par la gorge. Les défenseurs postés de O en M, se voyant pris à revers, se réfugièrent, les uns dans le boulevard, les autres dans la barbacane K. On se battait corps à corps dans ce triangle. De la courtine, les gens de la ville n'osaient tirer au milieu de cette mêlée. Alors le sire de Montcler, qui se trouvait dans la barbacane, se mit à la tête des siens, les encouragea en leur disant que l'ennemi était pris dans un piége et qu'il y resterait; il sortit en bon ordre et poussa devant lui les assaillants éparpillés jusqu'à la gorge du boulevard encombrée de défenseurs, en criant : Bourgogne! Bourgogne! (fig. 55). Les ouvrages de ce boulevard étaient commandés par un capitaine de sang-froid qui sut empêcher ses gens de se laisser troubler par ce combat livré derrière eux et, soutenant toujours l'assaut qui d'ailleurs mollissait, il poussa sur l'ennemi en sortant de la gorge, et ralliant tous les hommes effarés accumulés sur ce point. Les Français durent alors battre en retraite, comme ils purent, non sans laisser beaucoup des leurs sur le carreau. Il n'était pas moins évident que le boulevard E ne pouvait résister plus longtemps aux attaques. Entouré de feux, le retranchement extérieur pris, un nouvel assaut le ferait tomber au pouvoir de l'ennemi. Ses parapets étaient bouleversés, ses trois pièces hors de service. Toute la nuit les assiégeants se tinrent des deux côtés des retranchements N, L, O, M, et ne cessèrent de tirer pour empêcher l'assiégé de renforcer cette défense. Le sire de Montcler se décida, bien qu'à

regret et pour ne pas compromettre inutilement la vie de ses hommes, à donner les ordres nécessaires pour faire rentrer dans la ville les pièces qui pouvaient encore servir. Il dut abandonner la bombarde dont les assiégeants, d'ailleurs, ne pouvaient plus faire usage. Des cinq couleuvrines, deux furent placées sur les plate-formes des deux grosses tours, et les trois autres sur des terrasses élevées derrière la courtine, ainsi que trois pièces prises dans la réserve.

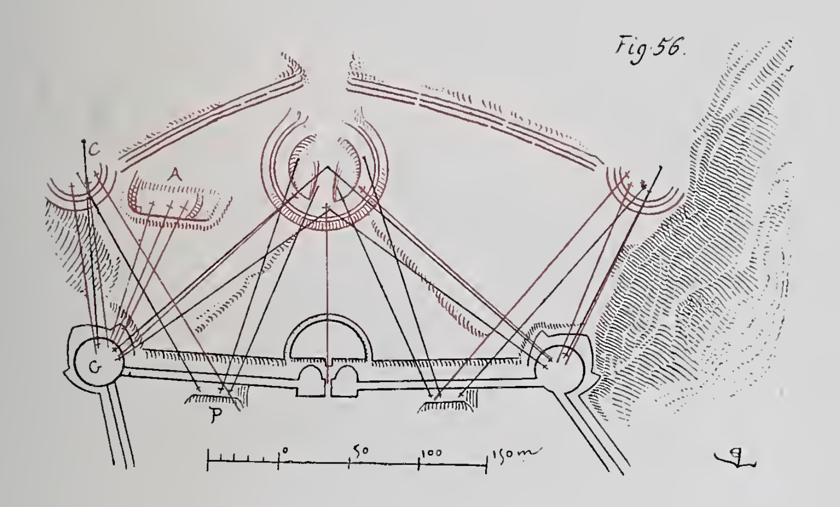
Le 21 septembre, au matin, les assiégeants trouvèrent l'avancée abandonnée; mais, pour s'y loger, ils essuyèrent le feu des deux grosses bombardes des tours et de dix couleuvrines qui ne cessaient de tirer sur le boulevard et le retranchement.

Vers le soir, ils étaient parvenus cependant à ouvrir une large brèche dans le boulevard, à l'opposite de la gorge, et à fermer celle-ci. Toute la nuit, ils travaillèrent à rétablir ses plongées et parapets en face de la ville, à élever des plateformes et à mettre sur ce boulevard trois bombardes en batterie.

Aux deux épaules du retranchement C D ils firent deux cavaliers gabionnés, et placèrent sur chacun d'eux une bombarde et deux veuglaires.

Le 22 septembre, ces travaux étant terminés à midi, malgré le feu des assiégés, une des bombardes du boulevard envoya ses boulets de pierre sur la porte, les deux autres contre les deux tours. En même temps, les veuglaires des cavaliers tiraient sur ces tours avec des balles de fer et les bombarbes avec leurs boulets de pierre. Ces projectiles ne laissaient que de faibles traces sur les mâçonneries, mais bouleversaient souvent les gabionnades, les parapets, et démontaient les pièces (fig. 56)[1].

1. Dans cette figure, les parties en rouge indiquent les ouvrages occupés par l'assiégeant et la direction de ses feux.



ATTAQUE DE L'ANCIEN FRONT

Ce combat d'artillerie dura jusqu'au soir; de part et d'autre, des pièces avaient été démontées ou étaient hors de service, toute la nuit fut employée chez l'assiégé comme chez l'assiégeant à remettre les canons sur leurs affûts réparés ou à faire arriver de nouvelles pièces.

Messire Charles d'Amboise était mécontent, les choses traînaient en longueur. Il avait déjà reçu des lettres du roi, pressantes, car Louis XI craignait qu'une résistance prolongée ne décidât les autres parties de la Bourgogne, restées fidèles à la cour de France, à se déclarer pour la jeune duchesse. Il savait que des émissaires de Maximilien parcouraient la province et essayaient de persuader aux autorités des grandes villes que l'armée du roi était faible, découragée, puisque depuis vingt jours, malgré une artillerie formidable, elle n'avait pu entamer la petite cité de la Roche-Pont.

Bien que les feux de l'assiégeant fussent convergents, le nombre des pièces qu'il avait mises en batterie était inférieur à celui des canons de l'assiégé. Les boulets de pierre des bombardes ne causaient pas grand dommage aux défenses. Messire Charles d'Ambroise fit donc, pendant la nuit du 22 au 23, élever un cavalier en A[1], solidement gabionné et terrassé, et l'arma de trois grosses couleuvrines. Ce matin du 23 septembre, la tour du coin G reçut les boulets de fer de cinq pièces et les boulets de pierre d'une bombarde. Après deux heures de feu, toutes les défenses de la plate-forme et les trois pièces étaient bouleversées, les embrasures de la batterie basse égueulées, les défenseurs tués ou blessés. Alors l'ordre fut donné de ne plus tirer sur cette tour qu'avec deux des pièces du cavalier C, et les trois couleuvrines du cavalier A, ainsi que les trois bombardes du boulevard, concentrèrent leur feu sur la

1. Voir fig. 56.

porte et sa barbacane. Vers la fin du jour, cette belle porte présentait l'aspect que donne la figure 57. Le soir, les pièces de l'assiégeant qui n'avaient pas été démontées, c'est-à-dire deux couleuvrines de la batterie A, un veuglaire du cavalier et une des bombardes du boulevard firent converger leur tir sur la terrasse P des assiégés [1]. A la nuit, la muraille était écrêtée, les gabionnades renversées, et des trois couleuvrines, une seule pouvait encore tirer. Toutefois, il n'y avait pas de brèche et on ne pouvait tenter l'assaut.

Le sire de Montcler crut alors qu'il fallait à tout prix retarder au moins les progrès de l'assiégeant. Il supputait qu'en deux jours l'ennemi pourrait pratiquer une brèche, soit par le canon, soit par la mine, et qu'alors la cité était prise; car on ne pourrait longtemps se défendre derrière les retranchements intérieurs. Pendant la canonnade des jours précédents, le sire de Montcler avait perdu peu de monde, et ses réserves n'avaient pas eu l'occasion de donner. Il les fit donc mettre sous les armes vers neuf heures, commanda une troupe de cent cavaliers bien montés et donna les ordres suivants : les cent cavaliers accompagnés de cent coutilliers à pied sortiraient par la porte de l'Est, attaqueraient le poste établi aux moulins, se jetteraient sur le petit campement installé dans les prés, au-dessous, se replieraient par la route longeant le plateau à l'Est, s'en iraient escarmoucher aux extrémités du camp des Français, ou passeraient sur le ventre des postes qu'ils rencontreraient sur leur route, puis, reviendraient bride abattue à la porte de l'Est. Une seconde troupe de cent piétons devait se tenir à la croix, au-dessus des moulins pour protéger leur retraite. Pendant ces attaques, qui attireraient l'attention de l'ennemi sur sa gauche, une troupe de cinq cents hommes à pied sortirait par une poterne masquée

1. Voir fig. 56.

57



LA VIEILLE PORTE NORD BATTUE PAR L'ARTILLERIE A FEU

donnant au-dessous du front de l'abbaye à l'Ouest, et, filant le long des remparts, attaquerait vigoureusement le cavalier C[1], la batterie A, enclouerait les pièces et ferait tout le dégât possible. Elle devait se retirer par la même voie, sous la protection des remparts de l'Ouest.

Messire Charles d'Amboise était un homme de guerre trop expérimenté pour ne pas profiter de ses avantages. Il savait que le succès final, surtout dans les siéges, est acquis à celui qui ne laisse pas de repos à l'ennemi et qui ne s'endort pas sur un premier avantage. Le front du Nord de la place était réduit à l'impuissance; mais, en une nuit, un bon gouverneur de ville peut accumuler bien des obstacles, trouver cent chicanes et singulièrement gêner l'attaque définitive. Charles d'Amboise avait donc résolu, vers six heures du soir, de faire porter des fascines par un millier d'hommes, dans le fossé, à quelques toises de la grosse tour du coin G, et de tenter une échelade, pendant que les pièces, battant cette tour, tireraient au jugé et empêcheraient les défenseurs de couronner de nouveau la plate-forme. Il avait reconnu l'embrasure du flanc de cette tour qui enfilait le fossé, et il avait commandé une vingtaine d'hommes, munis de matelas et de pièces de bois pour la masquer. Quant à la fausse braie, elle était en pièces et ne pouvait présenter un obstacle sérieux.

Le sire de Montcler n'était pas sans redouter une attaque de nuit; mais il comptait prendre les devants et agir avant que cette attaque se dessinât: « Quoi qu'il advienne, avait-il dit à ses troupes commandées pour les sorties, agissez suivant vos instructions, ne vous laissez pas détourner par une tentative d'assaut, au contraire, exécutez rigoureusement les ordres donnés. Nous sommes encore assez nombreux pour soutenir une attaque. »

1. Voir fig. 56.

A dix heures un quart, les deux corps sortaient par la porte de l'Est et par la poterne de l'abbaye. Alors, le gouverneur monta sur les débris des défenses de la tour du coin G et examina attentivement l'attitude de l'ennemi. Les feux qu'il avait allumés étaient éloignés; cependant, en prêtant l'oreille, il entendit comme un sourd murmure le long des ouvrages de l'assiégeant. Le ciel était couvert et il tombait quelques gouttes de pluie. Le sire de Montcler descendit dans la batterie basse, toutes les embrasures faisant face au dehors étaient ruinées et les pièces encombrées de débris. L'embrasure du flanc était intacte et la petite pièce qui la garnissait en bon état. Il la fit charger devant lui de clous et de ferrailles, et donna l'ordre aux servants de ne tirer que quand ils verraient l'ennemi à quelques pas; derrière cette pièce, il en fit placer une deuxième également chargée, afin d'envoyer coup sur coup deux volées. Puis il remonta sur le chemin de ronde de la courtine, plaça lui-même ses hommes armés de longs faucharts, de bonnes dagues et de haches. Il visita la porte ruinée. Elle présentait un tel amas de décombres que l'ennemi ne pouvait la franchir la nuit, toutefois, il posta dans tous les coins des hommes, avec ordre de ne faire usage de leurs armes que lorsqu'ils se trouveraient face à face avec l'ennemi, d'observer le plus grand silence et de ne pas crier pendant le combat. Cela fait, il plaça une réserve de deux cents hommes derrière le retranchement intérieur, et cinquante hommes munis de bottes de paille goudronnées sur la crête de ce retranchement, avec ordre de les allumer dès qu'ils entendraient le cri « Bourgogne ! »

Vers dix heures trois quarts, le sire de Montclerc remonta sur la plate-forme de la tour du Coin et reconnut la présence de l'ennemi à quelques toises du fossé. Malgré l'obscurité, il voyait une masse noire se développer en silence, puis il entendit les fascines rouler dans le fossé,

les bois craquer sous les pas des hommes. En quelques minutes, une cinquantaine d'échelles furent dressées contre la courtine, et chacune d'elles se couvrait d'ennemis. Ces échelles étaient armées de crochets à la tête et d'étais le long de leurs montants, de telle sorte que les défenseurs ne pouvaient les renverser. Deux tombèrent cependant, entraînant avec elles les assaillants.

A ce moment les petites pièces de flanc de la tour tirèrent et les cris des blessés retentirent dans le fossé, trois autres échelles brisées tombèrent encore. Le flot des assaillants débordait sur le chemin de ronde, et au cri de : Bourgogne! les feux ayant été allumés, le combat à l'arme blanche présentait, sur cet étroit espace, le plus étrange spectacle.

L'artillerie de l'assiégé tirait alors sur le flanc de la courtine et sur les dehors des couronnements de la tour du Coin; mais de cette batterie, des cris s'élevèrent, les cinq cents Bourguignons composant la sortie de l'Ouest attaquaient, et les troupes qui se disposaient à renforcer l'assaut tournèrent le dos à la ville pour se jeter sur cette attaque.

Le sire de Montcler entendait au loin du côté du Nord-Est des clameurs, puis il vit une grande lueur à travers la brume. Il descendit alors pour porter ses réserves sur la courtine. Cependant, les Français parvenaient à couronner le rempart et gagnaient la tour du Coin. Les quelques hommes qui couronnaient la plate-forme bouleversée luttèrent bravement jusqu'au moment où la réserve, envoyée par le gouverneur, montant la rampe de l'artillerie, vint fondre sur les Français et les refouler sur le chemin de ronde de la courtine. Les assaillants, se formant alors en colonne sur ce chemin de ronde, poussèrent une vigoureuse attaque contre la tour. Du retranchement intérieur, on leur envoyait de flanc force traits d'arbalètes,

flèches et traits à poudre, et bien qu'ils fussent pavaisés, les Français perdaient beaucoup des leurs. La tête de la colonne, à cause du peu de largeur du chemin de ronde, ne pouvait présenter que trois hommes de front et se heurtait contre une masse compacte de défenseurs; elle n'avançait pas, les soldats en arrière recevant des traits de flanc, poussaient ceux qui étaient devant eux pour forcer la plate-forme et combattre. Plusieurs, dans cette presse, tombaient en dedans de la ville, mutilés. Un des couleuvriniers de la tour, pendant la lutte, était parvenu, aidé d'une douzaine d'hommes, à débarrasser une couleuvrine du milieu des décombres et à la porter sans affût, toute chargée, au milieu du groupe des Bourguignons qui défendaient le passage. Poussant la gueule de la pièce entre leurs jambes, il mit le feu à la lumière; le boulet et les pierres, dont l'âme de la couleuvrine avait été remplie, firent une effroyable trouée dans la colonne compacte des Français; les uns sautèrent dans la ville, d'autres coururent vers les tours de la porte, plusieurs emjambèrent le parapet pour reprendre les échelles. Les Bourguignons s'élancèrent de nouveau sur le chemin de ronde tuant tout ce qui résistait.

Mais alors débouchait par la porte de la batterie de la tour une grosse troupe de Français. Ceux-là, à coups de pics, de leviers, étaient parvenus, après avoir comblé le fossé avec des fascines, à agrandir les ouvertures de deux des embrasures, déjà ruinées par le canon, puis, jetant par ces ouvertures des boules de paille et de goudron enflammées, mêlées avec de la poudre de manière à éloigner les défenseurs, ils s'étaient coulés à l'intérieur au risque d'être suffoqués eux-mêmes par la fumée, et se précipitant vers la porte, tuant les quelques hommes demeurés dans la batterie, ils avaient brisé les vantaux et fait passer leurs camarades par le même chemin. Ils dé-

bouchaient donc dans la ville et montaient la rampe au pas de course[1]. Aux cris de victoire des Bourguignons, répondirent les cris de : « France! d'Amboise! » A ces clameurs, les Français, demeurés sur le chemin de ronde, reprirent courage et attaquèrent de nouveau. Le sire de Montcler jeta ses dernières réserves sur ces nouveaux venus, mais ils débouchaient toujours de plain-pied et se comportaient vaillamment. Leur nombre croissait à chaque seconde et ils purent refouler les réserves sur le retranchement. Les Bourguignons, acculés sur la plate-forme de la tour, après avoir perdu la moitié des leurs, se rendirent. Messire Charles d'Amboise voulut qu'ils fussent honorablement traités. La tour du saillant Nord-Ouest était au pouvoir de l'ennemi, ainsi que toute la courtine de cette tour à la porte du Nord.

Le jour se faisait au moment où cessa le combat; de part et d'autre quelques heures de repos étaient nécessaires. La tour du Coin était perdue pour l'assiégé ; le gouverneur fit barricader fortement la tour à la suite, donnant sur la courtine, et fit placer dans l'étage supérieur de cette tour des traits à poudre en quantité. Ainsi avait-il fait au sommet ruiné de la tour occidentale de la porte. Il voulait empêcher l'ennemi de gagner du terrain sur les courtines et de déborder, sur sa droite surtout, le retranchement qui s'appuyait à l'ancien mur de clôture de l'abbaye et allait rejoindre la tour du Coin Nord-Est[2].

Peu avant la fin de la lutte, les deux corps chargés d'opérer des sorties rentraient, les piétons par la poterne de l'Abbaye et les gens d'armes, non par la porte de l'Est, mais par celle voisine du château à l'Ouest. La troupe des gens de pied ramenait une centaine de prisonniers; pour

1. Voir la figure 50.
2. Voir la figure 48.

les cavaliers, ils avaient perdu un tiers des leurs. Voici ce qui était arrivé à ces deux troupes : celle des gens de pied opérant sur la gauche, était arrivée sans être aperçue, filant dans les broussailles de la rampe occidentale du plateau, jusqu'à la gorge de la batterie ennemie C[1], s'était précipitée sur le poste, avait encloué les pièces, puis, profitant du désordre, avait pris la colonne d'attaque en flanc, était entrée dans la batterie A dont elle avait de même encloué les pièces, et, se voyant trop aventurée, avait battu en retraite en descendant les rampes droit vers l'Ouest. N'étant pas sérieusement poursuivis, ces gens étaient entrés dans la ville basse, avaient surpris deux postes qu'ils avaient enlevés, mis le feu à des baraques construites par les assiégeants et étaient rentrés en ville. Charles d'Amboise, d'abord surpris par l'audace de cette attaque, mais reconnaissant bien vite qu'elle ne pouvait l'entamer sérieusement, avait donné les ordres les plus sévères pour empêcher son monde de se détourner de l'assaut, et s'était contenté d'envoyer contre la troupe des assiégés deux ou trois cents hommes, afin de la maintenir et de la rejeter sur les rampes, sans s'amuser à la poursuite. Les gens d'armes avaient suivi les instructions données par le gouverneur, s'étaient jetés sur le petit campement établi au-dessous des moulins, puis laissant là les coutilliers pour achever la besogne (ceux-ci étaient rentrés vers deux heures du matin par la porte de l'Est), ils avaient suivi la route tracée au bas du plateau, étaient arrivés sans encombre jusqu'à la limite du campement français, se précipitant, bride abattue sur les postes, droit devant eux.

Cette attaque avait mis la confusion dans cette partie du camp occupée par les bagages, les chariots et valets. Le feu àvait pris pendant le désordre à des meules de four-

1. Voyez la figure 56.

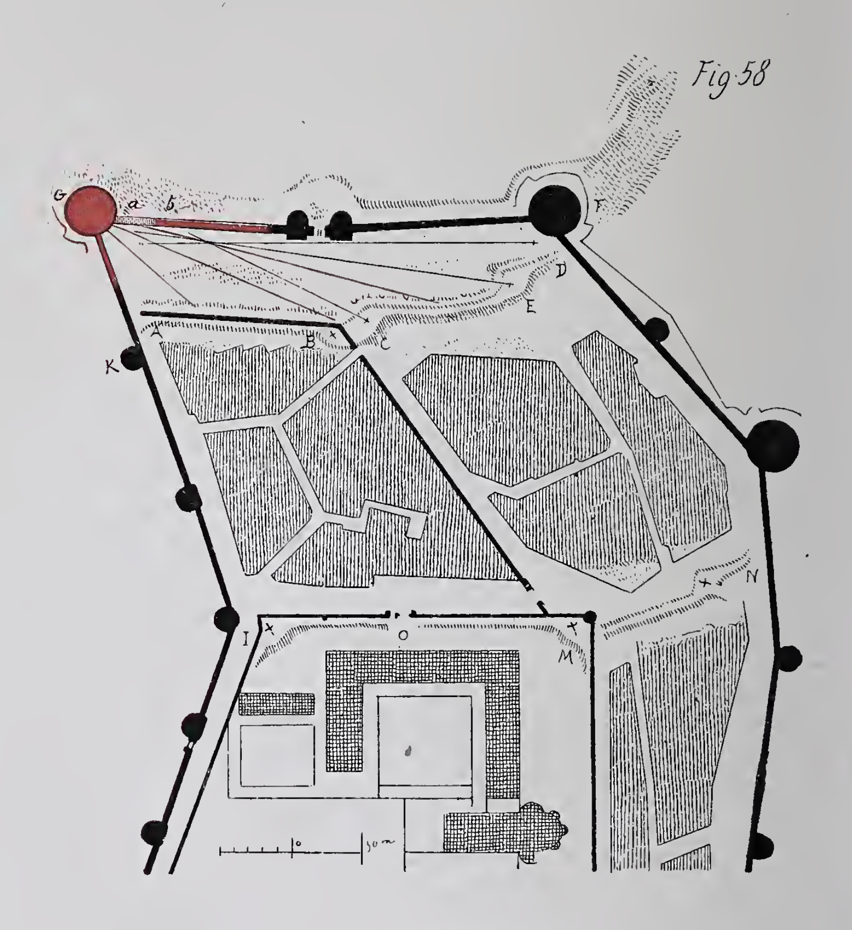
rages. Mais bientôt les assaillants s'étaient vus sur les bras trois à quatre cents cavaliers, ils avaient piqué alors droit vers le Nord et s'étaient enfoncés dans les bois, serrés sur leur droite; ils avaient appuyé à gauche, étaient arrivés sur les bords du cours d'eau dont ils avaient suivi la rive gauche sans être inquiétés, mais ayant perdu un tiers de leurs camarades égarés, prisonniers ou tués. Ils croyaient avoir affaire à des Français dans la ville basse, et se préparaient à la franchir au galop, quand ils s'étaient rencontrés avec les gens de pied bourguignons.

Charles d'Amboise, à la première nouvelle de cette attaque vers la queue du camp, s'était fort inquiété, croyant à l'arrivée d'un corps de secours; mais bientôt renseigné, il avait envoyé des gens d'armes pour culbuter ce parti d'enfants perdus, et s'était d'autant plus acharné à l'assaut.

Messire Charles d'Amboise avait pour habitude (qualité assez rare chez les hommes de guerre de ce temps) de s'entourer de jeunes capitaines instruits et vigilants qui, à chaque instant, le renseignaient sur tout ce qui se passait dans le camp pendant la marche et le combat. Lorsque les renseignements fournis se trouvaient être exacts, donnés de sang-froid et sans exagération, Charles d'Amboise louait ces jeunes officiers devant tous ses capitaines et les récompensait largement. Si, au contraire, les renseignements donnés étaient faux, ou entachés d'exagération, ou incomplets, il infligeait un blâme sévère et public à ces jeunes gens, et leur imposait quelque emploi subalterne et humiliant, comme de garder les bagages ou de surveiller les valets.

Quand le matin, messire Charles d'Amboise apprit les dommages causés à la limite du camp par quelques gens d'armes bourguignons, la perte de ses hommes campés au moulin et dans la ville basse, l'enclouage de six de ses pièces, il ressentit un vif déplaisir, mais ne put se tenir de

dire à ses capitaines : « Nous avons affaire à de braves gens et qui se défendent bien. Je vous prie, Messieurs, de tenir la main à ce que leurs blessés et prisonniers soient traités avec tous les égards que l'on doit à des soldats qui font leur devoir. » Puis, vers la deuxième heure du jour, il envoya un héraut devant le retranchement de l'assiégé, qui demanda à parler au gouverneur. Le sire de Montcler étant monté sur le terrassement, ce héraut parla ainsi : « Sire gouverneur! monseigneur Charles d'Amboise, commandant l'armée de notre sire le roi de France, m'envoie vers vous, à cette fin de vous demander de rendre la ville et le château de la Roche-Pont que vous détenez contrairement aux traités, et défendez contre leur légitime seigneur. Désormais ladite ville est au pouvoir de l'armée de notre sire le roi de France, et une plus longue résistance ne fera que causer la perte inutile d'un grand nombre de braves gens. En considération de votre bonne et noble défense, monseigneur Charles d'Amboise vous laissera sortir, vous et vos gens, vies et bagues sauves. Que Dieu vous ait en garde, et vous inspire une sage résolution! » — « Sire messager, répondit le gouverneur, messire Charles d'Amboise est un capitaine trop expert en matière de combats, pour se croire maître de la ville et du château de la Roche-Pont, parce qu'il s'est emparé d'une tour et d'une courtine. Il sait ce qui lui en coûte pour s'être avancé jusqu'ici. Or, il y a encore loin de ce retranchement au château, et le château est bon et défendable. Je ne reconnais d'autres seigneurs légitimes de la Bourgogne et de cette cité en particulier, que la duchesse de Bourgogne, fille du noble et puissant duc Charles, et son illustre époux Maximilien. Je suis ici pour défendre envers et contre tous, leur bien, et le défendrai tant qu'il me restera une épée dans la main. Toutefois, dites à messire Charles d'Amboise que s'il veut échanger les prisonniers, tête pour tête, je suis prêt à le



PRISE D'UNE TOUR D'ARTILLERIE

faire. S'il préfère laisser les choses en l'état, je lui donne ma parole que ses gens sont bien traités. »

« Allons, » dit Charles d'Amboise, quand le héraut lui eut transmis cette réponse, « ce sera une cité gâtée pour longtemps ! »

Pendant la journée du 24 septembre, la pluie ne cessa de tomber à torrents. Assiégeants et assiégés étaient à cent pas de distance les uns des autres. On s'occupait à enterrer les morts, qui étaient surtout nombreux du côté des Français, et de part et d'autre on se préparait à une nouvelle action, quoique le mauvais temps gênât fort les travailleurs. La figure 58 montre quelle était la position des assiégés et des assiégeants [1].

Après les pertes subies depuis le commencement du siége, la garnison ne comptait plus guère que deux mille hommes valides, car le typhus exerçait déjà des ravages dans la ville ; les trois quarts des blessés accumulés dans l'abbaye en étaient atteints. Les bons moines mettaient leur zèle à les soigner, mais eux-mêmes payaient un large tribut à la contagion, et sur cent cinquante religieux, il n'en restait plus guère qu'une soixantaine. Cependant, il semblait que les progrès de l'assiégeant ne fissent qu'exciter l'ardeur des habitants, et les femmes s'employaient aux travaux avec ardeur. Elles étaient les premières à faire honte à ceux des défenseurs qui manifestaient du découragement.

Pendant la nuit du 24 au 25, le sire de Montcler fit renforcer le retranchement. Il s'appuyait de A en B [2] à l'ancien mur de clôture du verger de l'abbé, alors occupé par des habitations. En B, une terrasse reçut une couleuvrine. De C en D, le retranchement, élevé avec de la terre et les

1. Les tracés noirs donnent les parties de la défense occupées encore par les assiégés, les tracés rouges les parties gagnées par les assiégeants.

2. Figure 58.

débris des maisons démolies sur ce point, fut armé de trois couleuvrines en C, en E et en D.

De leur côté, les Français avaient déblayé la plate-forme de la tour G conquise, avaient bien gabionné le parapet, et mis en batterie trois pièces dirigées contre le retranchement, et une spirole dirigée contre la tour K restée au pouvoir des Bourguignons.

Les femmes, les enfants, les vieillards furent occupés à renforcer aussi le second retranchement I, M, derrière le mur de l'abbaye, et la jonction M, N. Ce second retranchement fut armé de trois pièces. Des issues étaient réservées aux extrémités et par la porte O de l'abbaye.

Le temps se maintint à la pluie pendant la journée du 25 septembre qui se passa sans combat sérieux. On se tâtait. La garnison était trop peu nombreuse pour laisser un poste à la tête du pont. Cet ouvrage fut abandonné dans la nuit du 25 au 26, et l'ennemi y entra sans coup férir.

Mais recevant des boulets de la bombarde du boulevard I [1], il ne s'avança pas sur la route montante, et s'abrita derrière le cavalier de la rive gauche. Il parut toutefois au sire de Montcler que les Français préparaient une attaque ou une fausse attaque de ce côté.

Pendant la nuit, six toises de la courtine Nord, voisine de la tour G, tombèrent dans le fossé de *a* en *b*; depuis deux jours les mineurs travaillaient en vue de ce résultat. Dès le matin du 26 septembre, l'assiégeant ouvrit le feu contre le retranchement. La position dominante de la tour G lui donnait un grand avantage, et quoique les gens de la ville répondissent de leur mieux, vers midi, les couleuvrines C et D étaient démontées, les gabions bouleversés; alors l'assaut fut ordonné. Par la brèche *a b* s'avança une grosse colonne de piétons, les couteaux de brèche en main et en

1. Voir la figure 48.

belle ordonnance. Mais de la plate-forme de la tour F, demeurée au pouvoir des Bourguignons, deux couleuvrines tirèrent simultanément sur cette colonne. Messire Charles d'Amboise avait cru que les pièces de cette tour étaient mises hors de service ; aussi l'étaient-elles. Mais pendant la nuit, le sire de Montcler, par les trous de voûtes, avait fait monter trois des petites pièces de la batterie basse, et les avait masquées sous les décombres des parapets. Cette décharge produisit le désordre dans la colonne des assaillants. Heureusement pour eux, les pièces du boulevard extérieur, au pouvoir des Français, se mirent à tirer à leur tour sur la plateforme de cette tour F, et eurent bientôt fait taire les spiroles bourguignonnes.

L'assaut fut dur, bien donné, bien soutenu, pendant que du dehors les Français ne cessaient de tirer sur la porte et la tour F. Si bien que les gens de la ville, restés dans les ouvrages supérieurs de cette porte, durent les abandonner et se sauver par la courtine et la tour F.

Messire Charles d'Amboise, debout sur la brèche *a b*, ne cessait d'envoyer des renforts aux assaillants, et quand il voyait ses gens trop fatigués, il les remplaçait par des troupes fraîches. Les Bourguignons n'avaient pas assez de monde pour procéder de cette façon, aussi vers quatre heures ils étaient exténués, quelques-uns commençaient à filer le long des remparts. Un coup de vigueur enleva enfin le centre du retranchement et les Français poussèrent en avant dans la rue longeant l'ancien mur de l'abbaye. Le sire de Montcler faisait battre en retraite en bon ordre toutefois, en trois colonnes, deux le long des remparts et la troisième par la voie intermédiaire. Quand il vit ses gens abrités derrière le second retranchement, il fit tirer le pierrier placé en M et la couleuvrine montée en I, si bien que les assaillants reculèrent en désordre. Alors, entraînant quelques braves gens avec lui, sa dernière réserve, il se

jeta sur les Français arrivant le long de l'abbaye et du rempart de l'Ouest. Du haut de ce rempart, les assaillants recevaient en même temps une grêle de traits. La nuit venait; les braves gens attachés aux pas du gouverneur poussaient devant eux, prétendant reprendre le premier retranchement. Beaucoup de Bourguignons, retirés derrière le deuxième retranchement, voyant l'ennemi reculer, sortaient à leur tour, remplis d'une nouvelle ardeur.

Messire Charles d'Amboise maintenait toutefois son monde sur le premier retranchement, y faisait amener de petites pièces qui tiraient sur les groupes de Bourguignons que le crépuscule permettait encore de distinguer.

Le combat dura ainsi pendant deux heures encore, au milieu de la confusion, et le sire de Montcler dut faire sonner la retraite à plusieurs reprises pour rallier son monde.

Dans cette affaire, il avait perdu près de cinq cents hommes, pris, tués ou blessés. Vers dix heures du soir, des deux parts le silence se fit; le sire de Montcler, retiré derrière le deuxième retranchement, fit rentrer tous les hommes restés sur les remparts au delà de ce retranchement, et se disposa à défendre vigoureusement cette dernière ligne, après laquelle il n'avait plus que le château comme refuge. Mais, en faisant la revue de son monde, il vit qu'il manquait un corps de cinq cents Allemands qu'il avait maintenus dans l'abbaye pour protéger la retraite des défenseurs du premier retranchement.

Ces Allemands, voyant les choses tourner mal et profitant de la confusion générale pendant le dernier combat, étaient sortis par la poterne de l'abbaye.

Il ne restait plus au gouverneur qu'un millier d'hommes. Il essaya de persuader à ses gens que les Allemands étaient par son ordre enfermés dans le château; mais peu furent la dupe de ce dire, car il était évident pour tous que les Allemands, depuis la prise de la tour du Coin, n'étaient

guère soucieux de se battre pour une cause qui les intéressait médiocrement et qu'ils regardaient comme perdue.

Le sort de ces fuyards fut, d'ailleurs, assez triste. Pour vivre, ils se mirent à piller dans les environs, furent surpris par un corps de gendarmerie française qui battait l'estrade autour du camp, et passés au fil de l'épée ou pendus comme larrons. Le peu qui parvint à s'échapper périt sous les coups des paysans armés contre les coureurs.

Abandonner son second retranchement sans attendre une attaque, semblait dur au sire de Montcler; aussi, n'ayant plus guère à ménager les vivres de la ville, il fit donner double ration à ses gens et les encouragea par de bonnes paroles, conservant son entrain et sa bonne mine au milieu d'eux. Il leur dit qu'un secours devait bientôt arriver, et qu'en résistant quelques jours encore, Charles d'Amboise serait obligé de lever le siége.

Après avoir examiné le retranchement, posté des hommes dans les maisons en retraite et dans le bâtiment nord de l'abbaye, le sire de Montcler se disposait à prendre quelque repos, quand on vint lui dire que le long des rampes, au-dessus du pont, les sentinelles postées sur les boulevards croyaient apercevoir un mouvement de l'ennemi. Il se dirigea aussitôt de ce côté et, en effet, vit une masse noire qui semblait envahir la pente comme une marée montante, en face du boulevard B [1].

Faire sortir la garnison du château et la disposer sur ce boulevard — elle se composait de deux cents hommes seulement — fut l'affaire de quelques minutes. L'escarpe de ce boulevard, dont le terre-plein se trouvait au niveau du fossé du château, offrait peu de relief au-dessus des rampes (deux toises environ). Avant que l'assaillant n'eût disposé ses échelles, le gouverneur fit tirer sur cette masse

1. Voir la figure 48.

mouvante que l'obscurité de la nuit ne dissimulait pas entièrement. Les boulets de la couleuvrine et de la bombarde firent leurs sillons. On entendit des cris, puis les assaillants, se divisant en deux colonnes, vinrent appliquer leurs échelles sur les deux flancs du boulevard.

Presque au même instant le deuxième retranchement était attaqué vigoureusement, et pour faciliter cette attaque de nuit, les assaillants mettaient le feu aux maisons comprises entre le premier et le second retranchement. Ainsi, ayant la flamme à dos, ils voyaient parfaitement les défenseurs, tandis que ceux-ci étaient aveuglés par ce brasier d'où semblaient sortir les Français comme des ombres noires. Le sire de Montcler courait à cheval d'une attaque à l'autre, animant son monde, s'exposant aux projectiles, et les deux assauts étaient bien soutenus. Du bâtiment de l'abbaye, les arbalétriers et des porteurs de traits à poudre faisaient subir des pertes très-sérieuses aux assaillants, qui désespérant de forcer le retranchement sur ce point, se portaient vers la jonction M N[1].

Il était évident, pour le brave gouverneur, que la place était perdue et qu'il n'avait plus qu'à rallier les restes de la garnison dans le château s'il pouvait y arriver. Mais il voulait faire payer à l'ennemi cette retraite. Il envoya donc une réserve qu'il tenait dans l'abbaye pour renforcer les défenseurs du boulevard B[2]. Cette réserve n'était que de cent hommes tout au plus ; mais c'étaient de braves gens ; il leur enjoignit de défendre à tout prix le boulevard, et s'ils étaient débordés de rentrer au plus tôt dans le château, d'en lever le pont et de ne l'abaisser que quand ils le verraient revenir avec les restes de la garnison, à travers les ennemis, sur le corps desquels il passerait.

1. Voir la figure 58.
2. Voir fig. 48.

Puis il se mit résolûment à la tête des débris qui défendaient encore le retranchement, et se servant des maisons, des murs de l'abbaye, il recula pas à pas, obligeant l'ennemi à faire le siége de chaque maison, de chaque clos, profitant des ruelles, des passages pour reprendre l'offensive et faire subir des pertes aux Français. Ceux-ci, exaspérés, mettaient le feu aux maisons qu'ils ne pouvaient forcer. L'abbaye résista encore plus de deux heures après que l'assiégeant eût pris le retranchement. Les défenseurs voyant la retraite coupée, se battirent jusqu'au dernier, car la poterne était occupée en dehors par une grosse troupe. L'église et les principaux bâtiments étaient en flammes.

Le sire de Montcler maintint l'attaque dans les rues et maisons de la ville jusqu'au jour, puis déboucha avec quatre ou cinq cents hommes qui lui restaient sur la place devant le château. Il la trouva presque entièrement occupée par l'ennemi que quelques braves maintenaient.

Il rallia cette troupe très-réduite et entra dans le château dont le pont fut levé aussitôt. La ville était prise, mais « fort gâtée, » ainsi que l'avait prédit messire Charles d'Amboise. Celui-ci donna les ordres les plus sévères pour couper l'incendie et arrêter le pillage, et pour sauvegarder la vie des habitants non armés. Mais il y avait beaucoup de victimes. Les blessés et les malades enfermés dans l'abbaye avaient péri dans les flammes; des femmes, des vieillards, des enfants étaient gisants sur le pavé et dans les maisons. Toute cette journée du 27 septembre et celle du 28 furent employées par les Français à rétablir l'ordre dans les troupes mêlées pendant le combat de la nuit, à enlever les blessés et à enterrer les morts. Messire Charles d'Amboise, pendant les deux journées précédentes, avait perdu un millier d'hommes; il lui tardait d'en finir. Il fit donc, pendant la nuit du 28 au 29, amener douze bouches à feu

en face du château, les fit munir de gabionnades et envoya de nouveau un héraut pour sommer la garnison de se rendre.

La réponse fut que la garnison ne se rendrait qu'autant qu'elle se verrait dans l'impossibilité de continuer la lutte.

Le 29 au matin, les douze pièces commencèrent donc à ouvrir le feu contre l'ouvrage de la porte. Les assiégés ne pouvaient répondre à cette attaque qu'avec de petites pièces mises en batterie sur le sommet des tours. Mais le soir tous ces couronnements étaient écrêtés, les combles percés, les mâchicoulis détruits.

Pendant les journées du 30 septembre et du 1er octobre, quatre grosses bombardes furent, en outre, établies contre la tour externe de la porte. Le soir cette tour s'écroulait dans le fossé.

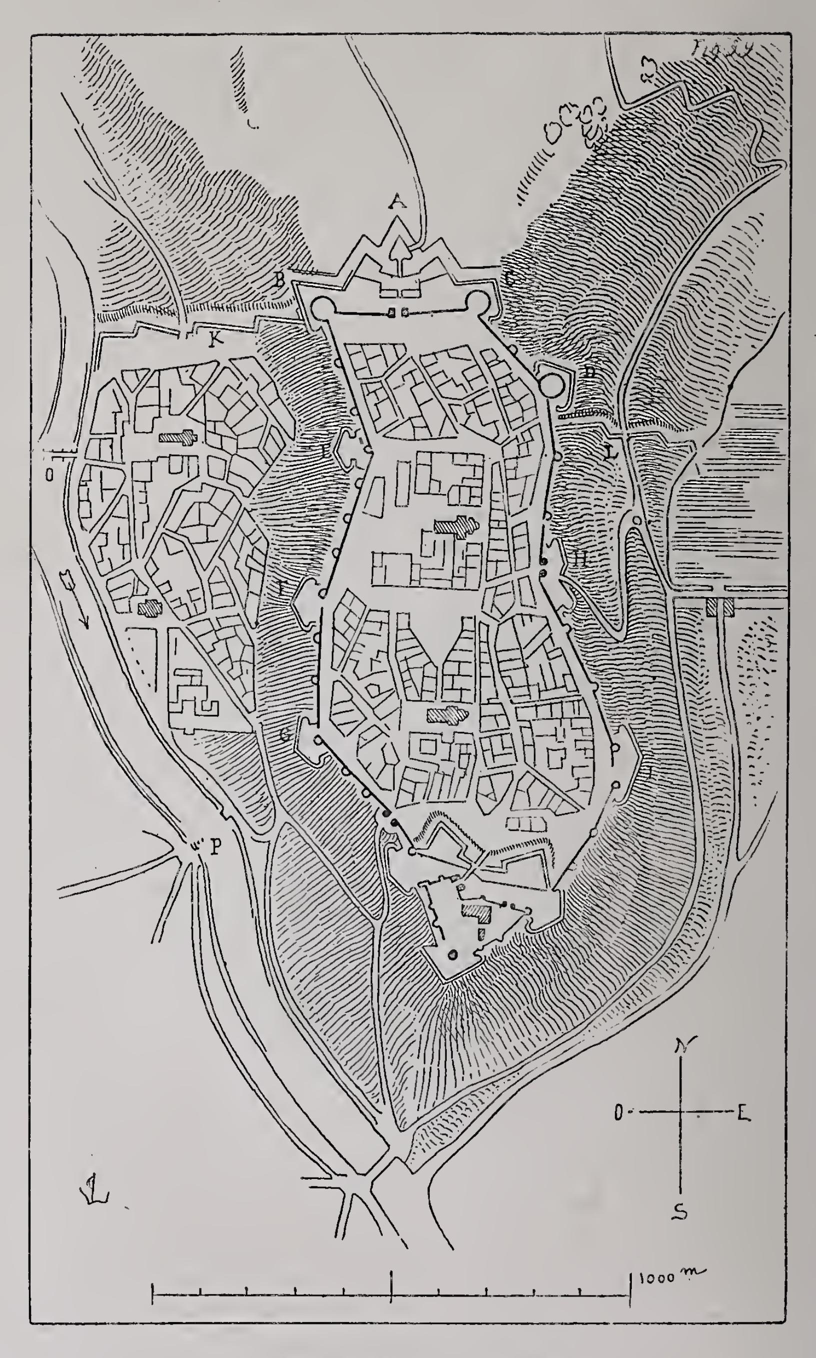
Messire Charles d'Amboise, avant de donner l'assaut, envoya encore offrir au gouverneur de capituler.

Celui-ci alors se montra sur les ruines, et déclara que si on le laissait sortir lui et ses hommes, vies et bagues sauves et enseignes déployées pour se rendre où bon leur semblerait, il rendrait le château.

Charles d'Amboise vint alors sur la brèche de son côté et donna sa parole qu'il l'entendait ainsi. Les deux capitaines alors se rapprochèrent et se tendirent la main.

La ville et le château de la Roche-Pont étaient rentrés au pouvoir du roi Louis XI. Il ne restait plus au sire de Montcler que cinq cents hommes en état de combattre; encore y en avait-il un bon tiers de blessés.

Messire Charles d'Amboise leur donna un sauf-conduit, leur fit délivrer des vivres et traita à sa table le sire de Montcler et ses capitaines. Le surlendemain, ceux-ci prenaient le chemin des Flandres avec ce qui leur restait de troupes étrangères.



LES BASTIONS D'ERRARD DE BAR-LE-DUC

XIII

LA VILLE DE LA ROCHE-PONT EST FORTIFIÉE PAR ERRARD DE BAR-LE-DUC, INGÉNIEUR DU TRÈS-CHRÉTIEN ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE

En 1606, Henri IV était parvenu à maîtriser les factions religieuses et féodales qui avaient mis la France en péril depuis plus de trente ans. Il nourrissait de grands desseins que sa politique habile, son âme patriotique, ses talents militaires, les précieuses alliances qu'il savait nouer, devaient faire réussir. Mais Henri IV ne livrait rien au hasard et ne s'embarquait dans une entreprise, depuis que la couronne lui était échue, qu'après avoir tout préparé pour la mener à bonne fin.

Lorsqu'il pressentit que le moment était proche d'intervenir dans les affaires d'Allemagne, dont une partie avait les yeux fixés sur la France et n'attendait qu'un signal parti du Louvre pour se soustraire aux rivalités incessantes des princes et aux luttes religieuses, il prit ses mesures non-seulement en prévision d'une intervention à l'étranger, mais pour renforcer ses frontières, établir des dépôts et des centres d'approvisionnement. Assuré de l'amitié des

Suisses, tranquille du côté de l'Italie, grâce aux alliances qu'il s'était ménagées dans la Péninsule, et voulant agir à la fois vers l'Est et du côté des Pyrénées, il s'occupa des défenses du Roussillon et de la ligne qui réunit la Bourgogne à la Champagne.

Henri IV avait fait la guerre de partisan; mais alors, il n'avait à risquer que sa tête. Comme souverain, il ne croyait pas qu'il dût courir les aventures, et avant de se lancer dans les grandes entreprises qu'il méditait et qui pouvaient changer la face de l'Europe, il voulut mettre de son côté toutes les chances. Depuis plus de six ans, de concert avec son ministre Sully, il n'avait perdu ni un jour ni une heure pour préparer à la France, déchirée et envahie à la fin du seizième siècle, un avenir plein de grandeur et qui pouvait lui ouvrir les plus belles destinées, si la main d'un assassin n'avait, du jour au lendemain, détruit ces espérances fondées sur une sage politique et la prévision la plus attentive.

Ce prince savait par expérience qu'un échec est toujours possible à la guerre, même quand on a ou qu'on croit avoir toutes les chances pour soi et que le talent d'un général consiste à trouver des ressources nouvelles après un revers. On est d'autant plus assuré du succès dans le métier des armes, qu'on a tout prévu pour éviter qu'un premier revers ne se change en désastre. Henri IV disposait donc, derrière l'armée qu'il comptait diriger en personne vers l'Est, une bonne ligne de retraite et de ravitaillement. Il fit mettre en état de défense les villes et points stratégiques importants de Châlon-sur-Saône, en passant par Beaune, Dijon, Langres sur le cours de la Haute-Marne, de Langres à Chaumont, Saint-Dizier, Châlons, Reims, Laon, Péronne et Amiens. Verdun et Metz avaient reçu sa visite et éveillé sa sollicitude. A Metz, il avait commandé des ouvrages assez importants. La ville de la Roche-Pont

était comprise dans la portion de cette ligne de défense entre Dijon et Langres. L'ingénieur Errard de Bar-le-Duc avait dû s'occuper de cès ouvrages, en commençant par Châlon-sur-Saône. Il avait mérité d'ailleurs la confiance que lui marquait le roi, car c'était un homme de ressources et qui avait fait ses preuves.

Errard de Bar-le-Duc se servait des murailles anciennes, les considérant comme enceintes propres à la défense rapprochée, mais il établissait en dehors des ouvrages qui commandaient la campagne et forçaient l'assiégeant à ne commencer ses opérations qu'à une distance de cinq à six cents toises. C'était encore le système des boulevards, seulement ceux-ci, au lieu de n'offrir qu'un obstacle isolé, se défendaient les uns les autres en croisant leurs feux et étaient déjà de véritables bastions.

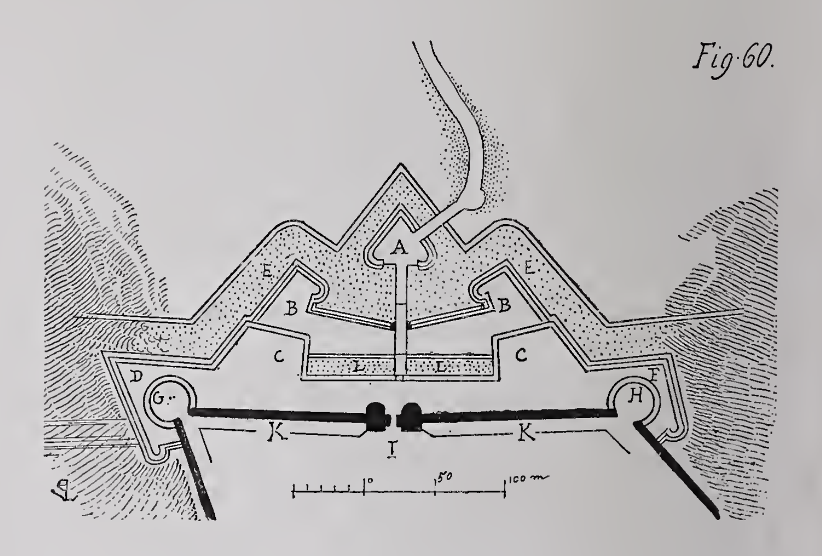
Les trois grosses tours rondes du nord de la cité de la Roche-Pont étaient alors fort délabrées. Errard les fit terrasser, puis les enveloppa d'ouvrages en terre avec escarpe revêtue. Vers le plateau, faisant face au nord, il fit construire une grande tenaille avec double fossé et ravelin. La figure 59 donne le plan de la cité après les travaux ordonnés par Errard. Indépendamment des ouvrages dont nous venons de parler et qui sont indiqués en A, B, C et D, l'ingénieur du roi fit élever les bastions E, F, G, H et I qui croisaient leurs feux et dont les orillons masquaient de petites pièces destinées à flanquer l'ancien rempart.

La plupart des vieilles tours furent dérasées et terrassées pour recevoir du canon. Le vieux château, dont il ne restait plus guère que le donjon et quelques logis, fut entouré d'une enceinte bastionnée, avec tenaille du côté de la ville.

La ville basse, vers l'Ouest, quoique réduite à des dimensions restreintes, subsistait à peu près telle que nous l'avons vue précédemment. Quant à la ville haute, après

l'incendie causé par le dernier siége, elle s'était rebâtie assez pauvrement. Sous François Ier, l'abbaye avait été sécularisée et son ancienne église était desservie par un Chapitre. Le vieux pont de pierre subsistait toujours près de l'embouchure du ruisseau et, en O, était un second pont de bois reliant les deux rives. Quant au pont P, il était ruiné et n'avait pas été reconstruit.

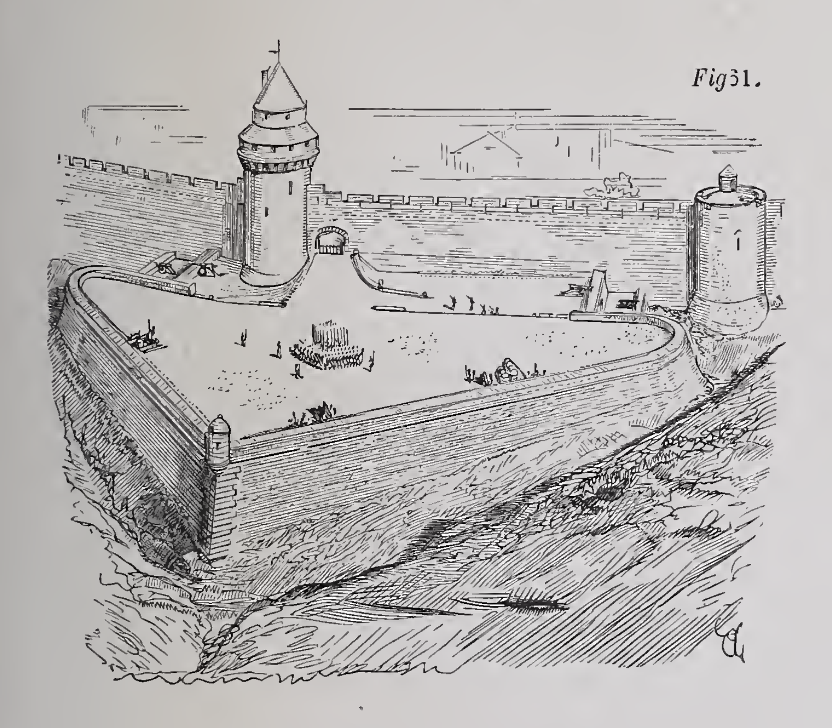
Du bastion B à la rivière et du bastion D à l'étang,



Errard fit élever deux fronts K et L à crémaillères, pour commander les rampes du plateau à droite et à gauche et empêcher l'assaillant de se loger sur les flancs Est et Ouest de la cité.

Pour le temps, ces ouvrages paraissaient bons, et l'axiome de fortifications : « Ce qui se défend doit être défendu, » était passablement observé déjà. La figure 60 donne l'ouvrage nord qui était destiné à balayer le plateau et à

rendre difficile l'approche de la ville très-accessible de ce côté. Cet ouvrage se composait d'un ravelin A, dont le relief, au-dessus du niveau du plateau, ne dépassait pas une toise; puis d'une première tenaille B avec orillons, dont le relief était de trois toises au-dessus du plateau et d'une seconde tenaille C, dont le relief était d'une demi-toise


Fig 31.

au-dessus du niveau de la tenaille B; de deux bastions, D et F, qui enveloppaient les deux grosses tours, G et H, terrassées. Les plate-formes de celles-ci s'élevaient d'une demi-toise au-dessus des plate-formes des deux bastions. La porte I, du quatorzième siècle, avait été conservée et réparée et les courtines K terrassées pour recevoir du canon.

La voie passait sur la face droite du ravelin et, de celui-ci, se dirigeait perpendiculairement sur le milieu des tenailles. Un large fossé E protégeait les ouvrages extérieurs et un second fossé L, la courtine de la seconde tenaille.

La figure 61 représente le tracé perspectif du bastion F[1]. Ces défenses toutefois ne furent utilisées que trente ans environ après leur construction.

1. Du plan général, fig. 59.

XIV

SIXIÈME SIÉGE

Vers le commencement de juillet 1636, la France, gouvernée par le cardinal de Richelieu, voyait ses frontières envahies vers le nord par le trop célèbre Jean de Weert et par une armée d'Hispano-Belges, à laquelle l'Empire avait joint une nombreuse cavalerie légère composée de Polonais, de Hongrois et de Croates. Ces troupes alliées s'avancèrent jusqu'en Picardie, et Paris crut un instant qu'il allait être assiégé, mais l'ennemi s'attarda au siége de Corbie, et ayant pris cette ville dans laquelle il laissa une garnison, il se retira dans la crainte d'être pris à revers par les Hollandais.

L'armée française vint bientôt assiéger à son tour et reprendre Corbie. Une attaque avait été combinée en même temps par les troupes impériales contre la Bourgogne, pendant que l'armée de Condé assiégeait Dôle qui tenait pour les Espagnols. L'armée des Impériaux toutefois, n'ayant reçu que tardivement les renforts nécessaires, ne dirigea pas sa pointe en même temps que celle des Hispano-Belges et ne franchit la frontière que le 22 octobre, ce qui donna le

temps de faire passer en Bourgogne les troupes françaises employées au siége de Corbie, de réunir les milices de la province et de recevoir les renforts amenés au prince de Condé par le duc de Weimar et le cardinal de La Valette. Ne pouvant faire lever le siége de Dôle, les Impériaux se jetèrent sur la Saône qu'ils passèrent et envoyèrent un corps pour s'emparer de la petite cité de la Roche-Pont, dont la prise leur permettait de se diriger, soit sur Dijon, soit sur Langres, et d'isoler le prince de Condé. La ville de la Roche-Pont était médiocrement munie d'artillerie et ne renfermait qu'une garnison d'un millier d'hommes, lorsque les Impériaux se présentèrent devant ses murs, le 2 novembre. Ces troupes étaient au nombre de six mille hommes et amenaient une artillerie de trente bouches à feu, dont douze de gros calibre. Elles étaient commandées par Galas et comptaient bien emporter la place en peu de jours, car les capitaines savaient par leurs espions que la garnison était faible, mal approvisionnée et n'était pas préparée à une attaque.

Cependant, le comte de Rantzau avait été envoyé par les généraux français pour ravitailler les places de Saint-Jean-de-Losne et de la Roche-Pont et mettre un capitaine expérimenté dans cette dernière ville. Le comte arriva devant la Roche-Pont deux jours avant les Allemands; il y laissa un millier d'hommes et Rincourt comme gouverneur, des munitions d'artillerie et un convoi de vivres; puis n'ayant plus avec lui que deux à trois mille hommes, il ne crut pas pouvoir attaquer le corps d'armée des Impériaux et se dirigea sur Saint-Jean-de-Losne où il entra, le 2 novembre, à la barbe des Allemands qui investissaient déjà la ville. Dès son arrivée devant la Roche-Pont, Galas fit sommer la place, en promettant à la garnison les conditions les plus avantageuses, et aux habitants de respecter les personnes et les propriétés. L'officier du général des Impériaux fut

renvoyé comme il était venu, et on se prépara de part et d'autre à l'attaque et à la défense.

Rincourt était une de ces natures d'apparence nonchalante et froide, aimant le repos, ne paraissant jamais pressé, de taille moyenne avec quelque peu d'embonpoint. Sa figure pâle, ses cheveux blonds et ses yeux d'un bleu sans éclat, ne semblaient pas cacher un cœur trempé, mais une âme sans ressort, un esprit blasé ou tout au moins indifférent. Rincourt avait fait ses preuves en maintes circonstances cependant, et le comte de Rantzau, qui s'y connaissait, l'estimait fort. En le laissant dans la place, il lui avait donné ces simples instructions : « Tenez ici jusqu'au dernier homme : d'ailleurs, faites pour le mieux. » Au messager de Galas, Rincourt avait répondu : « J'ai pour instruction de défendre la place et je la défendrai. »

Rincourt, tout en prenant les dispositions nécessaires à la défense et en se faisant rendre compte des approvisionnements, sentait bien que s'il se laissait enfermer tout d'abord dans la ville, l'ennemi, en moins d'une semaine, aurait fait brèche, et que la prise de la Roche-Pont était au plus l'affaire de quinze à vingt jours. Les approvisionnements en vivres permettaient à peine une aussi longue résistance ; à cette époque de l'année, il était difficile de se pourvoir, en admettant même qu'on ne fût pas exactement investi. Le gouverneur résolut donc de prendre l'initiative et de faire que les travaux d'approche subissent des empêchements tels que l'ennemi, pour peu que la saison devînt mauvaise, eût fort à faire de se maintenir dans ses logements.

Il fit venir le mayeur et les notables de la ville, et leur demanda ce qu'ils comptaient faire et si les habitants demeureraient les bras croisés dans leurs maisons pendant que les gens du roi se battraient pour défendre la ville. Ceux-ci lui donnèrent l'assurance que les habitants, au

contraire, étaient disposés à se défendre et que les femmes se tiendraient même, s'il était besoin, sur les remparts; que chacun savait comment les ennemis s'étaient conduits en Picardie, que la pire chose était de se fier à leurs promesses, et que s'il fallait mourir, mieux valait que ce fût en combattant. « S'il en est ainsi, répondit le gouverneur, et si vos actes répondent à vos paroles, vous pouvez être assurés que les Allemands n'entreront pas ici; mais.... il faut agir. Avez-vous dans la ville des artilleurs parmi les habitants? — Nous en avons quelques-uns; tous nos jeunes gens sont hardis et robustes et beaucoup savent se servir du mousquet et de la pique. — Eh bien, ramassez ce monde cette nuit, et demain matin, que tous les volontaires, armés ou non armés, soient avec vous sur la place devant le château. Quoi que vous entendiez ce soir, ne vous laissez pas distraire de ce soin, ne vous alarmez pas. »

La nuit venue (et elle vient de bonne heure le 2 novembre), Rincourt fit atteler deux petites pièces de canon, fit monter deux cents hommes à cheval, — car il avait quelque cavalerie — avec quatre cents piétons, veilla à ce que les artilleurs fussent à leurs pièces dans les ouvrages de la tenaille en laissant à leurs capitaines des instructions précises, commanda quatre cents hommes pour trois heures du matin, et, vers dix heures, sortit avec ses six cents hommes et ses deux pièces par la porte de l'avancée.

La nuit était brumeuse et parfaitement obscure. Le gouverneur avait eu le soin de faire envelopper les roues de ses deux canons de morceaux de drap et de toile, et de faire porter les leviers, cuillers à poudre et refouloirs par les servants, afin d'éviter le bruit. En sortant du ravelin, il fit diriger les deux canons obliquement à droite et à gauche, de manière à les maintenir à une portée de mousquet de la colonne du centre; la cavalerie les escortait. Pour lui, avec ses trois à quatre cents gens de pied, il marcha droit

aux avant-postes ennemis. Il les rencontra environ à cinq cents toises de l'avancée, qui faisaient la soupe devant leurs feux. Tombant brusquement sur les sentinelles et les postes voisins, il se jeta au beau milieu des ennemis dispersés dans des vergers et tuant tout ce qui résistait, il poussa devant lui.

Conformément aux instructions qu'ils avaient reçues, les artilleurs mirent alors leurs pièces en batterie et firent feu à droite et à gauche vers les deux extrémités du campement. Les Impériaux se crurent alors attaqués sur toute l'étendue de leur front et mirent quelque temps à combiner leur défense.

Dès que Rincourt vit les ennemis se grouper en nombre devant lui, il déroba brusquement la droite et la gauche de sa petite troupe vers les deux pièces et la cavalerie. Les Allemands alors s'avancèrent en masse compacte et quelque peu confuse, cherchant l'assaillant, et ne sachant pas trop s'ils devaient le poursuivre vers l'Est ou l'Ouest du plateau. Alors après une nouvelle décharge des pièces, les deux petits corps français, cavalerie et infanterie se jetèrent sur les flancs de cette colonne, tuèrent et prirent une centaine d'hommes et rabattirent vivement vers l'avancée, protégés par quelques volées envoyées des bastions de la tenaille, au jugé.

Cette échauffourée était terminée à minuit, sans pertes. Rincourt envoya ses hommes se reposer, et à trois heures du matin, sortit de nouveau avec les quatre cents piétons commandés pour cette heure; cette fois sans canon et sans cavalerie. Il longea l'arête occidentale du plateau, et lorsqu'il se vit à portée de mousquet des avant-postes, ayant étendu les mousquetaires sur une longue ligne, il leur fit faire une décharge générale; puis, se dérobant obliquement, il exécuta la même manœuvre quelques instants après, du côté de l'Est, après quoi il se retira.

L'ennemi ne comprenait rien à ces attaques. Il avait passé toute la nuit en alerte, et le matin il se décida à établir ses premières lignes à huit cents toises de la tenaille, en plaçant des postes avancés derrière des retranchements faits à la hâte. Il ouvrit dès lors la tranchée à quatre cents toises.

Tout le jour, les grosses pièces montées sur les terre-pleins de la tenaille envoyèrent des boulets sur ces postes avancés, tuèrent quelques hommes et bouleversèrent les retranchements. Pendant la nuit du 3 au 4 novembre, Rincourt, qui avait reconnu qu'un corps assez nombreux d'ennemis se portait le long de la rivière en amont, peut-être dans l'intention de la passer de nuit et d'attaquer à revers le front K[1] avec du canon, fit sortir deux cents hommes de pied, bien commandés, par le ravelin de l'avancée et sortit avec trois cents hommes par la porte de ce front K. Il attaqua les postes le long de la rivière, en même temps que la première troupe escarmouchait avec les avant-postes établis le long des rampes occidentales du plateau. Lorsque cette première troupe se vit trop pressée, elle descendit au pas de course la rampe occidentale pour rallier celle de Rincourt qui, de son côté, battait en retraite, après avoir mis le désordre parmi les ennemis.

Ceux-ci toutefois, étant sur leurs gardes, poursuivaient vivement et en nombre croissant les cinq cents hommes de la ville. Mais la chose avait été prévue par le gouverneur, et un second corps de quatre cents hommes qui, pendant l'action sortait à son tour du ravelin, descendit les rampes occidentales au pas de course et se précipita sur le flanc des Impériaux.

Alors les cinq cents hommes commandés par Rincourt se retournèrent. Là encore deux à trois cents Allemands

1. Voir la figure 59.

furent tués, blessés ou se jetèrent à l'eau. Les pertes des Français étaient insignifiantes.

Si ces alertes continuelles fatiguaient et déconcertaient quelque peu l'assiégeant qui ne croyait pas avoir devant lui une garnison assez nombreuse pour oser prendre l'offensive, elles rendaient confiance à l'assiégé et lui donnaient une haute idée des talents militaires du gouverneur.

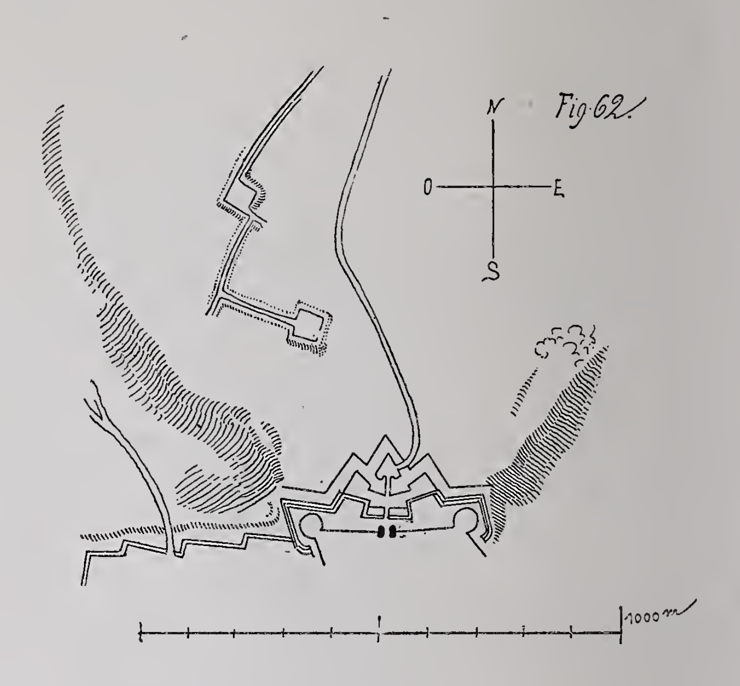
Celui-ci conservait toujours sa physionomie froide, ses allures nonchalantes, bien qu'il fût sans cesse debout et donnât ses ordres avec précision. Voyant les choses tourner ainsi, les dizainiers de la ville assurèrent le gouverneur de leur entier dévouement et de la bonne volonté des miliciens qui à eux seuls suffiraient à garder les remparts; il pouvait donc en toute sûreté, ajoutaient-ils, agir au dehors et *amuser* l'ennemi. C'était tout ce que demandait Rincourt.

Les Impériaux toutefois ne laissaient pas d'avancer la tranchée. Le soir du 5 novembre, elle était à deux cent-cinquante toises du saillant et en arrière était établie une assez bonne place d'armes entourée d'un épaulement avec canons aux angles et abatis d'arbres au bas de la plongée. Toutes les nuits, le gouverneur trouvait le moyen d'inquiéter l'ennemi, souvent à deux ou trois heures d'intervalle, de manière à le tenir sans cesse en éveil.

Galas avait cependant fait passer deux pièces de canon sur la rive droite du cours d'eau hors de la vue de l'assiégé, et le 7 novembre il les installait sur cette rive, de manière à battre à revers le front à crémaillère K[1]. Le pont de bois avait été brûlé par l'assiégé et le pont de pierre barricadé et armé d'un cavalier sur la rive gauche qui battait la rive droite Derrière des maisons du fau-

1. Voir la figure 59.

bourg de l'Ouest, Rincourt fit établir une batterie armée de trois canons qui avaient été tirés de l'arsenal de la ville pendant la nuit. Le matin du 8 novembre, les maisons qui masquaient les trois pièces ayant été jetées bas, ces bouches à feu ouvrirent leur feu contre la batterie de l'assiégeant qui fut bientôt réduite au silence.



Ce même jour, la tranchée était à cent-cinquante toises de l'avancée et une seconde place d'armes était commencée sur ce point (fig. 62). Le gouverneur résolut de bouleverser les travaux de l'ennemi. A deux heures du matin, il fit d'abord sortir une troupe de cinq cents hommes qui attaquerait la place d'armes par l'Ouest, pendant qu'une seconde troupe de deux cents hommes l'attaquerait par l'Est

SORTIE DE NUIT

63



L'ATTAQUE

D'UNE DES PLACES D'ARMES DE L'ASSIÉGEANT

et lui, sortant avec quatre cents hommes, continuerait l'offensive, si elle avait chance de réussir ou protégerait la retraite. Ses hommes étaient armés de piques, de couteaux de brèche, de grenades et de pistolets.

L'assiégeant avait sur ce point douze à quinze cents hommes pour protéger les travailleurs.

La première troupe des gens de la ville se porta résolument sur l'ouvrage commencé, le prenant sur son flanc droit, jetant des grenades dans les tranchées, bouleversant les gabions et les fascines. Elle eut bientôt sur les bras tous les Allemands postés sur ce point; mais sachant qu'elle allait être immédiatement secourue, elle tint ferme au milieu de la place d'armes, se servant de tout obstacle pour se retrancher. Ce combat n'était éclairé que par quelques feux de bivacs assez éloignés et par les explosions des grenades. Tous les gens de la ville, pour se reconnaître, avaient mis des chemises par-dessus leur buffle ou leur pourpoint. Arriva bientôt du côté de l'Est la seconde troupe qui mit ainsi une partie des assiégeants entre deux attaques. Ceux-ci se retirèrent, et se ralliant à cent pas environ en arrière de la place d'armes, ils attaquèrent à leur tour les gens de la ville par les deux flancs ; le combat recommença avec acharnement, les Français ne voulant pas abandonner la place. Ils eussent cependant fini par être écrasés sous le nombre, si Rincourt ne fût survenu au milieu de la mêlée avec sa réserve de quatre cents hommes (fig. 63). Il se jeta sur un des flancs de la troupe nombreuse des Allemands, sans pousser un cri. Ceux-ci perdirent alors la tête et commencèrent à se mettre au retour assez vivement. Bientôt, malgré les officiers, la débandade fut complète et les fuyards s'en allèrent jeter l'alarme dans les postes voisins et jusqu'au camp, prétendant qu'ils étaient surpris par un nombreux corps de secours.

Galas ne savait trop si ce n'était là qu'une sortie combinée ou si quelque corps de secours n'était pas passé entre ses lignes et la place. Réunissant tout le monde qu'il avait sous la main, faisant monter à cheval deux ou trois cents cavaliers, il se dirigea vers les ouvrages abandonnés. Rincourt ne l'avait pas attendu, après avoir gâté la tranchée sur une longueur de cent pas, dispersé les gabions, mis le feu à des tas de fascines, encloué deux canons que l'ennemi avait abandonnés, crevé des tonneaux de munitions, enlevé les outils des pionniers, il avait battu en retraite avec son monde.

Cette sortie lui avait fait perdre une cinquantaine d'hommes; il ramenait ses blessés.

Quand survint Galas, il n'y avait plus dans les ouvrages, que les morts des deux partis et quelques blessés. Dans sa colère, il brisa sa canne sur le dos des premiers soldats qu'il trouva sous sa main, les traitant de lâches, de traîtres et menaçant de faire décimer toute la troupe chargée de la garde de la tranchée. Le désordre ne pouvait être réparé en quelques heures de nuit. On ne se reconnaissait plus au milieu de ces gabions dispersés, de ces tranchées comblées sur quelques points, et quand le jour parut, de la tenaille, les assiégés envoyèrent trois ou quatre volées de boulets, au milieu de cette troupe confuse qui recula dès lors jusqu'à la première place d'armes.

Pour surcroît de mécompte, vers dix heures du matin, un message envoyé de Saint-Jean-de-Losne apprit au général des Impériaux que cette bicoque résistait, que les sorties continuelles de la garnison fatiguaient les troupes, que le siége serait plus long qu'on ne le croyait d'abord et qu'enfin sa présence serait nécessaire pour diriger l'attaque et tenir tête au comte de Rantzau enfermé dans la ville.

La possession de Saint-Jean-de-Losne que Galas croyait

déjà entre les mains de ses troupes, importait plus encore aux Impériaux que celle de la Roche-Pont. Car Saint-Jean-de-Losne assurait aux Allemands le passage de la Saône; mais cette ville résistant, ils pouvaient être coupés par le prince de Condé qui, levant le siége de Dôle ou prenant cette place, se jetterait sur les derrières de l'armée impériale. Galas était donc fort soucieux. Lever le siége de la Roche-Pont et se diriger avec toutes ses forces sur le prince de Condé, était peut-être le parti le plus sage, mais c'était modifier un plan de campagne sur lequel les Impériaux fondaient les plus brillantes espérances; c'était abandonner cette conquête de la Bourgogne que l'on croyait assurée en Allemagne quelques jours auparavant; c'était un échec manifeste dès l'entrée en campagne.

Galas prit donc un terme moyen, ce qui à la guerre est presque toujours le pire; il résolut de laisser devant la Roche-Pont assez de troupes pour l'investir étroitement, sachant que la place n'avait pas pour bien longtemps de vivres, et d'en finir avec Saint-Jean-de-Losne. Cette place tombée, il pouvait ressaisir son premier plan.

Dès le soir du 9 novembre, après avoir désigné le commandant des troupes campées devant la Roche-Pont et laissé ses instructions, il quitta le camp pour aller rejoindre l'armée devant Saint-Jean-de-Losne.

Ces instructions portaient en substance : l'établissement d'une ligne d'investissement autour de la place et la continuation de l'attaque du saillant Nord, en se couvrant bien, en mettant le temps nécessaire aux ouvrages. De plus il fit tracer devant lui une batterie de mortiers de bombes. — Il avait fait venir quatre de ces engins pour bombarder la ville[1]. Le lieutenant de Galas était d'origine

1. On employait déjà dans les siéges les bombes inventées par les Hollandais au commencement du dix-septième siècle.

italienne et se nommait Forcia, c'était un homme impétueux, bon pour un coup de main, grand causeur, assez habile ingénieur, mais qui manquait de ténacité, de suite, et changeait d'idée à chaque instant. Par ses flatteries et l'admiration qu'il manifestait à tout propos pour les talents militaires de Galas, il était parvenu à persuader à celui-ci que personne mieux que Forcia n'était en état de suppléer le général, d'entrer dans ses projets, de mettre à exécution ses plans militaires. Forcia avait donc paru pénétré de la profondeur des vues de Galas et avait compendieusement promis de suivre mot à mot toutes ses instructions. Cependant il n'est pas de flatteur si habile qu'il soit, qui ne laisse dans l'esprit de celui qui l'écoute — pour peu qu'il soit homme de sens — un sentiment de méfiance. Aussi Galas, en quittant le camp de la Roche-Pont, avait recommandé à un jeune lieutenant qui lui servait de secrétaire et qu'il laissait près de Forcia, de tout voir et de lui rendre compte des moindres détails, à lui, Galas, par des messages fréquents.

Pendant la nuit du 9 au 10, Rincourt fit reposer son monde, car la moitié de la garnison avait donné la nuit précédente. Le matin du 10, un des espions qu'il entretenait soigneusement dans la campagne et jusque dans le camp de l'ennemi, vint lui apprendre que Galas était parti la veille au soir avec une assez faible escorte, et que les troupes impériales étaient placées sous les ordres d'un de ses lieutenants. Cette nouvelle donna fort à réfléchir au gouverneur; il savait que Saint-Jean-de-Losne tenait encore, et il entrevit la vérité. Tout dévoué au comte de Rantzau, il sentit que mieux que jamais son devoir était d'occuper si bien l'ennemi, qu'il ne pût avoir la pensée de réduire le nombre des troupes réunies autour de la Roche-Pont, pour renforcer celles occupées au siége de Saint-Jean-de-Losne.

La garnison était pleine de confiance et d'ardeur, et les miliciens de la ville demandaient aussi à participer aux sorties.

Ces miliciens formaient un corps de douze cents hommes environ, que Rincourt avait divisé par compagnies de cent hommes, commandées chacune par les dizainiers et un capitaine. Il avait divisé ces compagnies en deux batailles de six cents hommes chacune. La première était composée des hommes les plus robustes et connaissant quelque peu le métier des armes; la deuxième comprenait les pères de famille, les hommes d'âge mûr ou peu expérimentés. A ceux-là incombait spécialement la garde des remparts, les rondes de jour et de nuit, et la police intérieure. Avec les troupes régulières, le gouverneur pouvait donc, même après les pertes subies et en laissant dans la ville les artilleurs nécessaires au service des pièces, disposer de deux mille deux cents hommes environ.

Les femmes de la Roche-Pont s'étaient offertes pour aider à la défense. Rincourt les avait embrigadées par dix, et elles étaient chargées de porter les munitions, de préparer les vivres, de réparer les harnois de guerre, de faire des fascines et des sacs.

Depuis l'arrivée de l'ennemi, le gouverneur avait pu faire entrer dans la ville quelques bestiaux, du grain et des fourrages, ce qui donnait encore seize jours de vivres.

Il espérait bien, avant l'expiration de ce délai, être débarrassé des Allemands. La population était, d'ailleurs, rationnée comme la garnison et, sous peine d'être passés par les armes, les habitants avaient dû remettre aux magasins de la ville toutes les provisions en vivres qu'ils possédaient chez eux. Les deux églises de la ville haute, avaient été converties en hôpitaux pour les blessés.

Si le moral de la garnison se soutenait et s'élevait

même, il n'en était pas de même du côté des Impériaux. Forcia s'empressa de faire savoir aux troupes allemandes qu'il était pourvu du commandement général; il réunit les capitaines et se crut obligé de leur faire un discours quelque peu long et emphatique, accompagné de gestes théâtrals.

Cela fit un médiocre effet sur l'esprit de ces officiers, la plupart vieux routiers, et qui ne tenaient pas Forcia en très-grande estime. Ils retournèrent donc dans leurs quartiers l'oreille basse, et n'augurant rien de bon des suites de ce siége. Suivant les instructions que lui avait laissées Galas, Forcia donna des ordres pour investir entièrement la place.

Déduction faite des pertes subies depuis le commencement du siége et des désertions, Forcia ne disposait guère, lorsque le commandement lui fut remis, que de cinq mille hommes. Il s'agissait de conserver sur le point d'attaque un corps assez nombreux pour ne pas avoir à craindre les sorties de la garnison, et de répartir autour de la cité des postes assez bien reliés et défendus pour empêcher toute communication de la ville avec les dehors; car il était certain que les habitants seraient réduits à la famine au bout de quelques jours.

La prudence exigeait donc d'établir une ligne de contrevallation, de la munir d'artillerie, de faire bonne garde et de donner assez d'occupation à la garnison, pour lui ôter l'idée d'entreprendre de fortes sorties. Cette tactique amenait infailliblement la reddition de la ville, dans un délai peu éloigné. C'était là, en substance, les instructions de Galas. Mais Forcia prétendait mieux, il trouvait ces moyens lents, peu dignes de lui, et, en idée, il se voyait au bout de quelques jours possesseur de la place, envoyant à Galas la nouvelle de la capitulation, dans un message digne de la Rome antique.

Il n'osait cependant se mettre en contradiction formelle avec les instructions qu'il avait reçues; mais il entendait bien ne s'y soumettre que pour la forme, voulant montrer à l'armée comment on mène un siége, quand on possède les connaissances d'un ingénieur de premier ordre. Il pensa que trois mille hommes lui suffiraient pour tenir l'assiégé en respect du côté du Nord, pour mener vivement les travaux d'approche et emporter la place. Avec deux mille hommes, il comptait intercepter toutes les communications des habitants avec les dehors. En conséquence, il établit un poste de deux cents hommes le long de la rivière (rive gauche), à cent toises de l'angle de la courtine K[1]. Un deuxième poste de deux cents hommes sur la rive droite, en face du pont de bois O détruit; un troisième poste de cent hommes, en face de l'ancien pont P; un quatrième poste de trois cents hommes, à cent toises du pont de pierre; un cinquième poste de trois cents hommes, le long du ruisseau au Sud-Est de l'escarpement du château; un sixième poste de deux cents hommes, en arrière de la chaussée des moulins de l'Est; un septième poste de trois cents hommes, en amont de l'étang vers le Nord-Est : total mille six cents hommes. Quatre cents hommes durent être chargés de relier ces postes principaux, ou de les renforcer au besoin. Le rempart L[1], empêchant l'assiégeant de filer entre l'étang et la place, les postes cinquième, sixième et septième ne communiquaient avec le quartier général qu'en faisant un long détour, et ne pouvaient être soutenus par les postes de la rive droite, que si on établissait un pont en aval du pont de pierre; c'était là un gros inconvénient. Forcia ne songeait pas à s'emparer du pont de pierre par un coup de main, ce passage étant commandé par un cavalier et par les bastions du château; il préféra

1. Voir la figure 59.

établir un pont en aval, afin de mettre ses postes en communication les uns avec les autres.

Voulant réserver toute son artillerie pour foudroyer la place et faire brèche promptement, il ne munit aucun de ces postes de canon, et se contenta de leur recommander de se bien palissader et d'élever quelques épaulements pour s'abriter. Ses instructions manquaient de précision, mais il citait fréquemment et César et Végèce et Frontin, et quelques-uns des grands capitaines qui avaient illustré l'Italie au siècle précédent. Tout en recommandant la vigilance à ses capitaines, il alla seulement reconnaître le terrain avec eux, pour installer leurs postes; mais ne se préoccupa pas autrement de savoir si ses ordres étaient compris et ponctuellement exécutés. L'investissement n'était qu'une concession faite au général en chef, et toute son attention se porta sur l'attaque du Nord. Il ne put même se garder de dire devant ses officiers, que jusqu'à cette heure les ouvrages avaient été faiblement conçus et conduits; propos qui fut bientôt rapporté à Galas.

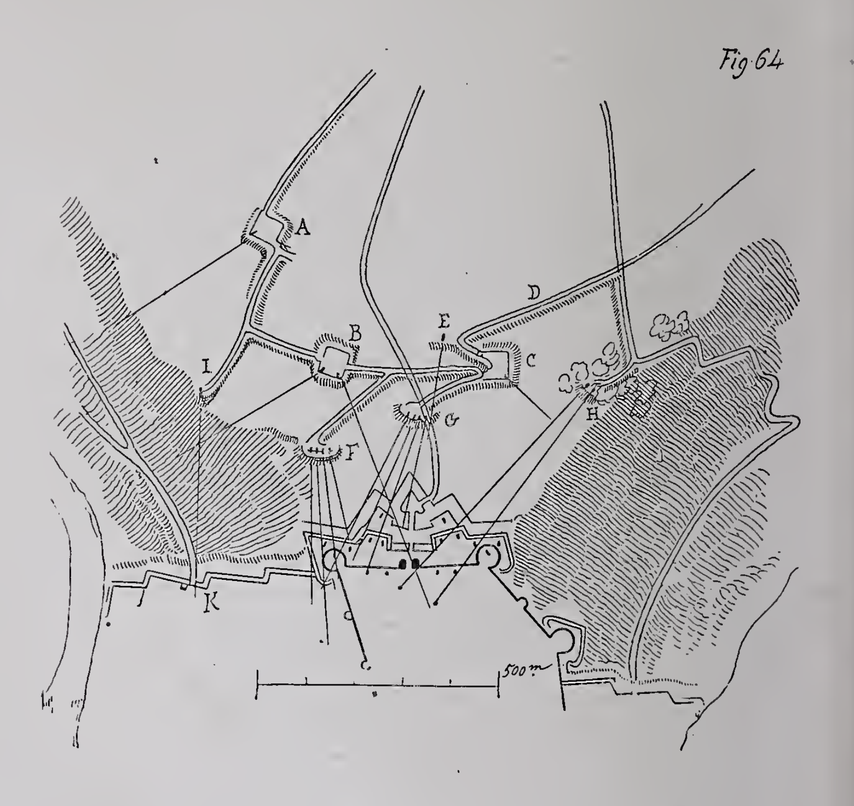
Rincourt profita du répit que lui laissait l'assiégeant pour organiser plus fortement sa petite garnison. On a vu qu'il avait six cents hommes de miliciens disponibles pour agir, au besoin, en dehors des remparts. Il s'occupa de l'armement de ces hommes, lequel était insuffisant. Le château contenait une centaine de mousquets qu'il distribua aux hommes de ce corps qui savaient le mieux se servir de cette arme et qui n'en possédaient pas. Pour les autres, il les munit de bonnes piques, de couteaux de brèche et de pertuisanes. Indépendamment des artilleurs, il lui restait seize cents soldats, dont trois cents cavaliers, qu'il forma en quatre corps de quatre compagnies de fantassins, de quatre-vingts hommes chacune, commandées par un capitaine, et en trois compagnies de cavaliers de cent hommes d'effectif.

La ville contenait trente-deux pièces de canons de divers calibres. Il y en avait seize en batterie dans l'ouvrage du Nord; deux sur le cavalier en arrière du pont; une dans le bastion du donjon; deux dans le bastion F[1] et une dans chacun des sept autres bastions, total : vingt-huit. Deux furent placées sur la tenaille du château et deux tenues en réserve. Les dispositions prises par l'ennemi furent bientôt connues du gouverneur, soit par ses espions, soit par les reconnaissances qu'il faisait faire la nuit par ses meilleurs officiers ou qu'il faisait lui-même; il se garda bien de gêner leur établissement et se contenta de doubler le poste du pont, lequel fut porté à deux cents hommes.

Dans la nuit du 11 au 12 novembre, Forcia fit ouvrir une seconde tranchée et traça les travaux d'approche, ainsi que l'indique la figure 64. Indépendamment des deux places d'armes A et B déjà tracées, il en projeta une troisième C à laquelle on arriverait par une nouvelle tranchée D, puis deux batteries en G et en F pour quatre pièces chacune et une batterie pour deux mortiers H. Il fit prolonger la première tranchée en I avec une pièce à son extrémité, battant la porte de la courtine K. Deux pièces montées dans la place d'armes B commandèrent la batterie F et les alentours. Une pièce montée en E commanda la batterie G et une pièce montée dans la place d'armes C battit le dehors en avant de la batterie de mortiers. Il pensait ainsi parer à toutes les éventualités. Si l'assiégé voulait tenter quelque coup hardi, il ne pouvait aller loin, et s'il parvenait à s'emparer d'une des deux batteries G, F, il pouvait le foudroyer. Les deux batteries G et F étaient destinées à éteindre les feux du saillant Nord-Ouest et de la moitié de gauche de la tenaille. Cela fait, il pouvait, — défilé des feux de droite — cheminer jusqu'à la contres-

1. Voir fig. 59.

carpe, établir une batterie de brèche et prendre la place par le saillant Nord-Ouest. Pendant ce temps, la batterie de mortiers rendrait la droite de l'ouvrage intenable, écraserait les défenseurs des anciens murs terrassés, endommagerait la porte et empêcherait l'assiégé de rien entre-



prendre sur ce point. Le projet n'était pas mal conçu; il ne s'agissait plus que de le mettre à exécution.

Le flegmatique gouverneur fit renforcer les gabionnades de l'ouvrage et élever des traverses et des paréclats, notamment sur les plate-formes des deux grosses tours. Il fit

disposer des abris dans les terre-pleins. D'ailleurs, il ne cessait de faire tirer sur les travailleurs, si bien que ceux-ci ne pouvaient guère avancer que pendant la nuit. Tantôt, à dix heures du soir, tantôt à minuit, à deux heures ou avant le jour, Rincourt causait des alertes dans le camp ennemi par des sorties sans importance, au point de vue du résultat final, mais qui fatiguaient singulièrement les assiégeants.

Ces sorties étaient opérées par une ou deux compagnies pendant que les autres se reposaient. Ainsi exerçait-il les miliciens, et les habituait-il au métier.

Le 15 novembre, les travaux des assiégeants n'étaient guère avancés. La place d'armes C était faite cependant, ainsi que la parallèle qui la réunissait à la place d'armes B, et on commençait les tranchées qui devaient aboutir aux deux batteries. Les mortiers de bombes étaient montés et commencèrent à tirer vers le soir. Mais ces projectiles faisaient plus de bruit qu'ils ne causaient de dommage à l'assiégé. Le tir de ces mortiers était mal réglé, et la plus grande partie des bombes éclatait trop tôt ou trop tard. Les assiégés s'y habituaient et se défilaient dès qu'ils les voyaient arriver. Pour une douzaine de bombes tirées la première soirée, deux hommes avaient été blessés et un affût endommagé.

La matinée du 15 novembre, le temps, qui avait été beau jusque-là, changea brusquement. Une neige fine tomba vers 9 heures et fut bientôt suivie d'une pluie diluvienne accompagnée de rafales. Pendant la nuit du 15 au 16, les hommes de garde dans les tranchées étaient dans l'eau jusqu'aux genoux ; il était impossible de travailler. La pluie continua égale, serrée, pendant toute la journée du 16. Rincourt mit à profit ce fâcheux état de l'atmosphère. Le pont qui avait été établi sur la rivière par les Impériaux, en aval du pont de pierre, consistait en un tablier

d'une toise de largeur, posé partie sur des chevalets, partie sur des bateaux accouplés, recueillis dans la vallée. C'était fort mal entendu, car le niveau de la rivière, venant à monter, les bateaux s'élevaient d'autant et il était fort difficile de maintenir l'union entre le tablier posé sur ces bateaux et celui posé sur les chevalets. Ainsi, malgré la pluie, les assiégeants avaient-ils travaillé pendant toute la journée du 16 pour éviter la rupture de ce pont. Le gouverneur qui, toute cette journée, ne cessa d'examiner les alentours de la place, avait reconnu du haut de la plate-forme du cavalier la situation précaire du passage des assiégeants, et, à la nuit, il fit jeter à l'eau, par-dessus les parapets du pont de pierre, quelques gros troncs d'arbres qui vinrent heurter les bateaux, les chevalets et faire obstacle au courant qui montait toujours. A minuit, une vingtaine de ces troncs d'arbres s'étant accumulés contre les bateaux, le niveau de la rivière s'élevant encore, le pont fut emporté. Une lumière qui apparut un instant sur un point de la vallée d'Abonne avertit Rincourt de la destruction du pont. Ce signal était donné par un de ses espions.

Certain dès lors de ne pouvoir être coupé sur sa droite par les Impériaux, le gouverneur fit sortir trois cents miliciens et trois compagnies de soldats, tenus sous les armes après le souper, par la porte de l'Ouest, voisine du château ; trois cents autres miliciens et deux compagnies par la porte de l'Est. Cette seconde troupe avait pour mission de se jeter sur la levée de l'étang, d'attaquer le poste ennemi établi au delà de cette chaussée, de le tourner par sa droite et de le pousser, l'épée dans les reins, le long du ruisseau. Rincourt prit le commandement de la première troupe de six cents hommes. Il descendit la rampe du pont, traversa le ruisseau au moyen de madriers et de chevalets qu'il avait fait préparer derrière le cavalier et attaqua le poste de trois cents hommes établi à cent toises en aval du pont de

pierre. Ceux-ci, se voyant assaillis par une troupe très-supérieure en nombre à la leur, quittèrent précipitamment leurs bivacs et se dirigèrent le long de la rive gauche du ruisseau pour se réunir au second poste de trois cents hommes, établi entre eux et la chaussée, puisque le pont était rompu. C'est bien ce sur quoi comptait Rincourt. En même temps, et en sens inverse, fuyait le poste de la chaussée de l'étang poursuivi par la seconde troupe des assiégés, comptant s'appuyer sur le poste du ruisseau et sur celui du pont, puisqu'ils étaient tournés sur leur droite. Ces deux postes, du pont et de la chaussée, se repliant aussi vite que le terrain le permettait, en sens inverse sur le poste du ruisseau, celui-ci crut à une attaque et tira quelques arquebusades sur les deux troupes amies. On eut de la peine à se reconnaître et, ces huit cents hommes ainsi réunis, en désordre, se virent attaqués de deux côtés par Rincourt et la seconde troupe des assiégés. Le combat ne dura guère, tant à cause du désordre que de l'infériorité numérique. Peu résistèrent, beaucoup se jetèrent dans les marais, deux à trois cents mirent bas les armes et demandèrent quartier. De ceux qui s'étaient jetés à droite et à gauche dans les marais, une centaine put rejoindre le camp au jour, les autres furent tués par les paysans.

Forcia, prévenu de l'attaque de ses postes du Sud-Est au milieu de la nuit, fit prendre les armes à un millier d'hommes. Mais le temps continuait à être affreux ; les capitaines obéissaient à contre-cœur; ils avaient perdu toute confiance, et ce ne fut qu'au jour que le lieutenant de Galas put descendre dans la vallée. Ses trois postes étaient enlevés, et il trouva de deux à trois cents hommes tués et blessés le long du ruisseau.

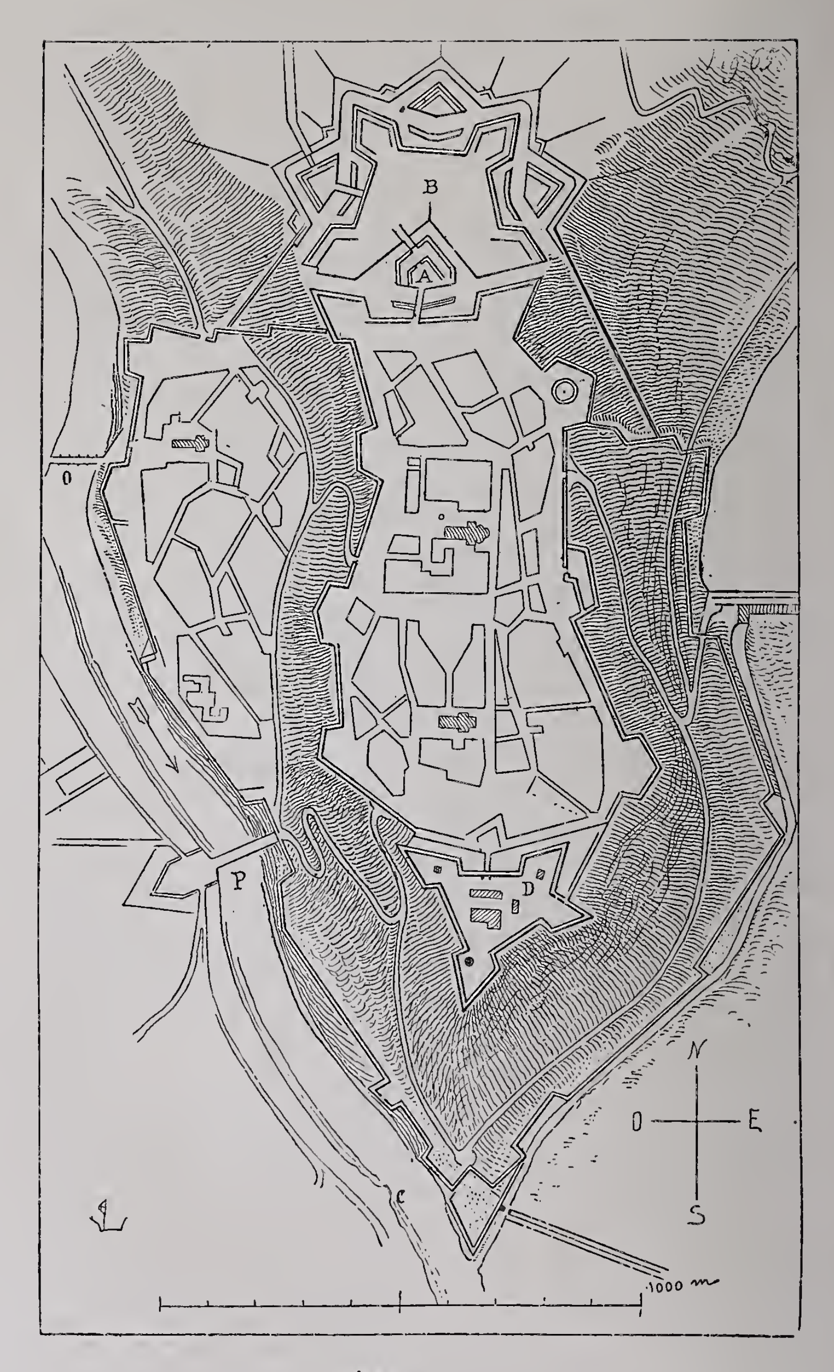
Rincourt était remonté tranquillement dans la ville avec ses deux troupes et ses prisonniers par la porte du château, vers trois heures du matin. Il n'avait perdu qu'une cin-

quantaine d'hommes tués, égarés ou blessés. Forcia reprit le chemin du camp, vers dix heures du matin. Mais du haut du donjon, dès les premières lueurs du jour, le gouverneur avait vu défiler la troupe des Impériaux vers les postes enlevés. Sans perdre un instant, se mettant à la tête de quatre compagnies fraîches de piétons et de ses trois cents cavaliers, et après avoir fait tirer quelques salves sur les ouvrages des assiégeants, il sortit bravement par le ravelin et alla donner tête baissée sur les tranchées. L'ennemi surpris, sans commandement, découragé, lâcha pied, et Rincourt put enclouer les canons des deux places d'armes avancées, enclouer et jeter les mortiers le long des rampes, briser des affûts, bouleverser les gabionnades et enlever quantité d'outils de travailleurs.

Quand Forcia rentra, ce fut pour apprendre ce nouveau désastre. Ses capitaines murmuraient tout haut. Il les traita de lâches et d'ignorants, ceux-ci répliquèrent aigrement; on en vint de part et d'autre aux injures. Heureusement pour Forcia, le soir arriva un messager de Galas qui enjoignait de lever le siége de la Roche-Pont et de se replier, sans perdre une heure, sur la Saône.

Saint-Jean-de-Losne avait résisté et la place n'avait pas été entamée; les Impériaux, surpris par les inondations, craignant d'être coupés par l'armée française, se décidaient à s'en retourner chez eux.

Si cette armée française avait eu à sa tête un Rantzau et un Rincourt, pas un Allemand n'eût repassé la frontière; mais le duc de Weimar et le cardinal de La Valette qui pouvaient détruire les envahisseurs, les poursuivirent assez mollement. Les Impériaux, toutefois, dans cette expédition, dont ils espéraient tirer le plus éclatant profit, perdirent tous leurs bagages, bonne partie de leur artillerie et un tiers de leur effectif.



LES DÉFENSES DE VAUBAN

XV

LA VILLE DE LA ROCHE-PONT EST FORTIFIÉE PAR M. DE VAUBAN

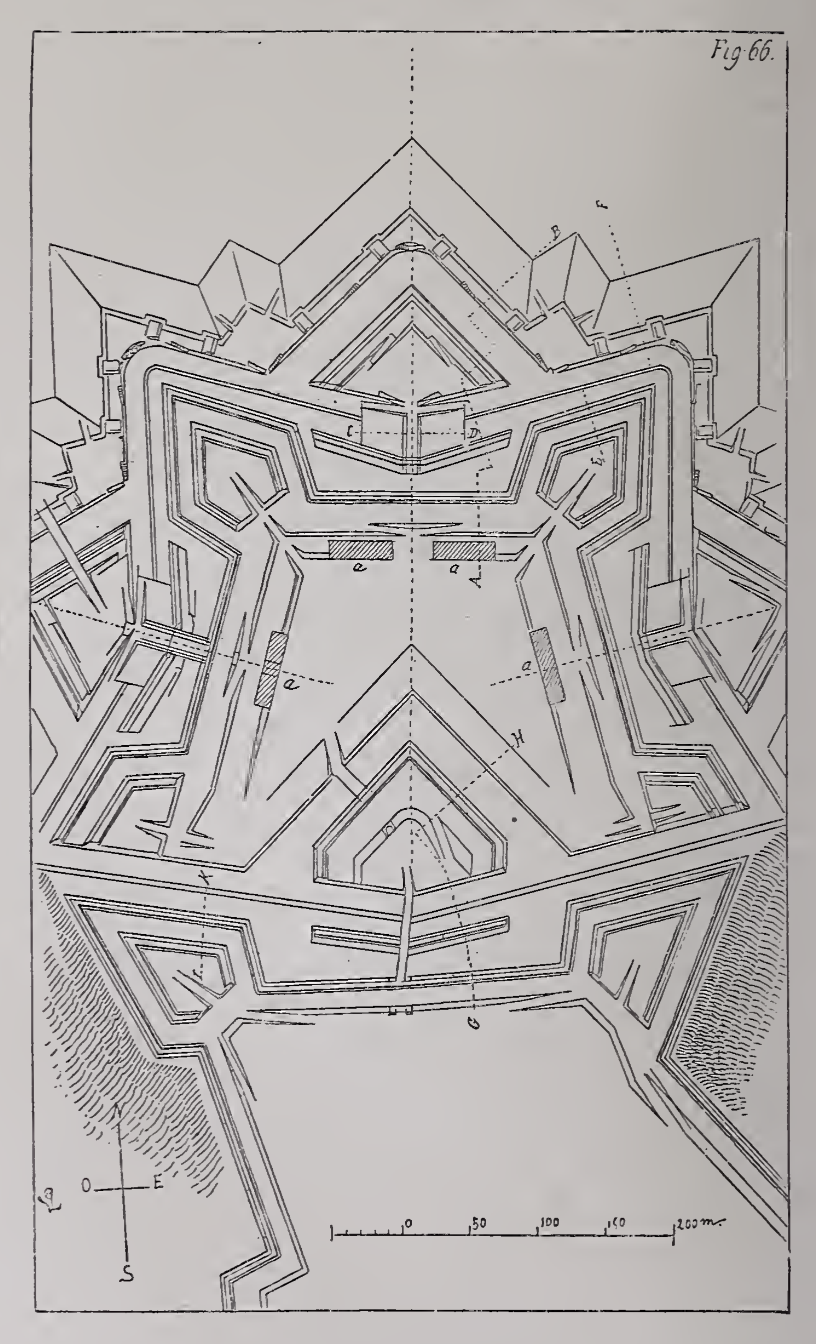
Né à Saint-Léger de Foucherets, en pleine Bourgogne, Vauban, qui aimait et connaissait bien cette belle province, eut plusieurs fois l'occasion de visiter la Roche-Pont. L'assiette du lieu, sa position stratégique, attira son attention et fut une occasion d'études qui reliaient cette petite place à une ligne s'appuyant à Besançon, passant par Dôle, Auxonne, la Roche-Pont, Langres, Neufchâteau, Toul, Pont-à-Mousson, Metz, Thionville, Longwy, Montmédy, Sédan, Mézières, Rocroy, Avesnes, Maubeuge, Valenciennes, Lille, pour finir à Dunkerque. C'était alors en 1680, une seconde ligne. Plût au Ciel qu'on l'eût toujours conservée et entretenue par des ouvrages mis en rapport avec les moyens d'attaque; mais si les Français savent prendre, ils n'ont souci de garder.

La place de la Roche-Pont n'était attaquable que par le plateau du Nord, et l'artillerie du temps de Vauban ne pouvait l'entamer sérieusement que de ce côté, puisque la ville, sur ses deux flancs Est et Ouest, était protégée

par des escarpements et deux cours d'eau. Des batteries établies sur les coteaux à l'Est et à l'Ouest ou étaient dominées par l'artillerie de la ville, ou, pour atteindre le niveau des remparts, devaient s'en éloigner de neuf cents toises, hors de portée. Vauban résolut donc d'établir au Nord, en dehors de la ville ancienne, un grand ouvrage qui commanderait le plateau. Toutefois — car il était économe de l'argent de l'État — il pensa qu'il pourrait utiliser une partie des ouvrages d'Errard, notamment, les bastions que cet ingénieur avait élevés sur les fronts Est et Ouest, et perfectionner la défense du château qui deviendrait ainsi un bon réduit. De plus, il traça des ouvrages, seulement revêtus à la base, le long de la rivière, pour protéger la ville basse. Du côté du ruisseau, il traça également un front flanqué pour de la mousqueterie afin d'éviter de ce côté toute insulte et de conserver des terrains utiles, soit pour cultiver des légumes en cas de siége ou faire paître des bestiaux. Un barrage établi à l'embouchure du ruisseau, avec éclusage, permettait d'inonder les prés situés à l'Est de l'escarpement.

La figure 65 présente le plan de l'ensemble des ouvrages tracés par Vauban. Il avait d'abord songé à établir au Nord, en avant du front fortifié par Errard de Bar-le-Duc, un ouvrage à corne, devant une demi-lune; mais il ne pouvait battre efficacement ainsi les points divergents du plateau. Il s'arrêta donc au tracé que donne la figure 65, en se servant d'une partie des revêtements du Nord d'Errard de Bar-le-Duc. En avant de ce front Nord, à la place des défenses étroites et trop resserrées d'Errard [1], il fit une grande demi-lune A (fig. 65), avec tenaille en arrière, puis l'ouvrage bastionné B qui battait tout le plateau. Pour le reste de la ville, se servant des

1. Voir fig. 60.



L'OUVRAGE AVANCÉ DE VAUBAN

vieux bastions, il leur donna de bons flancs et disposa le réduit comme l'indique le tracé D. Les voies de la ville haute furent élargies, améliorées et les maisons isolées des remparts. L'ancien pont en C avait été détruit par une crue de la rivière, il ne fut pas rebâti, mais en P, on construisit vers 1675 un nouveau pont de pierre avec une tête de pont terrassée. En O était encore en 1680 une passerelle de bois. La ville s'était de nouveau étendue sur la rive gauche et l'importance de la cité haute tendait à diminuer.

La figure 66 présente, à une plus grande échelle, le tracé de l'ouvrage avancé construit par Vauban. Devant les trois fronts de cet ouvrage, des demi-lunes avec tenailles en arrière défendaient les approches.

Quatre casernes furent construites en *a*. Des cavaliers s'élevèrent sur les bastions et les chemins couverts avec leurs places d'armes furent garnis de traverses. Cet ouvrage étant pris, le corps de la place pouvait encore tenir quelques jours.

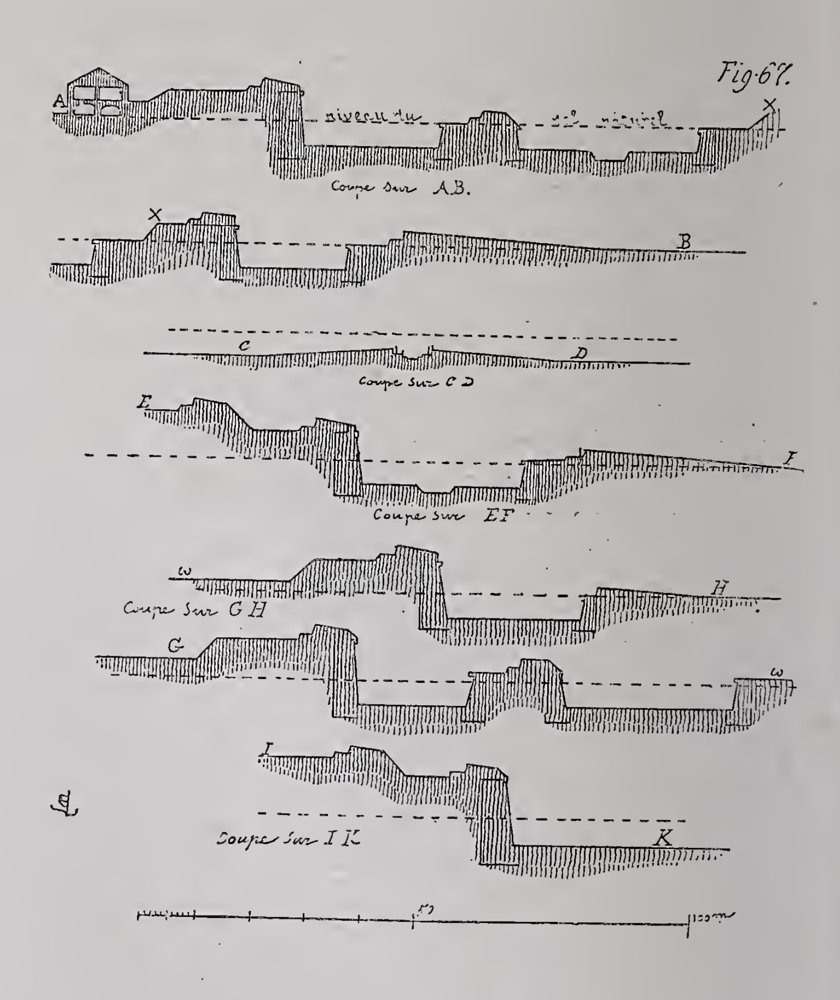
La figure 67 donne les profils de ces ouvrages qui étaient revêtus et présentaient une bonne défense qu'un siége en règle pouvait seul entamer.

Mais il est utile d'indiquer les motifs qui déterminèrent le tracé de cet ouvrage et la méthode adoptée par l'illustre ingénieur.

Vauban fortifiait en raison de la place et n'était point de ces esprits routiniers qui une fois un système admis, prétendent l'appliquer en toute occasion.

Les forteresses qui, comme celle de la Roche-Pont, sont situées à l'extrémité d'un promontoire et ne présentent à l'assiégeant qu'un front étroit, donnent certainement à la défense certains avantages puisqu'elles n'ont guère à redouter qu'une seule attaque et ne sont abordables que d'un côté; mais cette disposition ne laisse pas d'avoir ses

inconvénients, surtout si comme dans le cas présent un plateau en éventail s'ouvre en dehors de la place; car



alors l'assiégeant couvre les défenses de feux convergents auxquels l'assiégé ne peut opposer qu'un front étroit dé-

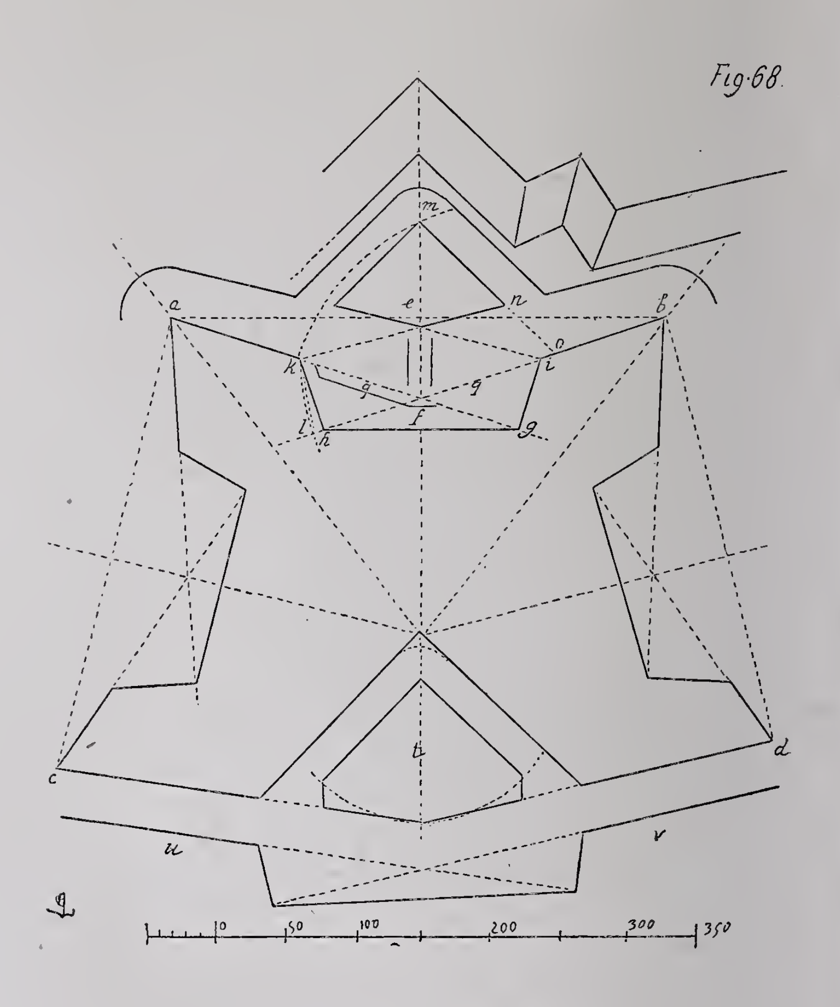
pourvu de grands flanquements. Du côté de l'Est, le gros bastion, au milieu duquel Vauban avait laissé subsister la tour du quinzième siècle, qui lui donnait ainsi un bon cavalier revêtu, flanquait passablement la crête orientale du plâteau extérieur; mais du côté de l'Ouest, ce flanquement se refusait complétement, à cause du rentrant donné par le promontoire. Pour parer à ce désavantage, Vauban inclina sa capitale quelques pas vers l'Est[1].

Il avait pensé d'abord à supprimer les flancs Sud des deux bastions extrêmes, mais alors les prolongements des faces Est et Ouest de ces bastions eussent été trop obliques pour battre efficacement les arêtes du plateau, tandis que les deux courtines remplissaient cet objet. Puis, l'ennemi ne pouvait, sans risques, commencer alors ses tranchées sur les rampants de ce plateau et arriver rapidement devant des fronts insuffisamment flanqués. Vauban établit donc le tracé du grand ouvrage avancé d'après la méthode suivante (fig. 68). Il donna au côté extérieur 180 toises ou 351 mètres[2]. Au côté Ouest, *a*, *c*, 340 mètres, et au côté Est, *b, d*, 320 mètres; c'est-à-dire qu'il plaça les points *c* et *d* en raison de l'arête du plateau; les deux angles *a* et *b* étant égaux entre eux. Sur le milieu du côté *a b* du polygone, il éleva la perpendiculaire *e f*, ayant comme longueur, le sixième de *a b*. De ce point extrême *f*, furent tirées les lignes de défense *a g, b h*, sur lesquelles les longueurs des faces du bastion *a k*, *b i* furent portées égales à deux septièmes du côté extérieur *a b*. Pour trouver les flancs du bastion, d'après la méthode adoptée ordinairement dans ses défenses des points *k* et *i*, il décrivait des arcs de cercle *k l*, en prenant *i k* comme rayon. Le point d'intersection de cet arc avec la ligne

[1] Voir la figure 65.

[2]. Pour plus de clarté, nous réduirons toutes les dimensions suivantes en mètres.

b h donnait la longueur et la direction du flanc du bastion; mais, n'ayant pu tracer un demi-hexagone régulier,



et les angles *a* et *b* étant plus fermés que ceux d'un hexagone régulier, en procédant de cette manière, il rétrécissait

trop les gorges du bastion. Donc, pour déterminer le flanc du bastion des points *i* et *k*, il abaissa des perpendiculaires sur les lignes de défense *a g*, *b h*, et le point *h* donna l'angle rentrant dans la courtine *h g* parallèle au côté *a b*. Cela découvrait un peu plus les flancs, mais permettait de mieux battre les dehors, et c'était, dans ce cas particulier, le point important.

La largeur du fossé du corps de place fut fixée à $33^m,92$ à l'arrondissement de la contrescarpe, et celle-ci fut déterminée par une tangente à cet arrondissement, menée par l'angle de l'épaule du bastion opposé.

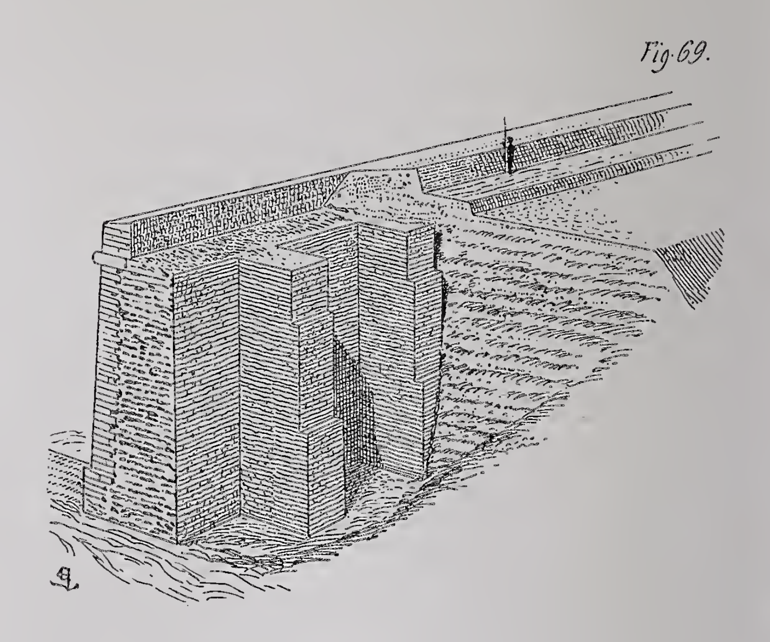
Les fossés étant secs, Vauban creusa au milieu des cunettes de 7 mètres de largeur sur une profondeur de 2 mètres[1]. Des doubles caponnières réunirent les tenailles aux demi-lunes. La demi-lune fut tracée comme suit : Prenant *g k* comme rayon, l'arc *k m* fut tracé. Sa rencontre avec la perpendiculaire *e*, *f* prolongée, donna le point d'intersection *m*, saillant de la demi-lune. De *m*, la face *m n* se dirigea sur un point *o* pris sur la face du bastion à $9^m,42$ de l'angle de l'épaule *i*. La largeur du chemin couvert fut fixée à $9^m,42$, et celle du glacis à 37^m67. Les places d'armes rentrantes eurent 30 mètres de demi-gorge et les faces 40 mètres. Ces places d'armes furent fermées par des traverses. Le fossé de la demi-lune eut 27 mètres de largeur. Les tenailles *q* construites dans la direction des lignes de défense, eurent $13^m,18$ de largeur à la base.

Des cavaliers furent établis sur les bastions pour avoir des vues convenables sur les rampes du plateau. Leurs faces et leurs flancs, parallèles à ceux des bastions, durent être plantés à une assez grande distance des épaulements, pour que le pied du talus extérieur non revêtu, lais-

1. Voir, fig. 67, coupe sur CD.

sât la place nécessaire à la manœuvre facile des pièces d'artillerie [1].

Il fut procédé de la même manière pour les côtés *a c* et *b d*. La largeur du fossé fut portée à 30,00 et la grande demi-lune *t* fut établie de telle sorte que ses faces eussent 100,00 et ses petits flancs 20,00. Les vieux bastions, res-



taurés et agrandis *u*, *v*, furent armés de cavaliers, et l'escarpe de ces bastions domina celle des bastions de l'ouvrage avancé de 1,96 [2], ce qui du reste était facilité par la dispo sition du terrain.

Toutes les escarpes et contrescarpes furent revêtues de

1. Voir fig. 67, la coupe sur E F.
2. Voir fig. 67, les coupes sur G, H et I, K.

bonne maçonnerie avec contreforts dans le terre-plein, ainsi que l'indiquent les profils de la figure 67 et la figure 69.

Des poternes établirent les communications entre les ouvrages. La place de la Roche-Pont n'ayant à redouter qu'une seule attaque sérieuse, le nombre des canons nécessaires à sa défense parut pouvoir être, relativement à son étendue, peu considérable. Ce nombre fut porté à trente pièces de vingt-quatre livres, à dix de douze et de quatre pour armer les demi-lunes.

A la fin du règne de Louis XIV, les efforts des coalisés se portèrent vers les frontières du Nord-Est, et la garnison de la Roche-Pont n'aperçut pas l'ennemi. Toutefois, pendant le cours du dix-huitième siècle, cette place fut passablement entretenue.

XVI

SEPTIÈME SIÉGE

Le 31 décembre 1813, la grande armée de Bohême, forte de cent quatre-vingt mille hommes sous le commandement du prince de Schwartzemberg, franchit le Rhin à Bâle, entre en Suisse et pénètre en France. La droite se dirige sur Belfort, Colmar et Strasbourg, le centre marche sur Langres, la gauche sur Dijon. Le même jour, les Prussiens passaient le Rhin à Mayence. Soixante mille hommes au plus, échelonnés d'Épinal à Langres, devaient s'opposer à l'invasion de l'Est, et ces corps n'étaient composés que de soldats découragés et de recrues sachant à peine se servir de leurs armes. L'armée du prince de Schwartzemberg, qui du côté de la Savoie pouvait craindre une attaque des corps commandés par le prince Eugène, et qui savait que les débris de l'armée d'Espagne avaient ordre de se diriger en toute hâte vers Lyon, voulant assurer sa base d'opération, laissa des corps devant Besançon, Dôle, le long de la Saône et entre Dijon et Langres, avec ordre d'occuper les points stratégiques les plus favorables. La place de la Roche-Pont dut être prise; le généralissime de

l'armée de Bohême ne pensait pas qu'elle fût en état de résister quarante-huit heures, car il savait qu'elle ne renfermait aucune garnison et que les citadins n'étaient guère disposés à se défendre.

Parmi les habitants de la Roche-Pont, se trouvaient quelques familles royalistes, dont les émissaires avaient assuré le commandant en chef de l'armée de Bohême que la population tout entière attendait impatiemment l'arrivée des alliés pour se déclarer en faveur des Bourbons. Le prince de Schwartzemberg avait trop de clairvoyance et savait assez à quelles illusions se laissaient entraîner les royalistes, pour croire sans restriction à ces propos; il tenait beaucoup à ne pas rencontrer d'obstacles sérieux pendant ses premières étapes, afin de se mettre le plus rapidement possible en communication avec ses alliés venant du Nord-Est. Il fit donc savoir aux royalistes de la Roche-Pont, qu'il n'était pas opportun de provoquer une manifestation politique sur son chemin, et que le moyen d'assurer le succès des alliés était de se tenir tranquilles; que ses troupes, conformément à la proclamation lancée par les coalisés en entrant sur le sol français, respecteraient les propriétés, qu'elles n'étaient point animées par un esprit de vengeance, et que leur gloire consisterait à conclure la paix le plus promptement possible afin de rendre à l'Europe le repos dont elle avait tant besoin.

Cependant Napoléon, en apprenant l'entrée des troupes allemandes du sud par Bâle, avait envoyé des ordres pressants dans le Bourbonnais, l'Auvergne et la Bourgogne, pour lever au plus tôt les conscrits et les diriger sur Paris, En même temps les dépôts du Dauphiné, de la Provence ainsi que les conscrits de l'Est, durent être réunis à Lyon pour fermer à l'ennemi les débouchés de la Suisse et de la Savoie et au besoin opérer sur ses derrières.

Les préfets de la Bourgogne, de la Picardie, de la Nor-

mandie, de la Touraine et de la Bretagne durent s'adresser aux communes pour former des compagnies de gardes nationales d'élite qui seraient dirigées sur Paris, Meaux, Montereau et Troyes.

Il était bien tard pour que ces dispositions pussent présenter un obstacle sérieux aux envahisseurs. Devant les armées de la coalition, les autorités civiles et les troupes régulières se retiraient précipitamment et laissaient les populations livrées à elles-mêmes sans armes et sans direction. Il arrivait ainsi que des corps, venant du Midi, se trouvaient isolés, ne sachant plus s'ils devaient continuer leur chemin ou rétrograder. Ce fait se présenta sur la Saône : trois bataillons d'infanterie, des artilleurs appelés à Vincennes pour être réunis au grand dépôt central que l'empereur organisait dans cette place, et quelques détachements de diverses armes se dirigeant sur Dijon pour de là pousser vers Troyes, se trouvèrent sur le flanc de la colonne de gauche de l'armée de Bohême. Ils rebroussèrent chemin, firent un assez long détour espérant déborder la droite des ennemis et rejoindre la route de Troyes par Beaune, Semur, Montbard et Châtillon-sur-Seine ; mais pris par le mauvais temps et la neige pendant une marche de nuit dans les montagnes de la Côte-d'Or, ils s'égarèrent et tombèrent le matin à Saint-Seine déjà occupé par un corps d'éclaireurs autrichiens. Les Français n'avaient que très-peu de munitions, pas d'artillerie. Ils ne purent forcer le passage, furent obligés de se rejeter dans le val Suzon espérant encore trouver libre la route de Dijon à Langres. Mais à Thil-le-Châtel ils se heurtèrent de nouveau contre un corps ennemi et durent rabattre vers la petite place de la Roche-Pont, car ils étaient évidemment coupés. Le colonel qui commandait cette petite colonne avait pour instruction, dans le cas où il serait dans l'impossibilité de gagner Langres, de prendre position à Auxonne ou à la

Roche-Pont, de s'y tenir et de former un noyau jusqu'à l'arrivée du corps d'Augereau qui devait marcher de Lyon par Mâcon, Châlon et Gray pour tomber sur les derrières du prince de Schwartzemberg.

Voici quels étaient les événements survenus dans la ville de la Roche-Pont pendant ce temps-là. Conformément aux derniers ordres transmis par le préfet, des compagnies de gardes nationales avaient été organisées promptement. Les habitants de la Roche-Pont, ainsi que leurs voisins d'Auxonne, de Dôle, de Saint-Jean-de-Losne conservent des habitudes militaires et possèdent, non sans motif, ainsi qu'on l'a vu, la tradition des siéges. Il y a toujours eu à la Roche-Pont, pendant le moyen âge, des compagnies d'archers et d'arbalétriers, puis plus tard de bombardiers et d'artilleurs. Sous le Consulat, la place de la Roche-Pont avait servi de dépôt à l'armée concentrée entre Dijon et la frontière Suisse pour passer le Saint-Bernard, et des munitions y avaient été accumulées; quelques pièces de siége y furent déposées et y demeurèrent. A l'approche de l'armée du prince de Schwartzemberg, la population de la Roche-Pont s'émut, et même avant l'arrivée des instructions préfectorales, trois compagnies de gardes nationales dont une d'artillerie s'étaient spontanément formées. Tous ces gens-là possédaient leurs vieux fusils du temps de la Révolution ou de bonnes armes de chasse. La ville basse, occupée en grande partie par de riches familles, parmi lesquelles plusieurs étaient dévouées à la royauté, ne partageait point ces dispositions guerrières. Quelques indiscrétions firent découvrir à la population de la ville haute les intrigues pratiquées par les royalistes. Le maire était un homme qui s'était fait remarquer par son dévouement pour l'Empereur tant que l'Empire avait été le plus fort; mais qui, voyant les choses tourner mal, se rapprochait chaque jour des royalistes.

Il avait apporté, sinon du mauvais vouloir, au moins beaucoup de difficultés dans la formation des compagnies de gardes nationales d'élite, cherchant à gagner du temps. La petite citadelle de la Roche-Pont était occupée par une compagnie de soixante vétérans, la plupart infirmes, sous les ordres d'un vieux capitaine du génie, manchot, qui avait fait à peu près toutes les campagnes de l'Empire. A la nouvelle de l'entrée des ennemis sur le territoire français, le capitaine Allaud — c'était son nom — avait demandé à Dijon des ordres qu'il ne reçut pas. Cependant il employa ses hommes à mettre le petit arsenal en état. Il jouissait dans la ville haute d'une certaine autorité. La population mâle de la cité, composée en grande partie d'anciens soldats — toute la jeunesse était partie dès les premiers mois de 1813 — n'appelait le capitaine Allaud que « le gouverneur » et s'était adressée à lui pour former les compagnies, ne demandant que des munitions. Or, l'arsenal de la Roche-Pont renfermait une bonne provision de poudre, de boulets, une vingtaine de vieilles pièces de bronze de petit calibre, six pièces de vingt-quatre, deux obusiers, quatre petits mortiers et une centaine de fusils hors de service. Dès les premiers jours de janvier, les six gendarmes qui demeuraient encore à la Roche-Pont avaient été appelés à Dijon.

Le capitaine Allaud demanda des hommes de bonne volonté pour mettre les armes en état, faire des gargousses et des cartouches, réparer les parapets, les traverses et les épaulements, fabriquer des gabions et fascines ; les femmes firent des sacs à terre, comme s'il eût été possible de soutenir un siége avec les soixante vétérans et les trois compagnies de gardes nationales formant un total de deux cent soixante hommes. Le préfet de Dijon avait transmis l'ordre de faire replier ces compagnies d'élite de gardes nationales sur Langres, mais cet ordre n'était pas parvenu. Les royalistes levaient les épaules en voyant ces deux cent

soixante gardes nationaux s'exercer sur le terre-plein de l'ouvrage avancé, et allèrent jusqu'à plaisanter dans les lieux publics sur la *garnison* du capitaine Allaud. Celui-ci n'entendait pas raillerie et disait hautement à ses hommes qu'il fallait passer le sabre au travers du corps des plaisants. Il y eut des disputes, des rixes même dans les cafés. Le maire prétendit interposer son autorité; il fut insulté, traité de traître, et le capitaine fut informé des intrigues ourdies par les royalistes. A la nuit, le capitaine faisait fermer les portes de la cité, et à chaque heure l'antagonisme entre la ville haute et la ville basse s'accentuait davantage. « Si les Autrichiens arrivent, disait le capitaine, les premiers boulets seront pour les maisons de ces traîtres royalistes! » Les esprits s'échauffaient de part et d'autre, et le maire eut l'imprudence de demander au capitaine en vertu de quels ordres il agissait. « Je suis commandant de place, lui répondit le vieux soldat, puisqu'il n'y a ici d'autre officier que moi, et que la Roche-Pont est une place forte.... »

« Pour vous le prouver, je vous arrête! » et il fit conduire le maire dans la citadelle. Grande fut l'émotion dans la ville, mais les royalistes étaient en faible minorité et n'osèrent remuer. On cria : « Vive le gouverneur! » dans les cabarets. La populace voulut piller la maison du maire, située dans la cité, et c'est à grand'peine si le capitaine put arrêter le désordre. — « Tas de gredins! » criait-il à ces drôles qui déjà brisaient les portes de la maison. « Je vais vous faire fusiller comme des chiens. Sacrebleu! vous avez des bras pour enfoncer des portes; nous verrons si vous taperez d'aussi bon cœur sur les Allemands! Allons! ajouta-t-il en se tournant vers une douzaine de vétérans qui le suivaient : Balayez-moi cette canaille! » et donnant l'exemple il distribua force coups de plat d'épée sur le dos des pillards.

Ce fut dans la matinée qui suivit cette petite émeute que le corps français, dont nous avons parlé, se présenta devant la Roche-Pont.

Il fut accueilli dans la ville haute par de grandes démonstrations de joie. Une armée de secours bien équipée, bien munie n'eût pas été mieux reçue. Et cependant cette troupe exténuée de fatigue, n'ayant rien mangé depuis vingt-quatre heures, sans artillerie, sans munitions, avait toute l'apparence de fuyards. Couverts de boue, à peine vêtus, ces pauvres soldats ne semblaient guère propres à se défendre. Mais telle est, en ces tristes temps, le besoin d'espoir, que la vue d'un uniforme ami relève tous les cœurs. Se voyant si bien reçus, ces braves gens firent leur entrée dans la cité en bon ordre, et présentaient, en défilant dans les rues, malgré leur épuisement, un aspect martial qui redoublait l'enthousiasme des habitants. Un colonel, trois chefs de bataillon, quelques capitaines, dont un d'artillerie, formaient l'état-major.

Deux heures après leur arrivée, ces soldats, la plupart ayant fait plusieurs campagnes, bien reposés, brossés, avaient une tout autre apparence.

Les nouvelles qu'apportait ce petit corps indiquaient assez qu'il n'y avait pas de temps à perdre, si on voulait mettre la ville de la Roche-Pont en état de se défendre avec honneur, sinon avec espoir de succès. Le colonel prenait naturellement le commandement, on l'appelait Dubois. Il avait fait la guerre de Portugal, puis avait été en Russie d'où il était revenu capitaine; nommé chef de bataillon dans la campagne de Saxe, il s'était distingué à Dresde et était colonel depuis Leipzig. C'était un homme d'une trentaine d'années, mais qui paraissait avoir beaucoup plus. De la gloire française, il n'avait guère vu que le côté désastreux. Aussi ne portait-il pas sur sa physionomie cette empreinte de foi confiante qui persistait chez

beaucoup de ses frères d'armes moins éprouvés que lui par les malheurs du temps. Pendant la guerre d'Espagne, il avait éprouvé toutes les misères, les privations, constaté le défaut d'ordre, le décousu. Faisant partie du corps de Ney, au retour de Moscou, il avait appris là ce qu'est l'accomplissement du devoir sans le prestige de la gloire. A Dresde, le régiment auquel il était attaché avait perdu la moitié de son effectif; puis était venu le désastre de Leipzig. A chacun de ses grades était attaché le souvenir d'une date néfaste.

Le colonel Dubois avait des dehors froids qui lui servaient à masquer une timidité naturelle et une profonde défiance de ses semblables. — Il faut dire qu'il était payé pour se défier de tous et de tout. — Entré à l'âge de vingt ans au service comme simple soldat, bien qu'il appartînt à une honorable famille du Poitou et qu'il eût passé ses premières années entouré de la tendresse des siens, il n'avait vu de la guerre que les côtés funestes; ses premiers compagnons d'armes ne répondaient pas à l'idée qu'il s'était faite du soldat. Ce fut bien pis quand il fut envoyé en Espagne. Cette nature délicate s'était repliée sur elle-même, et ne laissait voir au dehors aucun sentiment de pitié ou même de sympathie pour qui que ce fût. Et cependant telle est profonde l'empreinte que donne à toutes les actions ce qu'on appelle le cœur, même lorsqu'on essaye d'en cacher les moindres manifestations, que cet homme, d'apparence glaciale, auquel on ne connaissait pas un ami, exerçait sur ses soldats une autorité morale, très-rare à cette dernière époque de l'Empire.

Juge infaillible, le soldat sait trouver les côtés faibles de l'officier, mais il ne le tient en estime et ne lui donne toute sa confiance que s'il reconnaît en lui, avec les talents militaires, une âme bien trempée, un cœur qui bat à l'unisson du sien. Le regard du soldat perce sans peine ces

dehors froids, souvent durs même, et a bien vite démêlé si cette apparence cache l'insuffisance, la fatuité, l'orgueil, ou si elle n'est qu'une contenance de commande, l'enveloppe d'une âme accessible à tous les sentiments humains.

Dans une action, le colonel Dubois voyait tomber ses hommes sans sourciller et ne permettait pas qu'un seul soldat quittât ses rangs pour les secourir; mais après le combat il était le premier et le plus attentif à faire relever les blessés, et ne prenait de repos que quand ils étaient transportés aux ambulances.

Des trois bataillons (incomplets) qu'il commandait, deux appartenaient à son régiment; le troisième était composé de débris ramassés de tous côtés. Cependant, après deux ou trois jours de marche, tous ces hommes, aussi bien que les pelotons de diverses armes qu'il devait amener à Troyes, connaissaient le colonel Dubois mieux peut-être qu'il ne se connaissait lui-même. Ces braves gens, après quelques heures de repos, étaient heureux de rester par la force des circonstances sous les ordres de leur colonel de *Bois,* comme ils l'appelaient, et se faisaient une fête de se défendre dans ce *nid* de la Roche-Pont, isolés de tout secours.

Tout en prenant, de concert avec le capitaine Allaud, les dispositions les plus essentielles à la défense, ne fût-ce au moins que pour sauver l'honneur des armes, le colonel Dubois voulut s'assurer s'il était possible de gagner Langres et Troyes sans compromettre sa troupe. Il fit donc monter à cheval, le soir, un jeune officier d'ordonnance, actif et intelligent, qu'il avait avec lui, lui donna deux cavaliers, deux guides montés pris dans la ville et connus du capitaine, avec ordre de reconnaître la route et de revenir le plus promptement possible.

Nous avons vu que les défenseurs, avant l'arrivée du colonel, étaient au nombre de trois cent vingt hommes

dont soixante vétérans. Parmi ces hommes, une cinquantaine étaient en état de servir les pièces, ayant été canonniers. La troupe qu'amenait le colonel se composait de trois bataillons donnant ensemble mille quatre cent cinquante hommes, de vingt-cinq artilleurs et d'une trentaine de cavaliers démontés; total : mille huit cent vingt-cinq hommes, compris les officiers.

On dut s'enquérir des vivres. Le colonel ayant appris l'arrestation du maire, le fit venir devant lui et eut bientôt confessé le magistrat municipal. Il ne lui laissa pas ignorer que les preuves de ses intrigues royalistes étaient suffisantes pour le faire fusiller sur l'heure, mais qu'il était un moyen pour lui d'éviter ce désagrément, c'était de s'employer, sans perdre une minute, à l'approvisionnement des vivres de la cité. Il ajouta qu'il ne commandait que l'avant-garde d'un corps d'armée, dirigé de Lyon sur les derrières des ennemis, pendant que l'Empereur les prendrait en tête; qu'il était donc important que la ville de la Roche-Pont pût résister quelques jours, et que si elle devait se rendre, faute de vivres, c'était à lui, maire, que le gouvernement de l'Empereur s'en prendrait, comme s'étant entendu avec l'ennemi; qu'alors son affaire était réglée.

Le pauvre maire, plus mort que vif, promit tout, jura par tous les saints qu'il était dévoué à l'Empereur, et que dans les vingt-quatre heures la forteresse serait garnie de tous les vivres qu'on trouverait dans les environs. « Je ne sais ce qu'il y a dans les environs, répondit le colonel; vous le savez probablement; mais je dois vous déclarer qu'il faut ici, demain à quatre heures du soir, — il est six heures un quart : — 1° des rations en farine, viande et vin pour deux mille hommes de garnison et pour vingt-cinq jours au moins; 2° que les habitants de la ville doivent être approvisionnés de leur côté pour trente jours; et que si les choses ne sont pas ainsi faites, j'aurai le regret de

vous mettre de nouveau sous les verrous, où vous attendrez la décision du gouvernement de l'Empereur.... Je vais vous donner vingt hommes pour vous accompagner et vous aider.... Planton ! mandez-moi le major! — Mais, mon colonel, dit le maire, vous sentez bien qu'en cette saison j'aurai bien de la peine.... — Aimez-vous mieux retourner de ce pas en prison ? interrompit le colonel.... » Major! dit-il, lorsque cet officier fut introduit, M. le maire de la Roche-Pont se charge d'approvisionner la ville en vivres avant vingt-quatre heures. Voilà la note de ce qu'il faut. Vous l'accompagnerez et vous aurez vingt hommes de corvée avec vous, prenez-en trente s'il est besoin. Il faut commencer cela de suite. Bonne chance, monsieur le maire; au revoir. « Et au major, pendant que le maire se retirait pâle et couvert de sueur, malgré la rigueur de la saison : « Ne perdez pas cet homme de vue, c'est un royaliste; tenez-le en haleine et ramenez-le-moi avec des vivres. — Entendu, mon colonel! » Il y avait bien des années que la ville haute et la ville basse de la Roche-Pont n'avaient été aussi animées. En haut, c'était de tous côtés des bruits d'armes, des terrassiers qui allaient à l'ouvrage, des pièces qu'on sortait de l'arsenal et qu'on mettait en batterie, des affûts qu'on réparait. Là, les charpentiers faisaient des plates-formes. Comme jadis, les femmes se mêlaient aux travailleurs, elles rapportaient des fagots d'osier coupés le long de l'étang pour faire des gabions. Derrière toutes les fenêtres on en voyait qui cousaient des sacs à terre. Les charrons réparaient des roues; et tout ce monde chantait, riait, comme si on se fût préparé à une fête. Les charrettes de farine et de fourrage arrivaient; des porcs, des vaches et des moutons qui encombraient les rues.

La ville basse présentait un aspect différent : les cafés étaient pleins, tout le monde parlait à la fois et très-haut.

Le maire, suivi du major qui ne le quittait pas d'une semelle, et de sa corvée, entrait dans les boutiques, dans les habitations.

Tout le monde alors se mettait aux fenêtres ou sur le pas des portes. On attelait des charrettes que les vingt hommes de corvée remplissaient en un clin d'œil; faute de chevaux de renfort, les ouvriers poussaient à la roue. Seules, quelques belles maisons restaient hermétiquement fermées.

Il fallut parcourir la vallée, se présenter chez les fermiers des alentours, chez les meuniers. Beaucoup d'habitants de la ville haute descendaient pour aller en quête de jambons, de farine, de graines. Les boutiques d'épicerie, de charcuterie se vidaient à chaque heure; les denrées augmentaient de prix de minute en minute; si bien que le dernier jambon fut vendu, à trois heures du soir, soixante francs.

A quatre heures, le maire, toujours suivi du major comme de son ombre, se présenta devant le colonel et lui remit le bordereau de tout ce qu'il avait pu faire entrer en vivres dans la ville haute. Le colonel le fit asseoir et examina longuement la note, n'épargnant pas les questions et s'assurant près du major de l'exactitude des déclarations. Les vingt-cinq jours de rations pour deux mille hommes se trouvèrent complétés, grâce à un bon approvisionnement de graines sèches qui suppléait à ce qui manquait de farine.

Le colonel voulut bien en passer par là, d'autant qu'on avait trouvé dans le château quelques centaines de livres de biscuit en bon état. « Je vous remercie, monsieur le maire, dit-il; vous devez être fatigué, vous pouvez rentrer chez vous; mais comme je n'ignore pas les fâcheuses dispositions de quelques mauvais sujets à votre égard, vous aurez un factionnaire à votre porte, et je dois vous engager à ne quitter votre maison que pour aller à la mairie, qui,

heureusement, est située dans la ville haute, ce qui vous permettra, lorsque nous serons investis, de remplir vos fonctions avec le zèle que vous venez de montrer.... Je vous prierai aussi de faire organiser sans délai, cette nuit par exemple, une ambulance avec cinquante lits garnis, et de m'adresser les chirurgiens de la ville, s'il s'en trouve à la Roche-Pont, dès ce soir.... Major! accompagnez M. le maire pendant qu'il prendra ces derniers soins, et afin qu'il ne lui arrive rien de fâcheux.... »

Ce même jour, à huit heures du soir, la reconnaissance rentra et rendit compte de ce qu'elle avait vu.

L'ennemi était à Gray, à Champlitte, occupait les chemins qui de Gray vont à Thil-le-Châtel. On l'avait rencontré à Bèze, située à six lieues de la Roche-Pont. Toute communication entre Dijon et Langres était coupée; et, bien que l'ennemi n'eût pas occupé cette ville, il formait un rideau entre elle et le Nord pour masquer ses mouvements ultérieurs.

Les détails circonstanciés donnés par son officier d'ordonnance confirmèrent le colonel dans la pensée que l'armée de Bohême ne se préoccupait que médiocrement de ce qui se passait sur ses derrières, mais qu'elle poussait une pointe vers la capitale, par le bassin de la Seine. « Ah! dit le colonel, quand il eut longuement fait causer le jeune officier, si nous avions seulement ici vingt mille hommes de ces troupes qui ont été s'engloutir en Russie, nous pourrions faire payer cher à MM. les Allemands et Russes leur marche aventureuse, et peu d'entre eux repasseraient le Rhin.

Le colonel Dubois se décida donc à se conformer à la seconde partie de ses instructions. Il envoya un homme sûr, que lui procura le capitaine Allaud, à Auxonne pour faire savoir au commandant de place, si la ville n'était déjà occupée par l'ennemi, qu'il tenait la Roche-Pont, qu'il pou-

vait s'y défendre quelque temps, et qu'on dirigeât sur cette place les détachements isolés, vivres et munitions sans destination.

Le 15 janvier la ville de la Roche-Pont n'avait pas encore vu un seul ennemi. La colonne du centre de l'armée du prince de Schwartzemberg filait par Gray sur les hauteurs des bassins de la Seine et de la Marne, et négligeait la basse Saône. Ces délais avaient permis de réunir dans la ville des munitions nouvelles et quelques recrues qu', ne pouvant rejoindre, erraient sans ordres. Quatre pièces d'artillerie de campagne dont les affûts étaient en mauvais état, avaient aussi pu être rentrées dans la ville. Le colonel s'était mis en communication avec Lyon, et le maréchal Augereau, espérant toujours commencer son mouvement offensif, avait confirmé les ordres précédents donnés, c'est-à-dire de tenir à la Roche-Pont et de s'éclairer avec soin du côté du Nord principalement.

La grande armée de Bohême eut vers la fin de janvier quelques craintes sur ses derrières, et le prince de Schwartzemberg sut que de Mâcon, en remontant la Saône, et jusque dans les contrées coupées de collines qui composent une partie de la haute Bourgogne, il se formait un noyau de résistance qui pouvait à un moment donné prendre l'offensive et devenir un grand embarras. Après le combat de Brienne (29 janvier), à la suite duquel les Prussiens furent rejetés par Napoléon sur la Rothière, les souverains, réunis autour du prince de Schwartzemberg, délibérèrent s'ils ne s'arrêteraient pas à Langres ou s'ils risqueraient de s'exposer seuls aux troupes commandées par l'Empereur.

Cette indécision relativement aux opérations ultérieures décida une concentration plus effective et l'occupation d'un rayon plus étendu autour de Langres.

Ordre fut donc donné à un corps de quatre mille coali-

sés Bavarois et Autrichiens, d'investir la place de la Roche-Pont et de surveiller les communications de Lyon sur Langres.

Ce ne fut que le 2 février que ce corps montra ses têtes de colonnes devant la Roche-Pont.

Le colonel Dubois n'avait pas perdu son temps : les approvisionnements en vivres étaient assurés pour plus de six semaines; les munitions ne manquaient pas. Cet officier supérieur avait mis de l'ordre dans la place, et ses troupes bigarrées, mais bien reposées et pleines de confiance, s'élevaient alors à plus de dix-neuf cents hommes dont douze cents, vieux soldats, sur lesquels on pouvait compter. Les ouvrages du Nord étaient bien armés et les défenses en bon état, garnies de leurs palissades, de leurs traverses et d'un nombre d'abris suffisant.

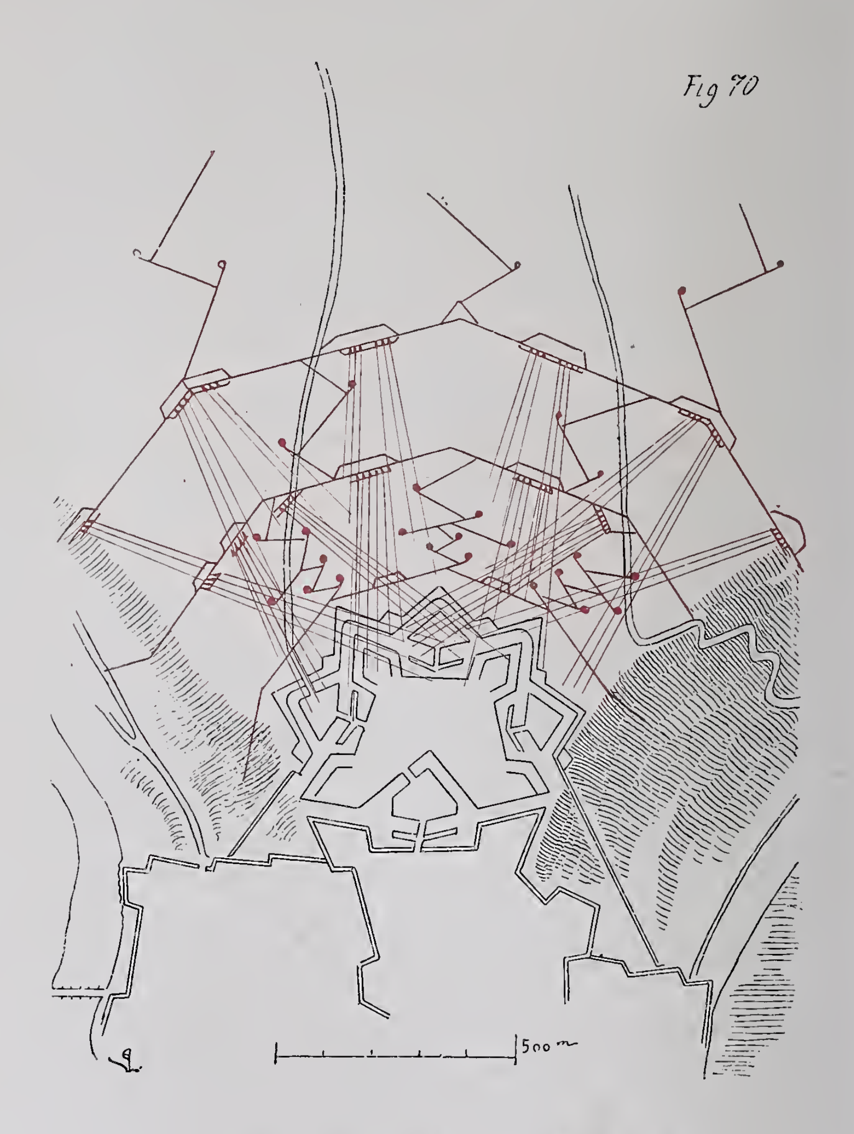
Le soir du 2 février, quelques cavaliers ennemis vinrent caracoler à une centaine de toises des ouvrages; cette bravade leur causa la perte d'une douzaine d'hommes.

L'ennemi, toutefois, ne paraissait pas vouloir entreprendre un siége en règle, et s'établit à neuf cents toises du saillant Nord; il envoya des détachements pour occuper le faubourg de la rive droite, et dressa un campement sur les coteaux de l'Est.

Le colonel avait fait sauter le pont de pierre et détruit les passerelles.

Dans la matinée du 4 février, un parlementaire se présenta sur les glacis, et fit remettre au commandant de place une sommation du général Werther, demandant la reddition de la Roche-Pont aux troupes des princes alliés. La garnison pouvait se retirer vers le Midi, avec ses armes, bagages et artillerie de campagne.

Le colonel répondit que la place étant bonne, bien munie, elle ne capitulerait que du moment où les brèches ne



L'ATTAQUE THÉORIQUE DE L'OUVRAGE DE VAUBAN

seraient plus tenables, et s'il jugeait que la défense ne pût être utilement prolongée.

La nuit suivante, le colonel Dubois fit sortir une centaine d'hommes pour tâter les avant-postes ennemis et reconnaître leurs positions. Le lendemain 5 et le surlendemain 6, l'investissement fut à peu près complet, et les communications avec la campagne interrompues. Le 9 au soir, nouvelle sommation du général ennemi, annonçant que si la place n'était pas rendue dans les vingt-quatre heures, le bombardement commencerait. Même réponse du colonel.

En effet, le 10 février, une batterie de mortiers ouvrit le feu, d'abord sur le saillant du Nord, vers huit heures du soir. Ces bombes ne produisirent aucun effet, et après dix heures de bombardement, huit hommes seulement avaient été touchés, le toit d'une des casernes s'était effrondré et deux affûts durent être réparés.

Les pièces de gros calibre mises en batterie sur les cavaliers des bastions de l'ouvrage ne tirèrent sur la batterie de mortiers que lorsque le jour fut fait, et la firent taire vers midi. L'ennemi alors parut se borner à l'investissement sans plus rien entreprendre, et ce ne fut que le 17 février — probablement à la suite de nouvelles reçues du Nord — qu'il parut se décider à faire un siége en règle.

Peut-être n'avait-il pas jusqu'à ce moment le matériel nécessaire.

Dans la nuit du 17 au 18, la première parallèle fut commencée à cinq cent soixante mètres des saillants des places d'armes rentrantes (fig. 70), ainsi que les communications de cette parallèle avec les dépôts. Le commandant de place fit sortir, vers deux heures du matin, cent cinquante hommes, qui se portèrent au pas de course sur les postes avancés, protégeant les travailleurs du côté occidental du plateau, leur passèrent sur le corps, arrivèrent jusqu'à la tran-

chée, mirent en déroute les sapeurs, leur enlevèrent quelques outils et, se voyant pris de flanc, se jetèrent sur les rampes du plateau et rentrèrent par la poterne de la ville basse, protégés par les feux du demi-bastion.

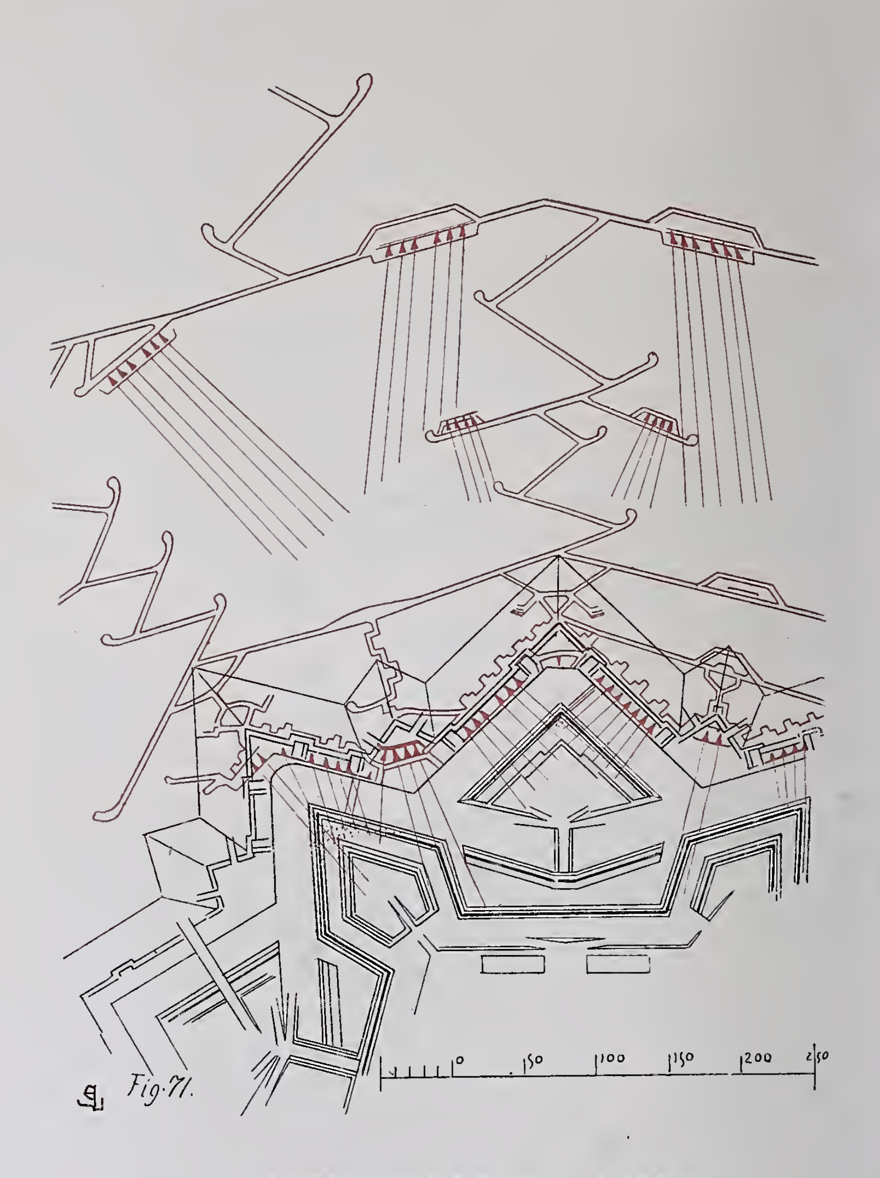
Dans la journée du 18 février, les travailleurs de jour achevèrent ce qu'avaient commencé les travailleurs de nuit, et les ingénieurs déterminèrent dans la parallèle les prolongements des ouvrages de la place, que l'on prétendait ricocher, afin d'établir les premières batteries. A la façon de procéder de l'assiégeant, le colonel Dubois et le capitaine Allaud n'eurent pas de peine à reconnaître qu'ils avaient affaire à un ennemi méthodique, qui conduirait son attaque suivant les règles de l'art et emploierait contre le principal ouvrage de la Roche-Pont les moyens classiques de cheminement. En effet, le commandant du génie du corps bavarois avait tracé son siége conformément à la figure 70.

Dans la nuit du 18 au 19 février, il fit commencer les batteries à ricochet de la première parallèle et les boyaux de communication qui devaient conduire à la seconde parallèle; les travaux furent continués de jour. Il entendait diriger le siége ainsi qu'on va le voir : La troisième nuit, les batteries de la première parallèle furent achevées, afin de tirer ensemble au jour.

La quatrième nuit, en supposant que l'artillerie de l'assiégé serait réduite au silence, on commencerait la seconde parallèle, et la cinquième nuit, les contre-batteries parallèlement et perpendiculairement aux faces à canonner.

La sixième nuit verrait continuer les contre-batteries et commencer, à la sape, les zig-zags jusqu'à environ cent cinquante mètres da la crête des angles saillants du chemin couvert.

La septième nuit, la construction des contre-batteries serait achevée, et on creuserait les demi-parallèles.



LA TROISIÈME PARALLÈLE ET LE COURONNEMENT
DU CHEMIN COUVERT

La huitième nuit, on continuerait de cheminer à la sape en zig-zag, et on armerait les demi-parallèles d'obusiers et de mortiers pour commencer leur feu au jour, en même temps que les contre-batteries.

La neuvième nuit, les têtes de sape atteindraient le glacis à cinquante ou soixante mètres des angles saillants du chemin couvert; les zig-zags amorceraient la troisième parallèle qu'on continuerait au jour.

La dixième nuit, ces ouvrages seraient perfectionnés, la troisième parallèle devrait être achevée, et on y établirait des batteries de pierriers.

La onzième nuit, on devrait pousser à droite et à gauche de la capitale, sur une longueur de vingt-six à trente mètres, deux sapes (fig. 71). On creuserait les tranchées circulaires; on cheminerait droit alors sur la capitale, en sape double, jusqu'à la portée des grenades à la main, à vingt-six ou trente mètres du saillant des places d'armes. Protégé par le feu de la troisième parallèle, ce travail serait continué le jour.

La douzième nuit serait employée à tracer le cavalier de tranchée au moyen de deux sapes; ces ouvrages devraient être terminés au jour.

La treizième nuit, partant des extrémités des cavaliers de tranchée qui sont près des capitales, en sape double, on couronnerait les angles saillants du chemin couvert. Au jour, ces couronnements seraient achevés et la construction des contre-batteries commencée. On descendrait à l'aide de deux sapes dans la place d'armes pour établir un logement parallèle à l'arrondissement des fossés.

En cas de nécessité, on pousserait, à droite et à gauche du couronnement, deux sapes qui se réuniraient au milieu de ce couronnement. On établirait, si besoin était, une quatrième parallèle sur laquelle on placerait alors les pierriers de la troisième parallèle. Si cette quatrième parallèle n'é-

tait pas nécessaire, on se dirigerait, de la troisième parallèle au moyen de la sape double défilée, directement sur le saillant de la place d'armes rentrante.

La quatorzième nuit, le couronnement devrait être étendu le long des branches du chemin couvert jusqu'à la première traverse. La construction des contre-batteries serait continuée ainsi que celle de la quatrième parallèle. Si cette quatrième parallèle n'était pas nécessaire, la sape arriverait jusqu'au saillant de la place d'armes rentrante, que l'on couronnerait. Au jour, seraient commencées les batteries de brèche.

La quinzième nuit on perfectionnerait ces travaux ; puis si l'on avait dû creuser une quatrième parallèle, de celle-ci on partirait en deux sapes, qui se réuniraient pour former une forte traverse à l'abri de laquelle ces sapes arriveraient jusqu'au saillant de la place d'armes rentrante, que l'on couronnerait en étendant ce couronnement à droite et à gauche. On devrait commencer la descente du fossé.

Pendant la seizième nuit, les batteries de brèche seraient terminées et commenceraient leur feu. On travaillerait à la descente du fossé. Si on le pouvait, on descendrait dans la place d'armes pour s'y loger et y établir une batterie de pierriers.

La dix-septième nuit serait employée à achever la descente du fossé, et on commencerait l'épaulement du passage.

Pendant la dix-huitième nuit, on ferait brèche et on approcherait le passage du fossé de la brèche qui devrait être faite le matin.

Pendant la dix-neuvième nuit, on ferait reconnaître la brèche, et les sapeurs la rendraient praticable. On terminerait les épaulements du passage du fossé pour que l'assaut pût être donné au jour.

Ainsi, d'après ce plan de siége, en dix-neuf fois vingt-

quatre heures la place devait être au pouvoir de l'ennemi.

Les tracés étaient arrêtés, et le général Werther ne doutait pas du succès, puisqu'il ne supposait pas que la Roche-Pont pût être secourue, et qu'il n'ignorait pas la faiblesse de la garnison et la pauvreté de son artillerie.

Cependant, ces prévisions théoriques furent quelque peu dérangées par l'énergie de la défense.

Le colonel Dubois n'avait pas assez de monde pour agir efficacement à distance ; il tenait fort à ménager ses hommes, et se contenta de gêner les premiers travaux avec son artillerie. Celle-ci se composait, ainsi qu'on l'a vu, de :

Pièces de divers calibres.	20
Pièces de vingt-quatre.	6
Obusiers.	2
Mortiers.	4
Pièces de campagne.	4
Bouches à feu, total.	36

Une douzaine de pierriers et fusils de rempart complétaient cette artillerie. L'arsenal renfermait aussi un certain approvisionnement de grenades et artifices.

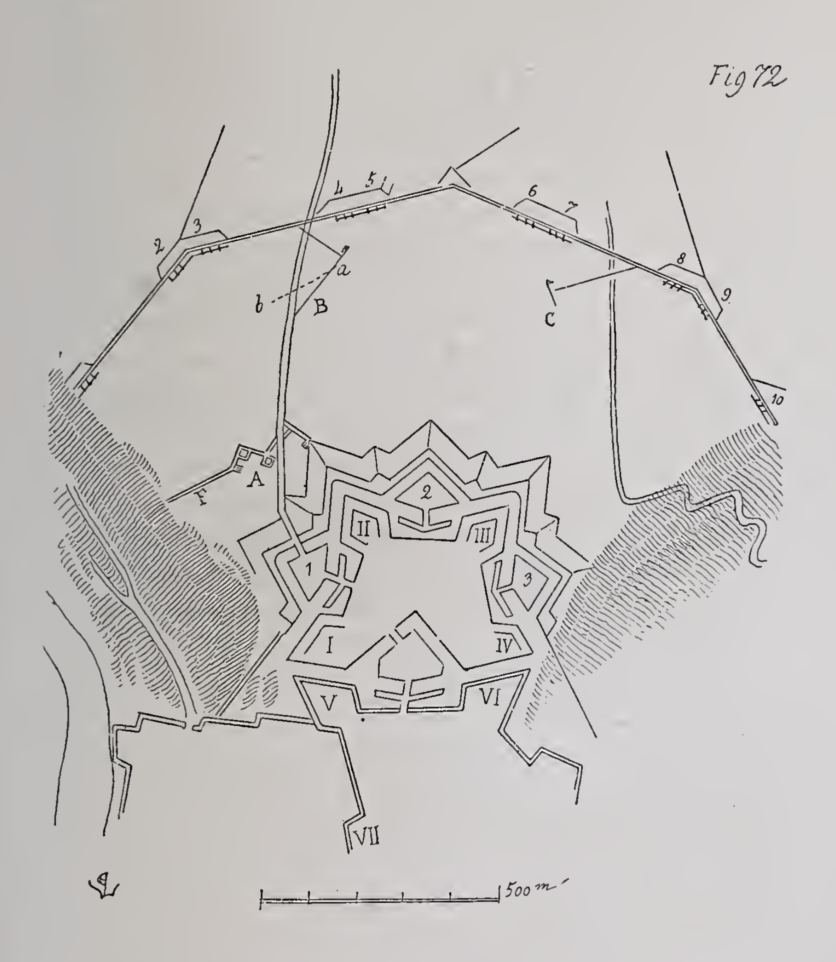
Le 20 février en effet, les batteries de la première parallèle, au nombre de dix, ouvrirent leur feu. Chacune d'elles était armée de trois pièces; la première de droite (de l'assiégeant) à ricochet, enfilait le chemin couvert en avant de la face droite du bastion de gauche (de l'assiégé).

La deuxième battait la face de droite de la demi-lune de gauche; la troisième, la face gauche de la demi-lune milieu ; la quatrième, à ricochet, enfilait le chemin couvert en avant de la face gauche du bastion de gauche ; la cinquième battait le saillant de la demi-lune ; la sixième battait la face droite de cette demi-lune; la septième, à rico-

chet, enfilait le chemin couvert en avant de la face gauche du bastion de droite; la huitième, à ricochet, enfilait la face gauche de la demi-lune milieu; la neuvième, battait la face gauche de la demi-lune de droite, et la dixième, à ricochet, enfilait le chemin couvert en avant de la face gauche du bastion de droite. Quatre mortiers étaient montés entre les batteries 4 et 5, 6 et 7. Le capitaine Allaud ne doutait pas que l'attaque principale ne se portât sur le bastion de gauche; il fit donc remparer la gorge de ce bastion pendant la nuit. Les six pièces de vingt-quatre furent mises en batterie sur les cavaliers des bastions du corps de place, et bien protégées par des traverses et blindages. Ces six pièces concentrèrent leur feu sur la quatrième et cinquième batteries de l'assiégeant, et parvinrent vers le milieu du jour à éteindre leurs feux. Puis elles tirèrent sur la batterie n° 3, et, avant la nuit, firent taire aussi ses trois pièces. Les bouches à feu en batterie sur les cavaliers des bastions de l'ouvrage étaient suffisamment protégées pour n'avoir pas à souffrir des projectiles ennemis, auxquels elles ne répondirent que faiblement. Mais dans la nuit du 20 au 21 février, les plans de l'assiégeant durent être modifiés. A minuit, le colonel fit prendre les armes à cinq cents hommes, fit atteler ses quatre pièces de campagne, dont les roues avaient été garnies de chiffons et de laine, et, sortant par la demi-lune de gauche, il fit placer deux pièces à droite, deux pièces à gauche de la route, à deux cents mètres en avant des glacis, et, sur la route même, les deux obusiers à cent mètres en arrière. Puis il se porta résolûment en avant vers le boyau de communication, entre la troisième et la quatrième batterie ennemie, dont les feux étaient éteints. Les postes se défendirent assez mal; les sapeurs lâchèrent pied, abandonnant la tranchée et furent poursuivis la baïonnette dans les reins jusqu'aux batteries.

Les renforts survinrent alors, et le colonel fit retirer ses

hommes doucement, par échelons, jusqu'aux pièces. Celles-ci alors firent feu à la fois sur l'ennemi, à mitraille, et les cinq cents hommes se portèrent de nouveau en avant,



ramenèrent quelques prisonniers, et, se voyant de rechef attaqués par des forces supérieures, se replièrent. Cette fois, les Allemands ne dépassèrent pas leurs tranchées et

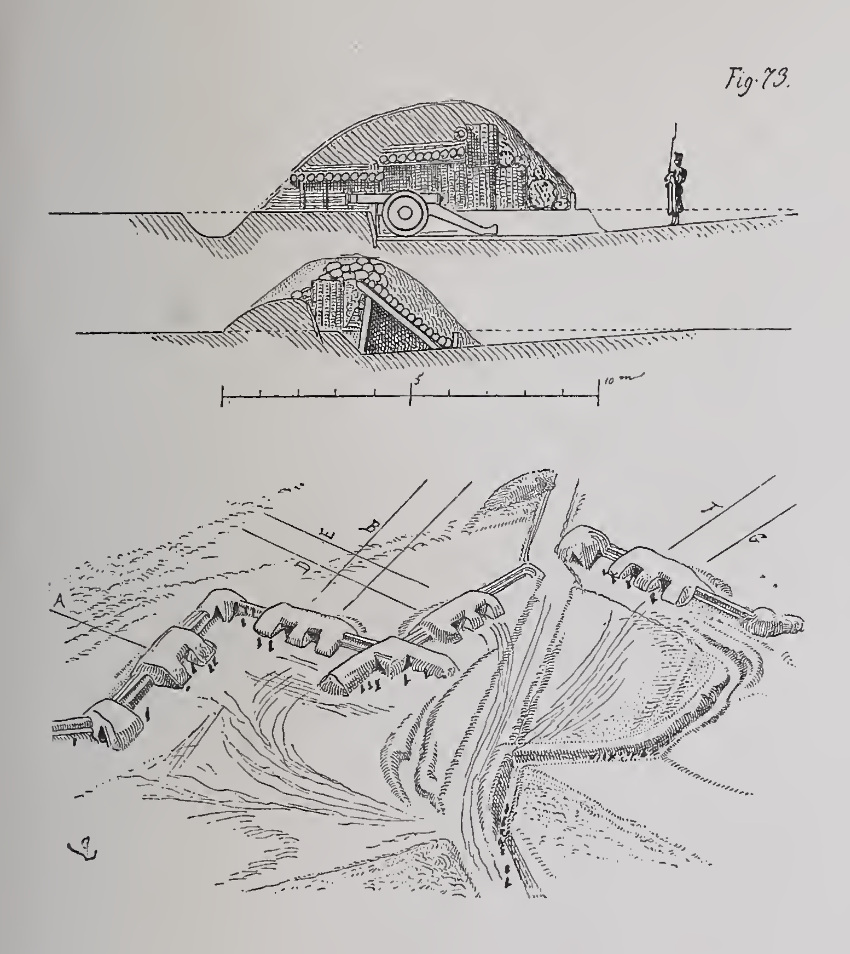
se contentèrent d'envoyer quelques volées de mitraille au jugé. Cette échauffourée ne dura pas plus d'une demi-heure. A une heure après minuit, le capitaine Allaud mit deux cents travailleurs à deux cent cinquante mètres en avant de la face de la demi-lune de gauche n° 1, à cheval sur la route, pour commencer sur ce point une tranchée (fig. 72). Ces travailleurs étaient protégés par un poste de cent hommes et les deux obusiers laissés sur la route.

Cet ouvrage consistait en deux redans avec puissantes traverses-abris (voir en A). Il était assez avancé au jour pour pouvoir abriter les travailleurs. Lorsque l'ennemi, qui s'était remis à la besogne aux boyaux de tranchée B et C, afin de commencer la deuxième parallèle, reconnut de bon matin le nouvel ouvrage de l'assiégé, il s'empressa de diriger dessus le feu de la batterie n° 1, car les batteries 2, 3, 4 n'avaient pas encore été remontées. Mais, des cavaliers des bastions n° I et V, six pièces, en deux heures, réduisirent au silence cette batterie n° 1, malgré le feu des batteries 5 et 6 de l'assiégeant. La journée se passa ainsi en canonnades, et les Allemands ne purent continuer leur boyau de communication B qui se trouvait enfilé par un des obusiers que l'assiégeant avait placé derrière la grosse traverse du saillant du redan de gauche. Ils durent modifier le tracé de cette tranchée conformément à la ligne ponctuée *a b*.

Dans la nuit du 21 au 22 février, le capitaine Allaud fit perfectionner ses redans, augmenter les traverses, établir des blindages pour sept pièces, et le matin, l'ouvrage présentait intérieurement l'aspect (fig. 73). La pièce de gauche A dirigeait son feu sur la batterie n° 1; les deux pièces du rentrant de gauche B C sur la batterie n° 4; les pièces D E du rentrant de droite sur la batterie n° 1, et les deux pièces F G de la face de droite sur la batterie n° 6[1]. Ce

1. Voir, pour les numéros des batteries ennemies, la fig. 72.

qui n'empêchait pas les bastions V, VI, I, II et III de tirer sur ces batteries.



Cependant, cette même nuit, l'assiégeant avait pu amorcer sa deuxième parallèle; mais il était évidemment gêné sur sa droite et modifiait de ce côté son tracé. Il semblait

renoncer à entamer la place par le saillant du bastion nº II, et travaillait activement sur sa gauche.

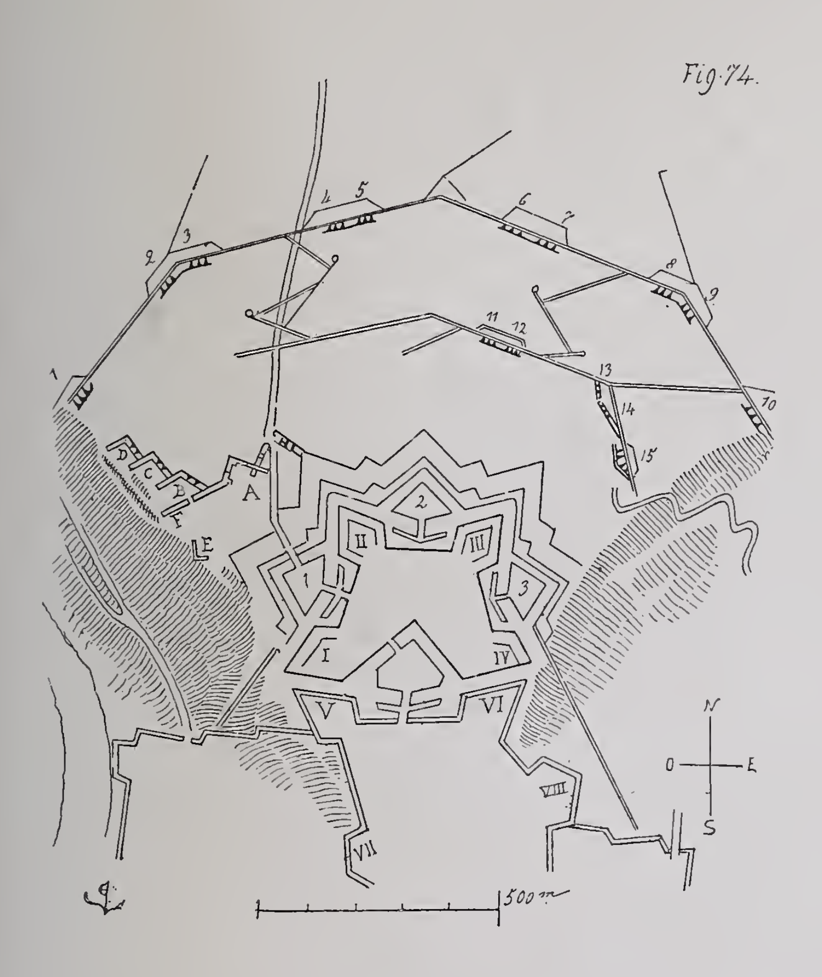
Pendant la journée du 22 février, les assiégeants ne purent rétablir la batterie nº 1, parce que l'assiégé ne cessait d'envoyer sur ce point une grêle de projectiles. Ils parvenaient seulement à la tombée du jour à remonter leurs pièces dans les batteries 2 et 3, et, ayant réglé leur tir avant la nuit, envoyèrent les boulets de deux pièces sur les saillants des redans. Vers minuit, le colonel Dubois fit sortir cinq cents hommes qui, longeant la crête occidentale du plateau, se jetèrent sur la batterie nº 1. Quelques instants après, une seconde troupe de quatre cents hommes se dirigea sur les deux batteries 2 et 3, et l'assiégeant ayant été délogé de la batterie nº 1, la première troupe de l'assiégé vint se former en ligne de tirailleurs entre la batterie nº 2 et le saillant du redan de droite, pendant que des fusiliers postés sur la tranchée A[1] et un des obusiers balayaient le terrain jusqu'à la batterie nº 1, afin d'empêcher l'ennemi de prendre la sortie à revers.

Cette opération eut un plein succès; non-seulement les travaux de la batterie nº 1 furent endommagés et les trois pièces qui l'armaient enclouées, (les affûts de ces pièces, ainsi que nous l'avons dit, étaient déjà brisés), mais, autour des batteries 2 et 3, il y eut un combat très-vif, à la suite duquel les Allemands ayant été repoussés, les pièces furent mises hors de service, les munitions dispersées, les gabions et sacs à terre bouleversés. Une troupe de cent hommes avait en outre été postée sur les rampes du plateau par le colonel, afin d'empêcher l'ennemi de filer le long de cet escarpement pour attaquer l'ouvrage A.

A la faveur de cette sortie, deux cents travailleurs avaient été disposés par le capitaine Allaud, le long de la crête oc-

1. Voir la figure 72.

cidentale du plateau, pour élever un nouvel ouvrage B C D (fig. 74) qui consistait en trois nouveaux redans présentant



trois batteries pour deux pièces chacune, tracées en crémaillère et séparées par de fortes traverses. Le matin, 23 fé-

vrier, la première batterie B était suffisamment forte pour résister aux projectiles.

D'ailleurs cette batterie ne pouvait être immédiatement battue par la batterie n° 1 qui était abandonnée et dont les pièces étaient hors de service. Il fallait au moins quarante-huit heures pour que l'assiégeant pût rétablir les batteries 2 et 3. Les batteries 4 et 5 devaient changer leurs embrasures pour diriger leurs feux sur cette batterie B, et il n'y avait que les batteries 6 et 7 qui pussent battre les redans A et B. Or, ces batteries 6 et 7 recevaient les projectiles des deux pièces de la face droite du redan de droite, des deux pièces de la face droite du bastion II, des deux pièces de la face gauche du bastion III et d'une pièce de la face droite de la demi-lune 2. A chaque instant il fallait réparer les gabionnades, replacer des sacs à terre, et l'ennemi avait eu depuis le commencement du jour dix artilleurs tués et autant de blessés, dans ces deux batteries.

L'ingénieur allemand qui avait si méthodiquement tracé les opérations successives du siége, était visiblement gêné par les dispositions de l'assiégé. Cela, suivant lui, était barbare, absolument contraire aux règles, et indiquait chez le commandant du génie de la garnison une ignorance et un mépris de l'art de la fortification qui devaient finir par un désastre.

Pendant la nuit du 23 au 24 février, les Allemands terminaient leur seconde parallèle, sauf du côté du Nord-Ouest. Ils inclinèrent la branche orientale de cette parallèle vers le Sud[1] et commencèrent les batteries 11, 12, 13, 14 et 15. La batterie 13, de deux pièces, devait enfiler l'ouvrage A.

Mais, cette même nuit, le capitaine Allaud fit terminer la seconde batterie C, ébaucher la troisième D, remparer la

1. Voyez fig. 74

crête du plateau et élever un épaulement E pour battre les rampes, avec bon parados.

Si l'assiégé parvenait à terminer et à armer ces ouvrages, les batteries 11 et 12 de l'assiégeant étaient prises en écharpe, les boyaux de communication étaient la plupart enfilés, et c'était un siége à recommencer. Le général allemand était de fort méchante humeur et s'en prit au commandant du génie qui, son plan sur table, cherchait à démontrer comment son siége avait été étudié suivant toutes les règles; qu'on ne pouvait prévoir l'audace ignorante de ces Français, et que, si on voulait agir avec vigueur, on les ferait cruellement repentir de s'avancer ainsi en flèche sur le flanc de l'attaque; qu'on n'avait jamais vu pareille chose, et que si on faisait converger sur ce saillant en l'air trois batteries, on l'aurait bientôt écrasé.

Le 24 février au matin, deux pièces de vingt-quatre, mises en batterie sur la face gauche du bastion VIII, ouvrirent leur feu sur les batteries 13, 14 et 15 de l'assiégeant, qu'elles enfilaient et leur causèrent de graves dommages avant qu'elles ne fussent entièrement terminées. Pour le coup, le général allemand passa de l'humeur à la colère et en vint aux menaces. Si bien que le malheureux commandant du génie se rendant, après une scène violente, à ces batteries, pour faire établir des traverses et rectifier le tracé qui, prétendait-il, n'avait pas été exécuté conformément à ses instructions, eut la tête broyée par un éclat d'affût.

La direction des travaux du génie revint alors à un officier jeune et qui, après une conférence avec le général Werther, modifia le plan d'attaque. Pendant cette journée du 24, le feu fut à peu près nul de part et d'autre, l'assiégeant ne tirant que par longs intervalles. La garnison française, qui voulait ménager ses munitions, répondit à peine, mais travailla avec ardeur à perfectionner ses ouvrages avancés de l'Ouest.

Une sortie effectuée pendant la nuit du 24 au 25 pour s'assurer si l'ennemi reprenait possession des batteries 1, 2 et 3, ne se heurta qu'à des postes avancés qui ripostèrent mollement et se retirèrent. Ces trois batteries étaient dans l'état où les avait mises la sortie précédente.

Le capitaine Allaud employa toute cette nuit à faire renforcer les batteries B, C, D. Elles furent armées de six pièces qui, le matin du 25, balayèrent les boyaux de communication et toute une branche de la deuxième parallèle.

Les Allemands répondirent à peine et semblaient abandonner leurs ouvrages.

Il était probable qu'ils allaient tenter une autre attaque. Le colonel ne voyait pas sans inquiétude les nouvelles dispositions prises par le capitaine Allaud, lesquelles présentaient, en face d'un assaillant hardi, de graves dangers. Le calme de l'ennemi faisait pressentir quelque projet nouveau; peut-être une attaque de vive force contre ce saillant qui, s'il était emporté, fournirait aux assiégeants un logement excellent pour établir rapidement des batteries de brèche contre la demi-lune n° 1 et le bastion II. Il fallait donc défendre ce saillant à tout prix, puisqu'on s'était laissé entraîner à l'établir, afin de déconcerter l'attaque en règle des Allemands. D'ailleurs, si on le perdait, on perdrait probablement en même temps la plupart des pièces qui l'armaient. Or la défense n'en possédait qu'un nombre restreint.

Treize pièces armaient cet ouvrage avancé. Les deux obusiers furent mis en batterie, l'un à l'extrémité du saillant D, dirigé vers la batterie n° 1, l'autre dans la place d'armes rentrante de droite de la demi-lune n° 1. Deux pièces furent en outre placées sur la face droite de cette demi-lune; deux pièces sur le front, entre les bastions I et II, et deux pièces sur les faces droite et gauche de ce bastion, pour balayer les ouvrages avancés s'ils étaient pris.

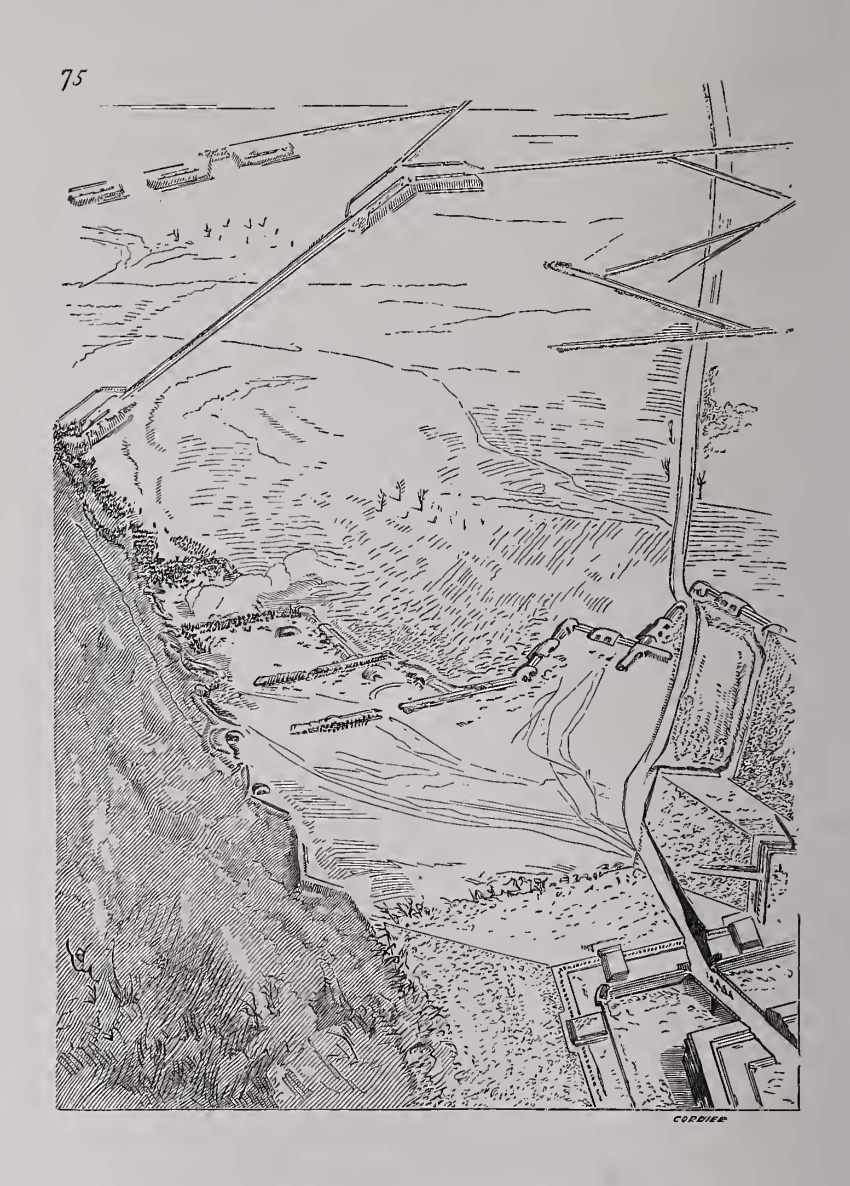
Total : dix-neuf pièces et deux obusiers. De plus, la crête du plateau fut bien défendue par une bonne tranchée-abri avec traverses, pour que l'ouvrage ne pût être pris d'assaut à revers par l'escarpement. Une des pièces de vingt-quatre fut mise en batterie dans le bastion V du corps de place, suivant la capitale, pour balayer cette rampe.

Le 25 février, des deux parts on ne tira que quelques coups de canon. Les batteries de mortiers de l'assiégeant concentrèrent leur feu sur le redan de l'Ouest sans causer beaucoup de dommage; mais pendant la nuit du 25 au 26, le tir des bombes redoubla si bien qu'il devint difficile de travailler dans ces ouvrages. Il continua pendant la journée du 26, mais les assiégés démontèrent trois de ces mortiers avec les pièces laissées sur les bastions II et III. L'assiégé mit, de son côté, les deux mortiers en batterie sur le front entre ces deux bastions, et envoya des projectiles dans les batteries 11 et 12.

On voyait pendant cette journée du 26 (le temps étant clair) l'ennemi élever trois batteries au Nord-Ouest, évidemment dirigées contre les batteries A, B, C, D, pour les écraser. On ne pouvait répondre à ces feux; le colonel décida donc qu'on rentrerait en ville les six pièces des batteries B, C, D, provisoirement. Les bombes continuèrent à tomber dans les ouvrages pendant toute la nuit du 26 au 27, et le 27 au matin, le feu des trois batteries ennemies, élevées à six cents mètres en arrière de la batterie abandonnée n° 1, s'ouvrit contre les redans B, C, D; il dura toute la nuit du 27 au 28 et endommagea très-gravement les blindages, bouleversa les traverses. Le matin du 28, cette crémaillère n'était plus tenable; seul, l'ouvrage A n'avait pas été sérieusement entamé. L'obusier placé en D avait été ramené derrière la grande traverse F couronnée d'une banquette.

Vers neuf heures, l'ennemi reprit possession de la bat-

terie n° 1, y installa quatre pièces de campagne, malgré le feu des bastions I et II, et lança une colonne d'assaut contre les ouvrages bouleversés D, C, B. C'était bien ce qu'avait prévu le colonel. Cette colonne fut reçue par le feu des trois pièces laissées dans les redans A, par l'obusier et un front de fusiliers postés sur la grande traverse F. Inclinant sur la droite et se défilant au-dessous de la crête du plateau, cette colonne put s'emparer de l'ouvrage B C D sans de trop grandes pertes, et, se couvrant derrière les ruines des terrassements, elle put s'y maintenir pendant que les pièces de campagne de la batterie n° 1 enlevaient les défenseurs de la grande traverse F. Le colonel toutefois prit le temps de rentrer les bouches à feu laissées dans l'ouvrage A, et donna l'ordre à son monde de se replier. Mais alors, de la demi-lune n° 1, des bastions I et II et de la courtine entre ces bastions, vingt-deux bouches à feu et des pierriers tirèrent à outrance sur l'ouvrage abandonné, en faisant éprouver des pertes très-sensibles à l'assiégeant qui essayait de s'y maintenir. Cette canonnade dura jusqu'à midi. Le colonel, jugeant l'ennemi ébranlé, sortit à la tête de huit cents hommes et se jeta sur les logements que les Allemands avaient ébauchés. Il fit soutenir son attaque par les deux obusiers. L'ouvrage fut repris, non sans perdre une centaine d'hommes. Il s'agissait de le conserver. Vers deux heures, deux pièces de campagne amenées derrière les épaulements ruinés des batteries n°s 2 et 3, et les quatre de la batterie n° 1, couvrirent de nouveau le saillant d'obus, de boulets et de mitraille. Les bastions I, II et III répondirent aussitôt et démontèrent quelques-unes des pièces de l'ennemi, mal protégées par les épaulements bouleversés. Le colonel fit coucher son monde derrière les traverses C, B, F, et attendit un second assaut qui, en effet, fut tenté vers quatre heures, l'ennemi croyant l'avancée de nouveau abandonnée,



ATTAQUE DES OUVRAGES DE CONTRE-APPROCHE

Les colonnes d'assaut franchirent le premier épaulement; mais dès qu'elles se trouvèrent dans le dernier redan D, elles furent reçues par une décharge de mousqueterie, presque à bout portant, envoyée de derrière la traverse C (fig. 75), suivie d'une charge à la baïonnette. Deux cents Allemands restèrent cette fois sur le terrain, et les débris des colonnes d'assaut reculèrent en désordre jusqu'aux batteries qui recommencèrent leur tir jusqu'à la nuit close.

Les assiégés restaient maîtres de la place, mais sous le feu convergent de l'ennemi ils ne pouvaient conserver cette position en flèche et mal flanquée. Il n'y avait pas à s'y maintenir un intérêt qui compensât les pertes que l'on ferait pour soutenir de nouvelles attaques. Toutefois le colonel ne voulut pas abandonner les redans sans les faire payer cher à l'ennemi. La soirée fut employée à charger trois fourneaux de mine sous les saillants A et B, et à relever les terrassements pour se couvrir tant bien que mal. Toute cette nuit du 28 février au 1er mars, les bombes tombèrent assez dru sur l'avancée; les hommes se garantissaient encore passablement sur les débris des blindages. Le matin du 1er mars, l'artillerie allemande recommença plus vivement que la veille, des trois batteries en retraite et de la batterie n° 6, son feu contre les redans.

Le colonel fit rentrer ses hommes et ne laissa qu'un peloton bien cabané, avec ordre de ne mettre le feu aux fourneaux que quand l'ennemi se croirait couvert par l'épaulement du redan A et chercherait à s'y loger.

La journée du 1er mars se passa sans que l'assiégeant tentât un nouvel assaut. « Ce sera pour cette nuit, » pensa le colonel Dubois. Il retourna vers sept heures du soir dans le saillant pour s'assurer par lui-même si les mèches étaient bien disposées, et pour encourager ses hommes; il les fit renforcer d'une vingtaine de fusiliers en leur commandant, lorsqu'ils verraient l'ennemi, de faire mine de

se défendre assez pour l'engager; mais de se replier promptement après avoir mis le feu aux mèches.

Les bombes recommencèrent à tomber vers huit heures, puis à dix heures il y eut un temps d'arrêt, et le colonel qui était monté sur le cavalier du bastion II, pensa que l'ennemi allait faire une nouvelle tentative. En effet, malgré l'obscurité de la nuit, il vit des masses noires se répandre successivement dans les ouvrages D, C et B[1]. Arrivées à la traverse F, elles furent accueillies par des coups de fusil auxquels répondit une décharge bien nourrie. On pouvait voir une masse d'ennemis qui longeaient la traverse F, et se tenaient en dehors des redans A. A ce moment, trois détonations successives firent trembler le sol; puis des cris. L'ordre était donné; de la demi-lune nº 1, et des bastions I et II, toutes les pièces tirèrent à la fois sur l'avancée, pendant une demi-heure, après quoi, deux cents hommes de la garnison sortirent et coururent sus aux ennemis. L'avancée ne renfermait plus que des morts et des blessés. Le capitaine Allaud sortit alors à son tour avec deux cents travailleurs de bonne volonté pour combler les tranchées et détruire autant que possible les obstacles. Vers minuit, les bombes tombèrent de nouveau sur ce coin de la défense et l'ordre fut donné de rentrer pour ne pas perdre inutilement du monde.

Le siége était commencé depuis douze jours et la deuxième parallèle, qui devait être terminée le sixième jour, n'était point achevée. La garnison avait environ deux cent cinquante hommes tués et blessés; mais elle avait fait subir à l'assiégeant des pertes plus sérieuses.

Le général Werther trouvait que les choses traînaient en longueur et était fort dépité. Quelques royalistes qui possédaient de jolies maisons dans le faubourg de l'autre

1. Voyez la figure 74.

côté de la rivière d'Abonne, s'étaient mis en relation avec les troupes de la coalition et manifestaient leur impatience et leur colère même contre cette poignée de *brigands* qui tenaient la ville haute et prolongeaient une lutte inutile. Le général allemand ne demandait pas mieux que de voir les choses s'accommoder; il avait déjà plus de quatre cents hommes hors de combat et trouvait que c'était beaucoup pour prendre ce nid qu'on croyait dépourvu de garnison et de munitions. Les nouvelles qu'il recevait du Nord depuis quelques jours étaient meilleures; mais on le pressait d'en finir.

Un des plus fougueux parmi les royalistes qui ne quittaient pas le camp des Allemands, proposa donc d'aller trouver le commandant de place, afin de lui apprendre la retraite sur tous les points des armées de Napoléon, la prise imminente de Paris, l'entrée très-prochaine des Bourbons aux acclamations de la France entière, et l'inutilité, par conséquent, d'une défense plus longue.

Le général Werther se prêta volontiers à cette démarche, et le 2 mars, le baron de X*** se présenta aux avancées avec un parlementaire allemand. Le colonel reçut l'officier allemand et le baron dans une chambre d'une des casernes effondrées de la place. Le parlementaire allemand demanda d'abord un échange des prisonniers. — Ce qui fut accordé sans difficulté par le colonel. — Puis à son tour, le baron de X*** voulut exposer l'objet de sa démarche....

Dès les premiers mots le colonel l'arrêta : « Je ne sais et ne désire pas savoir, monsieur, lui dit-il, si vous venez ici en votre nom seul ou au nom d'un certain nombre de vos compatriotes. Mais je vous répondrai brièvement et clairement. Je suis ici en vertu d'ordres supérieurs pour défendre la place contre les ennemis du pays. Tous les motifs politiques que vous me faites entrevoir me sont in-

différents. Je ne veux même pas les supposer. Je ne rendrai la place que contraint par la force ou sur un ordre du gouvernement de l'Empereur.... Permettez-moi d'ajouter, monsieur, que vous remplissez aujourd'hui un rôle qui ne vous fait point honneur. Qu'en pense monsieur le capitaine? » ajouta-t-il en se tournant vers l'officier allemand. Celui-ci se contenta d'incliner la tête. « Les prisonniers seront échangés dès aujourd'hui, si vous le désirez, tête pour tête, dit le colonel en se levant; quant à vous, monsieur, si vous n'étiez pas entré ici, protégé par le drapeau parlementaire, je vous ferais juger et probablement fusiller devant la garnison, avant le coucher du soleil. » Et en congédiant ses deux interlocuteurs, le commandant de place recommanda à l'officier chargé de les reconduire aux avancées de ne les laisser communiquer avec personne.

L'assiégeant, à dater de ce jour, ne poussa ses travaux d'approche qu'avec lenteur; il se contenta de terminer la deuxième parallèle et d'établir trois batteries de six pièces chacune, lesquelles le 8 mars ouvrirent le feu contre les faces droite et gauche des bastions II, III, et contre la face gauche de la demi-lune n° 2, avec l'intention évidente de faire brèche à quatre cents mètres. Trois batteries de mortiers couvrirent ces ouvrages de bombes. Il paraissait que les Allemands cherchaient à occuper la garnison, à la décourager en attendant les événements politiques qui mettraient la place entre leurs mains. Sur les quatre mille hommes qui étaient sous les ordres du général Werther, et qui étaient réduits à trois mille cinq cents par suite des pertes subies, mille hommes avaient dû être dirigés sur Troyes; il ne restait donc plus devant la Roche-Pont que deux mille cinq cents hommes. De plus, le général avait reçu l'ordre de ne rien compromettre, de se contenter de surveiller les passages de la Saône à la Marne et de tenir

bloquée la garnison de la Roche-Pont, en l'occupant assez pour qu'elle ne pût prendre l'offensive, mais sans perdre du monde pour posséder cette bicoque. D'autre part, les royalistes de la ville basse ne cessaient d'annoncer la fin des hostilités et l'entrée des Bourbons.

Le 12 mars, on recevait au quartier général la nouvelle de l'échec subi par Napoléon devant Laon, la déroute du corps de Marmont et la marche prononcée des troupes alliées sur Paris. Les royalistes crurent que le moment était venu de faire une nouvelle tentative auprès du général Werther pour l'engager à en finir. Ils tenaient à être les premiers en Bourgogne à se déclarer pour les Bourbons, et la prudente lenteur du général des troupes alliées les exaspérait. Celui-ci eût de son côté désiré tenir la place avant la cessation prévue des hostilités. Il envoya donc un nouveau parlementaire au colonel Dubois, pour lui faire connaître les dernières nouvelles des armées de la coalition, l'entrée prochaine des alliés dans Paris, désormais découvert, et pour le sommer de rendre la place, afin d'eviter une effusion inutile de sang; mais que s'il se refusait à capituler, il devait s'attendre à des rigueurs regrettables et dont seul il porterait la responsabilité. La réponse du colonel Dubois fut identiquement la même que la précédente. Il ne pouvait capituler, puisqu'aucun ouvrage de la place n'était entamé.

Pendant la nuit du 12 au 13 mars, deux batteries de mortiers furent établies sur les rampes des coteaux de la rive droite et ouvrirent leur feu dans la soirée, sur le faubourg de la rive gauche. La flèche qui servait de tête de pont fut bouleversée par les obus. Le général allemand comptait ainsi déterminer les gens de la Roche-Pont à exiger du commandant de place une capitulation prompte. Le feu prit à un certain nombre de maisons dans ce faubourg, et les habitants se réfugièrent dans la ville haute.

Au tir des batteries de mortiers, la garnison ne pouvait répondre, n'ayant plus de pièces de gros calibre. Les six pièces de vingt-quatre étaient employées à contre-battre les batteries du Nord, et on ne pouvait désarmer les bastions de ce côté. Pour comble de misère, le typhus se déclara parmi les blessés de la cité.

Les vivres commençaient à devenir rares et la garnison était à la demi-ration.

Sur le plateau, la canonnade de part et d'autre continuait, et les escarpes des deux bastions II et III étaient fort endommagées. L'ennemi n'ayant plus rien à détruire et à brûler dans la ville basse de la rive gauche, commença ses cheminements le 15 mars, et établit une demi-parallèle avec deux nouvelles batteries pendant la nuit et la journée du 16 mars, de quatre pièces chacune[1]. Ce ne fut pas toutefois sans difficultés, car ces batteries n'étaient qu'à trois cents mètres des faces du bastion II et III, dont les cavaliers conservaient encore leurs pièces de gros calibre. Les 18 et 19 mars, vingt-six bouches à feu tirèrent cependant contre les ouvrages et parvinrent à bouleverser les parapets et à démonter les pièces de l'assiégé.

Pendant la nuit du 19 au 20 mars, le colonel essaya de remettre en batterie les canons qui lui restaient, mais ces pièces de faible calibre ne pouvaient rien contre les ouvrages ennemis. Toutefois les brèches faites aux saillants de la demi-lune n° 2 et du bastion II n'étaient pas praticables, et le colonel, voulant réserver le peu qui lui restait de son artillerie pour le moment de l'assaut, fit remparer la gorge du bastion II, rentrer son canon et attendit. Pour ne pas laisser démoraliser son monde, il l'occupait la nuit dans de petites sorties qui fatiguaient l'assiégeant. Il faisait maintenir en état les chemins couverts autant que le

1. Voyez la figure 71.

tir de l'ennemi le permettait, préparait des camouflets, des chicanes pour le moment où l'assaillant voudrait couronner la contrescarpe.

Le 25 mars, la troisième parallèle était terminée. La place ne se défendait plus que par de la mousqueterie, quelques pierriers et des grenades que, la nuit, de petits pelotons de sortie jetaient dans les tranchées.

Les cheminements pour couronner le chemin couvert et établir les batteries de brèche avançaient peu, grâce à l'activité de la garnison, qui semblait redoubler de courage en voyant l'ennemi se rapprocher et qui défendait ses glacis pied à pied.

Le 1er avril arriva la nouvelle de la capitulation de Paris, de l'abdication de l'Empereur et l'ordre de suspendre les hostilités. La garnison pouvait se retirer sur Nevers par Auxonne, Beaune, Autun et Château-Chinon.

Le 5 avril, le colonel Dubois sortit de la Roche-Pont à la tête de sept cents soldats de toutes armes; c'était ce qui lui restait d'hommes valides.

XVII

CONCLUSION

Malgré son enceinte bastionnée et son grand ouvrage avancé qui existait encore en 1870, tel que Vauban l'avait tracé, la ville de la Roche-Pont n'eût pas tenu quarante-huit heures devant l'artillerie allemande. Quelques batteries établies au Nord sur le plateau, à l'Ouest et à l'Est sur les côteaux, à une distance de trois mille mètres, eussent couvert cette place de projectiles sans qu'il fût possible de répondre, car le petit arsenal de la Roche-Pont, en septembre 1870, renfermait six canons de fonte et quatre pièces de bronze à âme lisse, un millier de kilogrammes de poudre et deux à trois cents boulets pleins.

Elle ne fut pas attaquée, bien que des corps ennemis se soient montrés non loin de ses murs.

Sa garnison consistait alors en un garde du génie et une brigade de gendarmerie.

Les gens de la Roche-Pont sont cependant patriotes et citent avec fierté les siéges nombreux qu'ils ont subis. Ils avaient, dès le mois d'août, organisé leur garde nationale, dont une compagnie d'artillerie. Il est vrai qu'on n'avait

pu distribuer à ces gardes nationaux que cent fusils à pierre qui gisaient dans la citadelle, et une trentaine de fusils à piston. Ces bonnes gens ne comptaient pas moins se défendre, fondaient des balles et faisaient des cartouches. Ils n'eurent pas la douleur de voir les Allemands chez eux.

En 1871, un capitaine du génie français, ayant fait partie de l'armée du général Bourbaki, était entré en Suisse avec les débris de ce corps.

Le capitaine Jean avait reçu une balle dans la poitrine, non loin de la frontière, avait été recueilli chez des paysans des environs de Pontarlier et sauvé par des douaniers suisses qui l'avaient fait transporter à Lausanne, où les soins les plus attentifs lui furent prodigués. Il y aurait une histoire touchante à raconter de cette triste période de nos désastres, et ce serait à nous à l'écrire, car les Suisses ne sont pas gens à faire parade du dévouement qu'ils ont montré en cette circonstance pour sauver nos soldats harassés, affamés et gelés. Habitants des campagnes et citadins ont été au milieu des neiges du Jura, guider, recueillir nos régiments débandés, égarés. Quelques-uns ont payé de leur vie ce devoir d'humanité; tous ont offert à l'envi asile et soins à nos soldats épuisés. Tous se louent de la conduite de ces braves gens.

Le capitaine Jean demeurait à Lausanne lorsque s'y trouva M. N..., officier supérieur à la retraite. Les médecins pensaient que le climat contribuerait à la guérison du blessé, qui avait obtenu un congé dans l'espoir de retrouver la santé sous le ciel clément de cette partie du lac de Genève. Sa sœur était venue le rejoindre et le soignait avec la tendresse la plus attentive. Cependant les forces ne revenaient pas, les symptômes alarmants persistaient.

Le capitaine Jean était de la Roche-Pont, il se lia d'amitié avec M. N.... et souvent, entre ces deux officiers, il était question de la dernière guerre, des ressources qu'on

n'avait su ou pu employer, et particulièrement de cette belle province de Bourgogne, placée sur le flanc de l'invasion, si bien faite pour masquer et protéger un mouvement offensif, si on eût eu une armée de réserve ayant sa droite appuyée sur Besançon et sa gauche sur Dijon, largement approvisionnée par les bassins du Rhône et de la Saône.

Le capitaine employait ses loisirs à étudier la défense de sa chère petite ville dont il connaissait bien l'histoire et qu'il considérait comme un point stratégique d'une certaine importance.

M. N.... passa près d'un mois dans la société de cet homme aimable, instruit, profondément pénétré de nos désastres; mais dont l'esprit actif cherchait, dans ces malheurs mêmes un enseignement, l'occasion de développer les ressources et les qualités propres à la France. Sur ce sujet, les deux amis ne tarissaient pas, et les entretiens ne cessaient que quand la sœur interposait son autorité de garde-malade pour exiger le repos et le silence....

En décembre 1871, M. N.... reçut à Paris la lettre suivante, accompagnée d'un paquet de papiers.

« Lausanne, 10 décembre 1871.

« Monsieur,

« Mon frère bien-aimé est mort avant-hier dans mes bras; mort des suites de sa blessure et aussi peut-être de la douleur que lui ont causée nos derniers désastres, trop pénétré du souvenir ineffaçable des souffrances dont il a été le témoin.

« Il s'est éteint conservant sa connaissance jusqu'au dernier moment. Je remplis fidèlement un de ses désirs en vous adressant ces papiers. C'est le seul souvenir qu'il puisse vous laisser, me disait-il encore la veille de sa mort,

des heures que vous avez bien voulu consacrer à un pauvre malade.

« Mon frère me parlait souvent de vous; vous avez pu apprécier ses belles qualités, son noble caractère, et vous accueillerez ce legs du mourant, je n'en saurais douter, comme une marque de l'estime profonde qu'il vous avait vouée.

« Quant à moi, je ne puis me détacher de ce pays où j'ai vécu près de mon frère et où nous avons été entourés de tant de sympathies.... »

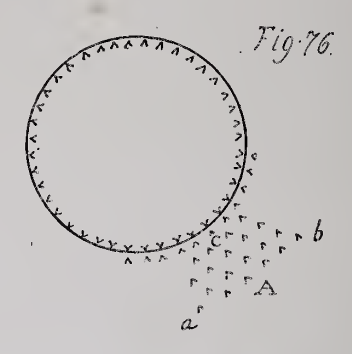
Extraits des papiers du capitaine Jean.

attaque est un choc, la défense une résistance au choc. Qu'il s'agisse d'une pièce de canon envoyant un boulet sur une plaque de fer, sur un revêtement de maçonnerie ou sur un épaulement de terre; qu'il s'agisse d'une colonne d'assaut gravissant une brèche, la question est la même; dans l'un et l'autre cas il faut opposer à la force d'impulsion une résistance qui en neutralise l'effet.

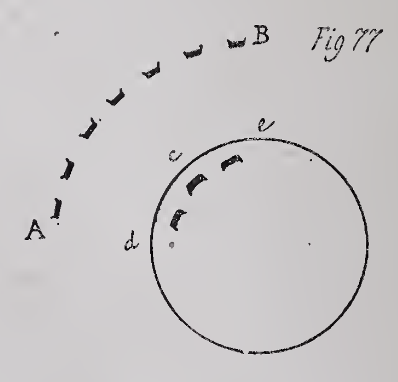
Lorsque les armes de jet n'existaient pas ou n'avaient qu'une portée très-peu étendue, il ne fallait opposer au choc qu'une résistance normale, opposer un homme à un homme, ou si on voulait être assuré du succès, deux hommes à un homme. Mais lorsque les armes de jet acquirent une portée plus longue, la *position* de l'attaque et de la défense prit une certaine valeur. De là, pour les combattants en plaine, les premiers éléments de tactique et pour la fortification, des dispositifs de plus en plus compliqués.

Il est évident, par exemple, que lorsqu'il fallait en venir aux mains, combattre corps à corps pour vaincre un adversaire; si celui-ci se trouvait placé derrière une enceinte circulaire, l'obstacle qui le protégeait lui donnait un avantage considérable, avantage qui ne pouvait être compensé que par un renouvellement de l'attaque.

Pour faire saisir d'un coup d'œil ce principe si simple, soit (fig. 76) une enceinte circulaire contenant quarante défenseurs espacés l'un de l'autre d'un mètre, l'attaque corps à corps ne pourra agir qu'avec un nombre égal ou



très-peu s'en faut, au nombre des défenseurs qui, eux, sont abrités. Les assaillants auront beau se grouper en A, ils ne pourront toujours présenter qu'un front égal à celui de

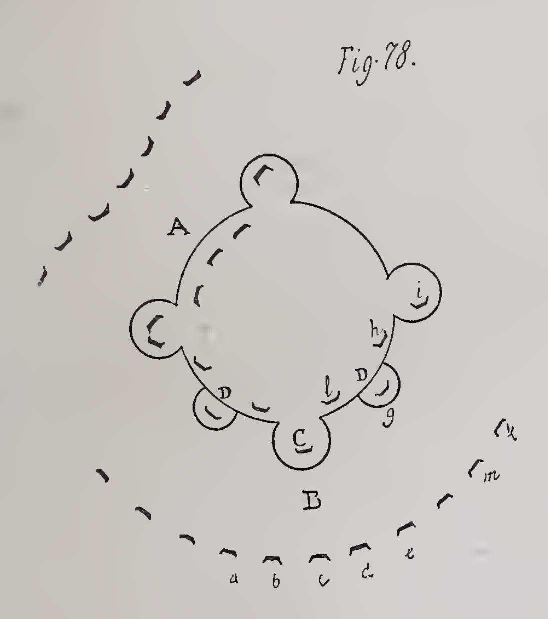


la défense, et si celle-ci est énergique, le triangle *a*, *b*, *c* viendra s'user en *c*.

Mais supposons que l'attaque possède des armes de jet (fig. 77), et qu'au lieu de se heurter contre l'enceinte cir-

culaire, les assaillants établissent leurs engins de A en B à bonne portée. Ils couvriront de projectiles le segment du cercle *d*, *c*, *e*, et les défenseurs ne pourront opposer à ce tir convergent qu'un nombre inférieur d'engins.

Pour compenser en partie cette infériorité, la défense ajoute à l'enceinte des appendices (fig. 78, voir en A), qui permettent d'opposer un front de défense presque égal au



front d'attaque comme quantité d'armes de jet et très-supérieur par le relief et la protection. Mais naturellement alors l'attaque dispose ses engins ainsi qu'on le voit en B. De telle sorte que les projectiles envoyés de *a b c d e* convergent sur le saillant C. La défense ajoute les nouveaux appendices D D, et si ses engins sont bien protégés, elle peut faire converger les projectiles *g*, *h*, *i* sur l'engin K et

l'écraser, puis les projectiles *l*, *g*, *h* sur l'engin *m* et le détruire, et ainsi de suite.

De plus, ces appendices ont encore cet avantage de donner des vues de flanc sur l'enceinte elle-même et de découvrir son pied.

Ce principe régit et régira toujours l'attaque et la défense ; seules, les distances en modifient les applications.

Plus la défense est excentrique, plus elle oblige l'attaque à s'éloigner, à occuper un périmètre plus étendu ; mais aussi plus la défense s'étend et plus elle prête ses flancs à l'attaque, il faut donc que ces flancs puissent aussi se défendre et soient eux-mêmes défendus, car tout obstacle qui n'oppose à l'attaque que sa propre force, sans être protégé par l'action d'un obstacle voisin, est bientôt détruit.

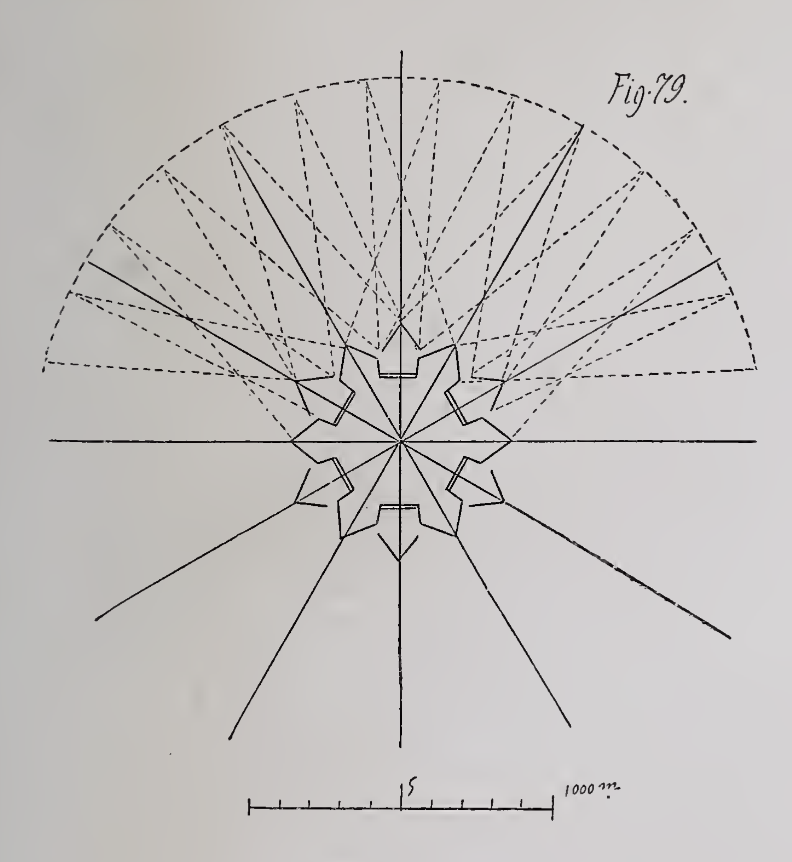
Qu'il s'agisse de fortifications ou de plans de bataille, c'est toujours l'application de ce même principe. « Toute partie doit défendre la partie voisine et être défendue par elle. » Il est clair que la solution du problème devient de plus en plus difficile en raison de la plus grande portée des armes de jet et de l'étendue des fronts de fortifications ou de combat.

Vauban, en raison de la portée de l'artillerie de son temps, avait résolu le problème, ainsi que la plupart des ingénieurs, ses émules et ses successeurs.

Soit un hexagone (fig. 79), fortifié d'après la première manière de Vauban, il est évident que tous les points de la circonférence à une distance de 1000 mètres et jusqu'à 1800 mètres même sont battus par les courtines, par les faces des bastions et des demi-lunes. Si la place s'élève en rase campagne, l'ennemi ne peut se placer sur un point quelconque de cette circonférence sans être touché.

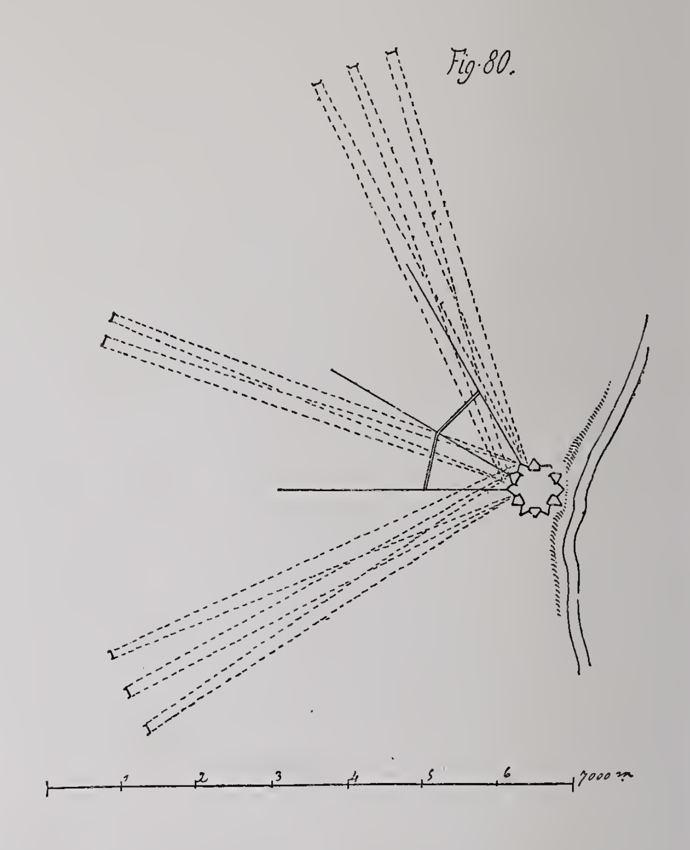
Pour établir sa première parallèle et ses premières batteries, il lui fallait commencer ses travaux à la limite de la portée des pièces de rempart et, comme on l'a vu dans

la figure 70, il devait élever ces batteries assez près de la place pour que le tir eût une action efficace sur les défenses, c'est-à-dire à 7 ou 800 mètres. A cette distance, on battait les courtines, on enfilait les faces et les flancs, on



bouleversait les parapets. Les projectiles arrivant ou de plein fouèt ou sous un angle de 10° environ lorsque le boulet ricochait, l'assiégé parvenait à s'en garantir pendant fort longtemps et à maintenir intacte sa propre artillerie.

Mais la portée des pièces de siége aujourd'hui s'étendant à 7 ou 8000 mètres, les conditions pour l'assiégé et l'assiégeant sont bien différentes. Alors (fig. 80) l'ennemi établit ses batteries sur deux ou trois points de la circonfé-



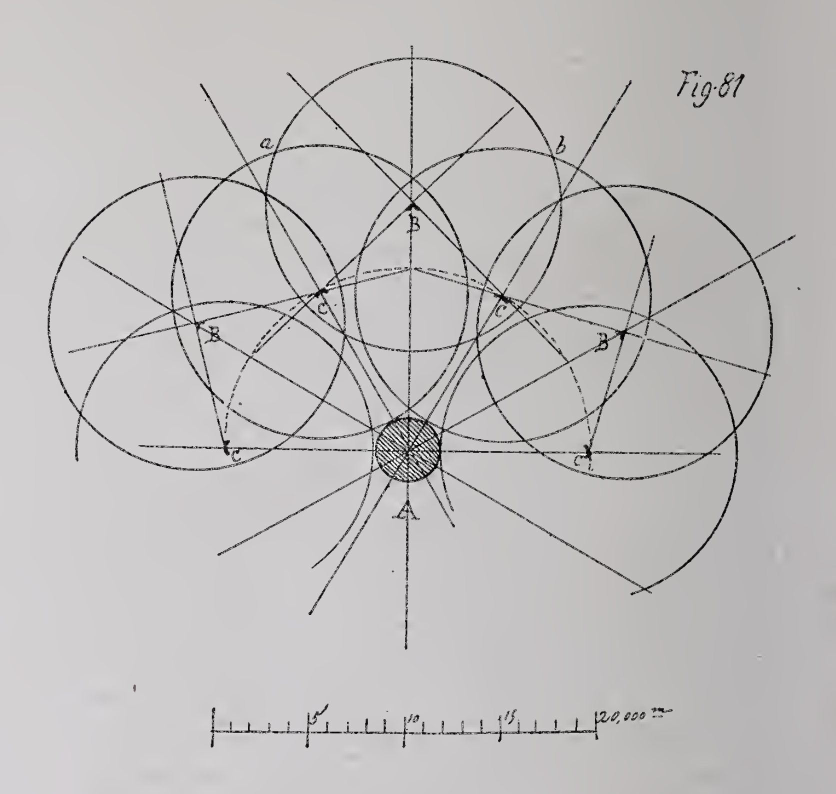
rence en profitant d'un pli de terrain, d'un mur, d'un bois pour masquer ses travaux, puis, lorsque tout est prêt, il démasque ces batteries et couvre un segment de la forteresse d'une quantité de projectiles explosibles qui, arrivant

suivant un angle de 25° à 30°, éclatent, n'importe où, *dans le tas*, pour employer une expression vulgaire, ne tenant compte, à cette distance, ni des flancs, ni des faces que l'assiégeant ne distingue même pas. En admettant que l'assiégé, sous cette pluie de fer qui arrive de face et sur ses flancs, puisse maintenir son artillerie et riposter ; il tire sur des points excentriques qui peuvent varier, qu'il ne reconnaît qu'à la fumée des pièces, et sur un ennemi qui, profitant d'un espace indéfini pour disposer ses approvisionnements et couvrir ses hommes, conserve toute sa liberté. Mais pour maintenir son artillerie, préserver ses hommes, ses munitions, l'assiégé ne se meut que dans un espace relativement restreint ; il est bientôt encombré de débris de toutes sortes ; tout mouvement lui est difficile, la place lui manque même pour réparer les dégâts. Il se fatigue sans grands résultats. Si l'attaque a maintenu son tir à longue portée pendant plusieurs jours, il a mis une telle confusion sur une bonne partie des défenses qu'il peut en deux ou trois nuits commencer sa première parallèle à 1000 mètres environ, la bien armer, la protéger par des batteries en retraite et des tranchées-abri, de manière à décourager les sorties et cheminer pour couronner les chemins couverts. En quel état sont alors les ouvrages de l'assiégé ? Les flancs des bastions sont aussi bien endommagés que leurs faces, les demi-lunes sont intenables, les fossés en partie comblés ; de tous côtés le désordre et la confusion. Aucune brèche n'est pratiquable certainement ; mais tous les ouvrages sont compromis sur trois ou quatre fronts, et à 1000 mètres ; la brèche peut être faite et largement ouverte. La garnison peut jusqu'au dernier moment soutenir l'assaut, vendre chèrement les débris de ses ouvrages ; mais quand on en est là, le résultat final n'est pas douteux.

Il faut donc qu'en raison de la longueur de la trajec-

toire, la défense éloigne ses dispositifs défensifs du centre de la place.

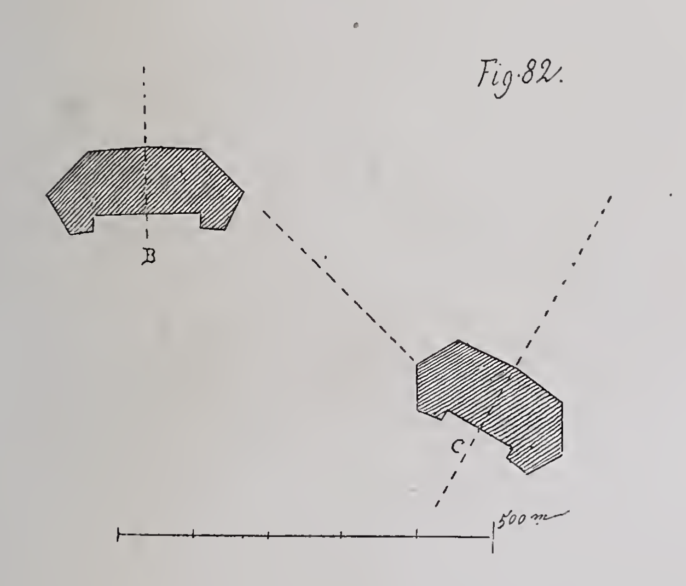
Si chaque front de la défense de Vauban était environ de trois cent quatre-vingt mètres, il doit être de douze à treize mille mètres aujourd'hui (fig. 81). C'est-à-dire que



l'hexagone qui avait trois cent quatre-vingts mètres de côté d'un saillant de bastion à l'autre devrait avoir treize mille mètres. Soit A, le corps de place, supposé en plaine; des forts seront établis en B et en C, la zone d'action de chacun de ces ouvrages étant de huit mille mètres, ils se pro-

tégeront réciproquement et croiseront leurs feux sans que leurs projectiles puissent tomber dans la place le jour où l'un d'eux serait au pouvoir de l'ennemi.

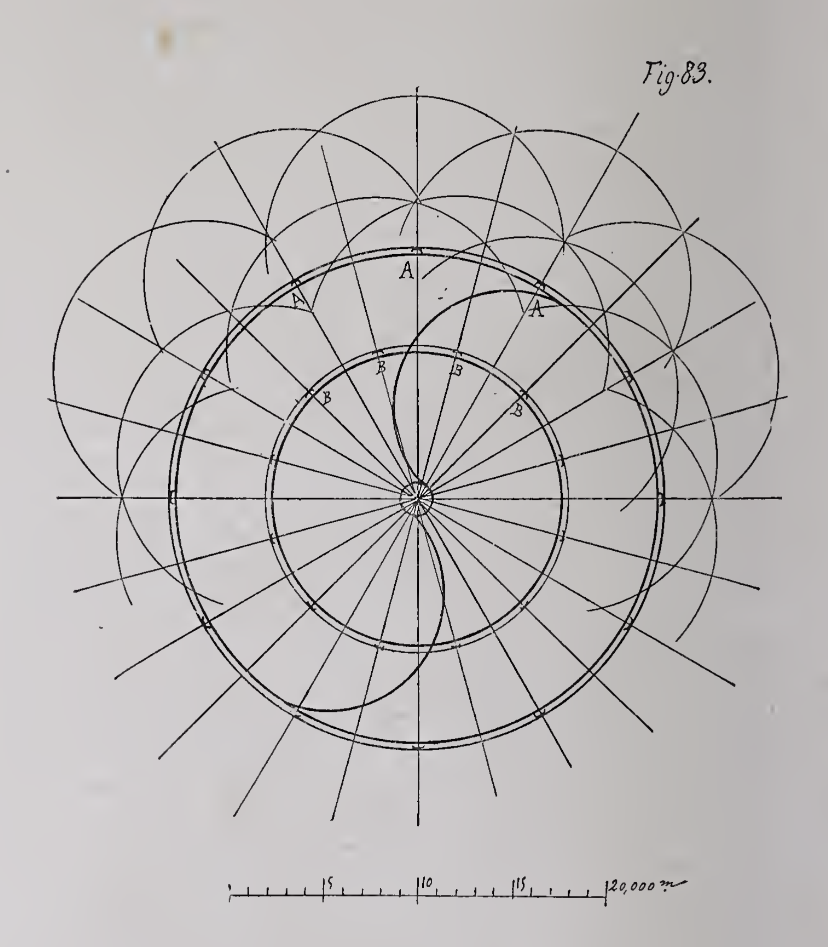
La figure 82 présente l'ensemble de chacun de ces forts B et C sur la disposition intérieure desquels on reviendra. Mais en allongeant ainsi démesurément les capitales, les forts B (fig. 81) peuvent être battus sur toute l'étendue de l'arc de cercle *a b* (plus du tiers de la circonférence), ils



sont en flèche et l'un d'eux, étant pris, permettrait à l'ennemi de battre deux des forts C. Il est donc nécessaire sur un rayon étendu de multiplier les défenses et de faire qu'elles se protègent d'une manière plus efficace. C'est ce qu'indique la figure 83.

Ici c'est un dodécagone. Chaque fort de la zone extrême est distant l'un de l'autre de sept mille mètres, les ouvrages A se flanquent réciproquement; une seconde zone de

forts B bat au besoin ceux-ci et la zone d'action de ces seconds ouvrages s'étend au delà de la ligne des forts extrêmes. Des chemins de fer doivent nécessairement relier les



forts de chaque zone et les mettre en communication avec le corps de place.

Cette extension des champs de défense peut être, en rai-

son de la nature du terrain, divisée en deux zones avec un noyau central.

La zone intérieure se composerait d'ouvrages permanents, formant une *enceinte de préservation,* ligne de forts à intervalles suffisamment garnis en cas de guerre par des ouvrages de campagne.

La zone extérieure consisterait en l'occupation de points stratégiques bien choisis et étudiés à l'avance, formant des petits camps protégés par des ouvrages passagers et permettant à une armée nombreuse de se couvrir, sans que l'ennemi puisse épier ses manœuvres.

La dépense occasionnée par un pareil système défensif est énorme sans aucun doute. Mais il semble qu'à cet égard on ne veuille pas se faire une idée exacte de la situation nouvelle créée par l'artillerie à longue portée.

La dépense occasionnée par tous les systèmes défensifs qui se sont succédés depuis l'antiquité a toujours été en croissant. L'enceinte bâtie par Philippe-Auguste autour de Paris ne coûterait pas, le mètre courant, ce que coûterait l'enceinte de Charles V; celle-ci ne coûterait pas ce que coûteraient les fronts bastionnés de Louis XIII, cette enceinte enfin, serait loin d'exiger la dépense (toujours au mètre courant et en tenant compte des forts détachés) occasionnée par la fortification de Paris, élevée sous Louis-Philippe. De même l'établissement des quatre ou cinq trébuchets et les beffrois qu exigeaient l'attaque d'une place jusqu'au moment de l'emploi de l'artillerie à feu, n'atteindrait pas la somme qu'exigerait la fabrication de l'artillerie employée au siége de Turin en 1535. Celle-ci serait bien loin de coûter ce qu'a coûté l'artillerie française et anglaise au siége de Sébastopol. Si à l'époque des canons à âme lisse on pouvait battre une place avec une soixantaine de pièces, il en faut cinq fois plus aujourd'hui puisqu'il faut opérer sur un périmètre beaucoup plus étendu.

La guerre est donc un jeu qui tend à devenir de plus en plus cher et surtout la guerre de siéges. Est-ce à dire que les nations se dégoûteront de la faire à cause des effroyables dépenses qu'elle entraîne? Ce n'est pas à croire.

Aujourd'hui, comme jadis, ce qui coûte le plus, c'est d'être battu. Avec un milliard bien employé en France, avant la guerre de 1870, et un ou deux milliards pour la faire, nous n'eussions probablement pas payé les dix milliards que nous coûte cette guerre et nous n'eussions pas perdu deux provinces qui valent certes plus encore que cette somme.

Les économies militaires, en des temps de modifications profondes comme le nôtre, sont donc ruineuses.

Toute la question doit se résumer en ceci : Ne faire aucune dépense superflue ; mais faire toutes celles qui sont nécessaires. Puis, est-il bien certain qu'un bon système défensif du territoire soit aussi dispendieux que plusieurs le prétendent ?

S'agit-il de quelque chose comme d'une muraille de la Chine sur nos frontières de l'Est ? Croit-on que si quelques bonnes positions rendues imprenables sans trop de travaux permettaient de tenir une armée d'observation de deux cent mille hommes à l'abri de toute surprise, dans les hautes vallées bornées par les chaînes qui, du Jura, se dirigent sur Belfort, Remiremont, Épinal, Langres, Dijon, et côtoyent la rive droite de la Saône jusqu'à Lyon, les Allemands s'empresseraient de faire une seconde trouée sur Paris. Pour peu que sur ce chemin ils subissent le moindre échec, qu'ils fussent arrêtés même, que deviendraient-ils?

Ce qu'il importe, c'est donc de bien choisir les positions à mettre à l'abri de toute insulte sur les flancs d'une invasion et de ne pas gaspiller des sommes fabuleuses à prétendre tout défendre. Supposons que Metz eût été rendue imprenable ou du moins défendue de telle sorte qu'elle put

tenir six mois. — Et certes la chose était possible — D'abord nous n'aurions pas perdu cette ville; puis, la guerre, malgré notre infériorité en soldats et en artillerie, eût pu prendre un tout autre tour. Elle exigeait de la part de l'ennemi plus de sacrifices, plus de prudence, plus de monde encore pour nous contraindre à une paix acceptée devant la bouche d'un canon....

On fait ajourd'hui la guerre avec des armées d'un million d'hommes, cela est merveilleux lorsque l'invasion ne trouve devant elle et sur ses flancs aucun obstacle très-sérieux, lorsque les combinaisons que nécessite un si grand déploiement de forces ne sont dérangées sur aucun point, et que les opérations stratégiques, sur le terrain, se suivent avec une parfaite précision comme on pourrait le faire sur une carte dans le cabinet. Mais ces énormes agglomérations d'hommes deviendraient du jour au lendemain un danger terrible, après un échec grave sur un des flancs. On ne peut faire avancer, vivre et combattre de telles masses, qu'à l'aide d'un mécanisme très-compliqué, par conséquent délicat et facile à déranger. Les Allemands prétendaient que nous avions une pointe sur l'Allemagne par la possession de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine. Aujourd'hui, ils ont presque une enclave engageante chez nous. L'avenir montrera si c'est là pour eux un grand avantage....

On a vu, en 1870-1871, ce qu'a pu faire la petite place de Belfort qui, seule peut-être, entre nos places fortes, possédait quelques pièces à longue portée et une garnison bien commandée et décidée à se défendre.

Elle a continuellement gardé l'offensive sur un périmètre de vingt à vingt-cinq kilomètres, grâce à quelques canons rayés qui garnissaient les remparts et protégeaient les sorties dans un rayon de quatre à cinq mille mètres. Pendant un mois, elle a empêché l'établissement des batteries de siége

et, malgré un bombardement de soixante-treize jours, dans les derniers temps, la ville n'a eu que quatre maisons brûlées. Cette défense est un enseignement et montre que l'ancien système défensif a fait son temps.

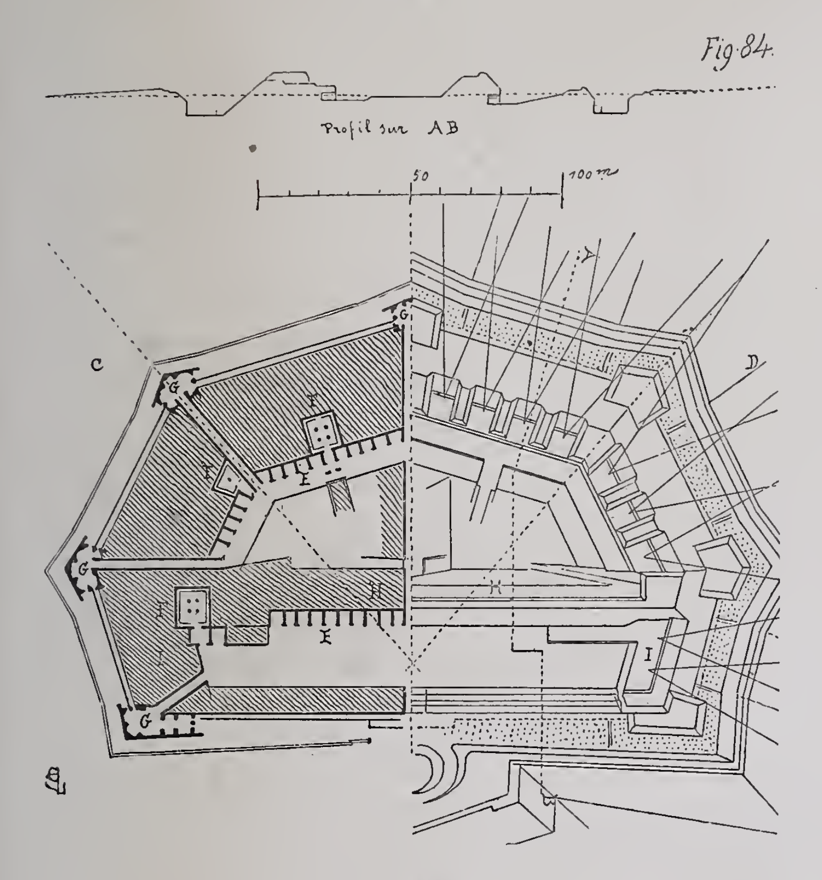
Pendant ce siége, les batteries des assiégés ont à peine souffert et ont eu recours au tir indirect, c'est-à-dire, ont tiré par-dessus les casernes de la gorge du château sans voir le but, mais en se réglant à l'aide d'un observateur. Ce tir indirect, qui ne tenait nul compte du tracé des crêtes de la défense et qui permettait ainsi d'accumuler sur un point quelconque un feu puissant, indépendamment des faces, produisait un grand effet sur les batteries de l'ennemi qui, de son côté, ne pouvait voir ces pièces et ne savait comment régler son tir.

La question reste donc indécise, et si la longue portée donne à l'attaque des feux plus enveloppants contre chaque ouvrage, chaque batterie de l'assiégeant peut être soumise au feu d'un plus grand nombre de pièces de la défense. A Paris, les forts, nullement tracés en vue du tir actuel à longue portée, ont permis à une garnison faible, peu aguerrie et dont le moral n'était pas solide, d'opérer des sorties avec succès à une distance de quatre mille mètres[1].

Avec de bonnes troupes, on pouvait alors en une nuit élever des ouvrages qui eussent permis de reprendre l'offensive et de pousser plus loin, de couper la ligne de contrevallation et de mettre l'assiégeant dans un grand embarras. Il n'est donc pas prouvé que les longues portées donnent plus d'avantages à l'attaque qu'à la défense, et on peut admettre au contraire que la longue portée des canons rayés est favorable à la défense? mais c'est à la condition de tracer les ouvrages en vue de l'action nouvelle de l'ar-

1. La bataille de Champigny avait porté nos lignes à quatre mille deux cents mètres du fort de la Faisanderie.

LA DÉFENSE.



APPLICATION DU SYSTÈME POLYGONAL.
FORTS ISOLÉS.

tillerie et non, suivant d'anciennes traditions, si glorieuses qu'elles soient. La puissance destructive des projectiles explosibles ne permet que difficilement les cheminements de l'assiégeant et, de fait, nous n'avons vu, nulle part, dans la dernière guerre, employer cet ancien mode d'approches pour battre en brèche et traverser le fossé.

Les Allemands n'ont pas été si sots que d'employer ces procédés classiques. Ils se sont établis sur les points favorables et souvent dominants, à trois mille cinq cents et quatre mille mètres, autour de nos places, qui s'en tenaient au vieux système défensif destiné à des portées de deux mille mètres au plus; et ont couvert d'obus nos ouvrages et les villes qu'ils étaient censés protéger, sans risquer un sapeur. Nous avons trouvé cela odieux, exorbitant, comme ces châtelains du quinzième siècle, qui trouvaient abominable qu'on fît brèche à leurs nids féodaux avec des bombardes, et déclaraient qu'on gâtait ainsi le métier de la guerre. Mais, en supposant qu'on oublie un jour de lever les yeux au ciel, s'il s'agit de médire des anciens fronts flanqués, et que la nouvelle génération d'officiers du génie se décide à accepter l'artillerie à grande portée et à en profiter, il est certain qu'on pourra donner à la défense une certaine supériorité sur l'attaque.

Comment doivent être tracés ces forts isolés, qui sont destinés à remplacer les saillants de nos anciennes forteresses ? Ils doivent permettre l'installation large d'un grand nombre de feux, même indirects au besoin, par conséquent des faces étendues et de courts flanquements, c'est-à-dire le moins de profondeur possible, et des gorges parfaitement couvertes. Ils doivent protéger efficacement les travaux de contre-approches et ne considérer la défense rapprochée que comme accessoire, car bien rarement aura-t-on à en faire usage, si jamais le cas se présente, ce qui est douteux.

Si l'on se reporte au système défensif général indiqué dans la figure 83, et que l'on veuille tracer un des forts A, on obtiendra la figure 84, donnant l'ouvrage au niveau inférieur en C et au niveau des batteries en D. La contrescarpe doit être revêtue au moins jusqu'à cinq mètres au-dessus du fond du fossé.

L'escarpe sera faite en terre coulante. Les ouvrages de maçonnerie doivent être tous couverts et défilés, ils forment à l'intérieur des casemates E. Sous les terrassements, les poudrières F, les passages pour communiquer aux *oiseaux* ou *orillons* bas G, protégés par la contrescarpe et le chemin couvert, et qui ne sont utilisés que si l'ennemi tente le passage du fossé. Les faces et les flancs sur les dehors sont tracés sur des angles assez ouverts pour croiser leurs feux. Les deux faces, dans le tracé (fig. 84), peuvent être armées de huit pièces et les flancs de six pièces. Cet ouvrage est séparé de celui de la gorge par une traverse qui protége efficacement cette gorge, laquelle possède ses flancs, armés de quatre pièces et ses orillons.

De l'ouvrage de la gorge, on communique dans le fort par une caponnière couverte formant traverse suivant la capitale. La gorge est défendue par une courtine pour des fusiliers et, au besoin, pour de petites pièces d'artillerie. Au besoin aussi, sur le terre-plein de l'ouvrage de la gorge, peuvent être mises en batterie des pièces à longue portée, donnant un tir indirect sur la circonférence d'un demi-cercle par-dessus la grande traverse H, si les parapets des faces sont dégradées par le tir de l'ennemi.

Des braies composées de palanques sont fichées à trois mètres de la base de l'escarpe dans le fossé pour empêcher les éboulements de cette escarpe de combler ce fossé, et pour permettre de défendre son passage. Les maçonneries intérieures bien couvertes, empêchent les encombrements des terres sur la plate-forme intérieure et donnent des ca-

semates, qui permettent à la garnison de se reposer en toute sécurité, au moins le long des deux faces et de la grande traverse. Des blindages peuvent être établis sur les traverses des batteries et être facilement réparées chaque nuit, ainsi que l'escarpe en terre coulante.

Il serait difficile de dire combien il faudrait de projectiles pour rendre intenable un pareil ouvrage, puisque l'on a vu, au siége de Paris, qu'une batterie de marine élevée en terre coulante sur la route stratégique entre les forts de Rosny et de Noisy, armée de trois pièces, avait reçu pendant vingt-quatre jours les obus allemands, sans qu'une de ses pièces ait été démontée, ni que son escarpe ait assez souffert pour ne pouvoir être relevée chaque nuit.

On doit, d'ailleurs, n'établir des ouvrages permanents qu'avec la plus grande circonspection : 1° parce qu'ils exigent des dépenses très-considérables; 2° parce qu'ils sont nécessairement connus et longuement étudiés par l'ennemi, qui prend ses mesures en conséquence.

L'important est de posséder une exacte connaissance du terrain à défendre, et de n'établir des ouvrages permanents qu'en seconde ligne et sur des points incontestablement favorables à la défense, même en admettant une artillerie à portée plus longue encore que celle actuelle.

Tout centre à défendre doit donc posséder des ouvrages suffisants pour éviter une surprise; puis à une distance de six à huit mille mètres, une ligne de forts, croisant leurs feux si la chose est possible, ou tout au moins reliés par de solides batteries; puis enfin, à une distance de quatre mille mètres environ, des positions étudiées et connues à l'avance, favorables à l'installation des travaux de fortification de campagne très-simples, mais qui puissent à un moment donné offrir assez de résistance pour permettre de grands mouvements.... et retarder l'établissement des batteries ennemies....



SYSTÈME DÉFENSIF DU GRAND CAMP RETRANCHE

En appliquant ces principes à la défense de la ville de la Roche-Pont, dont la position stratégique est d'une importance majeure, puisqu'elle relie Besançon à Dijon, et forme un saillant sur les flancs d'une armée qui manœuvrait d'Épinal et de Vesoul sur Langres et Chaumont, il faudrait établir autour de cette place, dont les anciennes fortifications n'ont plus de valeur (fig. 85), huit forts A, sur les arêtes des plateaux qui entourent la ville, et treize batteries ou redoutes B, un peu en arrière ou pour commander l'embouchure de la rivière d'Abonne dans la Saône et enfiler les vallons. On occuperait ainsi le nœud des routes qui se dirigent en C sur Langres et sur Champlitte, en D sur Dijon et Beaune, en E sur Besançon et Dôle, en F sur Gray et en G sur Saint-Jean-de-Losne. Une tête de pont H, protégée par des batteries qui domineraient la Saône, permettrait de manœuvrer sur les deux rives.

Cette défense passive occuperait un périmètre de soixante-cinq kilomètres, et la zone d'action des ouvrages permanents un périmètre de cent kilomètres.

La défense purement passive exigerait, pour les huit forts, quatre mille huit cents hommes; pour les treize batteries deux mille hommes; pour la garde des tranchées intermédiaires et le service de l'enceinte de préservation, non compris les forts et batteries, dix-huit mille hommes; réserve dans la place, deux mille cinq cents hommes; total, vingt-sept mille trois cents hommes. Tandis que l'investissement effectif exigerait une armée de cent mille hommes. Mais si ce grand camp retranché contenait une armée de cent cinquante mille hommes en sus des troupes nécessaires à la défense passive, cette armée pourrait encore, sur un périmètre très-étendu ou sur quelques points favorables, occuper, dans la zone d'action des forts, une enceinte de combat défendue par des ouvrages de campagne, qui

lui permettrait de prendre l'offensive au moment opportun.

L'armement des forts consisterait en cent soixante pièces de gros calibre, et celui des batteries en quarante-cinq pièces à longue portée. Ce qui, avec le parc de réserve, donnerait un total de deux cent trente bouches à feu.

Des pièces attelées seraient, en outre, nécessaires pour appuyer les tranchées de la défense passive.

Chaque fort coûterait environ, 1 200 000 fr. Les huit ensemble.	9 600 000 fr.
Chaque batterie ou redoute, coûterait environ 150 000 fr. Les treize ensemble. .	1 950 000
Total. . . .	11 550 000 fr.

Faire tête à une invasion sur tous les points à la fois, a toujours été difficile; ce problème est aujourd'hui plus difficile encore à résoudre si l'on se tient sur la défensive, car l'ennemi part d'une base d'opération étendue pour se concentrer sur un point que le défenseur ne connaît pas. Il n'a donc qu'une ligne à opposer au sommet d'un triangle d'action. Il faut se borner à préserver le cœur du pays et certaines régions déjà protégées par la nature, qui permettent d'opérer sur les flancs des armées d'invasion; régions possédant derrière elles de vastes contrées d'approvisionnements.

Supposons que dans cet échiquier défensif dont la Roche-Pont forme le centre, on réunisse une armée de cent cinquante mille hommes pouvant se porter, soit sur Belfort par Besançon, soit sur la route de Vesoul à Langres par Gray, soit sur Châtillon-sur-Seine par Dijon; ces villes de Besançon, Vesoul, Langres et Dijon étant elles-mêmes en état d'arrêter l'ennemi, celui-ci est obligé ou de masquer cet échiquier avec une armée de trois cent mille hommes,

ou de ne s'avancer qu'avec une extrême prudence par les routes de Lunéville et Nancy sur Paris.

Si au Nord est établi un échiquier défensif de même importance, une pointe devient très-dangereuse, surtout si la capitale est pourvue d'une enceinte de préservation, et d'une enceinte de combat permettant à une armée de manœuvrer.

Il faudrait alors trois cent mille hommes pour masquer l'échiquier de Bourgogne, et autant pour masquer celui du Nord, et quatre cent mille hommes pour investir Paris ; total : un million d'hommes, sans compter les corps nécessaires pour conserver les communications entre les trois armées et garder la base d'opérations.

Alors le moindre échec peut entraîner un désastre.

L'armée de Metz, sous les remparts de cette ville, ne pouvant manœuvrer, a immobilisé pendant deux mois deux cent mille hommes employés à la bloquer.

Si l'armée française eût pu se mouvoir dans un périmètre de cent kilomètres, bien approvisionnée, elle eût immobilisé trois cent mille hommes, puisque les Allemands, qui ne donnent rien au hasard, estiment avec raison qu'il est bon d'être au moins deux contre un, en bataille rangée. Il semble donc que l'art de la guerre aujourd'hui, contre un envahisseur, consiste, non plus à essayer de défendre des lignes très-étendues qui peuvent être prises et tournées, mais à établir un petit nombre de centres défensifs, assez éloignés les uns des autres, reliés par un système de lignes ferrées en arrière, pouvant présenter une longue résistance, et qui forcent l'ennemi, ou à se diviser pour les masquer ou s'en emparer, ou à prêter le flanc à une attaque s'il les néglige, ou à se voir couper de sa base d'opétion s'il se porte en masse sur l'un d'eux, sans masquer les autres....

Mais, il faut bien le dire, nous ne croyons que médio-

crement à la valeur de ces immenses développements de la fortification. Il est certain qu'ils sont ruineux, il n'est pas certain qu'ils aient une efficacité proportionnée à l'énorme dépense qu'ils occasionnent.

Les hommes d'armes du quinzième siècle bardaient de fer eux et leurs montures pour résister aux quarreaux d'arbalète, aux coups de lance, de masse de hache et d'épée. L'artillerie à feu qui d'abord ne prétendait à autre chose qu'à substituer la poudre au mécanisme des engins à contrepoids ou à cordes, et n'envoyait comme ceux-ci que des boulets de pierre, se perfectionne et emploie des boulets de fer, des balles de plomb; puis, de lourde et fixe qu'elle était, elle devient roulante, maniable et met au commencement du seizième siècle des pistolets et arquebuses entre les mains des fantassins et des cavaliers. Que font les hommes d'armes? Ils épaississent les plates de leurs armures, les doublent si bien qu'ils ne peuvent plus fournir une charge. Cela dure une cinquantaine d'années, jusqu'au moment où on reconnaît que le meilleur moyen pour la cavalerie de combattre en face de l'artillerie et de ne pas être écrasée par elle, c'est la mobilité.

Un jour, on fabrique des canons dont les boulets percent de part en part les bordages de bois d'un vaisseau. Aussitôt on s'empresse de barder de fer ces bordages. Les boulets de la veille s'amortissent sur les parois, mais ceux du lendemain les traversent. Les plaques de fer sont doublées.... on augmente la puissance pénétrante du projectile. Les plaques de fer sont remplacées par des lames d'acier. On dépense millions sur millions et toujours le projectile a le dernier. Mais voilà que pendant un combat naval un amiral lance à toute vapeur son navire sur le travers d'un vaisseau ennemi et le coule! C'est donc par la rapidité des mouvements et la facilité de la manœuvre que l'on peut

vaincre sur mer, aujourd'hui, bien plus que par l'accumulation des plaques préservatrices.

Eh bien! dans l'art de la fortification, nous en sommes où en étaient ces hommes d'armes de la fin du quinzième siècle, qui, en face de l'artillerie à feu, endossaient plates sur plates. L'art de la fortification doit tendre à se transformer.

On objectera qu'un navire et un cavalier se meuvent mais que la forteresse est immobile, qu'on ne peut, par conséquent, remplacer ici la force passive par la force active ou l'agilité. C'est une erreur. Si la forteresse ne se meut pas, le système défensif d'un territoire peut et doit être étudié en prévision de diverses occurences. La fortification passagère doit et peut, à la guerre, dorénavant remplir le rôle principal. En d'autres termes, une armée doit pouvoir se fortifier partout en profitant de tout. C'est donc la fortification passagère qu'il convient de rendre facile, prompte, efficace, afin de déjouer les combinaisons étudiées à l'avance par l'ennemi, de le réduire, en certains cas, à la défensive lorsqu'il croyait attaquer, de gêner ses grands mouvements par une résistance imprévue sur un point qu'il prétendait déborder, de l'obliger à modifier sans cesse ses plans par des dispositions rapides de défense.

Les forteresses de Vauban ont fait leur temps, qui sait ce que donnera, lors d'une guerre future, le système défensif dont on vient de voir un spécimen?

La plus sûre forteresse est encore, pour un pays, une bonne armée, bien commandée, une population instruite, brave, intelligente et résolue à tous les sacrifices plutôt que de subir l'humiliation d'une occupation étrangère...

Les cartons du capitaine Jean contenaient beaucoup d'autres appréciations générales qui ne sauraient trouver

leur place ici. Ces documents indiquent assez que quoi qu'on en ait dit, parmi nos officiers, il en était un certain nombre qui travaillaient, beaucoup qui pressentaient les dangers auxquels nous exposaient une confiance aveugle en notre valeur, et une ignorance complète des progrès de nos ennemis. En effet, parmi ces papiers du capitaine Jean, des notes nombreuses datées de 1866, 1867 et 1868 font ressortir l'insuffisance de notre système défensif d'alors, et la nécessité de pourvoir nos places fortes d'ouvrages en rapport avec les progrès récents de l'artillerie.

La ville de Roche-Pont verra-t-elle se réaliser les projets du capitaine Jean ou son rôle militaire est-il à jamais fini? C'est ce que l'avenir démontrera.

En attendant, elle cultive ses vignes, et ses faubourgs envahissent de nouveau les rampes du plateau à l'Ouest et au Sud. On voit encore la souche de son donjon du douzième siècle qui se détache au-dessus des escarpes de la petite citadelle, et les antiquaires aperçoivent sur quelques points de son enceinte des soubassements romains. En fouillant des caves de maisons, parfois on trouve des monnaies gallo-romaines, des débris de poteries rouges et noires, du bois carbonisé et même des haches de silex.

Ces témoins de l'antiquité de la cité sont déposés dans un petit musée qui renferme aussi des sculptures provenant de l'abbaye et du château.

Si vous allez à la Roche-Pont, montez sur les restes du donjon. De ce point élevé, la vue, par une belle matinée claire de printemps, est admirable; vers le Sud, elle s'étend jusqu'à la Saône et découvre la petite rivière d'Abonne, serpentant au fond du val à travers les prés et les vergers. Au Nord, le plateau s'élargit couvert de bouquets de bois, et n'est borné que par les silhouettes bleues des collines de la Haute-Marne. A vos pieds, la ville avec ses remparts semble un vaisseau amarré à l'extrémité d'un promontoire.

On songe alors à tous les événements dont ce petit coin de terre a été le témoin, à ces ruines accumulées par la colère humaine, à ces flots de sang répandu. On croit entendre ces clameurs qui, tant de fois, ont frappé ces murailles....

Cependant la nature est toujours la même, les prés s'émaillent toujours de fleurs et revêtent d'un manteau charmant les débris entassés par la fureur de l'homme. On se sent alors envahi par un profond sentiment de tristesse, et tout bas on se dit : « A quoi bon? — A quoi bon? réplique aussitôt une voix au fond du cœur.... — A quoi bon l'indépendance? A quoi bon l'amour du sol? A quoi bon le souvenir des sacrifices? Ne blasphème pas, philosophie de l'égoïsme; tais-toi devant des siècles de luttes, devant ces couches d'ossements et ces débris entassés qui ont fait le sol de la patrie. Dévastée, cette colline n'a jamais été abondonnée par ses habitants; plus elle a subi d'outrages et plus ses enfants se sont attachés à ses flancs, plus ils tiennent à ce sol tout imprégné du sang de leurs aïeux, plus ils ont de haine pour ceux qui prétendraient les détacher de ce tombeau. Cela s'appelle patriotisme; c'est la seule passion humaine qui puisse être qualifiée de sainte. La guerre fait les nations, la guerre les relève lorsqu'elles s'affaissent sous l'influence des intérêts matériels et des intrigues de partis. La guerre, c'est la lutte et la lutte est partout dans la nature, elle assure la grandeur et la durée au plus instruit, au plus capable, au plus noble, au plus digne de la perpétuité. Or, aujourd'hui, plus que jamais, le succès à la guerre est le résultat de l'intelligence et de ce qui développe l'intelligence; le travail.

Le jour où ce qu'on appelle la fraternité entre les peuples deviendrait une réalité, le règne de la barbarie sénile et des hontes de la décadence ne serait pas éloigné.

Devant ce rocher sur lequel plusieurs générations ont combattu pour défendre leur indépendance, pour résister

à la force oppressive, pour éloigner l'étranger avide, ce ne sont pas des regrets qu'il faut exprimer, c'est un hommage qu'il faut, le cœur plein de reconnaissance, rendre aux morts. Ils ne demandent pas des pleurs, mais nous convient à les prendre pour modèles.

FIN

DÉFINITION

DE QUELQUES TERMES TECHNIQUES

EMPLOYÉS DANS CE VOLUME

Agger (latin). Terrasse, plate-forme que les Romains élevaient en face des fronts attaqués pour dresser leurs machines de jet, obtenir un commandement et masquer les troupes rassemblées pour un assaut.

Baille. Avant-cour, cour des ouvrages extérieurs, basse-cour. Les écuries, les communs étaient habituellement disposés dans la baille des châteaux forts du moyen âge (voy. p. 157).

Barbacane. Défense extérieure protégeant une entrée et permettant de réunir un assez grand nombre d'hommes pour disposer des sorties ou protéger une retraite. Il y avait des barbacanes élevées en maçonnerie, en terre et même composées d'une simple palissade. Les barbacanes affectent toujours la forme circulaire (voy. p. 157).

Bastion. Ouvrage de terre, revêtu extérieurement de maçonnerie, saillant au-dehors du corps de place et qui possède deux faces, deux flancs et une gorge, afin de battre les dehors, de croiser les feux et de flanquer les courtines. La gorge des bastions est ouverte, fermée ou remparée. Les bastions sont pleins, quand leur terre-plein est au niveau des courtines, vides, quand leur terre-plein est en contrebas de ce niveau, armés d'un cavalier, quand sur leur terre-plein s'élève une batterie en terre qui commande les dehors par dessus les parapets (voy. p. 259, 288).

Beffroi. Tour de charpenterie que l'on dressait sur des rouleaux et qui était approchée des remparts pour donner l'assaut. Ces beffrois devaient dominer les crénelages, et l'étage supérieur était muni d'un pont qui s'abattait sur le couronnement des remparts ou des tours (voy. p. 201).

Boulevard. Ouvrage en terre que l'on éleva au moment où l'artillerie à feu prit une certaine importance, pour placer du canon en dehors des anciennes défenses conservées. Il y a des boulevards de toutes formes, carrés, circulaires, triangulaires (voy. p. 212).

Braie. Défense extérieure, basse, protégeant le pied des remparts et empêchant l'ennemi de s'en approcher.

Braie (fausse). Palissade ou tranchée avec parapet défendant le fond du fossé, assez basse pour être masquée par le relief de la contrescarpe.

Bretèche. Ouvrage de charpente destiné à renforcer et à flanquer un front ou un saillant (voy. p. 165 et 171).

Cavalier. Ouvrage en terre, élevé au milieu d'un bastion ou sur un point quelconque de la défense, pour obtenir un commandement sur les dehors. Au XVIe siècle, les armées assiégeantes élevaient des cavaliers autour des défenses pour y placer leurs canons. Nos batteries de siége sont une tradition de ces ouvrages (voy. p. 222 et 291).

Chat. Galerie de charpente, basse et longue, couverte par un comble très-aigu, longitudinal, bien ferré. Ces galeries posées sur des rouleaux étaient approchées du pied des murs, après le comblement du fossé, et permettaient aux mineurs de s'attacher aux maçonneries à couvert. On donnait aussi à ces galeries, dans certaines provinces, le nom de *rat*.

Chemin couvert. Chemin ménagé sur la contrescarpe et protégé par le relief du glacis (voy. p. 287).

Chemise. Enveloppe extérieure d'un donjon, la chemise du donjon consiste en une muraille qui laisse entre le donjon et elle un espace de quelques mètres. Une poterne avec pont volant communique d'une des salles du donjon avec le chemin de ronde de la chemise (voy. p. 185).

Clavicula (latin). Défense extérieure élevée en dehors des portes d'un camp et qui forçait ceux qui voulaient entrer à présenter le flanc aux défenseurs des remparts (voy. p. 86).

Demi-lune. Ouvrage bas, disposé en avant d'une courtine entre deux bastions, séparé du corps de place par un fossé et possédant deux faces et deux flancs courts (voy. p. 286).

Donjon. Refuge suprême des défenseurs d'un château fort, le donjon est toujours séparé des défenses du château et mis en communication directe avec les dehors (voy. p. 158).

Escarpe, est la partie d'un revêtement de fortifications qui fait face au dehors, depuis le fond du fossé jusqu'au parapet ou crénelage.

Escarpe (contre-), est le revêtement du fossé qui fait face à la défense.

Estaque. Obstacle composé de pieux fichés en terre.

Glacis. Terrain incliné qui, de la contrescarpe du fossé, s'étend sur la campagne et masque les chemins couverts ainsi que l'escarpe.

Hourd. Galerie de bois que l'on posait en dehors des crénelages en temps de guerre, pour permettre aux défenseurs de voir le pied des remparts et tours, et de jeter des pierres et toutes sortes de matériaux sur les assaillants qui tentaient de s'approcher (voy. page 165).

Lice. Intervalle laissé entre les défenses extérieures et celles du corps de place (voy. p. 167).

Mâchicoulis. Les hourds de charpente étant facilement incendiés, vers la fin du XIII[e] siècle, en France, on les remplaça par des corbeaux de pierre portant un crénelage en maçonnerie et laissant entre eux des intervalles propres à jeter des matériaux sur les assaillants qui approchaient du pied des murs. En Syrie, les chrétiens avaient adopté les mâchicoulis dès le commencement du XIII[e] siècle.

Merlon. Partie de maçonnerie pleine entre les créneaux. Pendant le moyen-âge, les merlons sont habituellement percés, dans leur milieu, d'une archère. En temps de guerre, les crénaux étaient masqués par des mantelets de bois qui se relevaient plus ou moins au moyen d'un rouleau tournant dans deux colliers de fer scellés aux angles supérieurs des merlons.

Oiseau. C'était aux XV[e] et XVI[e] siècles un petit ouvrage de maçonnerie qui, disposé aux angles saillants dans le fossé, battait celui-ci et devait empêcher le passage. Les oiseaux étaient masqués par la contrescarpe. Dans la fortification polygonale moderne, on est revenu à ce système (voy. p. 351).

Oppidum (latin). Citadelle; point stratégique fortifié chez les populations gauloises. Beaucoup de camps romains furent établis pendant la conquête sur des *oppida* gaulois qui n'étaient que des sortes de camps retranchés établis sur des plateaux élevés. Plusieurs de nos villes françaises occupent l'emplacement d'antiques *oppida :* Langres, Laon, Beziers, Carcassonne, Uzerche, Sainte-Reine (Alesia), le Puy-en-Velay, Semur-en-Auxois, Avallon, Puy d'Issolu, etc.

Orillon. Partie saillante des faces des bastions destinée à masquer les flancs et à garantir les pièces qui arment ces flancs (voy. p. 261).

Parados. Élévation de terre disposée derrière les pièces en batterie pour les mettre à l'abri ainsi que les servants des projectiles arrivant à revers.

Parallèle. Tranchée parallèle aux côtés du polygone d'une place et permettant de circuler à couvert pour établir les batteries de siége et pour les approvisionner. Trois parallèles étaient autrefois nécessaires pour arriver à établir les batteries de brèche. Ces parallèles étaient mises en communication entre elles par des boyaux de tranchée tracés en zig-zags afin de se défiler des feux de la place (voy. p. 309).

Parèclat. Épaulement en terre ou formé de gabions, élevé sur les remparts ou au milieu des bastions pour abriter les défenseurs contre les éclats des bombes et des obus.

Place d'arme. Espace défendu par un épaulement, destiné à renfermer une troupe et à la protéger contre les projectiles (voy. p. 269, 287).

Poterne. Porte secondaire, petite porte, le plus souvent masquée (voy. p. 158).

Ravelin. Nom que l'on donnait primitivement aux demi-lunes. Ouvrage consistant en deux faces, ouvert à la gorge, bas et destiné à battre les dehors entre deux bastions (voy. p. 261).

Redan. Ouvrage présentant un angle saillant et un angle rentrant (voy. p. 286).

Rempart. Épaulement élevé avec la terre empruntée au fossé creusé du côté extérieur ; aussi, muraille couronnée d'un parapet avec chemin de ronde. S'entend comme défense permanente.

Retranchement. Ouvrage fait pour augmenter la force défensive d'une place en dedans des fortifications permanentes, afin de

présenter un nouvel obstacle dans le cas où celles-ci tombent au pouvoir de l'ennemi; le retranchement se compose d'un épaulement de terre élevé aux dépens du fossé creusé du côté extérieur.

Stimulus (latin). Crochet de fer en forme de hameçon planté sur un rondin de bois qui, fiché en terre ou au fond de trous coniques, défendait les approches d'une défense (voy. p. 75).

Tenaille. Ouvrage qui se compose d'une courtine possédant à chaque extrémité deux demi-bastions (voy. p. 259, 287).

Tranchée. Chemin creusé dans le sol en rejetant la terre d'un seul côté ou des deux côtés pour permettre d'approcher des places à couvert.

Tranchée-abri. Défense passagère consistant en un épaulement extérieur fait aux dépens de la terre empruntée à une tranchée, de façon à garantir les soldats sur un front, autour d'un camp ou d'un poste, et à leur permettre de tirer à couvert. La tranchée-abri est destinée à jouer un rôle important depuis que les armes à feu ont acquis une longue portée et un tir rapide. Les Romains employaient déjà la tranchée-abri en campagne.

Traverse. Élévation de terre disposée en travers des chemins couverts, des terre-pleins, des bastions et des courtines, pour garantir les pièces et les défenseurs contre le tir d'enfilade, d'écharpe ou à ricochet (voy. p. 291).

Vinea (latin). Mantelet de charpentes; aussi galerie de bois dressée perpendiculairement à l'*agger*, et qui permettait d'arriver à la plate-forme de cet *agger* à couvert. Les tours de bois destinées à battre les remparts de l'assiégé étaient roulées sur ces galeries de bois (voy. p. 73).



Sigild et Tomar. (p. 30.)

TABLE

Chap.	I.	Premier refuge	1
—	II.	L'oppidum	11
—	III.	Premier siége	25
—	IV.	Ce que coutent les défenseurs	61
—	V.	Deuxième siége	65

Chap. VI. Le camp permanent. — fondation d'une cité. 85
— VII. La cité fortifiée. 89
— VIII. Troisième siége. 102
— IX. Le chateau féodal. 147
— X. Quatrième siége. 165
— XI. Premières défenses contre l'artillerie a feu. 210
— XII. Cinquième siége. 223
— XIII. La ville de la Roche-Pont est fortifiée par Errard de Bar-le-Duc, ingénieur du très-chrétien roi de France et de Navarre. 257
— XIV. Sixième siége. 263
— XV. La ville de la Roche-Pont est fortifiée par M. de Vauban. 285
— XVI. Septième siége. 294
— XVII. Conclusion 332

14785. — Typographie Lahure, rue de Fleurus 9, à Paris.

